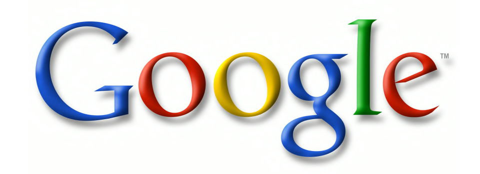
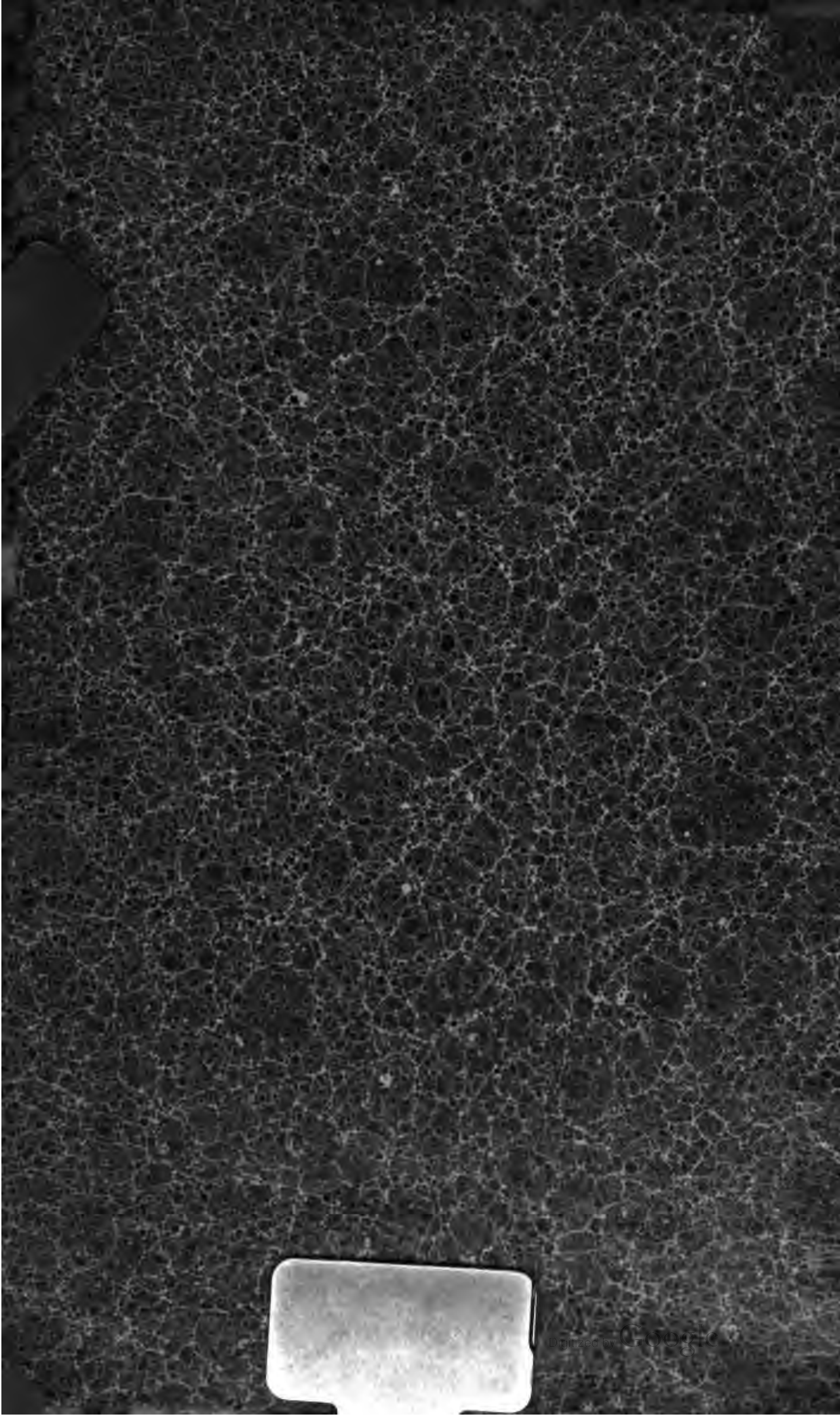
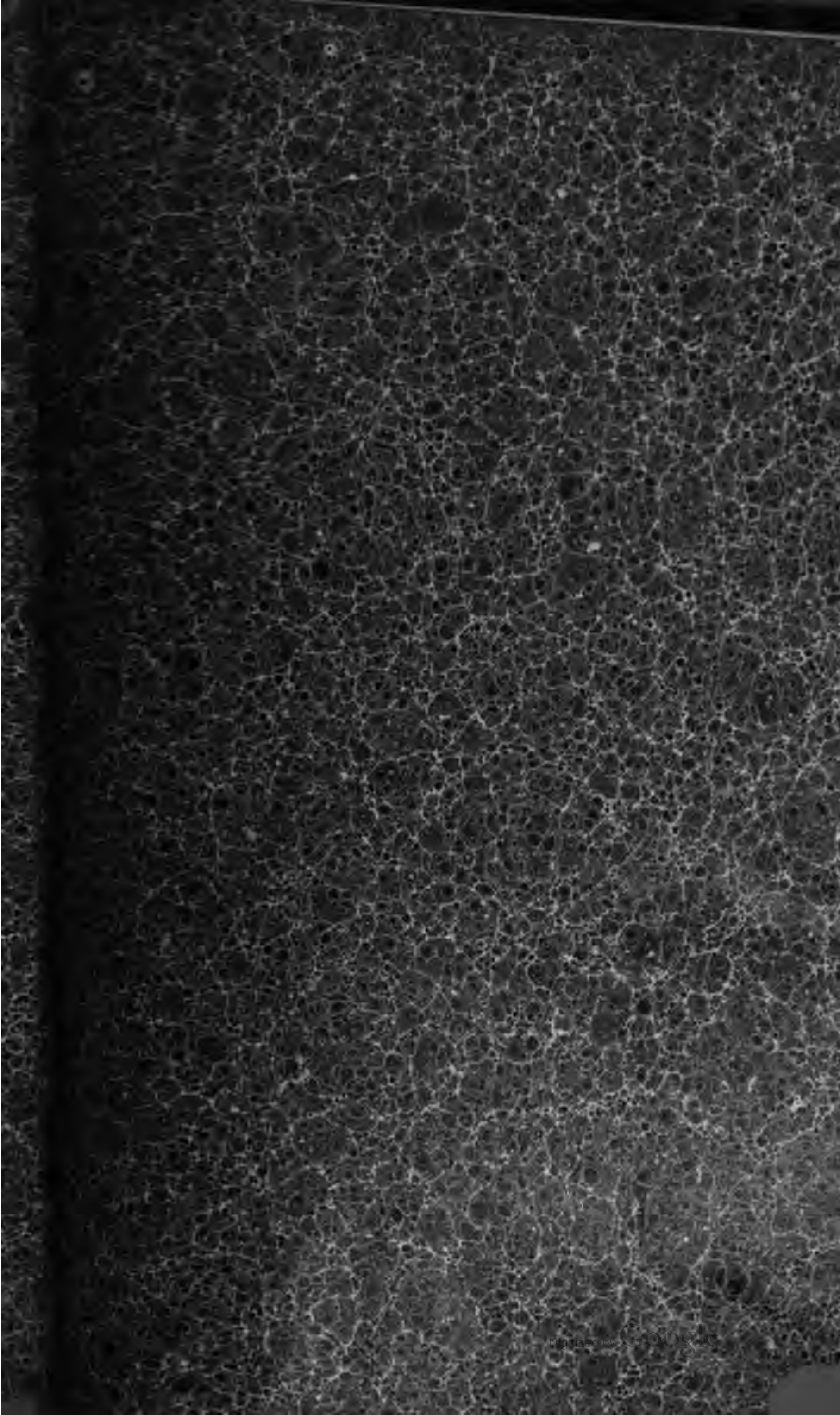








HISTOIRE

ANCIENNE.

III.

IMPRIMERIE D'A. EVERAT ET Cie.

16, RUE DU CADRAN.

HISTOIRE
ANCIENNE,

PAR

LE COMTE DE SÉGUR,
de l'Académie française.

CINQUIÈME ÉDITION,
REVUE ET CORRIGÉE.

TOME TROISIÈME.





PARIS.

FURNE, LIBRAIRE, quai des Augustins, 39. | FRUGER ET BRUNET, rue Mazarine, 30.

1836.

HISTOIRE

ANCIENNE.

AUTRES ÉVÉNEMENTS DANS LA GRÈCE.

(An du monde 3599. — Avant Jésus-Christ 405).

Description de l'île de Chypre. — Règne d'Évagore. — Commandement de Conon. — Victoires d'Évagore. — Sa défaite. — Sa mort. — Règne de Nicoclès. — Exploits de Datame. — Sa mort. — Commandement de Dercillidas. — Célébrité de Mania, femme de Zénig. — Sa mort. — Trêve avec les Perses. — Règne d'Agésilas. — Son caractère. — Sacrifice troublé par les Béotiens. — Trêve entre Tissapherne et Agésilas. — Conspiration de Lysandre contre Agésilas. — Rupture de la trêve. — Mort de Tissapherne. — Conférence entre Pharnabaze et Agésilas. — Prétexte des premières hostilités. — Mort de Lysandre. — Condamnation et fuite de Pausanias. — Victoire de Conon. — Bataille de Coronée. — Témérité imprudente d'Agésilas. — Son retour à Sparte. — Reconstruction d'Athènes par Conon. — Arrestation et disparition de Conon. — Mort de Thrasybule. — Exploits d'Iphicrate. — Traité d'Antalcide.

Les rois de Perse, profitant de la discorde qui régnait parmi les Grecs, augmentaient leur puissance. La même division qui la favorisait dans la

Grèce étendait leur domination dans l'île de Chypre.

Cette île, que les anciens nommaient aussi *Vénus*, avait dans leur opinion une origine fabuleuse, ils la disaient formée de l'écume de la mer : selon leur récit, la déesse de la beauté s'y était établie avec les Jeux et les Amours, et Bacchus la combla de bienfaits. La beauté de son climat et sa fertilité expliquent ces allégories : on y trouve de l'huile renommée, du miel excellent, des vins fameux ; elle était très-riche en mines de cuivre.

Les Phéniciens la découvrirent et y fondèrent une colonie. Les Égyptiens, les Athéniens, les Arcadiens s'y fixèrent aussi, et y portèrent leurs différentes mœurs. Les Cypriotes, amollis et adonnés aux voluptés, ne se mêlèrent que fort tard aux querelles sanglantes qui agitaient l'Europe, l'Asie et l'Afrique.

L'île, partagée en plusieurs petits royaumes, ne montrait point d'ambition, n'attirait que le commerce, et n'offrait aux étrangers que des plaisirs. Ce fut en Chypre que vécut le fameux statuaire Pygmalion : la fable dit qu'il avait fait une statue si belle qu'il en devint amoureux. Vénus, prenant pitié de son délire, anima cette statue. Pygmalion l'épousa, et son fils fut le premier roi de Chypre.

L'an du monde 3599, le roi de Perse, comptant que tous les petits princes de Chypre, désunis, ne

lui opposeraient aucun obstacle, voulut ranger cette île au nombre de ses provinces.

Onésile, l'un de ces rois, les confédéra, se mit à leur tête, et, avec l'appui des Grecs, entreprit de résister aux Perses; mais il fut tué dans un combat. Le grand roi devint souverain de l'île, et la laissa partagée entre neuf princes qui lui payaient un tribut.

Évagore, roi de Salamine, soutenu par les Athéniens, se révolta : malgré plusieurs victoires, il fut obligé de se soumettre.

Lorsque les successeurs d'Alexandre-le-Grand se partagèrent son empire, Chypre passa sous la domination des rois d'Égypte : enfin, l'un d'eux, nommé Alexandre, légua cette île au peuple romain, et depuis elle tomba sous la domination des musulmans.

Pendant ce long espace de temps, l'histoire n'a consacré dans ses éloges que les noms de deux princes qui méritèrent leur célébrité par leurs vertus.

Le royaume de Salamine avait été usurpé par un tyran. Évagore, prince de la famille détrônée, était au berceau : on le sauva seul du massacre de ses parents. Devenu grand, il osa, n'étant accompagné que de cinquante sujets fidèles, attaquer l'usurpateur : le succès couronna son audace ; il remonta sur son trône.

Sa justice, sa douceur, ses lumières accrurent sa réputation. Ce fut chez lui que le fameux général athénien Conon chercha un asile après la défaite d'Ægos-Potamos.

Conon ne s'occupait que de l'espoir de relever les murs d'Athènes, et de la délivrer du joug de Sparte; l'amitié d'Évagore lui en donna les premiers moyens : il parvint à engager aussi les Perses à faire la guerre aux Lacédémoniens. On le chargea de commander les flottes de Perse et de Chypre, et quelques succès brillants prouvèrent à Lacédémone qu'Athènes sans murailles gardait encore des défenseurs redoutables.

Évagore voulut se servir des forces qu'il avait rassemblées pour s'emparer de toute l'île de Chypre, afin d'en faire un état puissant et respectable, mais les princes cypriotes, qu'il prétendait ranger sous sa loi, appelèrent à leur secours Artaxerce Mnémon, dont l'intérêt s'opposait à la réunion des différents états de Chypre en un seul royaume.

Évagore, secouru par le roi d'Égypte, ne put réunir que quatre-vingt-dix galères et quatre-vingt mille hommes. Artaxerce avait envoyé contre lui trois cent mille hommes et trois cents galères. Malgré cette inégalité de forces, le courage et l'habileté d'Évagore rendirent quelque temps la fortune incertaine : il remporta par mer et par terre plusieurs victoires sur les Perses. Mais ses trou-

pes s'affaiblissaient par ces combats; ses ennemis recevaient sans cesse des renforts; enfin, battu et assiégé dans Salamine, après une longue résistance il capitula; son royaume fut réduit à la seule ville de Salamine, et on l'assujettit à payer le tribut accoutumé. Depuis cet événement il passa le reste de ses jours en paix, chéri de ses sujets et respecté par ses ennemis. Il mourut en 3632.

Nicoclès, son fils, lui succéda. Le célèbre orateur Isocrate composa l'éloge funèbre d'Évagore: dans ce discours il le représenta comme le modèle des guerriers, des rois et des citoyens. Le but d'Isocrate était de donner à Nicoclès des leçons indirectes : ce prince en profita; et, s'il n'est pas compté au nombre des conquérants et des dévastateurs de la terre, il eut la gloire plus rare de faire passer son nom à la postérité, avec le titre du prince le plus juste, le plus sage et le plus fidèle à ses engagements.

Lorsque Artaxerce eut terminé la guerre de Chypre, il porta ses armes contre les Cadusiens. Cette guerre serait peut-être totalement oubliée si elle n'avait fait briller le caractère d'un de ses généraux, nommé Datame, si fécond en ruses et si audacieux dans ses entreprises, que Cornélius Népos le compare à Annibal.

Un guerrier féroce, nommé Thyus, profitant de la rébellion des Cadusiens, avait fait révolter

la Paphlagonie contre le roi de Perse, et s'en était rendu le tyran. Sa bravoure repoussait tous les généraux d'Artaxerce; son habileté et la terreur qu'il répandait faisaient avorter tous les complots tramés contre lui. Datame, plus heureux que ses prédécesseurs, le battit; et, entrant dans son palais sous le déguisement d'un chasseur, il s'empara de sa personne, de sa femme et de ses enfants. Sans quitter ce costume de chasseur il se rendit à Suze, et présenta au roi son captif, dont la figure colossale et hideuse inspirait encore l'effroi : il le conduisait, chargé de chaînes, comme une bête féroce. Le peuple, en foule sur son passage, admirait à la fois la stature gigantesque du vaincu et l'intrépidité du vainqueur.

Un autre usurpateur, nommé Aspis, s'était emparé de la Cappadoce : Datame le défit et le livra au roi qui le nomma, pour prix de cette victoire, général en chef de toutes ses armées. Les courtisans, qui ne pouvaient égaler la gloire de Datame, devinrent jaloux de sa fortune : la calomnie est toujours l'arme des envieux; on noircit le héros dans l'esprit du roi; on lui supposa le projet d'usurper la puissance souveraine. Artaxerce, trop crédule, ordonna sa mort.

Datame, indigné, s'échappa de Suze, rassembla ses amis et des soldats dévoués; par leur secours il s'empara de la Paphlagonie et de la Cappadoce.

Le roi fit marcher contre lui Antophrade avec deux cent mille hommes. Datame n'en avait que vingt mille : le talent supplée au nombre ; il manœuvra si habilement, qu'il défit les Perses, les mit en déroute, et força Artaxerce à traiter avec lui.

Une dangereuse maxime des cours est de regarder comme nulle toute convention faite avec des rebelles, principe qui rend les révoltés plus opiniâtres et la foi des rois moins sacrée. Artaxerce, n'espérant plus réussir par la force, employa la ruse : Mithridate, fils d'Ariobarzane, exécutant ses ordres, surprit la confiance de Datame et l'assassina.

Dans le même temps le roi de Perse, irrité des secours que les villes grecques d'Asie avaient donnés au jeune Cyrus, menaçait de ses armes l'Ionie.

Nous avons dit que Thymbron le Spartiate, rejoint par Xénophon et ses héroïques guerriers, s'était préparé à le combattre; mais il se conduisit si mollement que Sparte le rappela, et lui donna pour successeur Dercilidas.

Celui-ci, plus actif, s'empara de la province de Pharnabaze, reprit les villes d'Ionie dont les Perses s'étaient rendus maîtres, et força le roi à conclure une trêve.

Ce fut dans cette guerre qu'une femme, nommée Mania, se rendit célèbre par son courage et

par sa valeur : son mari Zénig, gouverneur d'Éolie sous l'autorité du satrape Pharnabaze, ayant été tué dans un combat livré contre Thymbron, elle demanda et obtint son gouvernement, commanda elle-même les troupes, enflamma les esprits par son exemple, gagna des batailles, et défendit avec succès l'Éolie contre les Grecs.

Cette femme héroïque, qui avait résisté au glaive de ses ennemis, succomba sous le poignard de son gendre Midias. Cet homme perfide, jaloux de sa gloire et de son autorité, l'assassina, et fit périr son fils : mais il ne sut pas conserver par sa valeur le pouvoir acquis par un crime; Dercilidas le battit, le dépouilla de son bien et de son rang : une mort honteuse punit ses forfaits.

Dercilidas, vainqueur, fit fortifier l'isthme de la Chersonèse, et conclut une trêve avec les Perses. Ainsi Lacédémone, après avoir renversé les murs d'Athènes, et vaincu le roi de Perse, se trouvait parvenue au plus haut degré de gloire et de puissance : mais l'orgueil aveugle les états comme les hommes; ils s'enivrent des faveurs de la fortune, et l'abus qu'ils en font cause leur ruine.

Sparte devait protéger la Grèce : elle employa ses forces à la tyranniser. Les Éléens venaient de s'allier avec les villes d'Athènes et d'Argos : le roi de Lacédémone, Agis, les punit de cet usage légitime de leurs droits, ravagea leur pays, et les força

de se soumettre. Un tel abus de la victoire excita la haine des Grecs contre Lacédémone, dont le joug plus pesant que celui des Athéniens devait paraître insupportable à des peuples jaloux de leur liberté : ce fut alors que Conon se joignit à Tissapherne, à Pharnabaze et au roi de Perse pour attaquer les Lacédémoniens. Leurs troupes réunies combattirent avec succès Dercilidas, et le forcèrent d'évacuer la Carie. Une trêve conclue entre eux n'eut pas une longue durée : Sparte, généralement haïe, vit lever contre elle, de tous côtés, des armées qui la mirent peu après dans un tel danger, qu'elle aurait éprouvé le sort d'Athènes si dans le même temps le hasard ne lui eût donné pour roi un grand homme, dont le génie se trouva proportionné au péril qui la menaçait.

Agis venait de mourir; et, quoiqu'il eût reconnu Léotychide pour son fils, un prince de la famille royale, le célèbre Agésilas, soutint que cet enfant était un fils naturel d'Alcibiade.

Les imprudences indiscrètes de la reine Timéa et le crédit de Lysandre, parent d'Agésilas, décidèrent l'opinion publique : Léotychide fut exclu du trône, qu'on donna, ainsi que ses biens, à Agésilas.

Ce prince, élevé conformément aux lois de Lycurgue et aux coutumes de Lacédémone, était sobre, patient, simple, humain et populaire. Son

habileté pour la guerre, la gaîté de son esprit, son aversion pour la flatterie, son attachement aux lois de son pays et sa déférence pour les éphores, dont les autres rois s'étaient toujours montrés jaloux, lui attirèrent tous les cœurs : il se fit tellement aimer que les éphores le condamnèrent à l'amende pour avoir réuni sur lui seul l'affection de tous les citoyens. Aucun éloge ne vaut une telle condamnation.

La nature ne l'avait pas bien traité, il était boiteux et de petite taille ; aussi ne voulut-il point qu'on fît sa statue ou son portrait. Il disait que ses actions lui tiendraient lieu de monuments. Son règne commença par un acte de modération : au lieu de jouir des biens de Léotychide, qu'on lui avait donnés, il les partagea entre les citoyens.

Il monta sur le trône au moment où Sparte, attaquée par les Perses et menacée par la haine des Grecs, voulait éloigner du Péloponèse les armes de ses ennemis en portant les siennes dans l'Asie.

Le succès des dix mille Grecs qui avaient traversé l'empire d'Artaxerce en bravant toutes les forces du grand roi, faisait concevoir l'espérance de conquérir cet empire avec une armée plus considérable; Sparte tenta cette entreprise, dont la réussite était réservée par le destin au grand Alexandre.

Les Lacédémoniens envoyèrent en Asie Agésilas : Lysandre et trente capitaines spartiates commandaient sous lui les troupes de la république.

Le roi étant arrivé dans le port d'Aulide, où les Grecs s'étaient autrefois embarqués pour faire la conquête de Troie, un fantôme lui apparut la nuit, et lui dit qu'étant le premier roi, depuis Agamemnon, que les dieux eussent placé à la tête des peuples de la Grèce pour marcher en Asie, il devait faire le même sacrifice que le ciel avait exigé du malheureux roi d'Argos.

Agésilas, plus sensible qu'Agamemnon et moins superstitieux, ne crut pas devoir sacrifier sa fille pour obéir à un songe; il se contenta d'immoler à Diane une biche, comme la victime qui devait être la plus agréable à cette déesse. Le sacrifice venait de s'achever, lorsque les Béotiens, irrités de voir le roi de Sparte faire un acte de souveraineté dans leur pays en y ordonnant un sacrifice, accoururent en tumulte, chassèrent les pontifes, et dispersèrent les membres de la victime immolée.

Cette insulte resta gravée dans l'âme d'Agésilas, et le ressentiment qu'il en conserva contribua peut-être beaucoup aux malheurs dont Thèbes et Sparte furent tour à tour la proie.

Le satrape Tissapherne, cherchant à écarter l'orage qui allait fondre sur lui, trompa Agésilas par une feinte soumission : il négocia secrètement avec lui pour suspendre sa marche, et se donna par ce moyen le temps de lever des troupes, et de faire venir les secours qu'il attendait de Suze.

Agésilas crut pouvoir le gagner et avancer ainsi sa conquête sans combattre. Après lui avoir accordé un délai, il parcourut les villes d'Asie pour relever le courage des alliés et pour détacher d'autres villes du parti d'Artaxerce. La simplicité de ses vêtements, sa petite taille, le firent d'abord regarder avec mépris, tandis que la hauteur de Lysandre, le souvenir de ses exploits et sa brillante renommée lui attiraient tous les hommages.

Le roi voulut en vain l'engager par ses conseils à montrer plus de modestie; Lysandre, accoutumé à commander partout, redoubla d'insolence. Agésilas alors, usant de son autorité pour le remettre à sa place, le traita avec fierté, et, afin de l'humilier davantage, le chargea des emplois qu'on ne donnait qu'aux subalternes; il le nomma commissaire des vivres.

Le superbe Lysandre, indigné de ce mépris, retourna à Sparte, et porta son ressentiment au point de tramer une conjuration pour renverser le gouvernement : comme il descendait d'Hercule, il espérait qu'une révolution lui ouvrirait le chemin du trône, et il s'assura du secours de la prêtresse de Delphes pour y parvenir.

Un jeune homme d'une rare beauté, nommé Silène, devait paraître dans le temple comme fils d'Apollon, et annoncer aux Grecs les ordres de ce dieu pour couronner Lysandre; mais, au moment

marqué pour exécuter ce dessein, Silène disparut : la conspiration échoua. Toute cette intrigue ne fut découverte qu'après la mort de Lysandre.

Cependant Tissapherne, qui avait profité de la trêve pour rassembler toutes ses forces, leva le masque, et ordonna aux Grecs de sortir de l'Asie. Agésilas réunit ses troupes, et feignit de vouloir entrer en Carie. Tissapherne y marcha promptement pour le prévenir : mais le roi de Sparte, changeant tout à coup de direction, s'empara de la Phrygie qui était presque sans défense, et y fit un grand butin.

Après avoir exercé quelque temps ses troupes à Éphèse pour y rétablir l'ordre et la discipline, il répandit le bruit d'un projet d'invasion en Lydie. Thissapherne, croyant que c'était encore une ruse, marcha de nouveau vers la Carie : mais Agésilas entra promptement en Lydie, et s'approcha de Sardes, où se trouvaient tous les trésors du satrape.

Celui-ci, craignant de perdre ses richesses et la capitale de son gouvernement, accourut si précipitamment pour les défendre qu'il laissa derrière lui la moitié de son armée. Agésilas, profitant de cette faute, tomba brusquement sur ses troupes, en fit un grand carnage, pilla son camp, le força lui-même de se renfermer dans Sardes, et leva des contributions dans toute la province.

Tissapherne fut accusé de trahison à la cour de Perse : son malheur y parut un crime. Artaxerce lui dépêcha un officier, nommé Trithaüst, qui le surprit dans le bain, le poignarda et envoya sa tête à Suze.

Trithaüst demanda ensuite la paix à Agésilas : ce prince n'accorda qu'une trêve, voulant attendre les ordres de Sparte ; il consentit seulement à s'éloigner de Sardes, et à recevoir trente talents pour son armée qui s'établit en Phrygie.

Les Lacédémoniens refusèrent la paix aux Perses, et ajoutèrent au commandement confié au roi de Sparte celui de l'armée navale : jamais avant lui personne n'avait commandé à la fois sur terre et sur mer les forces de la république.

Agésilas aurait dû laisser, sous ses ordres, l'armée navale au général qui l'avait dirigée jusque-là avec succès ; mais les plus grands hommes ont leurs faiblesses : le roi de Sparte, entraîné par des affections de famille, qui devraient toujours céder à l'intérêt public, mit à la tête de la flotte Pisandre, son beau-père, homme vain comme tous ceux à qui la faveur tient lieu de mérite et de talent.

Le satrape Pharnabaze, voyant la Phrygie ruinée par l'armée grecque, vint trouver Agésilas, et obtint de lui, en offrant de fortes contributions, qu'il sortirait de cette province.

On remarqua dans leur conférence le contraste

du luxe asiatique et de la simplicité spartiate. Pharnabaze s'y montra à la tête d'un superbe cortége; il était couvert d'étoffes somptueuses, éclatantes de pierreries; on étendait sous lui des tapis magnifiques. Il trouva le roi de Sparte vêtu comme un simple citoyen, armé comme un soldat, et couché sur l'herbe au pied d'un arbre. Du temps de Plutarque, on voyait encore la lance de ce roi : elle n'avait rien qui la distinguât des lances communes, et ne brillait que par l'éclat de la gloire du héros qui l'avait portée.

L'esprit, le courage et la modestie d'Agésilas excitaient l'admiration générale. Les alliés s'attachaient à lui avec enthousiasme; et, dans tous les lieux où il passait, on se disposait à embrasser son parti. Son armée se grossissait chaque jour; et il se préparait à marcher au centre de l'Asie pour faire trembler le roi de Perse dans son palais de Suze, et pour l'empêcher de jamais troubler le repos de la Grèce; mais Artaxerce, qui connaissait la valeur des Grecs, et comptait peu sur le fer et sur la force pour les arrêter, employa l'adresse et l'or à les désunir : il n'ignorait pas à quel point l'orgueil de Sparte irritait les différentes villes de la Grèce, et il profita des divisions de ce pays pour sauver le sien.

Timocrate, chargé de l'exécution de ses ordres et de la distribution d'une somme d'argent consi-

dérable, parcourut toute la Grèce, s'efforçant de gagner les magistrats des principales villes, et de les soulever contre Lacédémone.

Les Thébains secouèrent les premiers son joug; les Athéniens firent alliance avec eux, et leur promirent des secours.

Conon vint alors à la cour de Perse pour l'engager à joindre ses armes à celles de la ligue thébaine.

Le succès de la négociation ne pouvait être douteux, puisque cette guerre était l'ouvrage de la politique d'Artaxerce.

Le prétexte des premières hostilités fut une querelle entre les Phocéens et les Locriens, qui se disputaient la propriété d'un terrain. Les Spartiates chargèrent l'un de leurs rois, Pausanias, de rejoindre Lysandre qui était avec des troupes en Béotie, et d'appuyer les prétentions des Phocéens.

Les Thébains se décidèrent alors à commencer la guerre, et à attaquer Lysandre pour empêcher sa jonction avec Pausanias : ils remportèrent une victoire complète; Lysandre périt dans le combat.

Ce guerrier, justement célèbre, avait renversé Athènes et élevé Lacédémone sur toute la Grèce; ses nombreux succès prouvent son habileté : mais, s'il porta au comble la gloire de sa patrie, il prépara son abaissement en la rendant insatiable de richesses et de pouvoir. Comme il avait dépouillé

beaucoup de villes de leurs trésors, on le crut long-temps avare. Il mourut pauvre, et, après sa mort, on reconnut que l'ambition avait été sa seule passion : elle développa sans doute ses grands talents; mais, comme elle était immodérée, elle lui fit commettre beaucoup de violences et de perfidies.

Je crois qu'on a eu tort de le compter au nombre des grands hommes : on n'est digne de ce titre qu'en unissant la justice à la gloire ; et peut-on l'accorder à celui qui, abusant de sa victoire pour détruire la liberté, soumit Athènes à l'odieux pouvoir de trente tyrans?

L'histoire, plus juste, devrait réserver pour la vertu le titre de *grand*, et ne donner que celui de *célèbre* à ceux dont la renommée est souillée par des injustices et tachée par des vices.

Sparte, apprenant les défaites de Lysandre, en accusa la lenteur de Pausanias : ce roi fut condamné à mort, et se déroba au supplice par la fuite.

Les éphores écrivirent à Agésilas de revenir en Laconie avec son armée : cet ordre lui arriva au moment où il se croyait certain de conquérir la Perse; il obéit modestement, prouvant par là qu'à Lacédémone les lois commandaient aux hommes, et non les hommes aux lois; mais, comme il attribuait la guerre civile qui le rappelait à l'or répandu dans la Grèce par Artaxerce, dont une monnaie

portait le titre et l'effigie d'un *archer*, il dit en raillant : « Toutes les forces des Perses ne m'au-» raient pas fait quitter l'Asie, mais trente mille » archers m'en ont chassé. »

Avant son retour les Athéniens, les Thébains et les Corinthiens, réunis au nombre de vingt-quatre mille hommes, marchèrent contre les Spartiates. Les armées se rencontrèrent près de Sicyone. Le combat fut long : les Lacédémoniens remportèrent l'avantage. Les Athéniens se retirèrent en bon ordre; mais les alliés prirent la fuite.

Dans le même temps Conon, à la tête de cent vaisseaux de Perse et d'Athènes, fit voile vers la Chersonèse, et rencontra vis-à-vis de Cnide, ville de Carie, la flotte lacédémonienne, forte de cent vingt vaisseaux. Pisandre eut d'abord l'avantage; mais il périt dans le combat. La flotte de Sparte prit la fuite, et Conon, victorieux, s'empara de cinquante galères.

Agésilas, débarqué en Grèce, était près d'arriver en Laconie. Les éphores lui firent dire de se rendre en Béotie pour y prendre le commandement de l'armée campée dans la plaine de Coronée. Les Orchoméniens s'étaient joints à elle; d'un autre côté les Thébains, unis aux Argiens, arrivèrent aussi à Coronée. Agésilas leur livra bataille : Xénophon, qui était présent, en parle comme de la plus furieuse et de la plus disputée qu'il eût vue.

Les Thébains furent enfin forcés de se retirer; mais Agésilas faillit perdre la victoire en voulant la compléter. Par une marche rapide il avait tourné les Thébains, et leur coupait la retraite. Ceux-ci, désespérés, firent de toute leur infanterie une masse qui renversait tout obstacle, et que les Lacédémoniens ne purent jamais percer. Agésilas s'y précipitant pour l'enfoncer, fut entouré et blessé de plusieurs coups de pique : cinquante jeunes Spartiates, par des prodiges de valeur, le tirèrent de ce danger. Revenu au gros de sa troupe, il ouvrit ses bataillons pour faire un passage aux braves Thébains, qu'il se contenta de harceler quelque temps dans leur retraite.

Malgré ses blessures, il ne voulut rentrer dans sa tente qu'après avoir vu relever les morts et les avoir fait placer sur leurs boucliers. Lorsqu'il eut rempli ce devoir, il dressa un trophée dans la plaine, et revint à Sparte, où il jouit des transports qu'excitait sa victoire. Ce qu'on admira autant que son courage, ce fut cette antique simplicité lacédémonienne qu'il avait conservée intacte au milieu des faveurs de la fortune et du luxe de l'Asie.

La modestie n'est pas incompatible avec la fierté : comme on donnait un jour devant lui le titre de grand roi au roi de Perse, il répondit : « Comment » ce prince serait-il plus grand que moi s'il n'est pas » plus vertueux? » Son ame élevée aimait sans doute

un peu trop la gloire qu'on achète à la guerre au péril de sa vie; il se plaisait même à la lutte et aux exercices du corps, qui préparent aux fatigues militaires en augmentant la force; mais il se moquait des triomphes olympiques, et, pour en faire sentir la vanité, il engagea sa sœur Cynisca à envoyer son char en Élide. Elle y gagna le prix de la course. Il apprit par là aux Grecs que cette gloire ne prouvait d'autre mérite que celui de la richesse.

Ce fut peu de temps après son retour à Sparte qu'il découvrit, dans les papiers de Lysandre, le complot tramé par celui-ci pour s'emparer du trône; il y trouva même un discours qu'il devait prononcer pour séduire le peuple, et qui avait été composé par l'orateur Cléon. Agésilas, irrité, voulait communiquer au sénat tous les détails de cette conspiration; mais un éphore lui dit: « Au lieu de » déterrer Lysandre, je vous conseille d'enterrer » ses lettres et sa harangue. » Il sentit la sagesse de ce conseil, et le suivit.

Après quelques jours de repos il retourna à son armée, et attaqua la ville de Corinthe par terre, tandis que Téleutius, son frère, la bloquait avec sa flotte.

Cependant Conon, victorieux, poursuivant le cours de ses triomphes, obtint de Pharnabaze cinquante talents pour rétablir les murs du Pirée. Il parcourut d'abord avec sa flotte les côtes de la La-

conie, qu'il ravagea, et revint à Athènes, où il fut reçu en triomphe comme le restaurateur de sa patrie. Il se servit de l'or de Pharnabaze pour en relever les murs : ainsi Athènes, autrefois brûlée par les Perses, fut alors rebâtie avec leur argent.

On ne peut exprimer la douleur et la rage des Spartiates lorsqu'ils apprirent la résurrection d'Athènes : on craint toujours ceux qu'on a opprimés. Lacédémone voyait dans la renaissance de cette république la perte de sa souveraineté sur la Grèce, et l'annonce d'une vengeance prochaine.

La colère est à la fois le plus aveugle, le plus violent et le plus vil des conseillers : Sparte se vengea bassement de Conon, et sacrifia les intérêts de la Grèce à ses ressentiments. Elle envoya Antalcide à Sardes pour négocier avec le satrape Thériraze aux dépens de la liberté des villes ioniennes. Conon, chargé par Athènes de croiser cette funeste négociation, n'y put réussir. Les Spartiates l'accusèrent auprès d'Artaxerce d'avoir trahi les intérêts de ce prince en employant ses trésors à relever une ville ennemie; ils lui supposèrent le projet d'enlever aux Perses l'Éolie et l'Ionie; enfin ils vendirent à Artaxerce les villes grecques d'Asie pour acheter la perte d'un héros.

Thériraze ne conclut pas encore la paix; mais il envoya des secours en argent aux Lacédémoniens, et, après avoir fait arrêter Conon, il fit conduire

cet homme célèbre à Suze. On croit qu'il y fut décapité; l'histoire n'en donne aucune certitude : ce qu'on sait, c'est qu'il disparut, et ne laissa derrière lui que la trace brillante de ses exploits et de ses vertus.

La chaîne dont Sparte avait lié la Grèce était rompue; la discorde se montra partout pour alimenter le feu de la guerre : Corinthe se trouvait divisée par des factions; les Spartiates en profitèrent pour y pénétrer. On y commit d'affreux massacres; mais les Argiens et les Béotiens battirent les troupes lacédémoniennes, et les forcèrent à la retraite.

La république de Rhodes, qui avait long-temps vécu sous la protection d'Athènes, était alors agitée par les querelles sanglantes de la démocratie et de l'oligarchie. Sparte, pour soutenir les oligarques, envoya Téleutius à Rhodes avec vingt-sept vaisseaux : il y débarqua, et renversa la démocratie qui triomphait dans cette île.

Les Athéniens, voulant la relever, chargèrent Thrasybule d'y marcher; mais comme il était en route, quelques paysans, maltraités par ses soldats, l'assassinèrent : ainsi l'indiscipline athénienne fit périr le libérateur d'Athènes.

Cette ville voyait tomber ses héros. Cependant un jeune guerrier, Iphicrate, donnait, à vingt ans, l'espoir de les voir revivre en lui : chargé, malgré

son âge, du commandement d'un corps d'armée, il battit à Léché les troupes qu'Agésilas y avait placées, et força les Spartiates à laisser en paix les Thébains. Pour prix de ce succès, Athènes lui donna le commandement général, jusque-là confié à Thrasybule. Son habileté justifia ce choix; il défendit avec succès toutes les villes de la côte de l'Hellespont, et défit, dans une embuscade, le Spartiate Anaxibias. Mais, tandis qu'il remportait ces avantages, un corps de troupes d'Égine et de Lacédémone ravageait l'Attique. Chabrias marcha contre elles, et les repoussa. Son absence avait dégarni Athènes; Téleutius en profita, entra de nuit dans le Pirée, prit, détruisit plusieurs vaisseaux, et jeta l'alarme dans la ville.

Enfin, l'an du monde 3617, Athènes et Sparte, lasses de se déchirer mutuellement, firent la paix et la conclurent aussi avec la Perse. Ce traité, que Plutarque appelle avec raison la ruine et le déshonneur de la Grèce, prit le nom du Spartiate Antalcide, qui l'avait négocié et signé.

Par cette paix, les villes d'Asie rentrèrent sous la domination des Perses, ainsi que l'île de Chypre. Les Athéniens ne conservèrent de souveraineté que sur Lemnos et Scyros : la domination de Lacédémone se réduisit à la Laconie et à la Messénie. Le reste de la Grèce recouvra son indépendance, et fut délivré du joug de Sparte, d'Athènes, de Corinthe et de Thèbes.

Ce fut ainsi que les rois de Perse, tant de fois vaincus par l'union des Grecs, devinrent victorieux par leurs discordes. Soixante ans auparavant, le fameux Cimon avait dicté la loi au roi Artaxerce Longue-Main, et la Grèce la reçut d'Artaxerce Mnémon par le traité d'Antalcide.

La honte de cette paix fut généralement attribuée à Sparte qui l'avait provoquée, et cette humiliation excita contre elle une haine qui ne tarda pas à éclater.

NOUVEAUX TROUBLES DANS LA GRÈCE.

(An du monde 3626. — Avant Jésus-Christ 378.)

Renouvellement de la guerre. — Révolution à Thèbes. — Exil de quatre cents citoyens. — Pélopidas au nombre des exilés. — Caractère de Pélopidas et d'Epaminondas. — Conspiration de Pélopidas favorisée par Épaminondas. — Succès de cette conspiration. — Victoire de Chabrias. — Le bataillon sacré. — Victoire de Pélopidas. — Armement à Sparte. — Bataille de Leuctres. — Victoire d'Épaminondas. — Défense de Sparte assiégée. — Conspiration déjouée par Agésilas. — Mort courageuse d'Ischolas. — Emprisonnement et jugement de Pélopidas et d'Épaminondas. — Leur acquittement. — La bataille *sans larmes*. — Éducation de Philippe à Thèbes. — Révolution en Thessalie. — Gouvernement d'Alexandre de Phères. — Sa tyrannie. — Emprisonnement de Pélopidas. — Nouveau commandement d'Epaminondas.— Liberté de Pélopidas. — Sa victoire sur Alexandre. — Sa mort. — Affliction des Thébains à ce sujet. — Mort d'Alexandre. — Trait de courage du soldat Isadas. — Victoire d'Agésilas. — Bataille de Mantinée. — Mort d'Épaminondas. — Traité de paix. — Expédition d'Agésilas. — Sa mort. — La guerre des alliés. — Mort de Chabrias. — Commandement de Charès. — Exil de Timothée. — Témérité d'Iphicrate. — Repos d'Athènes.

Les passions qui avaient mis toute la Grèce en armes ne furent point éteintes par ce honteux traité, ouvrage de la lassitude et non de la raison. Un court repos leur rendit leurs premières forces.

Thèbes et Corinthe étaient mécontentes de la paix d'Antalcide, qui avait affranchi les villes de leur dépendance, tandis que Sparte, après avoir diminué leur autorité, conservait la sienne sur la plus grande partie du Péloponèse.

L'ambition lacédémonienne donna bientôt à la haine de nouveaux aliments : sous un léger prétexte, les Spartiates firent la guerre aux Olinthiens, et s'emparèrent de Potidée, leur alliée. Une entreprise plus audacieuse porta l'exaspération au plus haut point.

La ville de Thèbes était agitée par deux partis, que leurs intérêts opposés rendent en tout temps inconciliables lorsqu'un troisième pouvoir ne les comprime pas : ces deux partis étaient celui de la démocratie et de l'oligarchie.

Le premier veut l'égalité, et mène presque toujours à l'anarchie; l'autre, sous prétexte de conserver l'ordre public en plaçant le gouvernement dans les mains des hommes les plus riches, les plus instruits et les plus distingués, conduit souvent à la tyrannie.

Ces deux factions étant alors fort animées l'une contre l'autre, le général spartiate Phébidas profita de leurs divisions, promit d'appuyer les oligarques, et s'introduisit dans la citadelle dont il s'empara.

Le parti populaire, abattu, se vit livré aux ven-

geances de ses ennemis, qui en proscrivirent tous les chefs; quatre cents citoyens se bannirent eux-mêmes, et cherchèrent un asile dans la ville d'Athènes, toujours favorable à la démocratie.

Au nombre de ces exilés on remarquait Pélopidas, déjà connu par des exploits guerriers, et dont le noble caractère promettait un libérateur et un héros à sa patrie. Épaminondas, digne de partager sa gloire, et qui devait même la surpasser, était lié avec lui d'une amitié qu'aucune rivalité ne put affaiblir; elle se soutint également dans le malheur et dans la prospérité : mais, quoique Épaminondas fût du même parti que son ami, il ne l'accompagna pas dans sa fuite, et resta tranquille à Thèbes : son amour pour la littérature et pour la philosophie, le faisant croire exempt d'ambition, le mit à l'abri de la haine d'un gouvernement soupçonneux et jaloux.

Il était évident que Phébidas, en s'emparant de Cadmée en pleine paix, avait fait une infraction au droit des gens, qui devait alarmer toutes les villes libres. Le sénat de Sparte prouva plus dans cette occasion sa mauvaise foi que sa justice : il condamna Phébidas à l'amende; mais il conserva la citadelle de Cadmée, et fit mettre à mort Isménie, général thébain, et l'un des chefs du parti populaire.

Cet acte de violence rendit la haine de Thèbes irréconciliable : les proscriptions civiles ne sont que

des malheurs; celles qu'exerce l'influence étrangère sont des affronts.

Rien n'aveugle comme l'ambition : Agésilas lui-même défendit Phébidas, disant que, si son entreprise n'était pas juste, elle était au moins très-utile. Son orgueil pour sa patrie lui faisait oublier cette maxime, bien plus vraie, sortie de sa bouche : « La justice est la première de toutes les vertus, » puisque si tous les hommes étaient justes, on » n'aurait pas besoin de lois. »

Au reste, Sparte ne tarda pas à éprouver la vérité d'une autre maxime qu'on perd trop souvent de vue : c'est que tout ce qui est injuste devient à la longue plus nuisible qu'utile. Tout parut dans les premiers moments justifier les fautes de Lacédémone, et favoriser son ambitieuse politique.

Les Olinthiens, qui s'étaient révoltés, et qui avaient tué le général Téleutius, furent vaincus par Agésilas et obligés de se rendre. Le gouvernement thébain, protégé par les Spartiates, se trouvait forcé de suivre leurs lois. Athènes et Corinthe redoutaient leurs armes. La domination de Sparte sur la Grèce paraissait établie : la décadence suit de près une grandeur excessive; et la fière Lacédémone, qui devait bientôt l'éprouver, était loin alors de prévoir que deux simples citoyens de Thèbes fussent destinés par le sort à renverser sa puissance.

Ces deux hommes étaient Pélopidas et Épaminondas : leur vertu fit leur grandeur ; l'amour de leur patrie et le désir de la sauver furent leur seule ambition.

Tous deux, également célèbres par leurs succès militaires, brillaient par des qualités différentes : Pélopidas, riche, généreux, uniquement occupé des affaires publiques, excellait dans tous les exercices du corps, ses seuls amusements.

Épaminondas, pauvre, désintéressé, refusant les secours même de l'amitié, exempt d'ambition, n'aimait que les lettres et la philosophie, et ne put être arraché à ses études favorites que par les extrêmes dangers de sa patrie. Excellent citoyen, juste dans ses actions et franc dans son langage, tout mensonge, même en riant, lui paraissait un crime. Resté à Thèbes dans le temps de la tyrannie aristocratique et de la domination étrangère, il attendait impatiemment l'occasion de briser cette double chaîne.

L'orgueil de Lacédémone lui en donna les moyens. On doit ménager les ennemis vaincus : l'opprimé qu'on pousse au désespoir devient redoutable. Le sénat de Sparte, qui voulait tout faire ployer sous sa volonté, ordonna aux Athéniens de chasser les bannis de Thèbes réfugiés chez eux. Cette persécution les détermina à tenter l'entreprise la plus audacieuse. Pélopidas les arma, et conçut le projet

de rentrer à leur tête dans sa patrie, et d'y renverser le gouvernement aristocratique.

Il confia le plan de cette conspiration aux amis qu'il avait laissés à Thèbes. Épaminondas les excitait à le favoriser. Pélopidas, avec douze de ses compagnons, entra de nuit dans la ville : déguisés en paysans, ils se cachèrent dans la maison de Charron, dont la fidélité leur était connue. Quarante-huit autres bannis vinrent les y joindre. Le greffier des principaux magistrats de la ville, Philidas, un des conjurés, invita tous les chefs du gouvernement à un grand festin pour les éloigner de leurs fonctions, et pour les livrer tous réunis à la vengeance de leurs ennemis.

Comme ils étaient à table, dans la chaleur du festin, un courrier d'Athènes arriva : il apportait des lettres qui révélaient le plan de la conspiration dans tous ses détails. Archias, chef de l'oligarchie, ivre de plaisir et de vin, prit les dépêches sans les lire, les jeta sur son lit, et dit en riant : « A demain les affaires sérieuses. » Il se livra de nouveau à la joie qui animait les convives.

Cependant les conjurés se mirent en marche, et se divisèrent en deux troupes : l'une, commandée par Pélopidas, força la maison du gouverneur Léontide, qui périt après avoir vendu chèrement sa vie; l'autre, introduite chez Philidas, entra dans la salle du festin et massacra tous les magistrats.

Les conjurés, s'étant ensuite tous réunis, forcèrent les prisons, enfoncèrent les boutiques des fourbisseurs, et se répandirent dans toute la ville en criant : « Liberté ! liberté ! » Épaminondas les seconda par son éloquence et par son épée.

Le reste des bannis, qui était déjà retourné à Athènes, croyant la conspiration découverte et manquée, accourut promptement en apprenant ce succès inespéré. Une armée athénienne les suivit; les villes de Béotie envoyèrent des secours. Le peuple, enthousiasmé par le courage et les harangues de Pélopidas, le proclama son libérateur.

Les Lacédémoniens se renfermèrent dans la citadelle, et ils y furent assiégés par Pélopidas et Épaminondas, déjà à la tête de douze mille hommes: la garnison, dépourvue de vivres, ne put attendre le secours de Sparte, et capitula. Le sénat de Lacédémone, toujours inflexible, fit punir de mort les généraux qui avaient signé cette capitulation.

Cependant le roi de Sparte, Cléombrote, entré en Béotie, la ravageait; son invasion effrayait Athènes : à peine relevée de ses ruines, cette république sentait le besoin du repos, et se décidait à rompre son alliance avec Thèbes; mais Pélopidas, aussi habile que brave, trouva le moyen de compromettre les Athéniens, et de les forcer à déclarer la guerre à Sparte.

Connaissant le caractère présomptueux de

Sphodrias, général spartiate qui commandait des troupes dans l'Attique, il lui fit conseiller sous main de s'emparer du Pirée. Ce général malhabile tenta cette entreprise, et échoua. Athènes se plaignit vivement de cette hostilité, et demanda le châtiment de Sphodrias. Agésilas, cédant aux prières de son fils, lié d'amitié avec ce général, le fit absoudre. Un tel déni de justice irrita au dernier point les Athéniens, qui renouèrent leur alliance avec Thèbes.

Chabrias, commandant l'armée d'Athènes, arrêta, par d'habiles manœuvres, la marche d'Agésilas. S'étant ensuite embarqué, il combattit les Spartiates sur mer, près de Naxos, les défit complétement, leur prit trente-deux vaisseaux, et rentra triomphant dans le Pirée.

Une autre flotte athénienne, commandée par Timothée, fils de Conon, ravagea les côtes de Laconie, s'empara de Corcyre, et battit une flotte lacédémonienne. Le général spartiate Mnésippe périt dans cette bataille.

Sparte avait obtenu des secours du roi Denys, alors tyran de Syracuse : ce prince lui envoya dix galères; mais elles furent prises en route par Iphicrate, qui remplaçait Timothée dans le commandement de la flotte athénienne.

Le roi Agésilas, malgré toute son habileté, ne put jamais forcer Pélopidas à livrer bataille : l'adroit

Thébain, manœuvrant avec agilité, évitait toute affaire décisive, et réduisait la guerre à des affaires de poste, qui lui donnaient le temps et le moyen d'exercer et d'aguerrir ses troupes.

Agésilas fut blessé dans un de ces petits combats, où Antalcide lui reprochait en riant d'apprendre la guerre aux Thébains.

Ils prouvèrent bientôt qu'ils savaient profiter de ses leçons. Le premier combat important eut lieu près de Tégire. Pélopidas avait formé un corps de jeunes gens, unis par les liens d'une amitié inviolable et d'une confraternité d'armes qui ne leur permettaient, dans aucune circonstance, d'abandonner leurs compagnons : ce corps, devenu si fameux sous le nom de *bataillon sacré*, s'illustra, pour la première fois, au combat de Tégire.

Pélopidas, à la tête de ces braves guerriers, enfonça une phalange lacédémonienne, la mit en fuite, et décida ainsi la victoire. Cet avantage accrut d'autant plus la gloire de Pélopidas, que jamais, avant ce jour, les Lacédémoniens n'avaient été battus par un ennemi inférieur en nombre.

La guerre qui troublait la Grèce ne convenait point pour le moment à la politique d'Artaxerce, parce qu'elle occupait nécessairement une partie de l'argent et des forces qu'il voulait alors employer uniquement contre l'Égypte; il se servit donc de

son influence pour ramener la paix dans une contrée où ses intrigues avaient semé la discorde.

Chaque parti voulant se ménager son appui, on renouvela, comme il le désirait, le traité d'Antalcide; et les villes grecques, reprenant leur indépendance, chassèrent toutes les garnisons placées par les Lacédémoniens.

Ce mouvement excita quelques troubles, qu'Iphicrate sut apaiser. Il passa ensuite avec vingt mille Grecs au service d'Artaxerce, qui les envoya en Égypte : cette expédition n'eut point le succès que le roi de Perse en avait espéré.

Lacédémone se trouvant abaissée à son tour comme Athènes l'avait été, la Grèce jouit de quelque repos et de quelque liberté; mais cette tranquillité fut bientôt troublée par l'ambition de Thèbes.

Cette république, à peine délivrée, voulut dominer à son tour. Les exemples les plus récents de la vengeance qui suit l'oppression, et de l'humiliation qui punit l'orgueil, n'empêchèrent pas les Thébains de vouloir enlever aux républiques voisines la liberté qu'ils venaient de reconquérir eux-mêmes si miraculeusement.

Ils déclarèrent la guerre aux habitants de Platée et de Thespies, et détruisirent ces deux villes. Athènes voulut en vain employer sa médiation en leur faveur; on lui répondit avec tant de fierté, qu'elle rompit son alliance avec Thèbes.

Sparte reprit les armes; mais, avant de commencer les hostilités, on ouvrit des conférences pour terminer ces différends par un accord.

Dans une de ces assemblées, Agésilas déclara aux Thébains que la guerre était inévitable s'ils ne voulaient pas exécuter ponctuellement le traité, et rendre la liberté aux villes de la Béotie. Épaminondas, que le vœu de ses concitoyens avait enlevé aux lettres et placé à la tête du gouvernement, répondit vivement que Sparte devait commencer par affranchir les villes de la Laconie et de la Messénie avant de plaider pour les autres contrées de la Grèce.

Agésilas, irrité, effaça du traité le nom de Thèbes, rompit la conférence et déclara la guerre.

Sparte fit marcher promptement en Béotie onze mille Lacédémoniens et treize mille alliés sous les ordres du roi Cléombrote. Ce prince envoya des hérauts aux Thébains pour les sommer de rebâtir Platée et Thespies, et, sur leur refus, il marcha vers Leuctres, où se trouvait alors leur armée.

Les forces de Thèbes ne se montaient qu'à six mille hommes; mais ils avaient à leur tête Épaminondas et Pélopidas.

Épaminondas commandait l'armée. Employant dans cette circonstance une nouvelle tactique, il porta presque toutes ses forces à son aile gauche, et ne laissa au centre et à l'aile droite qu'une

ligne très-mince qu'il étendit pour déborder Cléombrote.

Lorsque celui-ci aperçut ces dispositions, il voulut changer son ordre de bataille; mais Pélopidas, à la tête du bataillon sacré, l'attaqua pendant son mouvement, et mit les Spartiates en désordre. Épaminondas alors s'ébranla avec l'aile qu'il avait fortifiée, et décida la victoire.

Cléombrote se défendit en vain avec une valeur digne de Sparte; il fut tué, ainsi que son fils Cléonyme, ses principaux officiers et l'élite de ses soldats.

Il y eut une mêlée terrible autour de lui; on se battait de part et d'autre avec acharnement pour s'emparer de son corps et pour le défendre. Épaminondas, voyant que ce stérile point d'honneur prolongeait seul le combat, laissa les Spartiates enlever leur roi : il porta ensuite toutes ses troupes sur l'autre aile et la tailla en pièces.

La cavalerie thébaine, enfonçant tout ce qui se présentait devant elle, rompit tous les rangs, et changea la retraite en déroute complète. On vit dans cette journée combien cette cavalerie était supérieure à celle de Sparte. Les riches Spartiates, en entrant en campagne, donnaient leurs chevaux à des soldats neufs qui ne savaient pas les conduire. La cavalerie thébaine était long-temps exercée.

Avant la bataille on vint dire à Épaminondas que les augures ne paraissaient pas favorables; il répondit en citant ce vers d'Homère :

Défendre sa patrie est le meilleur présage.

Les Lacédémoniens perdirent dans cette journée quatre mille hommes, et Thèbes quatre cents.

Épaminondas, toujours simple dans ses mœurs et pur dans ses sentiments, ne s'enivra pas d'un si grand triomphe, et dit seulement qu'il était heureux de la joie que sa victoire donnerait à son père et à sa mère.

Sparte montra dans cette circonstance son austère fierté : on célébrait les jeux lorsque la nouvelle arriva; les éphores ne permirent pas qu'ils fussent interrompus. On félicita les parents des morts; les survivants furent reçus avec mépris : leurs mères et leurs femmes osaient à peine les regarder; on devait même, suivant la coutume, les bannir des repas publics, les obliger à raser à moitié leur barbe, et les forcer à se couvrir de vêtements grossiers : mais, comme le nombre des fuyards était trop considérable, le roi Agésilas décida que l'indulgence devenait nécessaire, et dit : « Laissons » dormir aujourd'hui la loi; demain nous la réveil- » lerons. »

Thèbes, victorieuse, trouva partout des alliés :

les Éléens, les Phocéens, les Locriens, les Eubéens embrassèrent son parti. La cause qui l'emporte paraît toujours la meilleure : le succès ne fait que trop souvent l'opinion.

L'aristocratie qui gouvernait dans Argos, craignant de perdre son pouvoir protégé par Lacédémone, voulut comprimer les partisans de la démocratie ; mais ils soulevèrent le peuple, qui massacra les riches et les grands.

L'armée d'Épaminondas et de Pélopidas, grossie par ces nouveaux alliés, se trouva bientôt forte de soixante mille hommes. Elle traversa l'Eurotas malgré la résistance des ennemis, qui lui tuèrent beaucoup de monde. L'ancien proverbe, qui disait que jamais femme de Sparte n'avait vu la fumée d'un camp ennemi, fut cette fois démenti.

Épaminondas entra dans ses faubourgs. Agésilas, au milieu d'un si grand danger, ne perdit ni le sang-froid ni l'espérance : il mit en liberté et arma six mille Ilotes, garnit tous les postes d'hommes intrépides, se retrancha sur une hauteur avec le gros de l'armée, et, malgré les murmures des citoyens et les provocations de l'ennemi, évita prudemment tout combat général, dont le mauvais succès aurait pu entraîner la ruine totale de la république.

Dans ce moment périlleux, où Lacédémone avait besoin de tant de courage et d'union pour se sau-

ver, il se forma une conspiration dont l'objet était de changer le gouvernement. Deux cents conjurés s'étaient déjà saisis d'un poste important : le sénat voulait les faire attaquer et tuer; Agésilas regarda ce moyen violent comme d'autant plus dangereux qu'on ignorait le nombre des complices. Il alla seul trouver les rebelles, et leur dit : « Camarades, ce » n'est pas là où je vous avais envoyés; » et il leur indiqua les lieux où ils devaient se rendre. Étonnés de son audace, et croyant que leur complot n'était point découvert, ils obéirent.

Un Lacédémonien, nommé Ischolas, imita pendant ce siége le dévouement héroïque de Léonidas : chargé de défendre un étroit passage qui couvrait la ville, et voyant qu'il était tourné, il renvoya au camp les plus jeunes soldats, et, ne gardant près de lui que quelques vieux guerriers, il défendit son poste jusqu'à la mort.

Épaminondas aurait pu prendre Sparte; mais ce grand homme, que la fortune n'aveuglait pas, sentit que la ruine de Lacédémone exciterait la jalousie des Grecs, et les armerait tous contre Thèbes; il se contenta d'humilier l'orgueil de Sparte, et de la forcer, par un traité de paix, à rendre la Messénie à ses anciens maîtres.

Les Messéniens, apprenant cette nouvelle inespérée, accoururent en foule de Sicile, et se partagèrent ces terres regrettées qu'avaient possédées

leurs pères, et qu'ils n'avaient jamais cru revoir.

L'amour de la liberté rendait dans la Grèce les lois si sacrées, que la gloire la plus brillante ne trouvait point d'égide contre elle. Épaminondas et Pélopidas pouvaient s'attendre à être reçus dans Thèbes en triomphe : on les mit en prison, et on les appela en jugement pour avoir gardé le commandement de l'armée au-delà du terme prescrit par les lois.

Pélopidas employait en vain son éloquence pour se justifier ; Épaminondas triompha par sa noble audace. « Citoyens, dit-il, je ne cherche point à » me défendre : je mourrai content si vous déclarez » dans votre arrêt que j'ai vaincu les ennemis à » Leuctres, assiégé Sparte, affranchi Messène, rendu » Thèbes l'arbitre de la Grèce, et que toutes ces » actions glorieuses je les ai faites sans l'aveu des » Thébains. » Cette fermeté réussit : il fut absous.

Tout gouvernement malheureux est attaqué : une nouvelle conspiration éclata dans Sparte. Agésilas perdit patience ; et, d'accord avec les éphores, il marcha contre les conspirateurs, s'en saisit, et les fit tous périr sans les juger.

La fière Lacédémone, abaissée, implora le secours des villes qu'elle avait précédemment opprimées. Athènes et Corinthe, jalouses de Thèbes, consentirent à faire une ligue avec Sparte, à condition qu'une parfaite égalité existerait entre elles.

Le poids de cette ligue ne put maintenir la tranquillité : les Arcadiens s'emparèrent de Pallène ; les Thébains se déclarèrent pour eux, et, quoique Chabrias, à la tête de vingt-deux mille hommes, défendît avec vigueur l'entrée du Péloponèse, Épaminondas, après un vif combat, força ce passage, s'empara de Sicyone, et mit le siége devant Corinthe.

Mais Chabrias, fortifié par de nouveaux secours, le contraignit de se retirer. Thèbes, trop accoutumée au succès, ôta le commandement à Épaminondas : ses affaires en souffrirent, et elle fut bientôt obligée de le lui rendre.

La haine qui animait les Grecs les uns contre les autres les aveuglait toujours au point d'appeler l'intervention du roi de Perse dans leurs querelles, et de solliciter honteusement l'appui de l'ennemi naturel, qui ne désirait que leurs discordes et leur ruine.

Rien n'est plus opposé au bon sens que la passion. Lacédémone avait envoyé demander des troupes à Artaxerce : elle n'avait obtenu que deux mille mercenaires ; mais elle traitait encore, et espérait de plus grands secours.

Pélopidas se rendit en Asie pour traverser cette négociation. La gloire le précédait ; la fortune le suivit : aussi habile en politique qu'en guerre, il obtint ce qu'il voulut. Artaxerce fit alliance avec Thèbes,

garantit l'indépendance de Messène, et promit de maintenir l'équilibre entre Athènes, Sparte, Thèbes et Corinthe.

Pendant ce temps Denys, tyran de Syracuse, envoya quelques troupes aux Lacédémoniens; et Archidamas, fils d'Agésilas, remporta une victoire complète sur les Arcadiens et les Argiens réunis. Comme aucun Spartiate n'y périt, on appela cette bataille la *bataille sans larmes*.

Ce fut alors que la Macédoine commença à fixer l'attention de la Grèce. Perdiccas et Ptolémée, fils d'Amyntas, s'y disputaient la couronne. Pélopidas, choisi par eux pour médiateur, termina leur différend, et emmena en otage à Thèbes un troisième fils d'Amyntas, appelé Philippe, qui devint dans la suite doublement célèbre par ses talents et par le génie de son fils Alexandre.

Ce prince, élevé à Thèbes, y apprit l'art de la guerre et du gouvernement. Thèbes nourrit ainsi dans son sein celui qu'elle instruisait à devenir le dominateur de la Grèce.

Vers l'an 3634, la Thessalie fut le théâtre d'une révolution qui lui coûta beaucoup de larmes et de sang. Un homme audacieux et cruel, Alexandre de Phères, après avoir assassiné Polyphron qui commandait vingt mille Thessaliens aguerris, s'attira par sa bravoure l'affection des soldats, et se fit le tyran de son pays.

Il abusa de son pouvoir et commit beaucoup d'injustices et de violences : sa barbarie était si excessive qu'il couvrait ses prisonniers de peaux de bêtes et les faisait chasser et dévorer par les chiens. Les Thessaliens opprimés implorèrent la protection de Thèbes. Pélopidas, envoyé pour les secourir, s'empara de Larisse, força Alexandre à signer la paix, et employa tous ses efforts à lui persuader de consolider sa puissance en lui donnant pour base la justice.

Il n'en obtint que de vaines promesses; Alexandre s'abandonna plus que jamais à son penchant pour la débauche et à l'emportement de son caractère.

Perdiccas, roi de Macédoine, périt dans ce temps. Pélopidas voulait empêcher Ptolémée de lui succéder; mais celui-ci gagna les Thébains par sa soumission et par ses présents.

Les nouveaux malheurs de la Thessalie y rappelèrent encore Pélopidas. Une révolte dans son armée arrêta ses progrès : il voulut punir les rebelles; la fuite les déroba à sa sévérité. Cette désertion l'affaiblit. Suivi d'un seul homme, il s'avança pour conférer avec Alexandre; mais ce prince perfide, le voyant sans gardes et sans défiance, le fit prisonnier et le conduisit à Phères.

Il fut jeté dans un cachot : là, couvert de haillons, privé de vivres, couché presque nu sur la

paille, et chargé de chaînes, il bravait dans les fers l'orgueil du tyran, le menaçait d'une prochaine vengeance, parlait au crime le langage de la vertu, et semblait défier avec mépris le poignard suspendu sur sa tête.

Thébé, femme d'Alexandre, avait en horreur ses débauches et ses cruautés: honteuse de la misère d'un héros qu'opprimait son indigne époux, elle visita secrètement Pélopidas dans son cachot, et répandit de généreuses larmes sur ses malheurs.

Cependant l'armée thébaine ne faisait aucun progrès; les soldats fatigués de l'ignorance de leurs chefs qui les conduisaient sans art, et les compromettaient sans nécessité, les déposèrent et donnèrent le commandement à Épaminondas, qui ne servait alors que comme simple volontaire.

Tout changea dès qu'il reparut : la victoire reconnut sa voix; mais il n'osait compléter ses succès et précipiter sa marche, parce qu'il craignait d'exposer la vie de son ami. Cet intérêt, si puissant sur son cœur, le décida à négocier; et, profitant de la frayeur d'Alexandre, il lui accorda une trève de trente jours, à condition qu'il rendrait la liberté à Pélopidas.

Le tyran, toujours incorrigible, redoubla de violences et de cruautés. Les villes de Thessalie, indignées, demandaient toutes qu'on les délivrât de ce joug odieux. Pélopidas, à peine revenu dans ses

foyers, reçut l'ordre de marcher contre Alexandre. Sa femme, éplorée, le conjurait d'écouter la prudence et de se conserver : « Voilà, répondit le hé-» ros, ce qu'il faut recommander aux jeunes gens ; » mais on ne doit demander au général que de con-» server les autres. »

Lorsque son armée fut en marche, une éclipse de soleil effraya et arrêta les Thébains. Pélopidas, n'ayant pu les rassurer, leur reprocha cette lâcheté, et continua témérairement sa route avec trois cents cavaliers : peu de temps après, cinq mille Thébains, honteux d'abandonner leur chef, le rejoignirent à Cynocéphale où il campait.

Ce lieu était environné de collines; Alexandre, à la tête de vingt mille hommes, s'en empara et attaqua les Thébains. Leur cavalerie eut d'abord l'avantage; mais l'infanterie, effrayée, recula. Pélopidas, à force d'exhortations et de reproches, la ramena au combat, et parvint à mettre l'ennemi en fuite : mais, irrité par les affronts qu'il avait reçus, le désir de se venger l'emporta sur sa prudence; comme il poursuivait impétueusement Alexandre dans le dessein de le tuer, il devança tous les siens; il fut entouré par des cavaliers ennemis, renversé et percé de coups.

Les Thébains, furieux, taillèrent en pièces les troupes d'Alexandre. L'armée ressemblait à une famille en deuil : les soldats, accablés de douleur,

coupèrent leurs cheveux et la crinière de leurs coursiers. Les généraux ne purent obtenir d'eux qu'après de longs efforts de prendre quelque nourriture ; l'armée entière voulait mourir.

On porta le corps de ce grand homme à Thèbes. Sa marche fut un triomphe funèbre : dans toutes les villes qui se trouvaient sur son passage, de nobles trophées rappelaient ses victoires, et les gémissements de tous les citoyens rendaient hommage à ses vertus ; chacun pleurait en lui le libérateur d'une patrie qu'il avait tirée de la servitude pour l'élever au-dessus de toute la Grèce.

Alexandre, vaincu, se vit obligé de restituer toutes ses conquêtes, et de payer un tribut à Thèbes. Peu d'années après, ce tyran, qui devenait de jour en jour plus odieux au peuple, fut massacré par les ordres de sa femme Thébé.

La Grèce jouit alors d'un calme passager, que troubla en 3641 une nouvelle querelle entre les Arcadiens et les Mantinéens. Épaminondas, qui occupait alors la place de béotarque, accusa les Arcadiens de favoriser Sparte, et d'agir sous son influence. Il voulut se rendre l'arbitre de ce différend. Athènes, Lacédémone, et plusieurs autres peuples, se liguèrent contre les Thébains, et leurs troupes réunies s'approchèrent de Mantinée.

Épaminondas, les trompant par une course rapide, marcha droit à Sparte pour la surprendre.

Quelques-uns de ses soldats pénétrèrent même la nuit au milieu de la place publique.

Un intrépide Spartiate, Isadas, s'éveille au bruit des armes, sort nu de sa maison, l'épée à la main, immole les premiers guerriers qu'il rencontre, appelle à grands cris ses concitoyens, les anime, et chasse l'ennemi hors des murs.

Le sénat lui décerna une couronne, digne prix de sa vaillance, et le condamna à l'amende pour avoir enfreint les lois en combattant sans son bouclier.

Cependant Agésilas, instruit de la marche de l'ennemi, accourut avec ses troupes, et arriva à temps pour sauver sa patrie : il fit, malgré sa vieillesse, des prodiges de valeur. Archidamas, son fils, digne d'un tel père, à la tête des plus braves Spartiates, traversa l'Eurotas, et mit en pleine déroute des alliés de Thèbes, qui se croyaient déjà vainqueurs.

Épaminondas, par cette défection, obligé de se retirer, dirigea sa marche sur Mantinée, que les Athéniens couvraient avec six mille hommes.

Les Lacédémoniens et leurs alliés les rejoignirent, et portèrent leurs forces à vingt-deux mille hommes. Épaminondas, ayant réuni les siennes, leur opposait trente-deux mille guerriers. On se livra bataille, et la plaine de Mantinée fut le théâtre où le sort des armes décida cette grande querelle,

dont le dénoûment devait fixer le sort de Sparte et de Thèbes.

L'armée alliée s'étendait dans la plaine au pied du mont Parchémus; les Thébains se déployaient sur le penchant de la montagne. Au moment où l'on s'attendait à combattre, Épaminondas, changeant tout à coup son ordre de bataille, remonta sur les hauteurs, s'y arrêta, et fit mettre bas les armes à son infanterie.

Les ennemis, croyant, d'après ce mouvement, qu'il voulait éviter la bataille et camper dans cette position difficile à attaquer, quittèrent leurs rangs. Épaminondas alors, profitant de ce désordre, fit reprendre les armes, et descendit brusquement dans la plaine.

Les alliés, quoique surpris, se formèrent promptement en phalanges, et placèrent à leurs deux ailes les cavaleries de Sparte et d'Athènes.

Épaminondas avait mis l'élite de ses troupes à l'aile qu'il dérigeait : il attaqua obliquement les Lacédémoniens, et sa colonne, qui se renouvelait sans cesse, enfonça leur aile droite. Le centre fut plus difficile à renverser; on s'y battait corps à corps avec acharnement, et la fortune paraissait encore incertaine. Épaminondas, à la tête du bataillon sacré, décida la victoire, et fit un grand carnage des ennemis, qui prirent la fuite.

Mais il les poursuivit trop vivement, sans s'aper-

cevoir que la troupe qui l'accompagnait dans sa course diminuait à chaque pas.

Les ennemis, ralliés, se précipitèrent alors sur lui : environné par eux, il repoussa d'abord intrépidement avec son bouclier la foule de traits qu'on lui lançait; mais enfin un Spartiate, nommé Anticrate, lui enfonça sa lance dans la poitrine. Les Thébains, accourus, dégagèrent leur général, et massacrèrent les ennemis qui l'entouraient.

Épaminondas fut rapporté dans sa tente : les chirurgiens trouvèrent sa blessure mortelle, et déclarèrent que probablement on le verrait expirer au moment où on lui arracherait le fer qui était resté dans la plaie.

Épaminondas regrettait la perte de son bouclier : on le lui présente; le héros embrasse ce compagnon de sa gloire. Il demande ensuite où étaient les ennemis; on lui répond qu'ils sont en fuite, et que la victoire est complète. « Eh bien! dit-il, ma » vie est assez longue; je meurs sans avoir été ja- » mais vaincu : arrachez-moi ce fer. »

Un de ses amis le plaignait de mourir sans laisser d'enfants qui donnassent l'espoir de le voir revivre en eux. « Vous vous trompez, répliqua ce » grand homme; je laisse après moi deux filles im- » mortelles, les victoires de Leuctres et de Mantinée. » Ne regardez pas ce jour comme le dernier de ma » vie; c'est le premier de mon bonheur et le comble

» de ma gloire, puisqu'il rend Thèbes triomphante,
» Sparte humiliée et la Grèce libre. »

Il demanda ensuite à parler à deux généraux thébains, Déiphante et Iolidas, qu'il croyait capables de lui succéder; on lui apprit qu'ils avaient péri: « Conseillez donc aux Thébains de faire la paix. » Après ces mots, il arracha lui-même le fer de sa plaie, et il expira.

Ce grand capitaine et l'illustre Pélopidas, son ami, prouvent évidemment à quel point l'influence du génie peut changer la destinée des nations. La Béotie avait été long-temps l'objet des mépris de toute la Grèce; la simplicité et la pesanteur de ses habitants étaient passées en proverbe chez les Grecs; on dédaignait leur amitié; on ne craignait point leur haine, et leurs forces n'avaient aucun poids dans la balance politique des états. Pélopidas les tira de leur oisiveté: il éclaira leur ignorance, disciplina leurs troupes, et fit des Thébains un peuple de soldats, qui se montra bientôt capable de disputer aux autres la souveraineté de la Grèce.

Épaminondas perfectionna l'ouvrage de son ami. Son habileté dans une tactique qu'il créa, son amour pour les sciences et pour la liberté, sa gloire et sa simplicité le firent regarder universellement comme l'un des premiers philosophes et des plus grands capitaines.

On veut imiter ce qu'on admire; ses compa-

triotes se montrèrent, sous sa conduite, vertueux citoyens et habiles guerriers; et, guidée par un tel chef, Thèbes triompha de la bravoure athénienne et terrassa l'orgueil de Sparte.

Il disait lui-même en riant qu'il avait appris aux Spartiates à allonger leurs monosyllabes.

Peu d'hommes ont joui d'une renommée sans tache : on dirait que le ciel unit toujours de grands défauts aux plus grandes qualités; mais la gloire d'Épaminondas se montra pure et sans ombre; son incorruptible vertu fut toujours à l'abri du reproche et même du soupçon. Son génie n'eut à rougir d'aucune défaite, et son ame d'aucune faiblesse. Son audace et son habileté forcèrent la haine et la rivalité à lui rendre le plus éclatant hommage.

Au moment où Agésilas voyait le général thébain traverser intrépidement l'Eurotas, grossi par la fonte des neiges, il s'écria : « Quel homme, et » quel prodige! »

Un prodige, peut-être plus rare encore, est d'unir la simplicité à la puissance, et la modestie à la gloire : il descendit sans murmure des plus hauts emplois aux plus subalternes, pour obéir aux lois de son pays. Il mourut pauvre après avoir gouverné l'état. On lui demandait un jour pourquoi il s'était enfermé; il répondit : « C'était pour faire blanchir » mon manteau. » Athènes, Sparte, Mantinée regar-

dèrent la mort d'un tel ennemi comme un si grand avantage, qu'elles se disputèrent la funeste gloire d'y avoir contribué. Gryllus d'Athènes, fils de Xénophon, Machérion de Mantinée et Anticrate de Lacédémone se vantèrent à l'envi d'avoir terminé les jours de ce héros.

Les Thébains sentirent toute l'étendue de cette perte; ils proposèrent la paix aux alliés vaincus. Elle fut honorable : on convint que chacun garderait ce qu'il possédait. Agésilas seul refusa d'y souscrire : il ne voulut point que Sparte reconnût par ce traité l'indépendance des Messéniens. Son avis était trop conforme à l'orgueil de ses compatriotes pour ne pas entraîner leur opinion; mais on le blâma généralement dans toute la Grèce d'avoir sacrifié le repos public à son ambition. Agésilas, à quatre-vingts ans, aimait encore la guerre avec autant d'ardeur que dans sa jeunesse : la guerre de Lacédémone contre Thèbes devenant de plus en plus languissante, il en chercha une autre qui pût lui procurer plus de périls et plus de gloire.

Tachoz, roi d'Égypte, demandait à Lacédémone un secours contre le roi de Perse : on vit avec surprise un monarque octogénaire s'offrir pour commander cette expédition; Agésilas partit à la tête d'un corps de troupes, et arriva en Égypte. Les Égyptiens, qui ne le connaissaient que par ses ex-

ploits, s'attendaient à voir sa personne brillante d'un éclat pareil à celui de sa gloire : ils virent, avec étonnement, un petit vieillard boiteux, vêtu grossièrement : la simplicité de ses mœurs et son langage laconique changèrent d'abord en mépris l'admiration de ces Barbares.

Il commandait les troupes de terre, et l'Athénien Chabrias la flotte. Le roi Tachoz n'eut aucun égard pour les conseils d'Agésilas, qui voulait lui persuader de rester sur la défensive : il marcha en Phénicie ; une révolte éclata pendant son absence, et Nectanébus s'empara du trône.

Agésilas embrassa le parti du rebelle. La politique lacédémonienne trouva cette conduite habile : la postérité, toujours juste, la taxa de trahison.

Un nouveau concurrent à la royauté s'éleva en Égypte : Nectanébus, plus docile que Tachoz, suivit les conseils d'Agésilas, et avec son secours il battit son rival et le fit prisonnier. Ce fut le dernier exploit du roi de Sparte : il s'embarqua pour retourner à Lacédémone ; mais une tempête le rejeta sur la côte d'Afrique : il y tomba malade, et y mourut à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Sa sobriété, son esprit, sa bravoure, son habileté dans l'art de la guerre, son respect pour les lois de son pays immortalisent son nom ; et rien n'aurait manqué à sa renommée, si sa partialité pour ses amis et pour sa patrie, et son amour pour la guerre,

ne lui avaient pas fait enfreindre quelquefois les règles de la justice.

Un an après l'expédition d'Agésilas en Égypte, Artaxerce-Mnémon, roi de Perse, mourut sous le poids des chagrins que lui causaient les crimes de ses enfants. Le plus coupable d'entre eux, Ochus, monta sur le trône : ce monstre ne fut célèbre que par son horrible cruauté. L'assassinat de ses deux frères lui avait donné la couronne; dès qu'il devint roi, il fit mourir tous les princes de son sang, et les grands qui excitaient sa méfiance.

Artabaze, l'un des satrapes, se révolta pour éviter la mort. Charès le secourut avec quelques troupes athéniennes : ils battirent les Perses; mais les menaces d'Ochus déterminèrent Athènes à rappeler son armée.

Cinq mille Thébains, commandés par Pammène, donnèrent encore au satrape le moyen de vaincre l'armée royale; mais, Ochus ayant obtenu à prix d'argent le rappel des Thébains, Artabaze quitta l'Asie, et se réfugia chez Philippe, qui venait de monter sur le trône de Macédoine.

Ce fut dans ce même temps, l'an 3646, que les Athéniens eurent à soutenir une guerre que l'on appela la guerre des alliés. Les îles de Chio, de Cos et de Rhodes avaient fait une ligue afin de se soustraire à l'autorité d'Athènes; et cette ville employa toutes ses forces pour les soumettre.

Au siége de Chio, Chabrias, après avoir forcé l'entrée du port, fut entouré par les galères ennemies, et périt avec son navire.

Ce général s'était distingué dans les guerres d'Athènes contre Sparte par une heureuse intrépidité. Le corps qu'il commandait se trouvant entouré par l'armée lacédémonienne, il avait fait serrer ses soldats l'un contre l'autre : couverts de leurs boucliers, un genou en terre, et présentant leurs piques, ils repoussèrent la masse d'ennemis qui les attaquait et qui ne put jamais les entamer.

Le siége de Chio fut abandonné. Charès, qui succéda à Chabrias, n'eut pas plus de succès en attaquant Samos et Byzance. Ce chef présomptueux voulait livrer bataille dans une mauvaise position, et en bravant un vent violent qui lui était contraire. Timothée, fils de Conon, et Iphicrate s'y opposèrent : leur sagesse épargna une défaite à leur patrie.

Charès les accusa devant les Athéniens. Ce peuple, qui se montrait toujours avide de gloire et ingrat pour ceux qui la lui donnaient, condamna Timothée à l'amende. Cet habile général punit son pays en s'exilant et en cessant de le servir. Marchant sur les traces de son père, il avait rendu à sa patrie la domination des mers. Comme on l'accusait cependant d'un peu de lenteur, les Athé-

niens, railleurs et légers, le firent représenter dormant, tandis que le Fortune, assise à côté de lui, prenait des villes dans ses filets.

Timothée, en voyant ce tableau, se contenta de dire : « Si je prends les villes tout endormi, que ne » ferai-je pas eveillé ! »

Son collègue Iphicrate ne se soumit pas aussi facilement aux caprices de la multitude : appelé comme lui en jugement, il parut dans l'assemblée du peuple entouré d'une troupe de jeunes gens qui portaient des poignards, dont l'éclat menaçant intimida les juges. Il fut absous. Comme ses amis lui reprochaient sa témérite, il répondit : « Après » avoir, pendant toute ma vie, employé mes armes » à la défense de mes concitoyens, je serais bien » fou si je ne m'en servais pas pour me défendre » moi-même. »

Un pays est bien près de sa décadence dès qu'on y voit les magistrats violer la justice et les citoyens braver les lois.

Iphicrate et Timothée furent les derniers généraux qui répandirent quelque gloire sur leur patrie. Iphicrate était doué d'une force si prodigieuse, que, dans un combat de mer, étant venu à l'abordage, il saisit un ennemi entre ses bras, l'enleva et l'emporta tout armé sur son vaisseau.

Son habileté dans les évolutions militaires faisait reconnaître facilement les soldats exercés par lui,

et pour les distinguer des autres on leur donnait avec éloge le nom d'*Iphicrates*.

Un de ses accusateurs, descendant d'Harmodius, et fier de cette illustre origine, lui reprochait la bassesse de sa naissance; il répondit : « La noblesse » de ma famille commence à moi; celle de la vôtre » finit en vous. »

Charès, qui avait voulu perdre deux héros, ne les remplaça point : aucun succès ne couronna ses entreprises. L'orateur Isocrate conseilla la paix aux Athéniens. La crainte des réssentiments du roi de Perse fut plus efficace encore que l'éloquence du philosophe : Athènes posa les armes, et laissa jouir Rhodes, Byzance, Cos et Chio de leur indépendance.

GUERRE CONTRE PHILIPPE,

ROI DE MACÉDOINE.

(An du monde 3646. — Avant Jésus-Christ 358.)

État de Thèbes, de Sparte et d'Athènes. — Civilisation de la Macédoine. — Éducation de Philippe. — Sa fuite de Thèbes et sa régence en Macédoine. — Formation de la phalange macédonienne. — Règne de Philippe. — Époque de Démosthène. — Commencement des hostilités. — Exploits de Philippe. — Prise de Cnide. — Naissance d'Alexandre-le-Grand. — La guerre sacrée. — Origine du nom de *mausolée*. — Vengeance et adresse de l'archer Aster. — Traité de paix entre Philippe et les Phocéens. — Entreprises de Philippe contre la Grèce. — Harangue de Démosthène. — Armement des Athéniens. — Prise de la ville d'Olinthe par trahison. — Ambassade d'Athènes à Philippe. — Mauvaise foi de Philippe. — Assemblée des amphictyons présidée par lui. — Premiers exploits d'Alexandre-le-Grand — Harangue de Démosthène. — Armement des Athéniens. — Ambassade de Démosthène à Thèbes. — Bataille de Chéronée. — Victoire de Philippe. — Honneurs rendus à Démosthène. — Exil de l'orateur Eschine. — Insulte d'Alexandre envers son père. — Sa fuite en Épire. — Mort de Philippe. — Sa nécrologie.

Après la mort d'Épaminondas, Thèbes jouit peu de temps de l'influence que ses succès lui avaient donnée sur les affaires de la Grèce, et elle retomba promptement dans l'obscurité dont le génie de

deux grands hommes l'avait fait sortir. Sparte, fatiguée d'une guerre qui lui coûtait ses plus braves soldats et une partie de sa renommée, songeait plus à réparer ses pertes qu'à les venger. Athènes, heureuse d'avoir recouvré son indépendance et de voir Sparte abaissée, n'était plus aussi jalouse de Thèbes, depuis que celle-ci avait perdu les deux guerriers qui faisaient sa gloire : elle ne pouvait rien craindre des armes du roi de Perse. Les monarques de l'Orient, renonçant à toute idée d'invasion dans la Grèce, connaissaient le vrai moyen de vaincre les Grecs sans les combattre : parvenus à les diviser, à les corrompre, à les amollir, ils s'étaient plus servis contre eux de l'or que du fer, et l'intrigue leur avait été plus utile que la force.

Argos, Corinthe, Mycènes, l'Élide, l'Arcadie, conservaient l'indépendance que leur assurait la paix d'Antalcide. Les arts, les talents, la philosophie profitaient de cette époque pacifique, et donnaient une autre direction aux esprits. Le bruit des armes avait presque partout cessé de se faire entendre; il était remplacé par celui des applaudissements des théâtres, des disputes des rhéteurs et des courses de chars d'Olympie.

Les héros n'existaient plus; la gloire semblait presque oubliée : la volupté remplaçait l'ambition; les poëtes, les peintres, les musiciens, les courtisanes changeaient rapidement les mœurs, inspi-

raient l'amour du luxe et du repos, et absorbaient la plus grande partie de la richesse particulière et publique. Les Athéniens surtout s'étaient tellement livrés à cet amour immodéré des arts et du plaisir, qui dut sa naissance à Périclès, qu'on les vit, après la guerre de Thèbes, consacrer aux jeux publics et aux théâtres l'argent qu'une loi expresse réservait pour l'armement annuel des vaisseaux et pour la défense de la patrie.

Mais, tandis que la Grèce, amollie, perdait ainsi peu à peu ses plus illustres guerriers, sa discipline et son énergie, un peuple, jusque-là barbare, s'éclairait, s'agrandissait et se préparait à dominer l'Europe et l'Asie.

Tant que la Grèce avait été peuplée d'hommes d'état et de héros, la Macédoine, sauvage et méprisée, s'était vue tour à tour tributaire d'Athènes, de Sparte et de Thèbes. On avait refusé à l'un de ses rois, Alexandre, l'entrée des jeux olympiques, et il ne put y être admis qu'après avoir prouvé qu'il était Grec, originaire d'Argos et descendant d'Hercule.

Amyntas, fils d'Alexandre, eut de sa femme Eurydice trois enfants, nommés Alexandre, Perdiccas, Philippe, et un fils naturel appelé Ptolémée. Après la mort d'Amyntas, Alexandre monta sur le trône, combattit les Illyriens, fit la paix avec eux, et leur donna pour otage Philippe son second fils,

qu'ils lui renvoyèrent lorsque les conditions du traité furent remplies.

Le règne d'Alexandre ne dura qu'un an ; il mourut. Perdiccas devait lui succéder ; mais un des princes du sang, Pausanias, se mit à la tête d'une faction, et s'empara de plusieurs places. Iphicrate se trouvait alors sur la frontière avec une armée athénienne. La reine mère, Eurydice, le pria de venir dans son palais : elle plaça entre ses bras son fils aîné Perdiccas, et mit sur ses genoux Philippe, le plus jeune de ses enfants. « Souvenez-vous, sei- » gneur, lui dit-elle, qu'Amyntas, ami des Athé- » niens, s'est fait honneur autrefois de vous adop- » ter et de vous traiter comme son fils : aujourd'hui » le Ciel vous envoie pour nous sauver. Un rebelle » veut détruire la famille de votre ami ; accordez à » mes enfants le secours de vos armes et la protec- » tion d'Athènes. »

Iphicrate était généreux : touché des larmes d'Eurydice, il fit avancer ses troupes, chassa l'usurpateur, et rétablit Perdiccas sur le trône.

Ce jeune roi eut bientôt une nouvelle guerre à soutenir : Ptolémée, son frère naturel, l'attaqua ; malgré l'illégitimité de sa naissance, un grand parti se déclara pour lui. Leurs forces étaient à peu près égales, et leurs succès balancés ; ils prirent pour arbitre Pélopidas, qui prononça en faveur de Perdiccas.

Le général des Béotiens emmena en otage à Thèbes le jeune Philippe. A sa prière Épaminondas le logea dans sa maison, et le fit élever par un célèbre pythagoricien. Ce fut là que ce jeune prince, réservé à de si hautes destinées, doué d'un grand courage et d'un esprit aussi pénétrant qu'audacieux, étudia les lois des nations civilisées pour réformer la sienne, l'art des grands capitaines pour les égaler, et les mœurs des peuples libres pour les soumettre.

Dix ans après, Perdiccas périt dans un combat livré aux Illyriens : il ne laissait pour lui succéder qu'un enfant en bas âge, nommé Amyntas. Dès que Philippe apprit cette nouvelle, il se sauva de Thèbes, arriva en Macédoine, et s'empara de la régence.

Pausanias renouvelait ses prétentions au trône : les Thraces l'appuyaient. Un autre prince, appelé Argée, disputait aussi la couronne : les Athéniens le soutenaient. Les Illyriens infestaient la Macédoine : le trésor était vide, le peuple divisé, l'armée sans chef et sans ordre, la cour pleine d'intrigues. Ce chaos annonçait la ruine de l'état : Philippe se montra au-dessus de toutes ces difficultés.

A peine eut-il pris les rênes du gouvernement, tout changea de face : son éloquence ranima le peuple; son audace subjugua ses courtisans; sa fermeté rétablit la discipline; quelques actes de

rigueur réprimèrent les séditions; son habileté trouva des ressources ignorées. Respecté des officiers qu'il éclairait, adoré des soldats qu'il appelait ses camarades, et qu'il précédait dans les dangers, il donna bientôt à son armée l'apparence et la force de cette armée thébaine dans les rangs de laquelle il avait été nourri.

Le bataillon sacré de Thèbes fut le modèle sur lequel il forma cette fameuse phalange macédonienne qui subjugua la Grèce, conquit l'Asie et fit chanceler le colosse romain.

Elle avait mille hommes de front sur seize de profondeur; ses soldats portaient des piques nommées *sarisses*, longues de vingt et un pieds. Ce corps d'élite, parfaitement exercé, impénétrable à toute attaque, protégeait les retraites, décidait les victoires, et renversait tout ce qui se trouvait sur son passage. Le seul inconvénient de cette masse était de ne pouvoir manœuvrer que dans les plaines vastes et unies, et d'être inutile dans les pays coupés.

Philippe, avec une incroyable activité, chassa les Illyriens, força les Thraces à lui livrer Pausanias, et défit le corps athénien qui protégeait Argée.

Aussi adroit que vaillant, il renvoya généreusement à Athènes les prisonniers qu'il avait faits, et négocia avec la république en témoignant le plus vif désir d'obtenir son amitié.

Les Macédoniens, fiers des succès de Philippe, déposèrent le jeune Amyntas, son neveu, et lui donnèrent la couronne.

Aussi actif en administration qu'à la guerre, Philippe établit le plus grand ordre dans l'état : il grossit ses troupes, augmenta ses revenus, embellit sa capitale par des monuments, fit régner la paix par la justice, introduisit dans le royaume les sciences, les lettres, les arts, attira par sa générosité dans sa cour des philosophes célèbres, d'illustres étrangers, envoya partout des ambassadeurs, en reçut de toutes les contrées, et se mit bientôt en état d'étendre au loin la puissance d'un pays qu'il avait sauvé d'une ruine presque inévitable, et qui, par le pouvoir de son génie, sortait de la plus profonde nuit pour jeter tout à coup l'éclat le plus vif et le plus inattendu.

Dans le même temps, pour rehausser sa gloire, le sort lui préparait un rival digne de lui : ce rival n'était point un roi puissant, un guerrier fameux; c'était le célèbre orateur Démosthène. Il prouva, par tous les obstacles qu'il parvint à opposer au génie de Philippe, que la parole vaut souvent une armée, et que l'éloquence a ses foudres comme la guerre.

Il avait deux ans de moins que le roi de Macédoine : son père possédait des forges dont le revenu assurait l'indépendance de son fils. Le jeune Dé-

mosthène avait étudié aux écoles de Platon et d'Isocrate : le succès éclatant d'un discours de Callimaque excita son enthousiasme, et fit naître sa passion pour un art où il devait surpasser ses rivaux et ses maîtres. Mais la nature favorisa plus son esprit que son organe : il bégayait et ne pouvait prononcer certaines lettres qu'avec la plus grande difficulté : que ne peut une volonté ferme! elle renverse toutes les barrières qui cherchent à l'arrêter.

Démosthène fut accueilli par des huées la première fois qu'il parut à la tribune. Indigné de cet affront, mais non découragé, il jura de vaincre la nature, et il y parvint : s'exerçant à parler à haute voix avec des cailloux dans la bouche, sur le bord de la mer, au bruit des vagues irritées, il s'accoutumait ainsi à braver les murmures et l'agitation des flots du peuple.

L'irritabilité de ses nerfs lui donnait dans les épaules un mouvement convulsif désagréable, et contraire à la dignité qui doit accompagner l'orateur : pour triompher de cette habitude, il parlait dans une tribune étroite, au-dessus de laquelle était suspendue une pique dont la pointe arrêtait le mouvement involontaire qu'il voulait réprimer.

Loin d'imiter l'imprudence et la négligence de ses rivaux qui se fiaient à leur talent pour improviser, et croyant qu'on ne peut soigner avec trop

de respect ce qu'on doit dire devant une assemblée imposante, et sur les affaires qui intéressent l'État, il s'enfermait souvent dans une retraite souterraine pour y préparer, composer et corriger ses harangues; il se rasait même à moitié la tête, afin d'être dans l'impossibilité de sortir.

Aussi l'orateur Démade prétendait que les discours de Démosthène *sentaient l'huile*, pour faire allusion à la lampe qui éclairait son travail.

L'éloquence de cet homme célèbre, qui lui donna un si grand empire sur ses concitoyens, était grave, impétueuse, sévère, véhémente : ce fut toujours par des reproches, et non par des flatteries, qu'il domina le peuple. Il lui rappelait sa gloire passée, sa corruption présente, donnait des éloges piquants aux talents, à l'activité de l'ennemi, et savait réveiller à propos les Athéniens de leur mollesse par des apostrophes foudroyantes.

Tantôt il invoquait les dieux pour secourir sa malheureuse patrie contre les dangers d'une destruction prochaine; tantôt, pour enflammer les courages, il évoquait les mânes des héros de Salamine, de Marathon et de Platée. Mais ce qui donna surtout la plus grande force à ses paroles, ce fut un amour brûlant pour sa patrie, que rien ne pouvait endormir, effrayer ni corrompre.

Au moment où Démosthène voyait avec inquiétude les progrès rapides de la puissance de Phi-

lippe, Athènes fut alarmée par la nouvelle des préparatifs immenses que faisait le roi de Perse pour quelque entreprise dont on ignorait l'objet. Les Athéniens croyaient qu'il projetait une invasion en Grèce, et voulaient la prévenir en l'attaquant. Démosthène, qui voyait un danger plus certain du côté de la Macédoine, persuada à ses concitoyens de se contenter d'armer une flotte, et d'éviter avec soin toute démarche imprudente qui pourrait irriter la Perse.

Sparte commençait alors à se relever de ses défaites, et à menacer les Thébains privés de leurs illustres généraux. Démosthène persuada aux Athéniens que, malgré leur alliance avec Lacédémone, ils ne devaient pas souffrir qu'elle s'emparât de Mégalopolis. Athènes suivit ses conseils, et envoya trois mille hommes au secours de cette ville, afin de tenir la balance égale entre les Spartiates et les Thébains.

La puissance de Philippe augmentait alors comme son audace. Après avoir défait en bataille rangée les Illyriens, il prit Amphipolis, colonie athénienne : comme il ne voulait pas encore inspirer trop d'ombrage aux Athéniens, il déclara cette ville indépendante ; mais il eut soin d'y laisser des hommes adroits et dévoués, qui engagèrent peu de temps après les habitants à se donner à lui.

Encouragé par ce succès, il poussa plus hardiment ses entreprises, réduisit sous son joug les

Péoniens, et s'empara même de Potidée, d'où il renvoya une garnison athénienne.

Démosthène, qui le suivait d'un œil inquit, s'efforçait alors vainement de rendre ses compatriotes sensibles à cette injure; l'habile Philippe trouvait moyen d'endormir leur défiance en flattant leur amour-propre; il leur faisait de magnifiques promesses, et recherchait leur alliance en même temps qu'il attaquait leurs alliés.

Ses artifices réussirent si parfaitement auprès des différents peuples de la Grèce, que, loin de s'opposer à ses progrès, ils le rendaient l'arbitre de leurs querelles. Une de ses plus importantes opérations fut la prise de Cnide : la conquête de ce pays lui donna des mines d'or, dont il tirait annuellement trois millions, somme qui dépassait les revenus d'Athènes.

Cette nouvelle source de richesse augmenta ses troupes, lui valut partout des espions et des amis, et lui ouvrit l'entrée de beaucoup de villes : aussi disait-il qu'il ne regardait aucune forteresse comme imprenable, dès qu'il y pouvait faire monter un mulet chargé d'argent.

Au lieu de traverser ses desseins, Athènes et Thèbes s'occupaient de leurs propres différends, et alimentaient par leurs secours la discorde excitée alors dans l'île d'Eubée par deux factions opposées.

Cette guerre de peu d'importance fut terminée

par l'arrivée d'une flotte athénienne : elle débarqua des troupes dans cette île, et en chassa les Thébains.

Ce fut l'an 3648, trois cent cinquante-six ans avant Jésus-Christ, que la reine Olympias, femme de Philippe, devint mère d'Alexandre-le-Grand.

Il naquit le même jour où l'insensé Érostrate mit le feu au temple d'Éphèse pour immortaliser son nom. On méprisa la folie d'Érostrate qui ne brûla qu'un temple, on admire celle d'Alexandre qui incendia le monde.

Au moment où Philippe reçut la nouvelle de la naissance de son fils, ses dépêches lui apprirent qu'il avait gagné le prix aux jeux olympiques, et que Parménion, l'un de ses généraux, venait de remporter une grande victoire sur les Illyriens. Il écrivit en ces termes au fameux philosophe de Stagyre, Aristote : « Je vous apprends que j'ai un fils : » je remercie les dieux moins de me l'avoir donné » que de l'avoir fait naître de votre vivant. J'espère » que par vos soins j'aurai un successeur digne » de moi. »

En 3649, la Grèce vit éclater une guerre religieuse, d'abord partielle et depuis nationale : on l'appela la *guerre sacrée ;* elle dura dix ans.

Les Phocéens avaient labouré un champ appartenant au temple d'Apollon ; on les accusa de sacrilége : les amphictyons les condamnèrent à une forte

amende. Philomèle, chef des Phocéens, s'opposa à l'exécution de l'arrêt : s'appuyant sur la foi d'un vers d'Homère, il soutint que le temple de Delphes dépendait de la Phocide, et devait être sous la surveillance de son gouvernement.

Courant aux armes avec ses concitoyens, il battit d'abord les habitants de Locres, entra ensuite dans le temple, déchira le décret des amphictyons, et, par ses menaces, obtint de la prêtresse d'Apollon un oracle favorable.

Les amphictyons ordonnèrent aux Grecs de faire la guerre aux Phocéens. Ceux-ci furent soutenus secrètement par Athènes et Sparte. Les Thébains, Les Locriens, les Thessaliens prirent le parti des amphictyons. Philomèle, qui n'avait point de trésor pour payer ses troupes, pilla le temple de Delphes, dont il soutenait que la protection et la surveillance devaient lui être confiées.

La guerre devint cruelle, parce qu'elle était religieuse. Dans d'autres querelles on combat ses ennemis sans les haïr; mais dans celles où l'on croit le ciel offensé, les passions s'enflamment; chacun pense venger les dieux et déteste son adversaire comme coupable de sacrilége.

Les Thébains massacraient leurs prisonniers ; ils défirent dans un combat les Phocéens, et Philomèle, entouré par l'ennemi, se tua pour échapper au supplice.

Onomarque, son frère, lui succéda, ranima ses troupes et combattit avec succès.

A peu près dans ce temps, en 3650, Artémise, reine de Carie, se rendit célèbre par sa tendresse conjugale. Mausole, son époux, avait touché son cœur par son amour : il était aimé dans sa famille, mais détesté par ses sujets qu'il traitait avec dureté. Il avait conquis Rhodes et Cos, qui perdirent sous son règne leur repos et leur liberté : la mort termina promptement le cours de ses exploits. Artémise fut inconsolable : la magnificence du tombeau qu'elle lui érigea fit donner par la postérité à ces monuments funèbres le nom de mausolées. Elle n'y renferma point cependant ses débris ; elle voulut ensevelir dans son sein tout ce qui lui restait d'un objet si cher, et mêla journellement dans sa boisson des cendres sacrées pour elle. Ses larmes, qui ne tarirent point, l'immortalisèrent. Elle décerna un prix à l'orateur qui ferait l'éloge le plus éloquent de Mausole. Théopompe disputa cette couronne avec Isocrate, et fut déclaré vainqueur.

Artémise remplit ses devoirs de reine comme ceux d'épouse. Les Rhodiens, la croyant abattue par son affliction, se révoltèrent et voulurent la détrôner : ils furent appuyés par Démosthène, qui se déclara contre cette héroïne. Elle soutint leur attaque avec fermeté et les défit complétement ; mais, ne pouvant vaincre de même le chagrin qui la

consumait, elle mourut deux ans après Mausole.

La guerre sacrée continuait toujours avec fureur : Philippe en profitait sans y prendre part ; et, tandis que les Grecs s'affaiblissaient par leurs combats, il étendait ses conquêtes dans l'Illyrie et dans la Thrace.

Lorsqu'il assiégeait Méthone, un archer d'Amphipolis, nommé Aster, vint lui offrir ses services, et l'assura que sa flèche ne manquait jamais un oiseau. Philippe lui dit, en le raillant, qu'il se servirait de lui quand il aurait la guerre avec les hirondelles.

Aster, blessé de ce mépris, se jeta dans Méthone; et, lorsqu'il vit le roi s'approcher des remparts, il lui lança une flèche sur laquelle étaient écrits ces mots : « A l'œil droit de Philippe. » Le trait rapide et fidèle perça l'œil du monarque. Le roi fit rejeter cette flèche avec cette inscription : « Philippe fera pendre Aster. » Il prit la ville, et tint parole.

A cette époque Lycophron, beau-frère et successeur d'Alexandre de Phères, souleva contre lui par sa dureté une partie de la Thessalie. Le roi de Macédoine protégea les rebelles, et commença ainsi à se mêler de la guerre sacrée.

Onomarque, vainqueur dans différents combats, venait de prendre plusieurs villes aux Thébains : tournant ensuite ses armes contre Philippe, il rem-

porta d'abord un avantage assez marquant sur lui; mais enfin, ayant livré à ce monarque une bataille générale, il fut vaincu et tué.

Six mille Phocéens périrent; on en prit trois mille. La cavalerie thessalienne contribua beaucoup à cette victoire. Elle soumit à l'influence du roi de Macédoine tous les peuples de la Grèce, qui combattaient pour soutenir les priviléges du temple d'Apollon. Ainsi la religion concourut à l'asservissement de la Grèce et à l'accroissement de la puissance macédonienne.

Cependant les Phocéens continuèrent quelque temps à combattre avec le courage du désespoir. Phaille, frère d'Onomarque, et Phalécus, son fils, signalèrent leur vaillance par quelques succès; mais ils succombèrent enfin sous le fer des Macédoniens.

Les Thébains étaient épuisés, la Phocide ravagée et détruite. Le temple de Delphes perdait plus de dix mille talents par cette guerre entreprise pour sa conservation. La lassitude amena la paix : le peu de Phocéens qui restaient montrèrent des remords tardifs; ils obtinrent du roi de Macédoine la liberté de chercher asile dans le Péloponèse, et Philippe partagea leurs terres avec les Thébains.

La fortune, constante dans sa faveur pour le roi de Macédoine, empêchait alors le roi de Perse de profiter des discordes des Grecs et de tourner ses

armes contre eux. La Phénicie, révoltée, avait embrassé le parti de Nectanébus, roi d'Égypte. Memnon de Rhodes, qui se fit connaître par de grands talents pour la guerre, chassa les Perses de Tyr et de Sidon, et les princes de Chypre entrèrent dans cette ligue.

D'un autre côté, huit mille volontaires grecs, sous le commandement de deux Athéniens, Phocion et Évagore, fils de Nicoclès, offrirent leurs services au roi de Perse. Nectanébus mécontenta, par son ingratitude, le général Memnon : celui-ci s'en vengea promptement, embrassa le parti d'Ochus, et lui livra la ville de Sidon. Les Sidoniens, au désespoir d'être abandonnés à la fureur de leur implacable ennemi, brûlèrent leur ville, et périrent dans les flammes qui la consumaient.

Toute la Phénicie fut soumise : son malheur entraîna celui de l'île de Chypre, qui ne put résister au vainqueur.

Ochus, profitant rapidement de ses succès, entra en Égypte, battit un corps de Grecs près de Péluse, marcha sur Memphis, mit en fuite Nectanébus, qui se retira en Éthiopie, et conquit complétement tout son royaume, qu'il inonda de sang et couvrit de ruines.

Après avoir dispersé les archives, renversé les temples, détruit les lois, outragé la religion et pillé les villes, Ochus, de retour à Suze, se livra aux

plus honteuses débauches, et abandonna le gouvernement de l'empire à l'eunuque Bagoas, son favori.

Cet homme, né en Égypte, était ambitieux, ingrat, cruel et superstitieux : il empoisonna son maître pour venger le bœuf Apis, immolé par les ordres de ce prince.

Ce traître fit périr la famille royale, et mit sur le trône Arsès, le plus jeune des princes de cette maison, dont il croyait gouverner la faiblesse : mais bientôt, mécontent de son indocilité, il trancha ses jours, et donna le sceptre à un parent éloigné du roi, Darius Codoman, qui découvrit enfin ses crimes, ses nouvelles conspirations, et le punit de ses forfaits par un juste supplice.

Ces révolutions en Orient, la faiblesse de Sparte, l'épuisement de Thèbes, le sommeil des Athéniens, que Philippe endormait par ses trompeuses promesses, firent croire à ce prince qu'il pouvait enfin accomplir les projets de son ambition, et conquérir la Grèce : il dirigea toutes ses troupes du côté des Thermopyles, voulant s'emparer de ce passage important.

La vigilance de Démosthène pénétra ses desseins. Sentinelle infatigable de la liberté, l'orateur monte à la tribune, reproche avec véhémence aux Athéniens leur mollesse, leur annonce leur ruine inévitable s'ils continuent à se laisser tromper par les

artifices du Macédonien, et s'ils ne s'arrachent aux plaisirs pour courir aux armes.

Dans ces discours impétueux, sa rapide éloquence dévoile l'ambition de Philippe, et peint à grands traits cet habile monarque.

Tantôt, pour effrayer ses concitoyens, il vante la force, la prodigalité, la vaillance, l'activité de Philippe : il le représente comme un guerrier indomptable, couvert de blessures et de gloire; c'est un héros qui se multiplie. Il ne connaît ni repos, ni différence de saison; il s'élance au milieu des dangers; il brave le sort, renverse les obstacles, achète ceux qu'il ne peut vaincre, et se sert de l'or comme du fer : c'est un prince aussi heureux qu'habile, et la fortune oublie pour lui son inconstance.

Tantôt, pour exciter la colère d'Athènes et pour réveiller ses espérances, il montre à ses yeux Philippe comme un imprudent qui mesure ses projets, non sur ses forces réelles, mais sur les chimères de son ambition. C'est un téméraire qui creuse lui-même le tombeau de sa puissance; il ne s'agit que de le pousser dans le précipice qu'il ouvre sous ses pas; c'est un fourbe dont la grandeur colossale n'a que la mauvaise foi pour base, un perfide usurpateur dont rien ne peut légitimer le pouvoir. Ce tyran cruel a soulevé contre lui le ciel par ses parjures, les hommes par ses vices; ses violences ont lassé la patience de ses sujets : c'est un impie

abhorré que les dieux sont prêts à frapper par les mains de celui qui osera les servir.

L'orateur ajoute à ces tableaux les reproches les plus piquants sur la dépravation, l'engourdissement, la mollesse et l'incurie de ses compatriotes.

« Jusqu'à quand, dit-il, vous endormant tou-
» jours au milieu d'un si grand péril, vous promè-
» nerez-vous sur la place, demandant nonchalam-
» ment ce qui se passe de nouveau? Eh! quoi de
» plus nouveau qu'un Barbare, un Macédonien de-
» venu le vainqueur d'Athènes et l'arbitre de la
» Grèce! »

Les Athéniens, électrisés par les foudres de cette éloquence, se réveillèrent enfin : faisant trêve aux voluptés, ils armèrent leurs troupes, équipèrent leurs flottes, et envoyèrent des forces suffisantes en Thessalie et sur les frontières de la Macédoine. Philippe, vaincu cette fois par Démosthène qu'il regardait comme plus dangereux pour lui que les armées de ses ennemis, trouva les Thermopyles gardées, se retira et suspendit l'exécution de ses grands desseins.

Quelque temps après il s'approcha avec son armée de la ville d'Olynthe, et trompa la jalousie d'Athènes par ses lettres artificieuses. Eschine, Démade et d'autres orateurs, gagnés par ses largesses, faisaient l'éloge de ses intentions pacifiques, et s'opposaient aux conseils vigoureux que donnait constamment Démosthène.

Les Olynthiens voulaient résister aux armes de Philippe ; sa force aurait peut-être échoué devant leur courage ; mais la trahison les lui livra. Deux des principaux citoyens d'Olynthe, Euthycrate et Lasthène, introduisirent ses troupes dans la ville. Le roi la laissa piller par son armée, et vendit comme esclaves la plus grande partie de ses habitants.

Il payait et méprisait la trahison : les deux lâches qui lui avaient sacrifié leur patrie vinrent se plaindre à lui des soldats macédoniens. « Ces insolents, » dirent-ils, nous injurient et nous appellent traî- » tres. »

« Ne prenez pas garde, répondit Philippe, aux » propos de mes soldats ; ce sont des gens grossiers, » qui ont l'habitude d'appeler chaque chose par » son nom. » Des hommes si détestés et si mal protégés ne pouvaient échapper à la vengeance de leurs ennemis ; ils les massacrèrent.

Tout concourait alors à seconder l'ambition de Philippe : les Thébains, que la guerre soutenue par eux contre les Phocéens avait épuisés, craignaient les armes de Sparte, et se placèrent sous la protection de Philippe ; ils implorèrent ses secours, et formèrent ainsi le premier anneau de la chaîne qui asservit la Grèce.

Isocrate, âgé alors de quatre-vingts ans, avait plus de vertu que de connaissance des hommes : croyant que son éloquence pouvait arrêter un con-

quérant, et que l'ambition écouterait la justice, il adressa une longue harangue à Philippe pour l'exhorter à donner la paix aux Grecs. Il lui représentait tous les avantages de la modération qui lui donnerait une gloire plus pure que celle des conquêtes; il l'engageait à tourner ses armes contre l'ennemi commun, le roi de Perse. « Les Athéniens,
» lui disait-il, sont alarmés de vos projets; ils blâ-
» ment mon admiration pour vous, et craignent
» vos artifices; mais jamais je ne pourrai croire
» qu'un descendant d'Hercule veuille ravir à la
» Grèce sa liberté. »

Athènes, de plus en plus alarmée des entreprises du roi de Macédoine, lui envoya des ambassadeurs pour le faire expliquer sur ses projets : ce prince les trompa et les gagna tous, excepté Démosthène; mais il eut l'avantage de le déconcerter tellement par l'adresse et par la force de ses discours, que cet éloquent orateur ne put lui répondre.

Les promesses et les traités n'étaient que des jeux pour Philippe : il avait coutume de dire qu'on trompe les enfants avec des hochets, et les hommes avec des serments. Dans cette occasion, il promit aux Athéniens de leur abandonner l'entière possession de l'Eubée, en indemnité d'Amphipolis, de rompre avec les Thébains, et de rebâtir Thespies et Platée.

Eschine crut à la bonne foi de Philippe : Dé-

mosthène annonça qu'il ne tiendrait pas sa parole: en effet le roi de Macédoine poussa ses avantages, s'empara des Thermopyles, ravagea la Phocide, rassembla les amphictyons, et obtint la présidence de cette auguste assemblée, qui, par cette déférence, légalisa en quelque sorte son pouvoir sur la Grèce.

A cette nouvelle, les Athéniens ouvrirent les yeux, prirent les armes, fortifièrent le Pirée, et répandirent l'alarme dans le Péloponèse. Philippe, aussi prudent lorsqu'il le fallait que téméraire lorsqu'il le jugeait utile, s'arrêta tout à coup: il craignait d'exaspérer les esprits qu'une longue habitude de liberté rendait difficiles à soumettre. Paraissant se contenter de l'honneur d'avoir terminé la guerre sacrée, il retourna dans ses états, et demanda à tous les peuples de la Grèce la confirmation du décret des amphictyons.

Athènes, irritée de voir un Macédonien à la tête de la confédération grecque, ne voulait pas sanctionner ce décret; mais Démosthène fit sentir à ses concitoyens le danger d'un refus qui attirerait sur eux seuls le poids des armes de la Macédoine, il leur prouva la nécessité d'augmenter leurs forces pour repousser celles de Philippe, mais sans donner aucun prétexte légitime à son ambition.

Le roi de Macédoine n'était pas homme à se contenter de la présidence honorifique des am-

phictyons : son repos n'était que simulé ; ses démonstrations pacifiques n'avaient pour objet que d'endormir ses ennemis ; et, quand il cessait de les attaquer de front, il les tournait avec habileté.

Tandis que ses lettres aux Spartiates et aux Athéniens ne parlaient que de justice, de paix, d'amitié et d'alliance, ses armes s'étendaient dans la Thrace ; il s'assurait de la Thessalie, et finit par attaquer la Chersonèse. Cette presqu'île, après avoir reconnu tour à tour les lois d'Athènes, de Sparte et des princes ses voisins, était devenue indépendante, à l'exception de la ville de Cardie, dont Cotys, fils du roi de Thrace, s'était emparé récemment. Philippe défit ce prince ; mais Diopithe, qui se trouvait près de là avec un corps de troupes athéniennes, s'avança en Thrace, battit quelques détachements macédoniens, et s'empara de plusieurs villes.

Philippe, qui ne respectait les droits de personne, reprochait toujours aux autres de blesser les siens ; il se plaignit au peuple d'Athènes, et accusa Diopithe d'avoir enfreint les traités. Les orateurs vendus appuyèrent cette accusation. Démosthène prit la défense de Diopithe, démasqua avec sa véhémence ordinaire la politique astucieuse de Philippe, et fit absoudre l'accusé.

Dans ce même temps, Sparte, qui avait perdu ses grands hommes, sa renommée et l'austérité de ses mœurs, sans renoncer à son ambition, attaqua

les Argiens et les Messéniens. Ceux-ci, d'accord avec les Thébains, implorèrent la protection de Philippe : il fit rendre par les amphictyons un décret qui ordonnait à Lacédémone de respecter la liberté d'Argos et de Messène; et, pour appuyer ce décret, il marcha lui-même avec le dessein d'entrer en Laconie. Sparte, effrayée, demanda des secours à la république d'Athènes. Sa négociation fut appuyée par Démosthène. Philippe écrivit aux Athéniens pour s'opposer à cette alliance, et suspendit sa marche; mais il continuait toujours à pratiquer des intelligences dans l'île d'Eubée. Ses troupes prirent la ville d'Orée. Phocion fut alors envoyé contre lui avec une armée athénienne : disciple de Xénocrate, austère comme son maître, marchant nu-pieds dans toutes les saisons, son éloquence était remarquable, non par ses ornements, mais par la force de sa logique et par sa concision. Avec peu de mots il réfutait de longs discours. Démosthène l'appelait *la cognée de ses paroles*.

Ce général, qui rappelait à la fois les talents et les vertus d'Épaminondas et d'Aristide, défit en bataille rangée Plutarque d'Érétrie, chef des partisans de Philippe; et, après cette victoire éclatante, se rendit maître de l'île d'Eubée, qu'il conserva ainsi à sa patrie.

Le roi de Macédoine se plaignit vivement aux Athéniens, regardant cette défense légitime de

leurs droits comme une infraction à la paix que sa politique invoquait et violait toujours.

Il porta de nouveau ses armes dans la Thrace pour priver Athènes des vivres qu'elle en tirait : à la tête de trente mille hommes, il assiégea Périnthe ; et, comme les Byzantins voulaient secourir cette ville, il envoya la moitié de son armée sur le territoire de Byzance.

Cette audacieuse entreprise répandit l'alarme dans la Perse, et réveilla les Athéniens. Ce fut alors qu'Alexandre, âgé de quinze ans, signala pour la première fois son courage dans l'armée macédonienne.

Tandis que les armes de Philippe menaçaient tant de contrées, ses lettres artificieuses reprochaient aux Athéniens les précautions qu'ils prenaient contre lui ; et, à l'instant même où il attaquait leurs colonies, il osait les blâmer de chercher des alliés.

« Au temps de nos ruptures les plus déclarées,
» leur écrivait-il, vous vous contentiez d'armer
» contre moi des navires, d'arrêter et de vendre
» les négociants qui voulaient commercer avec la
» Macédoine ; vous vous borniez à favoriser mes
» ennemis et à faire des courses sur mon territoire :
» aujourd'hui, que nous sommes en paix, vous
» poussez la haine jusqu'au point d'appeler les
» armes du roi de Perse contre moi. Lorsque ce
» monarque était troublé lui-même dans ses états,

» lorsqu'il n'avait encore subjugué ni la Phénicie
» ni l'Égypte, vous m'invitiez à me réunir à vous
» et à tous les Grecs contre cet ennemi commun :
» à présent votre animosité vous entraîne à faire
» une alliance avec lui. Souvenez-vous de vos an-
» cêtres : ils proscrivirent le fils de Pisistrate pour
» avoir appelé les Perses dans la Grèce. Cette trahi-
» son fut regardée par eux comme un crime impar-
» donnable, et vous ne rougissez pas de vous per-
» mettre une action qui a rendu odieuse à jamais
» la mémoire de vos tyrans ! »

Les orateurs vendus au roi répétaient, commentaient ces paroles, vantaient la bonne foi de Philippe, et conjuraient le peuple de ne point courir à sa perte en recommençant sans nécessité une guerre si dangereuse.

Démosthène, enflammé de colère, monte à la tribune, adresse aux Athéniens les plus violents reproches sur leur engourdissement et sur leur crédulité : il cherche à leur démontrer que Philippe leur fait réellement la guerre, tandis qu'ils s'obstinent à rester en paix avec lui : pour les mettre en garde contre ses artifices, il leur rappelle qu'il a déjà trompé plusieurs peuples.

« Attendrez-vous, dit-il, qu'il avoue clairement
» son agression? C'est le comble de la folie. Il ne
» l'avouerait pas même au moment où il marcherait
» contre l'Attique et contre le Pirée. Mais vous vou-

» lez être flattés ; vous n'écoutez que ce qui vous
» entretient dans le repos ; vous laissez aux étran-
» gers, et même aux esclaves la liberté de dire par-
» tout ce qu'ils pensent ; et cette liberté de la pen-
» sée, dont vous êtes si fiers et que vous poussez
» jusqu'à la licence, vous l'avez exclue de la tri-
» bune : enfin vous vous endormez tandis que le
» cours des événements vous entraîne dans les der-
» niers périls.

» Examinez la conduite de Philippe avec les au-
» tres peuples : ce fut à quarante stades d'Olinthe
» seulement qu'il déclara nettement sa volonté aux
» habitants de cette ville. *Il faut*, leur dit-il alors,
» *que vous quittiez Olinthe, ou moi la Macédoine.*
» Jusque-là si on l'accusait de méditer leur perte, il
» regardait ce soupçon comme une offense, et leur
» écrivait pour se justifier. Avant de détruire la
» Phocide, il y entra comme allié et comme ami,
» accompagné de députés phocéens qui soutenaient
» que cette expédition ne serait funeste qu'aux
» Thébains. Dernièrement encore il se présentait
» comme protecteur de la Thessalie, et s'empa-
» rait de la ville de Phères. Les habitants d'Orée,
» qu'il a réduits sous son joug, ont cru qu'il leur
» envoyait des troupes pour apaiser leurs dissen-
» sions. »

L'orateur accumule ensuite les plus forts argu-
ments pour persuader au peuple qu'au lieu de

perdre son temps à délibérer sur la Chersonèse et sur Byzance, il doit voler à leur secours.

« On n'a déjà, dit-il, que trop fait de concessions » à Philippe : on lui a accordé un droit dont l'ap- » parence seule suffisait autrefois pour soulever » toute la Grèce, celui d'envahir les états et de les » asservir.

» Vous, Athéniens, vous fûtes les arbitres de la » Grèce pendant soixante-treize ans ; les Lacédé- » moniens jouirent de cette suprématie pendant » vingt-neuf ; et les Thébains, après la bataille de » Leuctres, obtinrent quelque supériorité : cepen- » dant on n'accorda jamais, ni à vous, ni aux Thé- » bains, ni aux Lacédémoniens, une pareille domi- » nation ; loin de la souffrir, tous les Grecs, ceux » même qui n'avaient pas de sujet légitime de » plainte contre Athènes, se liguèrent contre vos » ancêtres, quoiqu'ils n'eussent à vous reprocher » que votre prééminence. Les Lacédémoniens » éprouvèrent le même sort lorsqu'ils tentèrent » d'opérer par leur influence quelques change- » ments dans les républiques ; et cependant leurs » erreurs et nos fautes n'étaient rien en comparai- » son des entreprises que depuis treize ans Phi- » lippe forme contre la Grèce.

» Sans parler d'Olinthe, de Méthone, d'Apollo- » nide, de trente-deux villes de Thrace qu'il a telle- » ment détruites qu'à peine retrouve-t-on quel-

» ques vestiges de leur existence, sans rappeler la
» ruine des Phocéens, voilà l'état de la Thessalie!
» N'a-t-il pas démantelé ses villes et changé son
» gouvernement? L'Eubée, cette île voisine de
» Thèbes et d'Athènes, ne l'a-t-il pas livrée à des
» tyrans? Quel orgueil dans ses lettres! *Je ne suis*
» *en paix*, écrit-il, *qu'avec ceux qui veulent m'o-*
» *béir*. Ce qu'il dit, il le fait; et nous, nous le lais-
» sons s'agrandir, croyant que le temps qu'il em-
» ploie à la destruction des autres est un temps
» gagné pour nous! Personne cependant ne peut
» ignorer que Philippe, semblable à une fièvre con-
» tagieuse, fond sur celui-là même qui paraît le plus
» éloigné du péril.

» Si un enfant de la Grèce la ruinait ainsi, on lui
» reprocherait de piller de la sorte son patrimoine :
» que dirons-nous donc des invasions, des dévasta-
» tions de Philippe qui n'est point Grec, qui n'a rien
» de commun avec les Grecs, qui n'est pas même
» un Barbare illustre, qui n'est en un mot qu'un
» misérable Macédonien, sorti d'une contrée d'où,
» jusqu'à présent, il ne venait pas même un bon
» esclave? Eh! voyez cependant jusqu'où va son
» insolence! Peu content des villes qu'il a prises,
» des honneurs qu'on lui accorde aux jeux pythi-
» ques qu'il fait présider par ses esclaves, maître
» des Thermopyles, protecteur du temple de Del-
» phes, il préside les amphictyons à notre pré-

» judice, gouverne la Thessalie, établit des tyrans
» à Érétrie, dans Orée, enlève Ambracie et Leu-
» cade aux Corinthiens, Naupacte aux Achéens, et
» menace aujourd'hui Byzance.

» Quelle est donc, Athéniens, la source de ce
» désordre ? comment tous les Grecs, autrefois si
» jaloux de leur liberté, se montrent-ils à présent
» si disposés à la servitude ? C'est qu'il existait alors
» dans le cœur de tous les peuples un sentiment
» qui maintenait la liberté et garantissait la victoire.
» Ce sentiment, c'était le mépris de l'or, c'était la
» haine contre ceux qui se laissaient corrompre.
» On n'achetait alors ni les orateurs ni les géné-
» raux ; on ne vendait ni la concorde qui doit ré-
» gner entre les Grecs, ni la défiance qui doit exis-
» ter contre les tyrans : de nos jours tout cela se
» vend comme au marché. Nous sommes mainte-
» nant plus puissants que jamais en troupes, en
» vaisseaux, en finances ; mais la corruption para-
» lyse toutes nos forces, et rend toutes nos res-
» sources inutiles.

» Faut-il vous prouver comment se conduisaient
» nos ancêtres ? Je le ferai, non par des paroles,
» mais en vous rappelant l'ancienne inscription
» gravée sur une colonne de bronze ; la voici : *Soit*
» *diffamé Arthmius, fils de Pythonax, de Zélie,*
» *et regardé comme ennemi des Athéniens, lui et*
» *sa race, pour avoir apporté de l'or des Perses*

» *dans le Péloponèse; et que celui-là meure qui*
» *est noté d'infamie!*

» Punissez donc les traîtres; courez aux armes;
» secourez la Chersonèse; donnez l'exemple; aver-
» tissez, pressez, réveillez la Grèce : voilà ce qui
» est nécessaire pour votre salut, et ce qui con-
» vient à votre dignité. »

Les Athéniens suivirent ces conseils, et s'armèrent : l'intrigue prévalui encore pour le choix du général; Charès fut chargé de conduire la flotte; mais, comme sa cupidité était connue, toutes les villes lui fermèrent leurs ports.

Phocion le remplaça, et répondit à l'estime publique par de grands succès : il battit les Macédoniens, et força Philippe à lever le siége de Byzance.

Le roi de Macédoine, qui savait reculer comme avancer à propos, trompa de nouveau les Athéniens par des promesses et des démonstrations pacifiques qui les empêchèrent de former contre lui une ligue active et puissante.

Ses négociations durèrent deux ans. Pendant ce temps il marcha en Scythie et y enleva beaucoup de chevaux, de grains et de troupeaux.

A son retour, les Triballes lui livrèrent une bataille sanglante. Le roi, entouré et blessé, était au moment d'être pris. Alexande, son fils, âgé de dix-sept ans, fit des prodiges de valeur pour arriver jusqu'à lui et le délivra.

Après cette expédition, il profita habilement d'une entreprise des Locriens sur les terres des Delphés, pour se faire appéler en Grèce par les Thébains et par les Thessaliens. On avait maltraité à Locres les commissaires des amphictyons; ceux-ci donnèrent à Philippe le titre de généralissime des Grecs, et l'invitèrent à venger la religion.

Il entra rapidement en Phocide, et s'empara d'Élatée. Cette nouvelle répandit l'alarme dans Athènes. Démosthène proposa d'envoyer à tous les peuples des ambassadeurs, et de les appeler au secours de la liberté. Il fut lui-même chargé d'aller à Thèbes.

Philippe nomma pour le combattre un orateur distingué, appelé Python, qui parla avec beaucoup d'adresse aux Thébains, et employa fort habilement tous les moyens de force et de séduction propres à persuader à ce peuple, depuis longtemps jaloux des Athéniens, qu'il devait seconder le roi pour conquérir l'Attique, ou rester au moins neutre dans cette guerre.

Cette lutte mit le comble à la gloire de Démosthène, qui se surpassa dans cette circonstance. Inspiré par la liberté, il démasqua la tyrannie, et démontra que la prise d'Élatée était le présage de la ruine de Thèbes : son éloquence l'emporta. Les Thébains, oubliant leur antique haine, entrèrent

dans les vues des Athéniens, et acceptèrent leur alliance. Démosthène regardait le succès de cette négociation comme son plus beau triomphe.

Philippe, avant de combattre ouvertement cette ligue, voulut encore essayer la ruse : il proposa la paix aux Athéniens, et fit parler en sa faveur l'oracle de Delphes. Démosthène se moqua de ce stratagème, et dit que la pythie *philippisait.*

Les Athéniens refusèrent la paix. Le roi entra en Béotie avec vingt-deux mille hommes. L'armée grecque égalait la sienne en nombre et en courage; mais les intrigues de Charès lui firent obtenir le commandement : il eut pour collègue Lyziclès, aussi médiocre que lui. Phocion fut exclus. Ainsi la jalousie contre les grands hommes amène la ruine des états.

La bataille eut lieu l'an 3666, dans la plaine de Chéronée. Philippe commandait l'aile droite, et Alexandre l'aile gauche des Macédoniens. Alexandre enfonça d'abord le bataillon sacré des Thébains; mais pendant ce temps, Lyziclès mit en déroute le centre de l'armée royale. Fier de cet avantage, il le poussa trop loin, et poursuivit les fuyards en criant qu'il ne s'arrêterait qu'aux frontières de la Macédoine. Philippe vit cette faute, et en profita. « Les Athéniens, dit-il, ne savent pas vaincre. » Alors, sans perdre de temps, il marcha à la tête de sa phalange, prit en queue les Athéniens, les mit

en déroute complète, et rejoignit l'aile victorieuse de son fils.

Démosthène, qui avait jusque-là vaillamment combattu, partagea, dit-on, la terreur générale; il jeta ses armes, s'enfuit rapidement, et, se sentant arrêté par un buisson qu'il prenait pour un ennemi, il lui demanda la vie.

Athènes perdit dans cette bataille trois mille hommes, et Thèbes davantage. La renommée de ces deux républiques avait jusqu'alors conservé tant d'éclat, que Philippe, après les avoir vaincues, se livra aux transports de la joie la plus indécente : on le vit sur le champ de bataille insulter les morts, danser et chanter en parodiant le décret que Démosthène avait fait rendre contre lui.

Un prisonnier athénien, Démade, indigné de ces excès, le rappela sévèrement à sa dignité en lui disant qu'il croyait voir Agamemnon jouer le rôle de Thersite. Le roi, loin de s'en offenser, lui donna la liberté, et renvoya les prisonniers athéniens sans rançon. Il conclut ensuite la paix avec Athènes; mais il ne voulut point pardonner aux Thébains qui avaient abandonné son alliance.

Démosthène, appelé en justice pour avoir conseillé une guerre si malheureuse, fut absous et comblé d'houneurs, ce qui fait qu'on peut révoquer en doute l'anecdote de sa fuite.

Les Athéniens continuèrent à suivre ses avis. On

le chargea de prononcer l'éloge funèbre des guerriers morts à Chéronée : il leur fit ériger un tombeau avec une inscription honorable. Au milieu d'une fête publique, un héraut conduisit sur la place les enfants de ces braves guerriers, et cria : « La guerre a rendu ces enfants orphelins ; mais ils » retrouvent dans le peuple d'Athènes un père qui » prendra toujours soin d'eux, et qui les convie à » mériter lespremiers emplois de la république. »

Démosthène fournit de ses propres biens une somme destinée à réparer les murs de la ville. Le peuple lui décerna une couronne d'or. L'orateur Eschine s'opposa à ce décret. L'éloquence de son discours, qui nous a été conservé, justifie sa célébrité; mais Démosthène le terrassa. Sa harangue, terminée par une belle apostrophe aux Athéniens, est un chef-d'œuvre d'éloquence. Eschine, vaincu, fut exilé à Rhodes. Au moment de son départ, Démosthène le contraignit à accepter une somme d'argent. Il la reçut, et s'écria : « Comment ne re» gretterais-je pas une patrie où je laisse un ennemi » si généreux, que je n'espère pas trouver ailleurs » des amis qui lui ressemblent ! »

Il tint une école d'éloquence à Rhodes, et lut devant les Rhodiens sa harangue et celle de Démosthène. On applaudit la sienne, et encore plus celle de son adversaire. Alors il dit : « Le discours » de Démosthène vous enthousiasme : Que feriez-

» vous donc si vous l'aviez entendu le prononcer » lui-même? » Cependant l'éloquence d'Eschine avait tant de charme que les Athéniens donnèrent les noms des Grâces à ses trois principales harangues.

Lyziclès fut condamné à mort. Lycurgue, son accusateur, lui adressa ces paroles : « Vous com- » mandiez, et mille citoyens ont péri! Vous com- » mandiez, et la Grèce est asservie! »

Charès, aussi coupable, mais plus riche, fut absous.

Dans cette grande circonstance, les Lacédémoniens, dégénérés, ne firent aucun effort contre Philippe. On convoqua l'assemblée générale des Grecs; on y décida la guerre contre les Perses. Philippe obtint le commandement de toutes les troupes de la Grèce. Une plus belle gloire s'offrait à lui, et il s'occupait des dispositions à prendre pour se faire précéder en Asie par Attale et Parménion : mais sa fortune était à son terme; la discorde divisa sa famille, et une vengeance privée termina ses jours.

Il avait répudié la reine Olympias, dont il ne pouvait supporter l'humeur jalouse et vindicative. Il épousa Cléopâtre, nièce d'Attale : une violente querelle troubla la noce. Attale, dans l'ivresse, demanda aux dieux que la nouvelle reine donnât bientôt un successeur légitime au roi. Alexandre,

furieux de cette insolence, lui jeta sa coupe à la tête en s'écriant : « Eh quoi ! misérable, me prends-» tu pour un bâtard ? » Philippe courut sur son fils, l'épée à la main, pour le percer ; mais, comme il était boiteux, il tomba. Alexandre, le raillant sur sa chute, dit : « Voilà un roi bien capable de mar-» cher en Asie, lui qui ne peut aller d'une table à » l'autre ! » Après avoir prononcé ces paroles cou-pables, il se sauva en Épire avec sa mère.

Un sage Corinthien, nommé Démarate, qui exerçait alors beaucoup d'influence sur Philippe, l'engagea bientôt à rappeler son fils et à lui pardonner. Le roi se préparait toujours à son expédition contre les Perses ; il consulta l'oracle sur le succès de la guerre, et en obtint cette réponse équivoque : « Le taureau est couronné et au moment d'être » immolé. » Philippe interpréta cet oracle en sa faveur. L'événement ne tarda pas à prouver que le roi de Perse n'était pas la victime désignée.

On célébrait en Macédoine les noces d'Alexandre, roi d'Epire et frère d'Olympias, qui épousait Cléopâtre, fille de Philippe. Le roi de Macédoine avait invité à cette fête tous les personnages distingués de la Grèce. On lui envoya de toutes parts des hommages, des couronnes, des orateurs et des poètes : ils voulurent faire jouer devant lui une tragédie, dans laquelle on le faisait paraître comme le vainqueur de l'Asie. Philippe sortit de son palais pour se rendre au théâtre avec le cortége le plus pom-

peux : on portait devant lui douze statues, dont l'une le représentait sous la figure d'un dieu; il marchait entouré des grands du royaume, et suivi d'une garde aussi brillante que nombreuse; les acclamations universelles célébraient sa gloire. Ainsi la fortune se plaît souvent à parer de toutes ses faveurs celui dont elle va consommer la ruine : dans ce moment un jeune Macédonien, nommé Pausanias, récemment insulté par Attale, et qui n'avait pu obtenir justice du monarque, se fait jour à travers la foule, se précipite sur le roi, le poignarde et le laisse expirant sur la place [1]. La garde furieuse égorgea le meurtrier. On crut qu'Olympias n'était pas exempte de complicité dans ce crime; il faut avouer qu'elle donna beaucoup de force à ses soupçons en faisant inhumer avec honneur l'assassin de son époux, et en massacrant le fils de Cléopâtre entre les bras de sa mère.

La mort de Philippe répandait dans toute la Grèce une joie égale à la terreur qu'il inspirait : le peuple d'Athènes se couronna de fleurs, orna les temples de guirlandes, et Démosthène ternit peut-être sa gloire en remérciant les dieux de la mort d'un homme.

Philippe mourut à l'âge de quarante-sept ans; son règne en avait duré vingt-quatre.

Ce prince fut un des plus habiles rois dont l'his-

[1] An du monde 3668. — Avant Jésus-Christ 336.

toire nous ait conservé le souvenir. Il tira la Macédoine de l'obscurité, et lui fit jeter le plus grand éclat. Son pays était pauvre, il l'enrichit; son peuple ignorant, il l'éclaira; l'armée macédonienne, sans discipline et sans renommée, devint sous ses ordres supérieure à toutes les autres. Ses prédécesseurs payaient des tributs aux républiques d'Athènes, de Sparte et de Thèbes, et en peu d'années il devint le chef de la Grèce.

Si la conquête de l'Asie fut l'ouvrage d'Alexandre, Philippe en conçut le projet et en prépara tous les moyens; et c'est peut-être avec raison que Cicéron, jugeant ces deux hommes illustres, disait: « Le fils est plus célèbre par ses exploits; mais le » père était un plus grand homme. »

Le roi de Macédoine offrait un mélange rare de vertus et de vices. Quelquefois généreux, souvent cruel, toujours dissimulé, il était infatigable à la guerre, livré à la débauche dans son palais, constant dans ses amitiés privées, tyran dans sa famille, impénétrable dans ses desseins, fourbe dans sa politique, et aussi audacieux dans ses projets que souple pour arriver à son but.

On ne peut rien ajouter, pour faire connaître son intrépidité, à l'éloge sorti de la bouche de son plus implacable ennemi. Démosthène disait : « Je » l'ai vu, ce même Philippe à qui nous disputons » l'empire de la Grèce, je l'ai vu couvert de bles-

» sures, privé d'un œil, ayant la clavicule brisée,
» une jambe et une main estropiées, toujours déter-
» miné à braver les périls, et à livrer à la fortune telle
» autre partie de son corps qu'elle voudrait choi-
» sir, pourvu qu'avec le reste il atteignît la gloire. »

On vit toujours en lui un mélange de grec et de macédonien, qu'il tenait de sa naissance et de son éducation. A la folie, à la dureté, aux passions violentes des Barbares de son pays, il joignait les lumières, la finesse, l'éloquence qu'il avait puisées à Thèbes; et toute sa vie on reconnut, au milieu de ses vices et de ses défauts, quelques traces des vertus qui avaient frappé son enfance dans la maison d'Épaminondas.

On lui conseillait un jour d'exiler un homme qui avait médit de lui : « Voulez-vous donc, ré-
» pondit-il, qu'il répète ailleurs ce qu'il dit ici? »

On s'étonnait des bienfaits qu'il accordait à un Grec, nommé Nicanor, qui s'était aussi montré très-caustique contre lui. Depuis ce temps, Nicanor fit partout son éloge. « Vous voyez bien, dit
» Philippe, qu'il est au pouvoir des rois de se faire
» aimer ou haïr. »

La vérité hardie lui plaisait. Une pauvre femme, qu'il avait souvent repoussée en alléguant qu'il n'avait pas le temps de l'écouter ni de lire sa requête, lui dit : « Cessez donc d'être roi! » Il fit droit à sa demande.

Une autre, contre laquelle il venait de prononcer un jugement au sortir d'un festin, s'écria : « J'en » appelle!... — A qui donc? répondit le roi. — A » Philippe à jeun. » Il examina de nouveau l'affaire, reconnut son injustice, et la répara.

Dans une circonstance critique on lui reprochait de s'être livré au sommeil. « Il est vrai, dit-il, je » dormais; mais Antipater veillait. »

C'est avec de telles paroles, plus qu'avec tous ses trésors, qu'un monarque est sûr d'avoir des ministres et des généraux dévoués.

On racontait devant lui que chacune des dix tribus d'Athènes nommait tous les ans un nouveau général. « Les Athéniens sont bien heureux, reprit » le roi; ils trouvent dans leur ville, tous les ans, » dix bons généraux; et moi je n'ai pu trouver, » dans toute ma vie, que le seul Parménion. »

Le souvenir des leçons d'Épaminondas lui faisait craindre de se laisser enivrer par la flatterie, et il avait chargé un de ses serviteurs de lui dire chaque matin : « Philippe, souvenez-vous que vous êtes » mortel. »

Les plus grands génies ne sont pas toujours à l'abri de la superstition : on prédit à Philippe qu'un char serait cause de sa mort; il en défendit l'usage dans les lieux qu'il habitait. On prétendit, probablement pour maintenir la crédulité, qu'on avait trouvé un char gravé sur le poignard qui trancha ses jours.

Nous nous sommes beaucoup étendus sur le règne de Philippe, parce que son génie changea la face de la Grèce, prépara les triomphes d'Alexandre, et fut la première cause de cette grande révolution qui détruisit la liberté en Europe, renversa le trône de Cyrus, livra le monde aux Macédoniens, et contribua sans doute à la grandeur future des Romains par l'anéantissement des forces d'Athènes et de Sparte.

CONQUÊTES D'ALEXANDRE-LE-GRAND.

(An du monde 3668. — Avant Jésus-Christ 336.)

Portrait d'Alexandre. — Son admiration pour Homère. — Son cheval Bucéphale. — Gouvernement d'Alexandre. — Ses entreprises au dehors. — Ses premières conquêtes. — Révolte en Grèce. — Siége, prise et destruction de Thèbes. — Ambassade d'Athènes à Alexandre. — Harangue de Démosthène. — Clémence d'Alexandre pour Athènes. — Force de son armée. — Sa marche vers l'Asie. — Bataille du Granique. — Conquête de l'Asie-Mineure. — Conspirations excitées par Darius contre Alexandre. — Le nœud gordien. — Maladie d'Alexandre. — Marche de l'armée de Darius. — Bataille d'Issus. — Défaite et fuite de Darius. — Générosité d'Alexandre envers la famille de son ennemi. — Suite de ses conquêtes. — Prise de la ville de Tyr. — Propositions de paix de Darius. — Respect d'Alexandre pour Jérusalem. — Conquête de l'Égypte. — Bataille d'Arbelles. — Défaite et fuite de Darius. — Entrée triomphale d'Alexandre dans Babylone. — Honteux excès de ce roi. — Mort de Darius. — Révolte des Lacédémoniens. — Mort de Philotas et de Parménion. — Suite des conquêtes d'Alexandre. — Mort de Clitus. — Remords du roi à ce sujet. — Conquête de l'Inde. — Bataille d'Hydaspe. — Porus est prisonnier. — Révolte et retraite de l'armée d'Alexandre. — Témérité de ce prince. — Son mariage avec la fille de Darius. — Mort et funérailles d'Éphestion. — Retour d'Alexandre à Babylone. — Sa mort.

Alexandre, le plus fameux et le plus extraordinaire des héros qui aient brillé sur la terre, et doué par la nature des plus rares qualités, en reçut en

même temps le germe des vices les plus dangereux. Son tempérament fougueux le disposait à la violence; l'élévation de son ame le portait aux sentiments généreux. Philippe lui légua son ambition sans bornes; Aristote imprima dans son cœur le principe de plusieurs vertus.

Ses traits étaient réguliers, son teint frais et vermeil, son nez aquilin, ses yeux grands et pleins de feu, ses cheveux blonds et bouclés, sa tête haute, mais un peu penchée vers l'épaule gauche; il avait la taille moyenne, fine et dégagée, le corps bien proportionné et fortifié par des exercices continuels. On vantait sa légèreté à la course, et l'élégance de sa parure.

Il joignait à un esprit très-vif un désir insatiable de s'instruire; il aimait et protégeait les sciences et les arts. Sa conversation était agréable et piquante, son amitié constante. Tout était grand dans ses sentiments comme dans ses pensées.

Le célèbre Aristote s'exprimait ainsi dans une de ses lettres, après la mort de son royal élève : « Alexandre de Macédoine ne manquait ni d'habi- » leté dans le conseil, ni de valeur sur le champ de » bataille, ni de grace dans ses bienfaits. Il manifesta » quelquefois sa cruauté par des supplices, quoi- » qu'il se montrât souvent clément pour ceux qui » l'avaient offensé. Personne ne fut plus intrépide » dans les combats, plus libéral dans les récom-

» penses. Son discernement brillait dans les affaires » épineuses, et son courage augmentait en proportion du péril. »

Cet éloge mérite d'autant plus de croyance qu'Alexandre, à la fin de sa vie, s'était brouillé avec ce philosophe, que la calomnie rangea au nombre des complices de sa mort.

Alexandre fit connaître dès sa plus tendre jeunesse la fierté de son caractère et l'ardeur de son ambition. On lui proposait d'aller disputer le prix aux jeux olympiques; il répondit : « J'irais si je devais y trouver des rois pour rivaux. »

Lorsque le roi Philippe faisait la conquête de quelques villes, loin de s'en réjouir, il disait : « Hélas ! » mes amis, mon père ne nous laissera rien à faire. »

Aristote lui avait appris les mathématiques, la philosophie, l'histoire, la logique : il devait à ses leçons une éloquence convenable à un prince, un style plus grave que fleuri, et plus rempli de pensées que de mots. Aussi, voulant exprimer sa reconnaissance pour son instituteur, il répétait souvent qu'il devait à Philippe de vivre, et à Aristote de bien vivre.

Son admiration pour Homère allait jusqu'à l'enthousiasme; il le préférait à Hésiode. « Celui-ci, disait-il, est le poète des bergers, et l'autre celui » des rois. »

Après la bataille d'Arbelles il enferma l'*Iliade* dans la cassette d'or de Darius, et il fit faire de ce poème une édition qui s'appelait *l'édition de la cassette*.

Les grand talents donnaient des droits certains à son amitié. Son peintre favori, le fameux Apelle, devint amoureux de la belle Campaspe, dont le roi lui-même était fort épris. Alexandre découvrit leur intelligence secrète, triompha de sa colère, leur pardonna et les unit.

Lorsqu'il sortait à peine de l'enfance, le roi Philippe reçut en Macédoine des ambassadeurs du roi de Perse. Alexandre, au-dessus de son âge, ne les questionna point sur les jardins suspendus de Babylone, sur la richesse des palais de Suze : il écouta avec indifférence ce qu'on disait du magnifique platane et de la vigne d'or, chargés d'émeraudes et de rubis, sous lesquels le roi de Perse donnait ses audiences; mais il leur demanda quels chemins conduisaient dans la Haute-Asie, quelle était la population des Perses, la force et la tactique de leurs armées, la conduite du roi à l'égard de ses sujets. Aussi l'un des ambassadeurs s'écria : « Ce jeune » prince est grand ; le nôtre est riche. »

On avait amené en Macédoine un superbe cheval de Thessalie, qu'on nommait *Bucéphale*, parce que sa tête offrait la forme de celle d'un bœuf. Les plus hardis écuyers voulurent en vain monter ce

coursier fougueux; il les renversa tous. Le jeune prince, voyant qu'on voulait s'en défaire, dit vivement : « Quel excellent cheval ils perdent par leur » maladresse et leur timidité ! » Philippe, pour corriger l'orgueil de son fils, lui permit de le monter. L'intrépide Alexandre, après avoir évité de l'exposer comme les autres au soleil, et de l'effrayer par l'ombre de son corps, le flatta quelque temps, s'élança sur lui avec agilité, résista fermement à ses bonds impétueux, et le dompta si complétement que depuis ce temps Bucéphale, qui écartait tout autre écuyer, se laissait conduire docilement par lui, et fléchissait les genoux pour le recevoir sur son dos. Bucéphale sauva la vie d'Alexandre dans les Indes, en le dégageant d'une mêlée où sa témérité l'avait précipité. Ce combat fut le terme des travaux et de la vie de ce coursier fameux, et le roi donna son nom à une ville qu'il fit bâtir sur les bords de l'Hydaspe.

Avant de monter sur le trône, Alexandre avait prouvé au roi Philippe son héroïque vaillance en lui sauvant la vie en Illyrie. Il ne lui fit pas moins évidemment connaître l'indomptable violence de son caractère, lorsqu'aux noces de Cléopâtre il viola le respect qu'il devait à son monarque, à son père.

Insatiable de toute espèce de gloire, il aurait voulu être le plus savant des hommes comme le

plus grand des rois; aussi reprocha-t-il à Aristote d'avoir publié pendant son absence un traité de métaphysique dont il désirait avoir seul la possession; il lui écrivit : « Il faut que vous sachiez que j'aime-» rais beaucoup mieux surpasser les autres hom-» mes par la science des choses sublimes que par » l'étendue de mon pouvoir. »

Son père, digne de l'apprécier, prévit le premier ses grandes destinées; et, lorsqu'il l'eut vu dompter Bucéphale et prouver tant d'audace dans un âge si tendre, il lui dit : « Mon fils, cherche un autre » royaume plus digne de toi; la Macédoine ne te suf-» fit pas. »

Cependant, lorsque tant d'indices, plus sûrs que les oracles annonçaient un maître à la Grèce, un conquérant à l'Asie, un héros au monde, on ne s'occupait en Perse, dans le Péloponèse, dans la Béotie, dans l'Attique et chez les Barbares de la Thrace et de l'Illyrie, qu'à secouer un joug qu'on croyait déjà brisé par la mort de Philippe.

Les factieux renouaient leurs intrigues à la cour de Macédoine : Olympias croyait régner; les grands voulaient partager l'empire; les Illyriens prenaient les armes; les orateurs de la Grèce, déclamant contre la tyrannie, injuriant l'ombre de ce même Philippe qu'ils avaient naguère entouré d'hommages, méprisaient la jeunesse d'Alexandre qui n'avait alors que vingt ans; et personne ne se doutait que ce

prince, qu'ils regardaient encore comme un enfant, dût se montrer si rapidement pour eux le plus redoutable des hommes.

Loin de paraître étonné des obstacles qui embarrassaient sa marche, et des périls qui entouraient son trône, il fit sentir promptement son autorité à sa cour, sa bienfaisance à ses peuples, et sa vigueur à ses ennemis. Il punit les assassins de son père, déchargea les Macédoniens des impôts excessifs qui pesaient sur eux, et leur fit par là supporter plus facilement les levées militaires dont il avait besoin. Il distribua des récompenses aux compagnons de gloire du feu roi; et, par un habile mélange de douceur et de fermeté, il se concilia l'affection de ses sujets. Mais en même temps il ternit cette aurore de gloire en laissant Olympias exercer une cruelle vengeance sur Cléopâtre et sur son fils, ainsi qu'en ordonnant le supplice d'Attale, général expérimenté, dont il avait eu autrefois à se plaindre, et qu'il soupçonnait d'intelligence avec ses ennemis. Cependant Attale, pour regagner la confiance du roi, lui avait livré les lettres de Démosthène, qui voulait l'engager dans le parti du roi de Perse.

Après avoir rétabli en peu de temps dans son royaume l'ordre public et consolidé son autorité, Alexandre s'occupa de calmer la fermentation de la Grèce. Les Acarnaniens, les Ambraciotes, les Thébains et les Arcadiens, qui avaient chassé les garnisons macédoniennes de leur pays, venaient de

déclarer qu'on ne devait pas reconnaître Alexandre pour général des Grecs. Les Argiens, les Eléens, les Lacédémoniens proclamaient leur indépendance : Athènes fomentait tous ces mouvements. Les peuples plus voisins de la Macédoine se préparaient à rendre la défection générale, tandis que les Barbares du septentrion menaçaient la Macédoine de leurs armes.

Alexandre employa pour dissiper ces troubles l'audace et l'adresse; il effraya quelques-uns de ses ennemis par des menaces, et gagna les autres par des promesses. Les Thessaliens le reconnurent les premiers pour leur chef; les amphictyons, rassemblés, lui donnèrent le commandement général dont ils avaient revêtu son père.

Autorisé par ce décret, il se présenta inopinément aux portes de Thèbes, qui cessa pour le moment de lui opposer aucune résistance. Les Athéniens, déconcertés par sa rapidité, lui envoyèrent des députés pour apaiser son courroux. Démosthène était du nombre de ces envoyés. On prétend qu'il n'osa pas se présenter devant le roi; probablement il ne le voulut pas; cette démarche lui paraissait trop humiliante pour son caractère et pour sa patrie. Eschine lui reprocha peu de temps après d'avoir trahi les intérêts des Grecs en faveur des Perses, leurs éternels ennemis; mais il se justifia victorieusement.

Alexandre, après avoir comprimé par sa présence

la coalition qu'on voulait former contre lui, retourna en Macédoine, et marcha contre les Barbares. Les Gètes, méprisant sa jeunesse, s'étaient révoltés : il les battit et ravagea leur pays. Le passage du mont Hémus, qu'il franchit malgré la difficulté des lieux et le nombre des ennemis, fit connaître avec éclat son audace et sa fortune.

En peu de temps, il subjugua les Péoniens, les Thraces, les Triballes et les Illyriens; et, sur le bruit de ses exploits, les Celtes lui envoyèrent une députation pour l'assurer de leur amitié. Alexandre, se croyant déjà redouté par ces peuples, leur demanda quel était le sujet de leur crainte. Ils répondirent fièrement : « Nous ne craignons que la » chute du ciel. » Il rit de leur bravade, et conclut cependant une alliance avec eux. Ses victoires sur les Illyriens le conduisirent au-delà de l'Ister. Pour éviter que ces Barbares ne se portassent pendant son absence à de nouvelles révoltes, il exigea des princes et des rois vaincus qu'ils le suivissent en Asie avec leurs principaux officiers, ne laissant ainsi dans leurs pays que des chefs sans talents et sans considération.

Tandis qu'il terminait si glorieusement cette guerre, Démosthène et Lycurgue firent courir le bruit qu'il avait été défait et tué par les Triballes. A cette nouvelle, la fermentation recommença de nouveau dans la Grèce. Les bannis de Thèbes, ex-

cités par les Athéniens à recouvrer leur liberté, revinrent dans leur patrie, rentrèrent de nuit dans la ville, égorgèrent deux officiers macédoniens, et s'emparèrent du pouvoir.

Alexandre, informé de cette révolution, repassa l'Ister et le mont Hémus, rentra en Macédoine, traversa en six jours la Thessalie, franchit les Thermopyles, et arriva à Oncheste en Béotie. Là il dit à ceux qui l'accompagnaient : « Démosthène m'appelait *enfant* quand j'étais chez les Triballes, *jeune homme* quand j'arrivai en Thessalie : je veux lui prouver aux portes d'Athènes que je suis un *homme fait.* »

Avant de se venger des Thébains, il employa d'abord les conseils et la douceur pour leur donner le temps de réfléchir aux dangers de leur entreprise. Un héraut promit en son nom la liberté et la sûreté à tous ceux qui passeraient dans son camp, ou qui reconnaîtraient son pouvoir; et il exigea, pour toute satisfaction, qu'on lui livrât Phœnix et Prothut, principaux auteurs de la révolte.

Les Thébains, loin de déférer à ces ordres, demandèrent qu'Alexandre leur livrât Philotas et Antipater, deux de ses principaux généraux : ils firent même publier, du haut d'une tour, qu'on recevrait comme ami tout soldat macédonien qui prendrait le parti des Thébains et du roi de Perse, ligués pour délivrer la Grèce d'un tyran odieux.

Toute négociation se trouvant rompue, Alexandre forma le siége de Thèbes. Ses armes étaient favorisées par une garnison macédonienne qui occupait encore la citadelle nommée Cadmée. Ptolémée, témoin de ces événements, rapportait que les assiégés, s'étant avancés trop loin dans une sortie, furent enveloppés et attaqués si vivement par la phalange macédonienne, qu'elle entra pêle-mêle avec les fuyards dans la ville.

Diodore raconte le fait autrement, et dit que pendant cette sortiè, Perdiccas s'empara d'une porte qui livra l'entrée de la ville aux troupes macédoniennes.

Les Thébains, dans ce désastre, montrèrent un courage digne des héros de Leuctres et de Mantinée : aucun ne fléchit devant le vainqueur. Les Platéens, les Phocéens et les Thespiens, qui servaient alors dans l'armée d'Alexandre, et dont les villes avaient été détruites autrefois par les troupes thébaines, vengèrent avec atrocité leurs anciennes injures et la ruine de leur patrie; ils n'épargnèrent ni les femmes ni les enfants; ils égorgeaient leurs victimes jusqu'au pied des autels. Les Lacédémoniens montrèrent la même fureur. Cet affreux massacre dura toute une journée : six mille Thébains périrent; on en vendit trente mille. Les dames thébaines, prisonnières, se virent réduites en servitude. Enfin Thèbes fut totalement détruite.

Alexandre fit seulement respecter les temples, la maison du poète Pindare et celles des familles thébaines qui avaient donné l'hospitalité à lui et à son père.

Rien ne peut justifier la cruauté : vainement Alexandre s'efforça d'excuser sa barbarie par la nécessité de satisfaire ses alliés; les ruines de Thèbes pesèrent toujours sur son ame. Il en parlait souvent avec regret; et depuis, lorsque les Thébains échappés au massacre lui demandèrent quelque grace, il la leur accordait sur-le-champ. Ses barbares soldats voulaient détruire les tombeaux des Thébains morts à Chéronée; le roi leur ordonna de respecter ce monument dédié au malheur et au courage.

Lorsqu'on apprit dans Athènes la destruction de cette vaste cité, la consternation fut générale; on interrompit les grands mystères. Démosthène, Eschine, Stratocle deplorèrent éloquemment les malheurs de Thèbes. Les Athéniens donnèrent asile aux Thébains sauvés de ce désastre; mais en même temps ils envoyèrent des ambassadeurs à Alexandre : le prétexte de cette ambassade était de féliciter le roi sur ses succès, et le but réel de fléchir sa colère.

Alexandre fit un accueil favorable à ces envoyés; mais il exigea que le peuple athénien lui livrât ses ministres et ses orateurs : Démosthène, Lycurgue,

Hypéride, Polyeucte, Charès, Charidème, Éphialte, Diotime et Mérocle.

Démosthène monta à la tribune pour persuader à ses concitoyens de rejeter cette dangereuse proposition : il rappela ingénieusement l'apologue des bergers qui perdirent leur troupeau, parce que, traitant avec les loups, ils leur avaient livré leurs gardiens vigilants, leurs chiens fidèles. L'intérêt personnel de Démosthène était trop évident dans cette circonstance pour convaincre les esprits effrayés : mais l'orateur Démade, plus désintéressé, le soutint avec adresse, et fit rendre un décret par lequel Athènes priait le roi d'abandonner au peuple la punition des coupables. Il sollicitait en même temps sa clémence pour les Thébains fugitifs.

Le sang répandu à Thèbes avait éteint l'ardeur d'Alexandre pour la vengeance. Démade, envoyé près de lui par Athènes, obtint tout ce qu'il voulait. Le roi se contenta de faire exiler Charidème. Ses dispositions changèrent même à tel point qu'il se réconcilia complétement avec les Athéniens : il leur recommanda de surveiller les affaires de la Grèce pendant son absence, et les désigna pour la gouverner s'il venait à mourir.

Tout se trouvant ainsi pacifié, il revint en Macédoine, où il fit célébrer des jeux publics en l'honneur de Jupiter et des Muses. Quelque temps après, il se rendit à Delphes pour consulter l'oracle sur la

guerre d'Asie. La pythie refusait de monter sur le trépied; Alexandre la prit dans ses bras et l'y porta malgré elle. Alors la prêtresse s'écria : « Mon fils, on » ne peut te résister. » A l'instant Alexandre la quitta en disant : « Je n'ai pas besoin d'autre oracle. »

Tous les Grecs furent ensuite convoqués par lui à Corinthe : ils le nommèrent de nouveau généralissime. Le roi, dans cette assemblée, déclara que toutes les villes grecques resteraient libres, et leur défendit de rappeler les bannis et de reconnaître des tyrans.

Le moment d'exécuter ses grands desseins étant arrivé, il rassembla son armée : elle était composée de douze mille Macédoniens, sept mille alliés, cinq mille mercenaires, tous gens de pied aux ordres de Parménion ; cinq mille Triballes et Illyriens, quinze cents cavaliers macédoniens, sous le commandement de Philotas; quinze cents cavaliers thessaliens, conduits par Calas, et six cents Grecs par Érygius; enfin de neuf cents hommes de troupes légères de Thrace et de Péonie, sous les ordres de Cassandre. La plupart de ces officiers étaient âgés de plus de soixante ans; leur assemblée avait la gravité d'un sénat. Le trésor du roi ne montait qu'à soixante talents (360,000 fr.); l'armée n'était approvisionnée de vivres que pour un mois. Ses généraux les plus distingués étaient Parménion, Philotas et Nicanor, ses fils, Clitus, Éphestion, Cas-

sandre, Ptolémée, Calas, Perdiccas, Cratère, Cælus, Philippe, fils d'Amyntas.

Alexandre laissa le gouvernement de la Macédoine et la surveillance de la Grèce à Antipater, qui jouissait alors de toute sa confiance.

Avant de passer en Asie, il distribua ses domaines à ses amis; et Perdiccas lui demandant ce qu'il gardait pour lui, il répondit : *L'espérance.*

Parvenu en vingt jours à Sestos, où cent cinquante bâtiments l'attendaient, il s'embarqua, et voulut faire lui-même les fonctions de pilote. Après avoir traversé l'Hellespont, il arriva dans la plaine de Troie, fit un sacrifice à Minerve, lui consacra ses armes, et prit dans le temple celles qu'on disait avoir appartenu au grand Achille, un de ses aïeux maternels. Il posa sur la tombe de ce héros une couronne de fleurs. Éphestion, son favori, en mit une autre semblable sur le tombeau de Patrocle.

Cependant, les Perses, méprisant l'avis sage de Memnon de Rhodes, qui leur conseillait d'éviter toute action décisive, et de se retirer devant les Grecs pour les envelopper s'ils pénétraient trop imprudemment dans le pays, rassemblèrent une armée de cent mille hommes sur les bords du Granique, pour en défendre le passage.

Ptolémée, à la tête de la cavalerie macédonienne, commença l'action avec intrépidité, mais sans succès. Alexandre et Parménion, accourant à son se-

cours, franchirent le fleuve. La phalange décida la victoire. Les mercenaires grecs, qui combattaient avec les Perses, furent taillés en pièces après une opiniâtre résistance.

Alexandre, dans cette bataille, fit des prodiges de valeur : il combattit corps à corps, et blessa un frère de Darius. Au moment où un cavalier persan, le cimeterre levé sur sa tête, allait trancher ses jours, Clitus lui sauva la vie en tuant le Barbare.

Le roi fit faire par Lysippe des statues qui représentaient vingt-cinq de ses compagnons d'armes tués dans cette journée : on les vit long-temps à Dium, en Macédoine; dans la suite, on les porta à Rome.

La conquête de toute l'Asie-Mineure fut le fruit de cette grande victoire. Alexandre rétablit la démocratie dans Éphèse, prit Milet d'assaut, arriva en Carie, et s'empara d'Halicarnasse, malgré la courageuse défense de Memnon.

Après ces exploits, il permit à ceux de ses soldats qui étaient mariés d'aller passer l'hiver en Macédoine. Cette mesure inspira une grande confiance, et lui valut de fortes levées d'hommes que Ptolémée lui ramena.

La faiblesse compte plus sur le poignard que sur l'épée : Darius paya plusieurs conspirations contre Alexandre : il lui semblait plus facile de le tuer que de l'arrêter dans sa marche rapide.

Alexandre, fils d'Ærops, dont les frères étaient

entrés dans la conjuration de Pausanias contre Philippe, se laissa corrompre par le roi de Perse, et voulut assassiner son maître. Alexandre, se souvenant que, dans le moment de son avénement au trône, il s'était un des premiers déclaré pour lui contre les factieux, lui pardonna son crime. Cet acte de clémence porta l'admiration des Grecs jusqu'à l'enthousiasme.

Dès que le printemps fut arrivé, le roi conquit la Phrygie. On voyait dans la capitale de ce pays le char d'un ancien roi, nommé Gordius, dont le timon était lié par des nœuds inextricables. Un oracle avait promis l'empire d'Orient à celui qui le dénouerait. Alexandre, ayant tenté d'inutiles efforts pour y parvenir, coupa ce nœud avec son sabre, et crut ainsi accomplir l'oracle. Il marcha ensuite en Cappadoce.

Dans ce même temps, Memnon faillit à renverser tous ses desseins. Darius lui avait permis de faire une diversion dans la Grèce, qui aurait forcé les Macédoniens d'y revenir. Il marchait à la tête d'une forte armée; sa flotte s'approchait de l'île d'Eubée; mais la fortune, qui favorisait Alexandre, le délivra de cet habile adversaire. Memnon mourut, et Darius, dans son vaste empire, ne trouva personne qui pût remplacer ce général sage, courageux et digne de combattre un héros.

Débarrassé de la crainte de cette diversion,

Alexandre continua sa marche. Il devait, pour pénétrer en Asie, passer les deux défilés de Cilicie et de Syrie. Rien n'était plus facile que de l'écraser dans ces étroits passages; mais, soit négligence, soit trahison, il les trouva libres, et arriva sans obstacles à Tarse. Il y commit l'imprudence de se baigner dans le Cydnus, dont les eaux froides le saisirent. Il tomba malade, et si violemment, que sa mort paraissait certaine. Son grand courage éclata dans cette circonstance. Parménion lui écrivit que son médecin Philippe, payé par Darius, voulait l'empoisonner.

Le roi, rempli d'une confiance généreuse, donna la lettre à Philippe, et, pendant qu'il la lisait, prit, et but tranquillement sa potion. Son attente ne fut pas trompée, et une prompte guérison prouva l'innocence de l'accusé.

Darius, se réveillant enfin au bruit des progrès de son ennemi, rassembla une armée plus nombreuse que forte, et plus brillante que brave. Le monarque de l'Asie étalait dans sa marche pompeuse tout le luxe de l'Orient; partout l'éclat de l'or et des diamants se mêlait à celui des armes. Ses équipages, remplis de femmes, encombraient les routes. Le trône de Darius, entouré de prêtres, et parfumé d'encens, annonçait plutôt un dieu qui vient recevoir des hommages, qu'un guerrier qui va combattre pour le salut de son pays.

Les dix mille immortels qui défendaient la personne du prince portaient des lances dorées, plus éblouissantes que dangereuses, et leurs bras, énervés par la mollesse, devaient mal seconder leur fidèle et inviolable dévouement, dont ils ne donnèrent des preuves qu'en mourant pour un roi qu'ils ne purent rendre vainqueur.

Alexandre n'avait que quarante mille hommes à opposer à six cent mille Perses; mais ses soldats étaient aguerris aux dangers, durs aux fatigues, ses officiers expérimentés; et l'on devait facilement prévoir quelle serait l'issue du combat livré par la force à la mollesse, par la tempérance au luxe, et par le génie à l'inexpérience.

Le roi de Macédoine attira habilement son ennemi dans une plaine étroite, près d'Issus, où il ne pouvait profiter de l'avantage du nombre.

Cependant les Grecs qui étaient à la solde de Darius enfoncèrent d'abord les Macédoniens. Alexandre rétablit le combat, et renversa tout ce qui se trouvait sur son passage. Une blessure qu'il reçut ne put l'arrêter. Les immortels résistèrent quelque temps à la cavalerie thessalienne; mais enfin ils furent détruits et mis en déroute. Darius lui-même, craignant de tomber dans les mains d'Alexandre, prit la fuite, laissant au vainqueur son camp, sa mère, sa femme, sa fille et ses richesses.

Le roi victorieux éleva trois autels qu'il consacra à Minerve, à Jupiter et à Hercule. Maître du camp des Perses, il traita la famille de Darius avec humanité, et ces temps étaient tellement barbares qu'on lui fit un titre de gloire d'une vertu si commune aujourd'hui. Le respect pour la vieillesse, pour le trône, pour la pudeur, et l'accomplissement des devoirs les plus sacrés, passaient alors pour de l'héroïsme. Mais ce qu'on doit trouver véritablement digne d'éloges, c'est qu'il ne se borna pas à épargner la vie et à respecter la vertu de la famille de son ennemi; il montra constamment à l'égard de sa mère et de sa femme la plus grande générosité, leur laissa tous les officiers qu'elles voulurent garder, toutes les richesses qui leur convinrent; enfin elles ne perdirent rien, dans leur infortune, de la splendeur de leur rang.

Ayant poursuivi quelque temps Darius sans pouvoir l'atteindre, Alexandre se rendit en Syrie et s'empara de Damas. Cette ville aurait pu l'arrêter, mais on la lui livra, ainsi qu'un trésor considérable qui y était renfermé. Il trouva dans ce lieu des députés que Thèbes, Athènes, Lacédémone, avaient envoyés au roi de Perse. Il pardonna au premier, par pitié pour Thèbes; au second, parce qu'il était fils du fameux Iphicrate, et se montra plus sévère pour Lacédémone, qui ne lui avait point fourni de troupes dans cette guerre. Le Spar-

tiate Eutyclès fut long-temps en prison; mais, dans la suite, le roi lui fit rendre la liberté.

Poursuivant le cours de ses conquêtes, il s'empara de la Phénicie, prit la ville de Sidon, et lui donna pour roi le sage Abdolonyme, prince d'une branche éloignée de la famille royale, qui vivait pauvre, ignoré, et cultivant de ses mains un petit jardin. Alexandre eut plus de peine à triompher de la résistance de ce prince philosophe pour l'élever sur le trône, qu'à vaincre Darius pour le faire descendre du sien.

La ville de Tyr, célèbre par sa richesse et par sa puissance, résista sept mois aux armes macédoniennes. Si l'on juge du mérite d'une conquête par sa difficulté, la destruction de cette république fut un des plus grands exploits d'Alexandre.

Il eut à combattre à la fois les hommes et les éléments. Ses infatigables soldats domptèrent la mer par une digue qu'ils construisirent en combattant toujours, et que les assiégés renversèrent plusieurs fois.

Toutes les forces de Carthage devaient venir au secours des Tyriens; mais Syracuse, déclarant alors la guerre aux Carthaginois, les empêcha de sauver leur mère-patrie.

Il prit enfin cette ville d'assaut. Son sort fut peu différent de celui de Thèbes, et la rigueur d'Alexandre était peut-être alors encore moins excu-

sable, car il n'avait aucune ancienne injure à venger; il poussa même la cruauté jusqu'à faire mettre en croix deux mille braves guerriers qui s'opiniâtraient à combattre sur les débris de leur patrie. Huit mille hommes périrent dans cette journée. La plus grande partie des habitants furent vendus, quelques-uns se réfugièrent à Sidon.

Le roi reçut encore de nouvelles propositions de paix de Darius, qui lui offrit sa fille en mariage avec la moitié de son empire. Le sage Parménion voulait qu'il acceptât, et lui dit qu'à sa place il signerait le traité : « Je le ferais aussi, reprit Alexan» dre, si j'étais Parménion. »

Les Juifs, fidèles à leur serment, avaient refusé de combattre contre Darius. Le roi de Macédoine porta ses armes contre eux. Il s'attendait à trouver des ennemis plus intrépides et des dangers plus grands qu'en Phénicie; mais on ne lui opposa que des prières : il ne rencontra que des prêtres et des lévites. La solennité du culte d'Israël frappa son esprit; sa fièrté fléchit devant la majesté divine, et, loin de se montrer en vainqueur à Jérusalem, il y entra en ami, et offrit un sacrifice dans le temple de Salomon. Les Hébreux prétendaient qu'un fantôme, sous les traits du grand-prêtre Jaddus, lui avait apparu autrefois en Macédoine pour lui prédire ses hautes destinées.

La ville de Gaza refusant de se soumettre à lui,

il se vit obligé de l'assiéger. Ce siége fut meurtrier; Bétis la défendit avec opiniâtreté.

Après avoir pris la ville, le roi, voulant imiter Achille, fit attacher le corps de Bétis à son char, et le traîna autour des murs de Gaza. Il oubliait qu'on ne doit imiter des grands hommes que leurs vertus.

On dit qu'il envoya de Judée en Macédoine à Léonidas, l'un de ses gouverneurs, pour cent talents de myrrhe. Il se souvenait que, dans son enfance, cet homme sévère, lui reprochant un jour de prodiguer l'encens dans un temple et de le verser à pleines mains, lui avait dit : « Prince, soyez plus » économe, et attendez, pour dissiper avec une » telle profusion cet encens précieux, que vous ayez » conquis le pays qui le produit. »

Toujours avide de combats et de gloire, Alexandre fit, dit-on, une incursion sur les terres des Arabes. S'étant avancé presque seul la nuit, avec sa témérité ordinaire, près du camp des ennemis, il y entra audacieusement, saisit une bûche enflammée dans un de leurs postes, et, revenu près de ses troupes, il fit allumer une grande quantité de feux qui effrayèrent les Barbares et les mirent en fuite.

Dans sa marche, il s'était vu près de périr en voulant tirer de danger et porter sur ses épaules le vieux Lysimaque, un des gouverneurs de sa

jeunesse, qui l'avait suivi dans cette expédition. Le cœur d'Alexandre offrait le plus étonnant et le plus continuel mélange d'orgueil et de bonté. Vices et vertus, tout était excès dans cette ame ardente.

La conquête de l'Égypte, qui, depuis tant d'années, coûtait une si prodigieuse quantité d'or et d'argent au roi de Perse, ne fut qu'un voyage pour Alexandre. Les Égyptiens détestaient le joug asiatique; tout conquérant, pourvu qu'il ne fût pas Perse, leur semblait un libérateur. Déjà un officier grec du parti de Darius, et qui s'était sauvé avec quelques troupes de la bataille d'Issus, avait levé en Égypte l'étendard de la révolte. Tout le peuple se déclara pour lui; mais il ne sut pas profiter avec prudence de ses premiers avantages, et se laissa surprendre par un corps ennemi. Alexandre, sur ces entrefaites, fut reçu comme un roi qui serait entré pacifiquement dans ses états.

Il se concilia tous les cœurs par son respect pour les lois, pour les mœurs, et surtout pour le culte égyptien. Sa marche, jusqu'à Memphis, ne fut qu'un triomphe, et sa puissance y fut aussitôt consolidée qu'établie.

Ce qui paraît inconcevable, c'est l'apathie et la lâcheté des habitants de l'immense empire des Perses. Non-seulement ils s'étaient laissé vaincre par une armée si peu nombreuse, mais ils n'osaient

pas même se soulever, tandis que leurs téméraires vainqueurs s'éloignaient d'eux pour s'enfoncer dans les sables de l'Afrique.

Une telle mollesse diminue beaucoup le prodige de la conquête. Il ne suffit pas de compter les hommes, il faut mesurer les courages; et depuis long-temps les Thermopyles, Marathon, Salamine, Platée, la retraite des dix mille et le succès d'Agésilas avaient prouvé que quelques milliers de Grecs intrépides pouvaient braver et subjuguer sans peine des millions d'Asiatiques.

Alexandre, qu'aucun danger n'effrayait, résolut alors d'aller dans la Libye visiter l'oasis et le temple de Jupiter-Ammon. L'exemple de Cambyse, qui perdit presque toute son armée dans ces sables brûlants, ne l'intimida pas. Il fut au moment d'éprouver le même sort. Un vent impétueux et des tourbillons de sable menaçaient de l'engloutir; une soif dévorante épuisait les forces de ses infatigables guerriers. Sa fortune le tira de ce péril : le ciel se couvrit de nuages; une pluie abondante, et presque inconnue dans ce triste climat, éloigna la mort.

Il arriva enfin dans cette fameuse oasis, dans cette île de verdure placée, comme un port favorable, au milieu d'un océan de sable. On raconte que le grand-prêtre d'Ammon le déclara fils de Jupiter, et lui promit l'empire du monde. D'autres

disent qu'il écrivit à Olympias qu'il avait reçu du pontife des réponses secrètes, dont elle serait instruite quand il la reverrait.

Plutarque rapporte que le grand-prêtre, voulant l'appeler *mon fils* en langue grecque qu'il parlait mal, au lieu de se servir du mot *O paidion*, prononça *O pai-Dios*, ce qui signifiait *fils de Jupiter*; et que cette méprise, qui fit sourire Alexandre, donna lieu à toutes les fables débitées sur cet oracle. Ce qui est certain cependant, c'est que, depuis ce voyage, le roi, dans tous ses actes et dans toutes ses lettres, ajouta à ses titres celui de fils de Jupiter.

Au reste, sans rendre cette prétention si injurieuse pour sa mère, il pouvait la soutenir, d'après la croyance du temps, d'une manière plus convenable, puisqu'il descendait, par son père, d'Hercule, que tous les Grecs reconnaissaient pour fils de Jupiter. Alexandre, de retour en Égypte, fonda la ville d'Alexandrie, qui remplaça Tyr, et devint le centre du commerce des trois seules parties du monde alors connues. Il en traça lui-même les plans, et en confia l'exécution à l'architecte qui avait rebâti le temple d'Éphèse.

L'Égypte était trop habituée à changer de gouvernement et de dynasties pour en confier la surveillance à un seul homme qui aurait pu tenter de s'en rendre le maître. Alexandre la divisa en pro-

vinces, dont les gouverneurs lui rendaient directement compte de leur administration.

Après avoir pris ces sages mesures pour assurer la tranquillité de cette contrée, il revint à Damas. Statira, femme de Darius, venait d'y mourir. Le roi de Perse, apprenant cette nouvelle, crut qu'elle avait péri victime des insultes du vainqueur; mais, informé par un de ses confidents de la conduite généreuse de son rival, il demanda aux dieux, s'ils lui enlevaient le trône de Cyrus, de ne le donner qu'à Alexandre.

La conquête de l'Égypte avait laissé le temps au roi de Perse de rassembler une nouvelle armée. On assure qu'elle se montait à plus de six cent mille hommes. Alexandre, réunissant toujours ses forces pour le combattre, passa l'Euphrate à Thapsaque, et s'avança, avec sa célérité ordinaire, près du Tigre. Ce fleuve était rapide et facile à garder; mais la négligence de Mazée, qui arriva trop tard pour le défendre avec la cavalerie persane, en livra le passage aux Macédoniens.

Les armées se trouvèrent bientôt en présence, dans une vaste plaine, près du bourg de Gangamelle et de la ville d'Arbelles. On conseillait à Alexandre d'attaquer la nuit; il dit qu'il ne voulait point dérober la victoire. L'approche d'un si grand danger ne l'empêcha pas de dormir paisiblement; et comme ses amis se montraient surpris de sa sécu-

rité, il répliqua : « Comment ne serions-nous pas » tranquilles, lorsque l'ennemi vient lui-même se » livrer entre nos mains ! »

Une éclipse de lune, qui survint alors, alarmait ses soldats : il leur fit dire par le devin Aristandre que le soleil était l'astre des Grecs, et la lune celui des Perses, et que ce phénomène présageait la ruine de l'ennemi.

Le succès de cette bataille demeura quelque temps incertain : l'aile gauche des Macédoniens fut enfoncée par les Perses et repoussée jusqu'auprès de leur camp. Mais la fortune, toujours constante pour Alexandre, seconda son impétuosité; il mit en déroute tous les corps qui le combattaient successivement, et se fit jour jusqu'au char de Darius. Ce malheureux monarque, voyant sa garde écrasée, et toute défense inutile, quitta son char, s'élança sur un coursier, et chercha son salut dans la fuite.

Alexandre, sans se laisser entraîner par une ardeur imprudente, revint délivrer Parménion et son aile gauche des forces qui l'accablaient. La déroute des Perses fut alors générale, et ce jour décida de l'empire.

Après ce grand triomphe, Alexandre, reconnaissant des services de ses alliés, écrivit de nouveau dans la Grèce, pour confirmer l'indépendance de toutes les villes de la confédération. Il envoya de

riches dépouilles à Crotone, en mémoire de l'athlète Phayllus, qui, dans le temps de la guerre de Xercès, arma une galère pour secourir les Athéniens et les Spartiates, lorsque tant de peuples, tremblants devant le grand roi, les abandonnaient.

C'est en montrant, dans toutes les occasions, cet amour ardent pour la gloire des Grecs, qu'Alexandre se faisait pardonner par eux sa domination.

N'ayant plus d'ennemis à vaincre, il continua paisiblement sa marche, ne trouvant partout que des sujets soumis et des hommages empressés. On dressait des autels sur son passage; l'air était embaumé de parfums et d'encens, les chemins jonchés de fleurs. Il entra en triomphe à Babylone, n'y permit aucune violence, aucun désordre, montra de l'estime aux savants chaldéens, et de la vénération pour le culte des mages. Cette grande ville redoutait un conquérant; elle ne vit qu'un monarque pacifique, occupé d'embellir cette capitale de son nouvel empire, et d'en faire un monument de sa gloire.

Après tant de dangers, les soldats macédoniens reçurent de justes et magnifiques récompenses, et les plus braves obtinrent des prix proportionnés à leurs actions.

Alexandre, voulant achever sa conquête, marcha vers la Perse. Ariobarzane, qui gardait les dé

filés de Suze, défendit vaillamment ce poste, et lui fit éprouver beaucoup de pertes. Il tourna ces montagnes, traversa l'Araxe, et arriva à Persépolis, où toutes les richesses des anciens rois de Perse étaient réunies.

La vue de l'antique capitale d'un pays autrefois si redouté rappela aux Grecs l'invasion de Xercès, les anima à la vengeance, et leur fit commettre un grand nombre de cruautés.

Le vieillard Démarate, qui s'y trouvait alors, versait des larmes de joie, et regrettait que tous les habitants de la Grèce ne pussent pas jouir du plaisir de voir un guerrier grec assis sur le trône de Xercès.

Jusque-là le roi de Macédoine, sobre, tempérant, frugal et continent, avait fait autant admirer sa sagesse que son courage; mais le vainqueur de la Perse fut enfin vaincu lui-même par la volupté. Enivré de gloire, de puissance et d'encens, il prit les mœurs, le costume et les vices des vaincus. Il se livra aux plus honteuses débauches, et, à la suite d'un festin, entouré de flatteurs et de courtisanes, il suivit l'une d'elles, nommée Thaïs, dont il partageait le délire et l'ivresse, et, la torche à la main, il réduisit en cendres le palais dont la conquête était un des plus beaux titres de sa gloire.

Tandis qu'il éprouvait le sort des rois victorieux que la flatterie empoisonne et que l'orgueil cor-

rompt, Darius, comme tous les princes malheureux, se voyait trahi et abandonné.

Bessus et plusieurs satrapes qui l'accompagnaient dans sa fuite formèrent une conspiration contre lui et le chargèrent de chaînes. Une seule troupe de sa garde, composée de Grecs et commandée par Patron, lui resta fidèle : perdant l'espoir de le sauver, elle se sépara des conjurés.

Alexandre, s'arrachant aux délices de Persépolis afin de poursuivre Darius, était près de l'atteindre. Bessus et ses complices abandonnèrent leur maître après l'avoir percé de flèches. Ce prince mourant fut secouru dans ses derniers moments par le Macédonien Polystrate.

Aussi touché de la générosité de ses ennemis qu'indigné de l'ingratitude de ses sujets, son dernier vœu fut pour Alexandre. Il mourut en lui souhaitant le trône du monde. Ainsi finit l'empire des Perses, fondé par Cyrus : il avait duré deux cent six ans, sous treize rois.

Alexandre, après avoir vaincu les traîtres et soumis plusieurs peuples, vengea Darius, et livra Bessus à la juste fureur de Sisygambis.

Pendant qu'il consommait, au milieu de l'Asie, cette grande révolution, les Lacédémoniens, ayant appris qu'Antipater faisait la guerre aux peuples de la Thrace, voulurent secouer le joug des Macédoniens. Ils soulevèrent le Péloponèse, et rassem-

blèrent une armée de vingt-deux mille hommes. Antipater marcha contre eux avec quarante mille guerriers.

Les deux armées se livrèrent une bataille sanglante. Le général macédonien, ne pouvant enfoncer les Spartiates, les attira par une feinte retraite dans une plaine où toutes ses forces pouvaient se développer : là, s'arrêtant tout à coup, il les déborda; les entoura et les battit complétement. Le roi Agis, après des prodiges de valeur, fut tué. Cette journée coûta trois mille hommes à Sparte, et détruisit sa puissance.

Antipater rendit à Alexandre un compte très-modeste de sa victoire pour ne pas exciter sa jalousie.

Cette réserve prudente était nécessaire : le temps et le succès augmentaient les défauts d'Alexandre et atténuaient ses vertus.

Philotas, l'un des généraux les plus distingués de l'armée macédonienne, montrait un orgueil qui accompagne trop souvent la gloire militaire. En vain le vieux Parménion, son père, lui disait : « Mon fils, fais-toi plus petit; » il humiliait ses rivaux par sa jactance, et frondait même souvent les opérations et les actes du roi.

Ses ennemis profitèrent de ses imprudences pour le rendre suspect; ils l'accusèrent de conspiration. Alexandre, oubliant ses services, le fit mourir.

Il est rare qu'un crime n'en enfante pas d'autres : il craignit que Parménion ne vengeât son fils. La vertu, la vieillesse, la fidélité, les talents militaires de cet illustre général, loin d'arrêter la violence du roi, l'affermirent dans sa barbare résolution de se défaire d'un grand homme dont il redoutait le crédit sur l'armée.

Les moyens furent aussi odieux que l'action : Parménion commandait dans une grande province; les trésors de l'armée étaient commis à sa garde; il fallait le surprendre, et le roi déguisa ses projets comme aurait fait un vulgaire conspirateur.

Il lui envoya un officier avec une dépêche remplie d'expressions amicales; et, tandis que ce noble vieillard lisait la lettre et adressait des vœux au ciel pour la conservation du roi, il fut poignardé.

Ainsi le caractère d'Alexandre changeait comme ses mœurs, et les vieux soldats disaient avec raison qu'il était devenu semblable aux satrapes de Darius; mais ce qui ne changea jamais en lui, ce fut son ardeur pour les conquêtes et son infatigable activité.

La Sogdiane se révolta : il la soumit. La Bactriane, dont les peuples guerriers lui opposèrent une plus longue résistance, finit par reconnaître ses lois. Arrivé aux extrémités septentrionales de l'empire, il bâtit une ville sur le fleuve Yaxarte, et lui donna son nom.

Les Scythes, inquiets de son approche, lui envoyèrent des ambassadeurs qui lui firent une harangue devenue célèbre par sa franchise hardie, noble et simple. « Toi qui te vantes, lui dirent-ils,
» d'exterminer les brigands, tu es le plus grand de
» tous : tu combats les peuples qui ne t'attaquent
» point; tu pilles les nations vaincues. N'est-il pas
» permis à ceux qui vivent dans nos forêts d'ignorer
» qui tu es et d'où tu viens? Si tu es un dieu, fais
» du bien aux mortels; si tu n'es qu'un homme,
» respecte les droits des hommes. »

Alexandre répondit avec fierté et concision qu'il userait de sa fortune. Il franchit le fleuve, battit les Scythes; et, comme ces peuples avaient été jusque-là invaincus, cette victoire fit regarder les Macédoniens comme invincibles.

L'honneur du triomphe était le seul but de cette agression. Alexandre, satisfait de l'avoir remporté, conclut la paix avec les Scythes.

Il reçut alors un renfort de seize mille hommes de la Macédoine, et acheva de soumettre tous les peuples de l'empire de Perse. Les Massagètes furent les derniers vaincus. Lorsqu'il était dans leur pays, il signala son courage et sa force en tuant un lion qui s'élançait sur lui.

Après tant de travaux on aurait plus loué que blâmé un repos nécessaire; mais il rendit le sien honteux par les débauches auxquelles il s'abandonna.

Dans un festin où le vin troublait sa raison, Clitus, son compagnon d'armes, son ami, et frère de la femme qui l'avait allaité, dénigra ses exploits, élevant ses propres actions au-dessus de celles du roi. Alexandre le reprit aigrement de cette insolence. Clitus, irrité, lui reprocha son ingratitude. rappelant imprudemment les services et le sort de Philotas et de Parménion. Le roi, qui pouvait à peine se contenir, lui ordonna de sortir de table, et l'appela traître et lâche. Alors Clitus, perdant toute mesure : « Ce sont cependant, lui dit-il, ces » hommes que vous appelez lâches qui vous ont » fait remporter toutes vos victoires; c'est cette » main même que vous insultez qui a sauvé vos » jours sur les bords du Granique, lorsque vous » présentiez le dos au fer de Spitridate : mais vous » n'êtes pas fait pour entendre la vérité; vous ne » devez vivre qu'avec les Barbares qui vous adorent, » et qui se prosternent devant votre robe persane. »

En vain à ces mots les courtisans voulurent s'opposer à la fureur d'Alexandre; il saisit une javeline, et la plongea dans le corps de Clitus en s'écriant : « Va trouver maintenant Attale, Philippe et « Parménion! »

Le crime commis dissipa tout à coup l'ivresse : le roi, voyant Clitus mort, fut saisi d'horreur; il se jeta sur son corps, et voulut se percer de la javeline qui l'avait tué. Ses amis l'emportèrent dans son

palais; il y resta deux jours couché sur la terre, faisant retentir l'air de ses cris, de ses sanglots, et décidé à se laisser mourir de faim.

Le devin Aristandre lui rappela les oracles des dieux et les hautes destinées qu'il devait accomplir. Callisthène, parent d'Aristote, s'efforça d'opposer à un désespoir inutile les principes de la sagesse. Le philosophe Anaxarque employa pour le consoler une odieuse et basse flatterie, en lui disant qu'un roi était la loi vivante de son peuple et le maître absolu des jours de ses sujets. Enfin les Macédoniens, trop touchés peut-être de son repentir, se rendirent complices de ce meurtre en déclarant par un décret que Clitus avait mérité son châtiment.

L'ambition, plus puissante que la flatterie sur l'ame d'Alexandre, pouvait seule le distraire de son juste chagrin; et, pour fuir ses remords, il ne s'occupa qu'à étendre sa gloire ternie : il résolut donc la conquête de l'Inde.

Son armée, en partant pour cette expédition, quitta la simplicité grecque pour étaler le luxe oriental : les boucliers des soldats étaient garnis de lames d'argent; l'or brillait sur leurs cuirasses et sur les brides des coursiers.

Peu satisfait d'être adoré par les Barbares, Alexandre voulut engager les Grecs à lui rendre les honneurs divins; mais le philosophe Callisthène repoussa avec fermeté ses insinuations, refusa d'imiter

les Perses, soutint que, s'ils adoraient des mortels, les vainqueurs ne devaient pas se soumettre aux lois des vaincus, et qu'on devait suivre l'antique usage de la Grèce, qui n'avait décerné les honneurs divins à Hercule et à Bacchus qu'après leur mort.

Le noble courage de Callisthène ne tarda pas à être puni; on l'enveloppa dans une conspiration formée contre Alexandre, qui ordonna sa mort.

Dès que le roi entra dans les Indes, les petits princes de cette contrée se rangèrent sous ses lois : cependant quelques villes lui résistèrent; au siége de Mazague, atteint d'une flèche, il avoua que la douleur lui faisait sentir qu'il n'était pas un dieu.

Taxile, un des plus grands rois du pays, acheta l'amitié d'Alexandre aux dépens de l'honneur de son trône, et lui soumit ses états et son armée. Porus, plus courageux, défendit son indépendance, et se présenta avec de nombreuses troupes sur les bords de l'Hydaspe pour combattre le conquérant de l'Asie.

Alexandre employa d'abord la ruse afin de triompher de cet ennemi : il fit revêtir de son armure Cratère, un de ses officiers; ce faux Alexandre, suivi d'un grand cortége et de quelques troupes, fixait l'attention de Porus sur un point du fleuve, tandis que le roi, à la tête de sa cavalerie, le traversait dans un autre endroit. Une affreuse tempête

rendit ce passage très-périlleux, et ce fut alors qu'Alexandre, au moment d'être englouti par les flots, ou jeté au milieu des ennemis, s'écria : « Athé-» niens, pourriez-vous croire que je m'expose à tant » de dangers pour mériter vos éloges? »

Les Grecs vainquirent l'orage et le fleuve; leur armée déployée dans la plaine attaqua vivement les Indiens. Ceux-ci opposèrent vainement leur foule intrépide, mais sans ordre, à la tactique savante et à la discipline des Macédoniens; les éléphants, qui faisaient leur principale force, blessés par les traits des Grecs, retournaient avec furie dans les rangs des Barbares qu'ils écrasaient sous leurs pieds.

Après un affreux carnage, la déroute devint complète. Porus combattit le dernier. Le sort trompa son courage : il voulait mourir; il fut blessé et pris. « Comment veux-tu, lui dit Alexandre, que » je te traite? — En roi! » répliqua le fier Indien. Cette noble réponse lui valut la restitution de ses états et l'amitié d'Alexandre.

Après ce triomphe, le héros macédonien satisfit sa curiosité en s'instruisant des lois de ces peuples et de la religion des brachmanes.

Ils ne mangeaient point de chair, ne buvaient que de l'eau, priaient jour et nuit, croyaient à la création et à la fin du monde, à l'immortalité de l'ame et à la métempsycose. L'un d'eux, Calanus, s'attacha à sa fortune, et le suivit.

Le monde ne suffisait point aux désirs d'Alexandre; mais le terme de la patience des Grecs et des Macédoniens était arrivé; ils refusèrent de le suivre plus loin : tout avait cédé à son courage; son armée seule l'arrêta. En vain il employa tour à tour les prières et les menaces; la révolte devint générale, et d'autant plus difficile à vaincre, qu'on lui opposait, non des armes, mais des larmes.

Tous étaient décidés à résister; aucun n'osait élever la voix : enfin, un vieux guerrier prit la parole avec une noble hardiesse, et fit un tableau si pathétique des travaux et des fatigues de ses braves compagnons, qui montraient en soupirant leurs nombreuses cicatrices, qu'Alexandre, vaincu, obéit au vœu général, et ordonna la retraite.

Il descendit l'Hydaspe, et soutint encore beaucoup de combats avant d'arriver sur le bord de la mer. Aussi impétueux que dans sa première jeunesse, il franchit seul les remparts de la ville des Oxidraques : adossé à un arbre, et combattant seul une foule d'ennemis, il tomba percé d'un coup de lance, et allait périr victime de sa témérité, lorsque ses soldats, furieux, enfoncèrent les portes de la ville, et l'arrachèrent à ce péril imminent.

Néarque, d'après ses ordres, ramena la flotte en Perse. Pour lui, à la tête de son armée, il revint dans la Babylonie par la Gédrosie et la Carmanie.

La fatigue et l'intempérie du climat détruisirent les trois quarts de ses troupes.

De retour dans son empire, il imita dans sa marche le triomphe de Bacchus. On avait placé sur des chars des tentes ornées de guirlandes et de fleurs : il y passait les jours et les nuits en festins. Des arbres, ployés en berceaux, ombrageaient sa route, couverte de tapis et de branchages. Des tonneaux de vin défoncés étaient placés devant toutes les portes des maisons. Un grand nombre de bacchantes, les cheveux épars, accompagnaient la marche; l'air retentissait de leurs cris et du son des instruments.

Pendant l'absence du roi, les gouverneurs des provinces avaient commis de grands excès : il prouva sa justice, et satisfit le peuple en les punissant. Mais, d'un autre côté, livré aux conseils de l'eunuque Bagoas, il fit périr sans jugement le satrape de Posagarde, accusé faussement d'avoir pillé le tombeau de Cyrus. L'Indien Calanus, las de la vie, se brûla dans cette ville : on prétendit qu'il avait annoncé la mort prochaine du roi, qui, pour célébrer ses funérailles, donna un grand festin, où quarante convives moururent de leurs excès.

Ce fut dans ce temps qu'Alexandre épousa Statira, fille de Darius : il avait précédemment pris pour femme Barsine, veuve de Memnon, et Roxane, fille d'un satrape. Comme il voulait consolider

l'union et la tranquillité des divers peuples soumis à son obéissance, il fit épouser à ses officiers les filles des meilleures familles de Perse.

Il passa en revue trente mille jeunes Persans, armés, disciplinés comme les Macédoniens, et qu'il destinait à remplacer ses vieux soldats. Après avoir rétabli l'ordre dans les provinces, il reprit la route de Babylone.

Harpalus, chargé de ce gouvernement, et qui s'était enrichi par ses exactions, craignait un juste châtiment; il se sauva à Athènes avec cinq mille talents. Antipater exigeait qu'on le lui livrât. Harpalus offrit à Phocion cinq cents talents pour obtenir son appui : il fut refusé avec dédain.

Plusieurs historiens prétendent que Démosthène, qui devait parler contre lui, se laissa séduire par l'offre d'une coupe magnifique et de vingt talents. Un mal de gorge violent lui servit, dit-on, de prétexte pour ne pas monter à la tribune. L'un de ses rivaux le railla sur cet accident soudain, et se servit d'un jeu de mots signifiant que la coupe, et non l'esquinancie, l'empêchait de parler. Démosthène, disent ces historiens, craignant le courroux du peuple, s'exila à Trézène. Pausanias révoque ce ait en doute. La noble résistance de cet orateur contre la puissance de Philippe et d'Alexandre, réfute encore mieux cette fable.

Alexandre voulut envoyer les Macédoniens dans

leur patrie : cette faveur leur parut une injure ; ils se révoltèrent, et le roi eut besoin de toute sa fermeté et de quelques actes de rigueur pour étouffer la sédition.

Antipater donnait de l'ombrage au roi ; il le rappela de Macédoine, et lui préparait peut-être le sort de Parménion : jamais pourtant il n'aurait dû lui paraître plus nécessaire de conserver ses anciens amis. Le plus cher de tous, Éphestion, mourut dans ce temps à Ecbatane. La douleur du roi fut excessive comme toutes ses passions, et, lorsqu'il revint dans sa capitale, il ordonna des jeux en son honneur, et lui fit faire des funérailles qui surpassèrent en magnificence celles des plus grands monarques. Son catafalque avait cent quatre-vingt-quinze pieds de haut ; la dépense s'éleva à trente-six millions; et, non content d'immortaliser son ami, il lui éleva des temples, et voulut le faire adorer comme un dieu.

Aux portes de Babylone, il fut arrêté par les prédictions des Chaldéens, qui lui annonçaient que cette ville serait son tombeau. Les ames les plus fortes ne sont pas toujours à l'abri des faiblesses de la superstition ; et c'était un étrange spectacle que de voir le conquérant du monde, troublé par des terreurs, effrayé par des oracles, errer incertain autour de Babylone, et craignant de s'exposer à la mort qu'il avait tant de fois bravée.

Enfin le désir de jouir des hommages qui l'attendaient dans cette capitale l'emporta sur la crainte. Arrivé dans son palais, il y reçut des ambassadeurs de presque tous les peuples de l'Europe et de l'Asie. Les députés de Corinthe lui offrirent, au nom de cette ville, le droit de bourgeoisie. Cette offre le fit d'abord sourire; mais, comme il apprit qu'Hercule seul avait obtenu ce privilége avant lui, il l'accepta avec joie.

Après s'être quelque temps occupé de l'exécution de ses plans pour l'embellissement de Babylone, il fit des préparatifs pour de nouvelles conquêtes. Ses mémoires, trouvés après sa mort, prouvent qu'il voulait porter ses armes en Italie, en Sicile, dans les murs de Carthage, et jusqu'aux colonnes d'Hercule.

Le succès de Néarque et le souvenir des découvertes des Phéniciens lui avaient même, dit-on, inspiré le désir de faire, avec sa flotte, le tour de l'Afrique; mais le sort arrêta tout à coup ses projets en terminant ses jours.

Au milieu d'un grand festin, après avoir vidé plusieurs fois la coupe d'Hercule, qui tenait plusieurs pintes, il perdit connaissance, et fut attaqué par une fièvre dont la violence résista à tout l'art des médecins. Réduit en peu de jours à l'extrémité, il donna son anneau à Perdiccas, et fit défiler devant son lit tous ses vieux soldats.

Leurs gémissements furent la plus éloquente oraison funèbre. On lui demandait à qui il laissait l'empire : « Au plus digne, répondit-il, et je prévois » que vos discordes honoreront ma mémoire par » d'étranges jeux funèbres. — Quand voulez-vous, » lui dirent ses généraux, qu'on vous rende les » honneurs divins ?—Lorsque vous serez heureux. » Après avoir prononcé ces derniers mots il mourut, l'an du monde 3683, la première année de la 114e olympiade.

Plusieurs historiens assurent qu'Antipater, rappelé par Alexandre, et craignant sa rigueur, le fit empoisonner par Cassandre et par Iolas, ses fils. D'autres soutiennent que sa mort fut le fruit naturel de ses excès : pour appuyer leur opinion, ils rapportent que, malgré la chaleur du climat, son corps resta plusieurs jours exposé sans se corrompre.

Les Macédoniens regrettèrent son génie, les Perses sa douceur. Tous frémirent des troubles que devait exciter le partage de sa succession. Sisygambis, plus affligée de sa mort qu'elle ne l'avait été de celle de Darius, refusa toute consolation, et se laissa mourir de faim.

Nul homme ne répandit plus d'éclat sur la terre. Son nom célèbre a traversé les siècles. Sa magnanimité, la force de son courage, l'étendue de son esprit et son extrême audace excitent encore l'admi-

ration. En vain Tite-Live, qui ne voulait pas qu'un Grec eût acquis plus de gloire que les Romains, attribue la plupart de ses succès à la faiblesse et aux fautes de ses ennemis; on ne peut refuser à Alexandre les plus grands talents et une habileté égale à son ambition. L'excès fut le défaut de ses grandes qualités.

Alexandre offre au jugement de l'histoire deux hommes différents et presque opposés. Avant la prise de Babylone, elle peut louer un prince prudent, libéral et tempérant, philosophe, clément, protecteur de l'indépendance des Grecs, et vengeur de leur gloire; mais lorsque, enivré par la fortune, assis sur le trône de Xercès, il se fut revêtu de la robe des Perses, de l'orgueil des satrapes et des vices des courtisanes, elle ne nous montre plus qu'un roi ingrat, qu'un despote sanguinaire, qu'un homme faible et superstitieux, et qu'un insensé dont la ruine du monde n'aurait pu satisfaire la folle ambition.

TABLEAU LITTÉRAIRE DE LA GRÈCE

PENDANT LE TROISIÈME AGE.

Hommes illustres de la Grèce. — Pindare. — Eschyle. — Sophocle. — Euripide. — Aristophane. — Anaxagore. — Empédocle. — Hérodote. — Thucydide. — Ctésias. — Xénophon. — Platon. — Aristote. — Xénocrate. — Diogène. — Zénon. — Épicure. — Pyrrhon. — Aristippe. — Ménandre. — Phidias. — Méton. — Polygnote. — Zeuxis. — Protogène. — Praxitèle. — Polyclète. — Apelle. — Lysippe.

Nous avons vu la Grèce, dans ce troisième âge, briller de l'éclat de sa jeunesse, déployer la force de sa maturité, et nous montrer enfin de tristes signes de sa vieillesse et de funestes présages de sa décadence.

Puissantes par leurs vertus, riches par leur industrie, invincibles par leur amour pour la liberté, toutes les républiques grecques, rivales de gloire, et réunies par leur dévouement à la commune patrie, bravèrent, défirent les armées des deux plus grands monarques de l'Asie; et la Grèce prouva qu'elle contenait plus de héros que Suze, Persépolis et Babylone ne renfermaient de satrapes, de courtisans et d'esclaves.

Tout était légitime dans la cause, tout fut grand et pur dans le triomphe; mais l'orgueil de la victoire fit naître l'ambition. Athènes et Sparte, ne sentant plus le besoin de se défendre, conçurent le désir de dominer. La discorde, la jalousie, la haine détruisirent l'esprit public. La richesse, produite par les conquêtes, corrompit les mœurs. Les Grecs, non-seulement souffrirent, mais appelèrent l'intervention de l'ennemi commun dans leurs différends; et les rois de Perse remportèrent, par l'intrigue et par la corruption, des victoires que n'auraient pu obtenir leurs armes.

Cependant les talents, les sciences, les arts firent toujours de rapides progrès; mais ils contribuèrent à l'amollissement des mœurs; et comme les vertus mâles des anciens temps s'affaiblissaient de jour en jour, on sacrifia les devoirs aux plaisirs; on ne rivalisa plus de gloire, mais de luxe. La vanité remplaça la fierté; la passion pour les jeux et pour les théâtres devint telle qu'on y sacrifia les besoins des armées et les trésors des états.

L'amour de la patrie retentissait encore à la tribune dans les harangues des orateurs, mais on ne courait plus avec la même ardeur pour la défendre.

Lorsque la monarchie macédonienne, se levant tout à coup, menaça la liberté de la Grèce, les craintes, les jalousies empêchèrent la réunion des peu-

ples. Le fer de Philippe rencontra peu d'obstacles; son or trouva partout des partisans. Le souvenir de l'ancienne gloire et la haine de l'oppression firent tenter quelques efforts partiels; mais une seule défaite découragea les descendants des héros de Salamine, de Marathon et de Platée; et toute la Grèce, soumise à la domination réelle d'Alexandre, reçut avec transport l'ombre de la liberté que lui laissait un vain décret en échange du sacrifice de son indépendance.

Tandis que le conquérant de l'Asie parcourait l'Orient, les Grecs jouirent d'un profond repos; Sparte leva seule un moment l'étendard de la liberté; mais on le vit aussitôt abattu qu'arboré; et la Grèce ne fut, pendant le règne du héros macédonien, que le théâtre paisible des arts, des sciences, des lettres, des jeux et des plaisirs.

Cette dernière partie du troisième âge était encore brillante : la puissance avait disparu; la renommée restait : on avait moins de grandeur, mais plus de repos. La Grèce avait cessé de porter au loin ses armes; mais de toutes parts on accourait dans cette heureuse contrée pour assister à ses jeux, pour admirer ses poètes et ses artistes, pour consulter ses philosophes et pour s'enrichir de ses lumières. C'est ainsi qu'elle se préparait une nouvelle domination qui survécut longtemps à sa ruine : elle devint l'école du monde, le centre des lumières et de

la civilisation; et les Grecs se firent admirer par leur urbanité, par leur philosophie, par leur éloquence et par leurs chefs-d'œuvre, autant qu'ils l'avaient été jadis par leurs vertus et par leurs exploits.

Mais, avant de parvenir à cet empire si doux, ils eurent à soutenir de longs et de terribles orages : ils avaient perdu leur puissance; la mort d'Alexandre leur enleva leur tranquillité.

Les tyrans qui lui succédèrent, sans le remplacer, ne respectèrent plus le fantôme de liberté que le héros macédonien leur laissa; ils violèrent tous les droits et renversèrent toutes les institutions : leurs discordes sanglantes répandirent sur ces belles contrées tous les maux de la guerre civile et de la tyrannie. Quelques étincelles de liberté éclatèrent encore au milieu de ces excès; mais cette lueur passagère s'éteignit bientôt sous les foudres romaines.

Les nouveaux maîtres du monde rendirent enfin la tranquillité à la Grèce : ces fiers conquérants respectèrent l'antique gloire du peuple conquis, et les vainqueurs devinrent les disciples des vaincus; ils adoucirent leur joug, et leur conservèrent les formes de la liberté.

Avant de passer à l'histoire de ce quatrième âge qui vit périr l'indépendance des Grecs, jetons encore un dernier regard sur l'époque glorieuse que

nous venons de parcourir. Les événements nous ont fait connaître les guerriers et les orateurs qui l'illustrèrent ; donnons à présent quelque idée des poètes, des philosophes, des historiens et des artistes qui contribuèrent autant qu'eux à immortaliser leur patrie.

Pindare, de Thèbes, fut le premier des poètes lyriques ; il est encore le plus fameux ; personne ne l'égalait en force, en élévation, en harmonie. Couronné souvent dans les fêtes de la Grèce, son génie recevait les hommages qu'on n'accorde ordinairement qu'à la puissance. Aux jeux publics de Delphes, on lui avait assigné une place distinguée ; il s'y asseyait sur une sorte de trône, et charmait l'assemblée par les accords de sa lyre.

Ce grand poète eut cependant un rival redoutable ; ce fut une femme thébaine, nommée Corinne, qui lui disputa cinq fois le prix. Malgré leur admiration pour Pindare, les Thébains le condamnèrent à l'amende pour avoir célébré dans ses vers la gloire d'Athènes, leur ennemie. Il vivait du temps de Xercès.

Eschyle, d'Athènes, perfectionna la tragédie que Thespis avait inventée. Nous en avons déjà parlé, parce qu'il brillait dans le second âge.

Sophocle, d'Athènes, naquit vingt-sept ans après

Eschyle et quatorze ans avant Euripide; il se distingua d'abord dans les emplois civils et militaires, et son génie tragique l'immortalisa. A quatre-vingts ans, accusé par un fils ingrat qui voulait le faire interdire et le disait privé de sa raison, il lut devant le peuple sa tragédie d'*OEdipe à Colone*, nouvellement achevée. Les juges, indignés, reconnurent ses droits, et le reconduisirent en triomphe chez lui.

Son rival Euripide, qui lui avait disputé constamment la palme tragique, mourut avant lui. Sophocle, au-dessus de la jalousie, parut dans l'assemblée publique en habits de deuil.

A l'âge de vingt-huit ans, il avait concouru avec Eschyle pour le prix de la tragédie. Les juges et les spectateurs, divisés, ne pouvaient se réunir pour prononcer l'arrêt. Cette lutte dégénérait en tumulte : le célèbre Cimon et dix généraux, qui venaient de remporter une grande victoire, furent choisis pour arbitres, et donnèrent le prix à Sophocle. Eschyle, ne pouvant se consoler de sa défaite, s'exila en Sicile. Sophocle termina ses jours à quatre-vingt-onze ans.

Euripide fut aussi l'ornement d'Athènes, sa patrie. Ce serait peut-être assez pour sa gloire de dire qu'il était l'ami de Socrate et le digne rival de Sophocle. On trouve moins de force et d'élévation dans ses écrits que dans ceux de son antagoniste;

mais son style a plus de grace et de délicatesse. Sa morale était pure comme son langage ; il disait en beaux vers de grandes vérités aux rois et aux peuples, ainsi que son ami le poète Agathon.

Celui-ci rappelait à Archélaüs qu'un roi doit principalement se souvenir de trois choses : « Qu'il » gouverne les hommes ; qu'il doit les gouverner » suivant les lois ; qu'il ne les gouvernera pas tou- » jours. »

Le roi de Macédoine, Archélaüs, fit des reproches à Euripide, parce qu'il n'était pas venu, le jour de sa naissance, lui offrir, selon l'usage, quelques présents. Euripide, qui ne sollicitait jamais de grace, lui dit : « Quand le pauvre donne, il de- « mande. » Il mourut à soixante-seize ans, en Macédoine. Ses concitoyens demandèrent qu'on transportât son corps à Athènes; mais Archélaüs voulut le garder, et lui fit élever un magnifique tombeau.

Après la mort de ces trois grands poètes tragiques, Aristophane, leur contemporain, supposa, dans une de ses comédies, qu'aux enfers on trouvait un trône destiné aux poètes les plus célèbres, mais qu'ils étaient obligés de le céder lorsqu'il survenait un talent supérieur. Eschyle occupait ce trône tragique : Euripide veut s'en emparer ; Sophocle le leur dispute. Les concurrents combattent avec les traits de la satire : Bacchus, descendu dans cet instant aux enfers avec l'intention de ramener sur

la terre le meilleur auteur tragique, et de consoler Athènes des mauvaises tragédies dont son théâtre se voyait inondé, juge le différend, assigne à Eschyle le premier rang, le second à Sophocle, le troisième à Euripide, et conformément à cet arrêt, ramène Eschyle à la lumière.

Ce jugement d'Aristophane, souvent combattu depuis, était alors conforme à l'opinion des Athéniens. Ce qui paraît certain, c'est qu'Eschyle avait plus d'élévation, de force et d'enflure; Sophocle plus de perfection; Euripide plus de naturel. « Le » premier, dit Aristote, peignait les hommes plus » grands qu'ils ne peuvent être; Sophocle comme » ils devraient être; Euripide tels qu'ils sont. »

Aristophane, le plus célèbre, le plus mordant et le plus licencieux des poètes comiques, vivait à Athènes dans le beau siècle de Périclès. Il fit oublier ses prédécesseurs, Magnès, Cratinus, Cratès, Eupolis. Il tempéra le fiel de Cratinus par la grace d'Eupolis : traitant dans ses allégories les intérêts les plus importants de la république, il attaquait dans ses satires les intrigues du sénat, la corruption des magistrats, la jalousie des généraux, l'orgueil des philosophes et la versatilité du peuple.

Quelquefois on voulut réprimer la licence du théâtre, mais la passion populaire l'emporta souvent sur l'autorité. Les poètes comiques furent

enfin ramenés à la bienséance par l'exemple d'Anaxandride, condamné à mourir de faim pour avoir parodié insolemment des vers d'Euripide. Le poète tragique avait dit : « La nature donne ses ordres, » et s'inquiète peu des lois qui la contrarient. » Anaxandride appliqua au peuple d'Athènes ce qu'Euripide disait de la nature.

Anaxagore, disciple de Thalès, enseigna le premier la philosophie aux Athéniens : il distingua l'esprit de la matière, et reconnut positivement une intelligence suprême qui organise, anime et conserve tout. Il fut exilé comme impie, pour avoir dit que la lune n'était pas une divinité, mais une terre semblable à la nôtre.

Empédocle, d'Agrigente, orna les matières les plus abstraites du charme de la poésie. Sa patrie lui offrait la couronne; il lui préféra la liberté, et il établit l'égalité parmi ses concitoyens. Il disait aux Agrigentins : « Vous courez après les plaisirs » comme si vous deviez mourir demain, et vous » bâtissez vos palais comme si vous ne deviez ja- » mais mourir. »

Son talent le rapprochait d'Homère. Il illustra sa patrie par ses lois, et la philosophie par ses écrits. Son poème de *la Nature* fut son plus bel ouvrage : il y dit que Dieu, intelligence suprême, source

de la vérité, ne peut être conçu que par l'esprit.

Hérodote, d'Halicarnasse, regardé comme le père de l'histoire, en fit le premier une générale. Les temps barbares qu'il décrivit présentaient d'affreux tableaux : partout il avait à peindre le crime triomphant, la vertu persécutée, la liberté opprimée, et la terre inondée de sang par la tyrannie; il adoucit l'horreur de ces peintures par les charmes de son style; et son ouvrage, couronné aux jeux olympiques, occupa presque le même rang que l'*Iliade* parmi les chefs-d'œuvre de l'esprit humain.

Les troubles de sa patrie et les discordes des Grecs le forcèrent à finir ses jours en Italie.

Thucydide, plus jeune de treize ans qu'Hérodote, commanda les armées athéniennes avec gloire, et lutta contre la puissance de Périclès; mais, n'ayant pu prévenir la surprise d'Amphipolis, dont s'emparèrent les Lacédémoniens sous les ordres de Brasidas, il fut banni. Nous devons à cet exil de vingt ans l'histoire de la guerre du Péloponèse.

La sagesse, l'austère gravité de l'auteur et son amour pour la vérité se montrent dans cet ouvrage. Thucydide aimait mieux instruire que plaire : on ne trouve point dans son histoire les images et les graces de celle d'Hérodote; mais aussi jamais la vérité ne s'y montre altérée par des fables.

Son style concis est quelquefois trop dur; mais, ce qui est digne de remarque, c'est que dans son livre il ne dit qu'un mot de son exil, sans se défendre et sans se plaindre.

Ctésias, de Cnide, autre historien célèbre, fut le médecin d'Artaxerce. Il raconta les événements dont il avait été témoin, et ce qu'il avait lu dans les archives de Suze. La clarté du style était son principal mérite. Aristote doutait de la vérité de ses récits.

Xénophon, Athénien, célèbre par la retraite des dix mille comme par ses écrits, se montra constamment aussi vertueux citoyen qu'habile général. Il n'écrivit sur la politique qu'après avoir observé les gouvernements, étudié les lois, dirigé les affaires; sur l'art militaire qu'après avoir commandé; sur la morale qu'après avoir pratiqué les vertus qu'il enseignait.

Son but était de rendre les hommes meilleurs en les éclairant. Peu de temps avant la bataille de Mantinée, il se retira à Corinthe, et revint ensuite finir ses jours à Scillonte.

Platon, disciple de Socrate, voyagea en Égypte. Les prêtres lui firent connaître leur histoire, leur philosophie et leurs antiques lois. On croit qu'il avait connu aussi les livres de Moïse.

Son vaste génie embrassa toutes les parties de la philosophie. Il croyait à l'existence d'un Dieu suprême, à l'éternité de l'ame, aux récompenses et aux punitions après la mort. Sa morale était remplie de vérité, sa métaphysique d'imagination, sa législation de chimères sublimes.

Son esprit brillant, son style pur et vraiment attique, la sagesse de ses principes, l'élévation de ses sentiments et l'aménité de son caractère excitèrent l'admiration universelle, et lui firent donner le surnom de *divin*.

Il ne prit point part aux affaires publiques, et leur préféra les lettres. Plusieurs rois, et entre autres Denys, tyran de Syracuse, l'appelèrent près d'eux pour s'éclairer de ses lumières. Il donnait ses leçons à l'extrémité d'un faubourg d'Athènes, dans le jardin d'Académus, d'où son école prit le nom d'*académie*.

Ses disciples formèrent deux sectes : les académiciens, qui continuèrent à enseigner dans son jardin; et les péripatéticiens, qui donnèrent leurs leçons dans le lycée.

Aristote, de Stagire en Macédoine, fut le chef des péripatéticiens. A l'âge de dix-sept ans, il étudia la philosophie à l'école de Platon. Retourné dans la Macédoine, il y jouit d'un grand crédit près du roi Philippe, qui le chargea de l'éducation

d'Alexandre. Après l'avoir achevée, il revint ouvrir son école dans le lycée d'Athènes.

Son génie était d'une vaste étendue : il perfectionna la dialectique; son immense érudition est prouvée par ses nombreux ouvrages qui embrassent toutes les sciences. Sa philosophie, traversant les siècles, et survivant aux ruines d'Athènes et de Rome, fut longtemps la seule doctrine reçue dans les écoles modernes. Ses préceptes étaient regardés comme des oracles, et on s'exposait à être traité comme hérétique en combattant ses erreurs sur la physique, que tant de découvertes nouvelles ont fait reconnaître.

Aristote avait acquis trop de gloire pour échapper à l'envie : on l'accusa d'impiété. Il fut cité en justice par Eurymédon; et, craignant le sort de Socrate, ils se retira dans l'île d'Eubée, où il finit ses jours.

L'indignation que lui causa la mort de Callysthène, et son amitié pour Antipater, le firent soupçonner de complicité avec les meurtriers d'Alexandre ; mais les plus graves historiens révoquent en doute l'empoisonnement de ce prince, et traitent de calomnie l'imputation faite à son instituteur.

XÉNOCRATE, l'un des successeurs de Platon, professait les mêmes principes que son maître, mais avec trop d'austérité dans sa doctrine et de séche-

resse dans son style. Platon l'exhortait souvent à sacrifier aux Graces. Philippe et Alexandre voulurent gagner ce philosophe par leurs largesses; mais ils le trouvèrent incorruptible. On avait une si haute idée de sa probité, qu'étant appelé en témoignage dans une affaire, les juges le dispensèrent du serment, et se contentèrent de sa parole. Il aimait la retraite, et se montrait peu en public. Dans un siècle corrompu, sa vertu fit une telle impression qu'elle arracha au vice quelques jeunes Athéniens.

Diogène, contemporain d'Alexandre, était de la secte des cyniques, dont Antisthène, disciple de Socrate, fut le chef. Ces philosophes menaient une vie dure, n'avaient pour habit qu'un manteau, et portaient une besace, un bâton et une écuelle; ils faisaient consister le bonheur dans l'indépendance, et celle-ci dans la pauvreté. Diogène outra leur système; il méprisait non-seulement les richesses, mais les lois, les bienséances et les usages de la société : ce mépris s'étendait sur tout le genre humain. Ses railleries étaient mordantes, et son effronterie sans bornes. Il marchait nu-pieds, et couchait dans un tonneau.

Lorsque Alexandre arriva à Corinthe, tous les philosophes vinrent lui présenter leurs hommages, Diogène s'en dispensa. Ce monarque alla le voir.

et lui demanda ce qu'il désirait de lui. « Que tu » t'écartes, dit le cynique : ne me cache pas mon » soleil. » Les courtisans se montraient irrités de cette insolence. Le roi sourit, et dit : « Si je n'étais » Alexandre, je voudrais être Diogène. » Leurs vanités s'entendaient.

Ce cynique, plus fou que philosophe, persuadé qu'il était supérieur à l'humanité parce qu'il la dédaignait, se promenait en plein jour avec une lanterne. On lui demanda ce qu'il cherchait : « Un » homme, » répondit-il.

Comme il se vantait de fouler aux pieds les tapis et l'orgueil de Platon, celui-ci répliqua : « Oui, tu » foules mon orgueil avec plus d'orgueil encore. »

On donait à ces prétendus philosophes le nom de *cyniques*, parce qu'ils aboyaient comme les chiens après tout le monde, et n'épargnaient personne.

Zénon, stoïcien, avait été d'abord disciple de Cratès le cynique; mais choqué de l'impudence de cette secte, dont il garda cependant toujours un peu la dureté, il s'attacha à l'école de Xénocrate.

Ses principaux disciples furent Cléanthe, Chrysippe et Possidonius. On les nomma *stoïciens* parce qu'ils donaient leurs leçons sous des galeries ou portiques, en grec *stoa*. Ils méprisaient la volupté, bravaient la douleur, et ne faisaient consister le

bonheur que dans la vertu; ils appelaient *souverain bien* la conformité avec l'ordre, et *mal* ce qui lui était contraire. Leur doctrine pure et sublime entretint la vigueur et l'esprit public chez les peuples qui l'adoptèrent; mais elle était cependant trop austère et trop au-dessus de l'humanité.

Épicure donnait ses leçons à Athènes dans un jardin. Il ne nous reste rien de ses nombreux ouvrages; mais sa grande renommée dure encore. Lucrèce et Cicéron nous ont fait connaître son système développé dans les temps modernes par Gassendi. Opposé aux stoïciens, il faisait consister le mal dans la douleur, et le bonheur dans la volupté. Il attribuait la formation du monde au hasard, et ne croyait pas que les dieux s'occupassent de la terre. Le souverain bien se trouvait selon lui dans le repos et dans l'absence des peines : aussi fit-il de cette impassibilité l'attribut des dieux.

Sa conduite était austère et sa doctrine relâchée. Pour éviter les maux qui suivent les excès, et les peines qui dérivent des vices, on le vit toujours vertueux, tempérant et frugal.

On n'imita point ses vertus; on abusa de son système : et il est bon de remarquer que sa philosophie amollit les mœurs, et corrompit les peuples qui abandonnèrent la doctrine de Zénon pour suivre la sienne.

Pyrrhon, citoyen d'Élide. Sa doctrine était celle du doute ; son école fut appelée *sceptique*. Ce philosophe soutenait qu'il n'existait rien de certain, et qu'on devait toujours suspendre son jugement. Les conséquences de ce système sont très-dangereuses, puisqu'il fait douter de la justice et de la vérité, de l'honnêteté et de l'infamie ; et que, conformément à ces principes, la justice et l'injustice dépendent non de l'ordre éternel établi par Dieu, mais de l'intérêt et des conventions des hommes. Ce système conduisait nécessairement à l'indifférence pour le bien et pour le mal, et à la destruction de tout esprit public ; car il ne peut exister de bons citoyens là où l'on ne croit pas fermement à la vertu.

Aristippe, disciple de Socrate, fut accusé par les stoïciens et les académiciens d'être novateur, et de vouloir établir une alliance monstrueuse entre la vertu et la volupté. Faisant consister le bonheur dans une suite d'impressions douces, il rapportait tout à lui, et ne tenait à l'univers que par son intérêt : les devoirs ne lui paraissaient que des échanges ; il enseignait à respecter les lois pour n'être pas inquiété, et faisait du bien pour en recevoir.

Selon sa doctrine, on devait oublier le passé, ne point craindre l'avenir, et ne penser qu'au présent.

Sa complaisante philosophie lui valut la faveur du tyran de Syracuse, qu'il flatta bassement; et, comme on lui reprochait de s'être mis aux genoux de Denys, afin d'obtenir une grace pour un de ses amis, il répondit : « Est-ce ma faute si cet homme » a les oreilles aux pieds? »

Ménandre était un poète athénien, qui selon le jugement de Quintilien, effaça ses prédécesseurs, et se montra aussi comique qu'Aristophane, avec un goût plus fin et plus délicat.

Phidias. Cet artiste est immortel comme les monuments d'Athènes qu'il dirigea. Ses ouvrages avaient un si grand caractère, que, selon la remarque de Quintilien, il réussit mieux à représenter les dieux que les hommes,

La statue de Minerve, haute de vingt-six coudées, fut son chef-d'œuvre. Il voulait la construire en marbre, et dit au peuple qu'en la faisant ainsi elle durerait plus, et coûterait moins. La vanité du peuple, choquée de cette économie, lui ordonna de se taire, et on décida que la statue serait en or et en ivoire.

Son génie fut la victime de l'envie : on l'accusa de vol et d'impiété; la puissance et l'amitié de Périclès ne le sauvèrent pas de la mort.

Méton, célèbre astronome, dix-mois avant la

guerre du Péloponèse, ayant observé le solstice d'été, produisit une période de dix-neuf années solaires, qui renfermaient deux cent trente-cinq lunaisons, et ramenaient le soleil et la lune à peu près au même point du ciel.

Les auteurs comiques l'attaquèrent vainement dans leurs satires; il obtint un succès éclatant. Les Athéniens gravèrent les points des solstices et des équinoxes sur leurs murs, et fixèrent le commencement de l'année, ainsi que le renouvellement des archontes, à la lune qui suit le solstice d'été.

Polygnote employa son talent à consacrer la gloire de la Grèce : il fut remercié par un décret des amphictyons pour avoir peint dans un portique d'Athènes les événements de la guerre de Troie; on décida qu'il devait être partout nourri gratuitement.

Zeuxis surpassa peut-être tous ses rivaux en force et en coloris : il disait avec fierté qu'il donnait ses ouvrages, parce qu'on ne pouvait pas les payer.

Protogène acquit aussi beaucoup de gloire par ses pinceaux. Il était ami d'Aristote.

Praxitèle fut l'un des plus habiles sculpteurs : son chef-d'œuvre était un Cupidon, dont il fit pré-

sent à la courtisane Phryné. Cette femme, célèbre par sa beauté et par ses vices, s'était engagée à payer la reconstruction de la ville de Thèbes, pourvu qu'on y mît cette inscription : « Alexandre » a détruit Thèbes ; Phryné l'a rebâtie. »

Polyclète se distingua par la beauté de ses statues d'airain.

Apelle, dont le nom retrace la gloire, perfectionna la peinture par ses écrits autant que par ses tableaux : il fit plusieurs portraits d'Alexandre ; le plus admiré était celui qui le représentait un foudre à la main.

Lorsqu'il vint à la cour de Ptolémée, roi d'Égypte, l'envie se déchaîna contre lui ; ses ennemis voulurent le perdre. Revenu à Éphèse, il s'en vengea en composant son fameux tableau de la Calomnie. On dit que sa Vénus sortant de la mer était la plus belle de ses productions.

Lysippe, immortel parmi les sculpteurs, fut un des ornements de Sicyone, sa patrie. Alexandre avait défendu à tout autre qu'à lui de faire sa statue, comme à tout autre qu'à Apelle de peindre son portrait.

Son chef-d'œuvre fut une statue en bronze de ce héros, que dans la suite Néron eut le mauvais goût de vouloir faire dorer.

Nous ne comprenons point dans ce tableau les orateurs célèbres, tels que Périclès, Alcibiade, Démosthène, Eschine, Lycurgue. Dans ces siècles de liberté l'éloquence était le premier moyen pour arriver à la tête des gouvernements, et tous les hommes qu'on vient de nommer se trouvent acteurs principaux dans les événements politiques : ils ont paru assez souvent sur la scène de l'histoire pour n'en pas faire mention dans cette notice.

Le célèbre Pythagore appartient aussi aux mêmes époques; mais, comme législateur et philosophe, il trouvera sa place lorque nous parlerons de la grande Grèce.

QUATRIÈME AGE DE LA GRÈCE.

(An du monde 3683. — Avant Jésus-Christ 321.)

SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

Événements après la mort d'Alexandre. — Ses funérailles. — Règne d'Aridée, frère naturel d'Alexandre. — Régence de Perdiccas. — Sa mort. — Règne d'Antipater. — Armement des Athéniens. — Rappel de Démosthène. — Guerre contre Antipater. — Fuite de Démosthène. — Sa mort. — Soumission d'Athènes à Antipater. — Régence de Polysperchon. — Retour de la reine Olympias en Macédoine. — Accusation contre Phocion. — Sa mort. — Honneurs rendus à sa mémoire. — Gouvernement de Démétrius de Phalère. — Crimes de la reine Olympias. — Sa mort. — Reconstruction de Thèbes par Cassandre. — Troubles à Athènes, causés par Démétrius Poliorcète. — Siége de Rhodes. — Invention d'une machine de guerre. — Bataille d'Ipsus. — Partage de l'empire d'Alexandre. — Prise d'Athènes par Démétrius. — Caractère et exploits de Pyrrhus. — Défaite, fuite et mort de Démétrius. — Arrivée de Pyrrhus à Athènes. — Son départ pour l'Italie. — Sa victoire sur les Romains. — Ses propositions de paix rejetées par le sénat romain. — Son expédition en Sicile. — Son retour en Italie. — Sa défaite et son retour en Épire. — Événements en Macédoine en l'absence de Pyrrhus. — Victoire de Pyrrhus sur les Gaulois. — Guerre de Pyrrhus contre Lacédémone. — Courage des femmes de Sparte. — Armement général de Sparte. — Assaut général. — Mort de Pyrrhus blessé par une femme. — Magnanimité d'Antigone.

Lorsque Alexandre, après avoir traversé la Grèce, la Syrie, la Phénicie, l'Egypte, la Perse et la Médie, se précipitait sur les provinces de l'Inde avec la ra-

pidité d'un torrent, et semblait regarder l'empire du monde comme le prix de la course aux jeux olympiques, plusieurs brachmanes qui se trouvaient sur son passage frappèrent tour à tour la terre de leurs pieds. Alexandre leur ayant demandé la raison de ce mouvement, ils répondirent : « Quelque ambitieux, quelque puissant que soit un » homme pendant sa vie, il ne peut occuper sur la » terre, après sa mort, qu'une place égale à la me» sure de son corps. » On dut se rappeler cette sage réponse dès que le sort eut terminé les jours du conquérant de l'Asie : ce héros, qui remplit l'univers de sa gloire, qui laissait un si grand vide dans le monde, demeura quelques jours isolé sans pouvoir posséder le cercueil qu'il devait occuper; à peine le son de sa voix eut-il cessé de se faire entendre, déjà ses dernières volontés étaient méconnues; déjà sa famille, méprisée, passait sous la dépendance de quelques généraux ambitieux, prêts à dévorer ses dépouilles; et le maître de l'Orient, naguère si terrible, ne présentait plus que la triste image d'un tison éteint au milieu du vaste embrasement qu'il avait causé.

Les dynasties renversées par lui n'existaient plus; les républiques, ployées sous le joug militaire, avaient perdu l'habitude et le prestige de la liberté; Alexandre en mourant laissait les parties de son immense empire sans maître légitime, sans lois

certaines et sans union. Les anciens droits détruits, les nouvelles prétentions élevées, l'orgueil des vainqueurs, la faiblesse des vaincus, la vaillance même des troupes et leur dévouement à différents chefs égaux en talents, en ambition et en courage, ouvraient un champ sans limites à cette anarchie militaire, à ces discordes sanglantes qu'Alexandre avait prévues, et qu'il nommait si justement ses jeux funéraires.

On devait, suivant ses derniers ordres, porter son corps au temple de Jupiter Ammon; mais Antipater le réclamait au nom de la Macédoine; et comme un oracle promettait les plus hautes destinées à la ville qui posséderait ces restes d'un héros, chacun des généraux prétendait les placer dans la partie de l'empire soumise à son pouvoir. Sans cet oracle, qui excitait l'ambition, on se serait plus occupé du trône d'Alexandre que de son tombeau.

Après plusieurs jours d'incertitude et de débats on se décida à suivre les intentions du monarque : on convint que son corps serait conduit en Libye. Les préparatifs de ces pompeuses funérailles durèrent deux années : le char qui le portait et le catafalque eurent une magnificence proportionnée à l'étendue de sa puissance et à l'éclat de sa gloire.

Ptolémée, qui commandait en Égypte, vint le recevoir à la tête d'une armée; mais au lieu de l'envoyer en Libye, il le garda dans la ville d'Alexan-

drie, pour profiter, ainsi que l'Égypte, des promesses de l'oracle.

Aucun des compagnons d'Alexandre n'avait assez de modération pour souffrir un maître, ni assez de prépondérance pour forcer les autres à lui obéir : dans cette position, en attendant que le sort des armes décidât de leurs prétentions, ils convinrent de reconnaître pour roi Aridée, frère naturel d'Alexandre. Ce prince était devenu imbécile par l'effet d'un breuvage que lui avait donné dans sa jeunesse la jalouse et cruelle Olympias, femme du roi Philippe. Perdiccas eut le titre de régent pour gouverner sous le nom de ce fantôme royal, et le régent lui-même n'obtint qu'une puissance fort limitée, et qui devint illusoire par le partage que les généraux se firent des provinces de l'empire, dont ils furent plutôt les maîtres que les gouverneurs.

Nous avons vu dans l'histoire de la Perse les dispositions de ce premier partage, les troubles qui en furent la suite : jamais l'histoire n'offrit de guerres plus cruelles, de traités plus fréquents, d'alliances plus souvent formées et rompues; les peuples infortunés, combattant pour le choix des tyrans, changeaient à chaque instant de lois, de limites et de maîtres. Plusieurs généraux, compris dans le premier partage, disparurent de ce théâtre ensanglanté. Perdiccas périt en faisant la guerre

contre Ptolémée. Eumène tua dans une bataille Python et Néoptolème, et un peu de temps toutes les prétentions diverses furent obligées de céder à la force de quelques chefs plus éminents en richesses, en fortune et en capacité. Ainsi les concurrents se trouvèrent réduits à un petit nombre de princes qui formèrent enfin quatre grandes monarchies. Les nouveaux maîtres de l'Orient étaient Ptolémée en Égypte, Séleucus, Eumène, Léonat, Antigone, Lysimaque et Cratère, qui se disputaient l'Asie.

Antipater gouvernait la Macédoine, et voulait commander à la Grèce. Le titre de régent, qu'il avait obtenu après la mort de Perdiccas, lui faisait même espérer qu'il parviendrait à étendre sa domination sur tous les états d'Alexandre.

Le roi Aridée, qu'on nommait aussi Philippe, vivait sous sa tutelle à Pella. Alexandre laissait plusieurs femmes qui, loin de trouver de puissants protecteurs parmi ses sujets, ne rencontrèrent que d'implacables ennemis. Statira pouvait être enceinte, et donner naissance à un fils qui aurait réuni dans sa personne les droits d'Alexandre et de Darius; Roxane la fit mourir. Roxane elle-même venait de mettre au jour un fils qu'on appela Alexandre; il partagea avec Aridée le titre de roi.

Cette illustre et malheureuse famille n'eut dans ces temps de crimes qu'un appui fidèle; ce fut Eu-

mène, le plus brave, le plus expérimenté, le plus vertueux des généraux macédoniens. Tant qu'il vécut, les enfants d'Alexandre ne restèrent pas tout-à-fait orphelins; mais la guerre leur enleva bientôt cette dernière ressource.

Lorsqu'on apprit dans la Grèce le trépas d'Alexandre, cette nouvelle ressuscita les espérances des amis de la liberté [1] : les Athéniens, toujours prompts et légers, se livrèrent à la joie, se crurent indépendants, et, malgré les conseils prudents de Phocion, levèrent une armée, équipèrent une flotte, et suivirent les avis impétueux de Léosthène qu'ils nommèrent général de leurs troupes.

Démosthène, rappelé de son exil, fut reçu en triomphe : la tribune retentit encore de sa voix éloquente; il exhorta le peuple à soulever toute la Grèce pour défendre son indépendance contre l'ambition d'Antipater. Vainement Phocion lutta contre Démosthène; vainement il voulut faire sentir l'impossibilité de vaincre, avec des forces si peu nombreuses et si divisées, les armées redoutables et aguerries des généraux d'Alexandre; la passion n'écoute pas la sagesse; la guerre fut résolue.

Presque toutes les villes du Péloponèse prirent le parti d'Athènes, et Léosthène se trouva à la tête d'une armée considérable.

[1] An du monde 3681. — Avant Jésus-Christ 323.

Antipater, instruit de ces événements, crut que, sans attendre des renforts d'Asie, il devait, par sa rapidité, dissiper cette insurrection dès sa naissance : il entra en Thessalie n'ayant que treize mille Macédoniens et six cents chevaux ; sa flotte, de cent dix galères, suivait la côte. Léosthène lui livra bataille et le défit[1]. L'année suivante, les Athéniens lui firent encore éprouver un échec, et le forcèrent de se renfermer dans la ville de Lamia qu'ils assiégèrent. Ayant reçu un secours conduit par Léonat, il tenta de nouveau le sort des armes : les Grecs remportèrent la victoire. Léonat périt ; Antipater, capitula ; rendit Lamia aux alliés, et, se retirant avec ses troupes, évita prudemment toute action jusqu'à l'arrivée de Cratère, qui venait d'Asie à son secours.

Ces avantages enivraient d'orgueil le peuple athénien : Phocion seul, prévoyant les suites de cette guerre, disait souvent : « Quand cesserons-nous » donc de vaincre ? » Ces craintes ne tardèrent pas à être justifiées : les forces d'Antipater s'élevèrent, par l'arrivée de Cratère, à quarante-huit mille hommes ; les alliés n'en avaient que vingt-huit mille. Malgré cette supériorité, ils attaquèrent l'ennemi avec courage, mais sans discipline. La terrible phalange rompit leurs rangs et les mit en déroute. Ils

[1] An du monde 3683. — Avant Jésus-Christ 321.

proposèrent la paix : Antipater, aussi rusé que brave, répondit qu'il voulait traiter séparément avec chaque ville. L'union seule faisait la force des alliés; cet artifice la rompit. Les intérêts se divisèrent; chaque ville rappela ses troupes, et ne s'occupa plus qu'à obtenir pour elle-même des conditions favorables. Antipater s'approcha successivement de toutes ces cités qui s'accommodèrent avec lui, et livrèrent Athènes à sa vengeance.

Les Athéniens, abandonnés, passèrent, selon leur coutume, de l'arrogance à l'abattement. Antipater était parti de Thèbes, et s'avançait sur eux; ils lui envoyèrent Phocion, qu'il estimait, et le chargèrent de désarmer son courroux. Phocion sauva sans doute Athènes d'une ruine qui paraissait inévitable; mais ses efforts ne purent empêcher Antipater d'exiger de dures conditions. Ce prince lui disait : « Je ferai pour vous, Phocion, tout ce qui » ne sera pas incompatible avec ma sûreté et même » avec la vôtre; mais il faut bien garantir mon au- » torité et votre vie de l'inconstance de ce peuple » remuant. » Il exigea donc qu'on lui livrât Démosthène et Hypéride, qu'on rétablît l'aristocratie dans Athènes, qu'on reçût dans la citadelle une garnison macédonienne, et qu'on payât les frais de la guerre.

Démosthène et Hypéride, instruits de leur sort, prirent la fuite. Archyas, envoyé à leur poursuite,

trouva Hypéride à Égine, l'arracha du temple où il s'était refugié, et le remit dans les mains d'Antipater qui le fit mourir.

Démosthène, arrivé dans l'île de Calaurie, cherchait un asile près des autels de Neptune : Archyas l'engagea vainement à se confier à la clémence d'Antipater; cet homme illustre, démêlant l'artifice, voulut mourir libre, et s'empoisonna.

Les Athéniens décrétèrent que l'aîné de sa famille serait toujours nourri dans le prytanée aux dépens du public. Ils élevèrent une statue à cet orateur célèbre, et firent écrire au bas ces paroles : « Démosthène, si ta force eût égalé ton génie et ton » éloquence, jamais le Mars macédonien n'eût » triomphé de la Grèce. »

Athènes se soumit au pouvoir d'Antipater. Phocion fut chargé de la gouverner; il adoucit ce joug par ses vertus : sévère et juste, il rappela les bannis, mit en place les citoyens honnêtes, comprima les factieux; et, s'il ne put rendre la liberté à sa patrie, il la fit jouir des avantages de l'ordre et de la paix.

On sentit alors le vif regret de ne l'avoir pas écouté lorsqu'il combattait les projets de Léosthène. « Ces orateurs superbes et présomptueux, disait » Phocion, ressemblent aux cyprès; ils sont hauts » et ne portent point de fruits. » Et comme on lui demandait dans quelles circonstances plus favora-

bles il conseillerait la guerre, il répondit : « Je la
» conseillerai quand je verrai les jeunes gens déci-
» dés à garder leurs rangs, les riches à contribuer
» volontairement, et les orateurs à ne pas se laisser
» corrompre. »

La discorde existait toujours entre les successeurs d'Alexandre, et leurs arrangements passagers étaient sans cesse troublés par de nouveaux incidents[1]. Antipater, sentant sa fin s'approcher, désigna pour régent de l'empire Polysperchon, le plus ancien des capitaines d'Alexandre : il croyait par ce choix assurer la tranquillité publique et satisfaire l'amour-propre de ses rivaux, qui devaient supporter plus facilement la prééminence d'un vieux capitaine que celle de Cassandre, son propre fils; car celui-ci se faisait à la fois craindre et mépriser par son ambition et par ses vices. Ce sacrifice d'un intérêt de famille à l'intérêt public était digne d'éloges; mais Cassandre ne put s'y résigner : dès que son père fut mort, il forma dans la Grèce un parti contre Polysperchon, engagea dans ses intérêts Ptolémée, gouverneur d'Égypte, et Antigone, qui commandait dans toutes les provinces de l'Asie-Mineure.

Cette nouvelle division fut d'abord favorable aux Grecs. Polysperchon, dans l'intention de s'at-

[1] An du monde 3684. — Avant Jésus-Christ 320.

tirer leur appui, rappela les exilés, et rendit aux villes leur ancienne indépendance. Olympias, depuis long-temps retirée en Épire, revint alors en Macédoine pour fortifier par l'éclat de son nom le parti royal et la régence de Polysperchon.

Eumène, toujours fidèle aux jeunes rois, soutint leur cause en Asie. Athènes était dans ces circonstances un point trop important pour qu'on ne s'empressât pas de s'en assurer : Alexandre, fils de Polysperchon, accourut pour s'en saisir et pour y rétablir la démocratie; mais Nicanor, par les ordres de Cassandre, s'était déjà rendu maître du Pirée. La présence de ces deux forces ennemies remplit Athènes de troubles et de factions. Les Athéniens, animés par l'espoir que Polysperchon donnait à toutes les villes de rétablir la démocratie, accusèrent Phocion de trahison; ils lui reprochèrent de s'être entendu avec Nicanor et Cassandre pour maintenir l'oligarchie, dont il se montra toujours partisan.

Phocion voulut en vain plaider sa cause : l'assemblée était tumultueuse et composée de tous les hommes les plus factieux et les plus dépravés de la ville; ils refusèrent de l'écouter. L'accusé, suivant l'usage, pouvait prononcer sa peine; il dit : « Citoyens, je me condamne à mort; mais vous » devez absoudre tous ceux que vous menacez avec » moi du supplice; ils sont innocents : ils n'ont fait

» qu'obéir à leur chef. » Sa générosité fut inutile : on traîna à sa suite les infortunés qu'il avait voulu sauver. Ce grand homme, qu'on appelait universellement *l'homme de bien*, s'avança froidement vers son cachot, entouré de quelques citoyens vertueux qui versaient des larmes, et d'une tourbe insolente d'hommes sans aveu qui l'insultaient. Conservant son noble courage jusqu'au dernier moment, il but tranquillement la ciguë, et fit dire à son fils d'oublier l'injustice de sa patrie [1]. Tel fut le sort de l'un des plus grands hommes d'Athènes, qui avait commandé quarante-quatre fois les armées.

Disciple de Platon, Phocion avait pratiqué ce que son maître enseignait. Ennemi du luxe, désintéressé, inflexible lorsqu'il s'agissait de l'intérêt public, austère pour lui, indulgent pour les autres, il faisait la guerre avec gloire, il aimait la paix par principe : elle devait, selon son opinion, être le but de tout gouvernement. Souvent il disait que les guerres les plus justes affaiblissent toujours les états. Sa femme était digne de lui par sa modestie et par ses vertus. Une dame ionienne, lui reprochant sa simplicité, étalait devant elle ses parures et ses bijoux. « Pour moi, dit la sage Athénienne, » mon plus bel ornement, c'est mon époux qui » commande nos guerriers depuis vingt ans. »

[1] An du monde 1583. — Avant Jésus-Christ 319.

L'éloquence de Phocion était forte comme sa vertu, et sage comme sa raison : il ne la chargeait point d'ornements superflus, et il connaissait trop la légèreté de la multitude pour ne pas dédaigner ses éloges. Un jour même, comme son discours excitait de nombreux applaudissements, il se tourna vers un ami en lui disant : « Aurais-je proféré » quelques paroles imprudentes ? » Chabrias l'ayant chargé de partir avec six galères pour toucher le tribut que devait une colonie, il lui dit : « Vous » me donnez trop de monde si vous m'envoyez à » des amis, et trop peu si je vais trouver des enne» mis. » Son austérité déplut souvent à la légèreté athénienne ; et, comme on lui reprochait le froncement de ses sourcils, qui annonçait une humeur sévère, il répondit : « Athéniens, le froncement de » mes sourcils ne vous a jamais fait de mal, tandis » que le sourire de vos flatteurs vous a souvent fait » pleurer. »

Loin d'imiter les orateurs verbeux, il regardait la concision comme le plus grand mérite d'un discours. On lui demandait un jour à quoi il rêvait, il dit : « J'examine les moyens de retrancher quel» que chose de ce que j'ai à dire au peuple. » Un harangueur, puissant à la tribune et faible aux combats, l'insultait parce qu'il s'opposait à la guerre. « Tu vois bien, reprit Phocion, que je n'agis point » par intérêt ; car, s'il y a guerre, je te comman-

» derai, et, s'il y a paix, tu me commanderas. »

Indigné des transports que faisaient éclater les Athéniens en apprenant la mort de Philippe, il leur reprocha cette bassesse. « Songez, ajouta-t-il, » que l'armée qui vous a vaincus à Chéronée n'est » diminuée que d'une tête. »

Philippe, triomphant de toute la Grèce, échoua devant ce grand homme. Phocion défendit contre lui l'Eubée; il lui enleva Mégare, et le défit en bataille rangée. Alexandre avait forcé le monde à lui obéir; il ne put contraindre Phocion à recevoir cent talents qu'il lui envoya comme à l'homme qu'il estimait le plus. Phocion répondit en refusant : « Si le roi estime ma probité, il doit me permettre » de la garder. » Le conquérant s'irrita, et dit qu'il ne pouvait considérer comme amis ceux qui refusaient toute grace de lui. Alors Phocion lui en demanda une : c'était la liberté de deux Corinthiens et d'un citoyen d'Imbros; il l'obtint, et le roi chargea Cratère de lui donner en souveraineté une ville d'Asie. Phocion, aussi peu ambitieux que cupide, le refusa de nouveau. Cette grandeur d'ame fit une telle impression sur Alexandre, que, dans le temps même où, enivré d'orgueil et se croyant plus qu'un homme, il supprimait dans ses lettres adressées aux plus grands personnages le mot *charin*, qui veut dire *joie et salut*, il conserva toujours cette formule d'égard en écrivant à Phocion.

La fierté de cet homme d'état n'aveuglait jamais sa prudence, et comme les Athéniens voulaient refuser d'envoyer leur contingent en Asie à l'armée d'Alexandre, il dit : « Songez qu'il faut être » ou les plus forts, ou les amis du plus fort. » Le peuple athénien, dont l'ingratitude acquit autant de célébrité que ses illustres victimes eurent de gloire, ne se contenta pas dans sa fureur d'avoir immolé Phocion : il fit porter son corps hors de l'Attique, et défendit à tout citoyen de lui rendre les honneurs funèbres. Les habitants de Mégare lui dressèrent un bûcher : une dame de cette ville, qui assistait à la cérémonie, éleva sur le lieu même un cénotaphe (ou tombeau vide); elle recueillit les ossements du héros, et les enterra sous son foyer en lui adressant ces paroles : « Foyer sacré, » je te confie les précieux restes d'un homme ver- » tueux; conserve-les fidèlement; tu les rendras au » tombeau de ses ancêtres quand les Athéniens se- » ront devenus justes et sages. »

Son vœu fut exaucé; le repentir succéda au crime : on rapporta dans Athènes ces débris d'un grand homme, si religieusement conservés par les soins d'une étrangère. Le peuple éleva une statue en bronze à Phocion, et punit de mort ses accusateurs.

Les Athéniens, privés par la retraite d'Alexandre, fils de Polysperchon, du secours qu'ils espéraient,

reçurent la loi de Cassandre. Il laissa des troupes dans la citadelle, et leur donna pour tyran Démétrius de Phalère. Cet homme, très-estimé à Athènes par son éloquence, sa sagesse et son courage, s'était hautement déclaré pour l'indépendance de la république, et contre la domination d'Alexandre dès le temps même d'Harpalus. Il devint doublement célèbre comme philosophe et comme homme d'état : sa justice et sa fermeté maintinrent la tranquillité dans la ville; il augmenta les revenus, diminua les dépenses, fit respecter les lois, soulagea les pauvres, et se montra si juste, que, pendant son administration qui dura plus de dix ans, la république ne s'aperçut pas qu'elle avait un maître.

Polysperchon vint assiéger Athènes, et ne put s'en emparer. La guerre, qui continuait toujours avec acharnement entre les successeurs d'Alexandre, amena des événements funestes pour la famille de ce monarque[1]: le vertueux Eumène, après une grande vicissitude de succès et de revers, fut vaincu et pris par Antigone qui le fit périr : il protégeait seul les jeunes rois. La reine Olympias, dont l'ambition sans bornes n'était effrayée par aucun crime, crut qu'elle parviendrait au pouvoir absolu en se délivrant de tous ceux qui lui portaient ombrage. Eurydice, femme du roi Aridée,

[1] An du monde 3683. — Avant Jésus-Christ 315.

balançait sa puissance; Olympias les fit assassiner tous deux. Nicanor, frère de Cassandre, et plusieurs grands personnages du royaume, périrent aussi par ses ordres. Si les rois n'entendent pas la voix de la vertu, ils devraient au moins écouter celle de l'expérience, qui prouve par mille exemples que la cruauté, loin de diminuer le nombre des ennemis, les multiplie, et que toute injustice mine la base du pouvoir.

Les fureurs d'Olympias soulevèrent le peuple contre elle [1]. Cassandre accourait sous prétexte de venger le roi, mais dans l'intention réelle de s'emparer de la Macédoine. Tout se déclara pour lui : la tyrannie ne trouve point de défenseurs dès qu'elle est malheureuse.

La reine, assiégée dans Pydna, fut obligée de se rendre à discrétion : les parents de ses victimes convoquèrent l'assemblée des Macédoniens, et demandèrent son châtiment. Olympias se défendit avec fierté. Un arrêt la condamna à mort : les soldats chargés de l'exécution refusèrent de porter la main sur la mère du héros qui les avait si souvent conduits à la victoire; mais les fils des infortunés morts victimes de sa barbarie, n'écoutant que leur désespoir, se précipitèrent sur elle et tranchèrent ses jours.

[1] An du monde 3690. — Avant Jésus-Christ 314.

Cassandre, aussi ambitieux, aussi féroce qu'Olympias, mais plus dissimulé, déguisa quelque temps ses intentions criminelles sous le masque de la vertu. Les ruines de Thèbes, autour desquelles erraient ses anciens habitants, étaient à la fois pour les Grecs un monument de douleur et d'humiliation. Cassandre entreprit de la rebâtir : toutes les villes de la Grèce, et surtout Athènes, contribuèrent à sa réédification; en peu d'années cette illustre cité reprit son ancienne splendeur.

Cassandre, après s'être ainsi concilié l'affection des Grecs, s'empara d'Argos et de la Messénie. Il redoubla d'activité pour rendre sa puissance égale à celle d'Antigone, dont la domination s'étendait chaque jour en Asie, de Ptolémée, dont l'Égypte et la Palestine reconnaissaient les lois, et de Séleucus, qui venait de s'emparer de Babylone, de la Perse et de la Médie.

Mais, tandis que tous se disputaient les débris de ce vaste empire, les Macédoniens, fatigués de leurs divisions, élevèrent la voix en faveur du jeune roi Alexandre, fils d'Alexandre-le-Grand et de Roxane : ce prince était âgé de quatorze ans. Partout les vieux soldats de son père faisaient entendre leurs murmures sur sa captivité, et le demandaient pour maître. Cassandre alors, cessant de voiler son ambition, fit empoisonner ce jeune monarque avec sa mère.

Polysperchon parut d'abord disposé à le venger : il fit venir dans son camp un autre fils d'Alexandre, nommé Hercule, que ce monarque avait eu de Barsine, veuve de Memnon ; il s'avança pour combattre Cassandre : mais bientôt, rapprochés par la crainte de perdre leur pouvoir, ils se réconcilièrent, et le malheureux Hercule périt victime de leur perfidie.

Polysperchon ne jouit pas long-temps du fruit de ses crimes ; il mourut ainsi que son fils, et laissa Cassandre maître de la Macédoine.

Ptolémée voulait donner un titre plus légitime à ses prétentions à l'empire, et se disposait à épouser Cléopâtre, sœur d'Alexandre-le-Grand, et veuve du roi d'Épire. Antigone en fut informé ; et, au moment où cette princesse allait partir de Sardes pour se rendre en Égypte, il la fit assassiner. Ainsi la passion de dominer, portant à tous les crimes ces indignes successeurs d'un héros, causa la destruction de sa famille, moissonnée tout entière par les ingrats qui lui devaient leur fortune et leur gloire : mais presque toujours l'ambition n'a pour toute jouissance que des rêves courts et cruels ; en peu d'années ces brigands disparurent de la terre. Séleucus et Ptolémée, princes justes et cléments furent les seuls qui établirent des empires durables : la violence, semblable au torrent, ravage et passe ; la modération seule fertilise, produit et conserve.

Tandis que la Macédoine et l'Asie étaient agitées par ces violents orages, Athènes jouissait d'un profond repos sous le sage gouvernement de Démétrius de Phalère; mais ce bonheur ne fut pas d'assez longue durée : dans ce temps Démétrius, fils d'Antigone, et qu'on nomma depuis *Poliorcète* (preneur de villes), commençait à se faire connaître par un brillant mélange de nobles qualités et de funestes défauts : sa beauté, sa bravoure, sa magnificence, l'étendue et la vivacité de son esprit, sa générosité après la victoire, sa fermeté dans les revers qui lui faisaient trouver toujours de nouvelles ressources, son habileté dans l'art des siéges, l'heureuse invention de ses machines de guerre, et son infatigable activité, excitaient une juste admiration : mais tout ce mérite était terni par un amour excessif pour les voluptés, par une ambition sans bornes et par une inconstance que rien ne pouvait fixer.

Son père Antigone, peu content de posséder la moitié de l'Asie, voulait dominer dans la Grèce [1]. Démétrius, son fils, chargé d'exécuter ses ordres, arriva tout à coup avec deux cent cinquante voiles dans le port d'Athènes, où l'on ne s'attendait pas à cette attaque. S'étant rendu maître du Pirée, il proposa aux Athéniens de rétablir la démocratie :

[1] An du monde 3698. — Avant Jésus-Christ 306.

on reçut cette proposition avec transport. Démétrius de Phalère connaisait trop le peuple athénien pour livrer une nouvelle victime à son ingratitude ; il demanda au vainqueur de l'envoyer à Thèbes : Démétrius l'estimait, et lui permit de partir. L'événement justifia sa prévoyance ; ces mêmes Athéniens, qui avaient porté l'admiration pour sa justice et sa sagesse au point de lui élever autant de statues qu'il y avait de jours dans l'année, le condamnèrent à mort par contumace, renversèrent ses statues, prodiguèrent sans mesure les plus grands honneurs à Antigone et à Démétrius, leur donnèrent les noms de rois et de dieux sauveurs, et firent porter leurs images avec celles des autres divinités aux fêtes de Minerve.

Démétrius de Phalère, apprènant les outrages des Athéniens, dit à ses amis : « Les ingrats peu» vent détruire mes statues ; mais ils ne pourront ef» facer les vertus qui me les ont méritées. » Il se réfugia d'abord chez Cassandre, et ensuite en Égypte, près de Ptolémée Soter : il trouva dans ce prince plutôt un ami qu'un protecteur. Démétrius avait honoré sa vie par la justice de son administration ; il illustra sa retraite par de bons ouvrages que malheureusement le temps ne nous a pas conservés.

Démétrius Poliorcète, poursuivant le cours de ses exploits, descendit dans l'île de Chypre, parvint, à l'aide des machines qu'il inventa à s'emparer

de Salamine, et défit en bataille rangée la flotte de Ptolémée. Son père Antigone, transporté de joie et d'orgueil, lui envoya le diadème, et lui donna dans ses lettres le titre de roi. Les Égyptiens accordèrent la même dignité à Ptolémée. Séleucus, Lysimaque et Cassandre, ne voulant pas leur être inférieurs, se décorèrent aussi de la couronne. Ainsi les soldats d'Alexandre montèrent audacieusement sur les trônes que leur maître avait conquis.

Démétrius, avec quarante mille hommes, attaqua l'île de Rhodes[1]. Ce siége fameux fit un égal honneur aux assiégeants et aux assiégés. Les Rhodiens s'étaient acquis une grande considération par l'étendue de leur commerce, par l'industrie de leur agriculture, par la magnificence de leur ville; ils avaient des lois justes, une liberté sage, des citoyens courageux et des marins habiles. Leur défense fut opiniâtre : les travaux étaient aussitôt détruits qu'achevés; les femmes signalaient leur courage comme les hommes. Démétrius de son côté redoublait d'audace et d'activité; il inventa dans ce siége une redoutable machine de guerre, nommée l'*hélépole*, la plus grande qu'on eût encore vue : elle avait neuf étages; chaque étage était garni de catapultes et de balistes, ainsi que de deux béliers armés de fer, que poussaient les bras de mille guer-

[1] An du monde 3700. — Avant Jésus-Christ 304.

riers. Une mine, creusée par les Rhodiens sous le chemin que devait parcourir cette machine, la fit écrouler. Enfin, après un an d'efforts inutiles, Démétrius se vit obligé de lever le siége, et de laisser Rhodes jouir de son indépendance.

Au milieu du tumulte des combats, des assauts, des sorties, le célèbre peintre Protogène achevait paisiblement l'un de ses plus beaux tableaux. Démétrius, après la conclusion du traité, voulut le voir, et lui exprima sa surprise d'une tranquillité si profonde à l'approche d'un si grand péril. Le peintre répondit : « Je savais que vous aviez déclaré » la guerre aux Rhodiens et non aux arts. »

La délivrance de Rhodes était due en partie à une attaque que faisait alors Cassandre contre Athènes. Démétrius revint le combattre, et le chassa de l'Attique. On logea le vainqueur au temple de Minerve. Démétrius profana ce lieu sacré par ses débauches. Bravant les dieux et déifiant ses courtisanes, il leur éleva des autels. Pour comble d'humiliation, les Athéniens se virent forcés de lui donner cinq cents talents, dont il fit présent à Lamia sa maîtresse.

Enivré par ses succès, et se croyant destiné à jouer le rôle d'Alexandre, il se fit déclarer à Corinthe généralissime des Grecs. Cette démarche dévoila ses prétentions à l'empire ; déjà Antigone et lui montraient ouvertement l'intention de con-

quérir la Macédoine. Cassandre, irrité, s'unit étroitement contre eux avec Lysimaque, Séleucus et Ptolémée. Cette ligue puissante attira tout l'effort de la guerre en Asie. Démétrius, d'abord battu, remporta ensuite une victoire. Après une longue alternative de succès et de revers, l'armée des alliés et celle d'Antigone et de Démétrius se rencontrèrent à Ipsus en Phrygie [1], et se livrèrent une bataille décisive. Antigone y périt; son armée fut mise en déroute. Démétrius, enveloppé, se fit jour au travers des ennemis : il sauva sa vie par sa bravoure que secondait l'audacieuse intrépidité du jeune Pyrrhus, roi d'Épire, alors son ami, et qui devint depuis si célèbre.

Démétrius perdit ses troupes, ses richesses, ses états, tout enfin, hors l'espérance qui ne l'abandonnait jamais.

Les vainqueurs firent après cette victoire un partage définitif de l'empire d'Alexandre. Ptolémée eut l'Égypte, la Libye, l'Arabie et la Palestine; Cassandre la Macédoine et la Grèce; Lysimaque la Thrace, le Pont et la Bithynie; Séleucus toute l'Asie jusqu'au fleuve Indus. Ce dernier royaume prit le nom de royaume de Syrie, dont Antioche fut la capitale.

Démétrius, errant et suivi de quelques guerriers

[1] An du monde 3701. — Avant Jésus-Christ 303.

fidèles, vint chercher un asile dans Athènes. Les Athéniens, qui l'avaient traité comme un dieu lorsqu'il était vainqueur, le regardèrent comme un vil banni après sa défaite : ils avaient offert un temple à sa fortune; ils fermèrent leurs portes à son malheur.

Depuis la bataille d'Ipsus, Cassandre possédait paisiblement la Macédoine, et dominait dans la Grèce. Pour rendre ses droits plus respectables aux yeux des Macédoniens, il s'était marié avec Thessalonice, sœur d'Alexandre-le-Grand : favorisé par le destin, il n'eut plus d'ennemis que ses remords. On le haïssait, on le méprisait; mais on lui obéit. Un trône acquis par tant de crimes ne devait pas être solide. Cassandre mourut. Il laissait trois fils, nommés Philippe, Antipater et Alexandre. Philippe survécut peu à son père; ses deux autres frères se disputèrent la couronne. La reine Thessalonice voulut vainement les rapprocher; ils coururent aux armes. Antipater, irrité des reproches de sa mère, l'assassina. Ce meurtre révolta la plus grande partie de ses sujets. Pyrrhus, roi d'Épire, prit le parti d'Alexandre, et entra en Macédoine. Antipater périt; la vie d'Alexandre fut de courte durée : de sorte qu'il ne resta sur la terre aucun rejeton de la famille du conquérant de l'Asie.

La mort de Cassandre laissait à la Grèce quelque espoir de liberté; l'active ambition de Démétrius

ne lui permit pas d'en jouir : ce prince détrôné se réconcilia avec Séleucus, obtint d'assez grandes possessions en Asie, leva des troupes, arma des vaisseaux, revint en Grèce, entra dans l'Attique et s'empara d'Athènes. Le peuple s'attendait à une juste vengeance; la terreur régnait dans la ville; elle fut au comble lorsque tous les citoyens, rassemblés par les ordres du roi au théâtre, se virent environnés d'une foule de soldats armés. Démétrius, satisfait d'avoir puni leur bassesse et leur ingratitude par quelques heures d'effroi, leur pardonna.

Il partit ensuite pour se rendre maître du Péloponèse. Les Spartiates lui résistèrent; il les battit, et défit complétement le roi Archidamus, près de Lacédémone. Le courage des habitants et les nouvelles qu'il reçut des troubles de Macédoine l'empêchèrent de prendre cette ville. En s'éloignant, il traversa la Grèce, entra dans les états d'Alexandre pour le soutenir contre Antipater; mais il trouva que Pyrrhus l'avait déjà prévenu. Alexandre, vainqueur de son frère, céda plusieurs villes au roi d'Épire pour reconnaître ses services, et acheva la conquête de son royaume sous la protection de Démétrius. N'ayant plus besoin de secours, il voulut se délivrer d'un protecteur dont il redoutait la domination. Démétrius, informé de ses complots, le tua et se déclara roi de Macédoine.

Cet accroissement de puissance excita la jalousie de Lysimaque : il rassembla une armée pour entrer en Macédoine, et Pyrrhus même, n'ayant pu amener Démétrius à aucun accommodement, s'arma contre lui.

Nous avons vu précédemment que le roi d'Épire avait sauvé la vie de Démétrius dans la bataille d'Ipsus : mais l'ambition des princes écoute rarement la voix de l'amitié et de la reconnaissance ; sous le nom de gloire, l'intérêt prend trop souvent chez eux la place de toutes les vertus.

Le sort avait destiné Pyrrhus aux aventures les plus romanesques; les orages de sa vie commencèrent avec sa naissance. Il était à la mamelle lorsqu'un usurpateur détrôna son père Éacide : échappé au poignard des rebelles, on le porta en Illyrie chez le roi Glaucias. Ce monarque, craignant la vengeance de Cassandre, roi de Macédoine, voulait lui livrer cette innocente victime ; mais le jeune enfant, saisissant sa robe avec ses mains, le toucha par son sourire et par ses caresses. Le roi le prit sous sa protection, l'éleva, et, lorsqu'il fut grand, un parti de sujets fidèles le rappela en Épire. Il y rentra et monta sur le trône.

Quelques années après, étant allé en Illyrie pour assister aux noces d'un fils de Glaucias, ses sujets se révoltèrent de nouveau, et donnèrent le sceptre à Néoptolème, son grand-oncle. Pyrrhus, dépouillé

de sa puissance, se rendit en Asie ; ce fut le premier théâtre de sa gloire ; il fit des prodiges de valeur à la bataille d'Ipsus. Après cette fatale journée, il alla en Égypte : sa renommée, son esprit, sa douceur, lui concilièrent l'amitié du roi et de la reine Bérénice. Cette princesse lui fit épouser Antigone, sa fille. Ptolémée lui donna une flotte et des subsides : avec ces secours il rentra en Épire, battit les rebelles, et conclut avec Néoptolème un traité, en vertu duquel ils devaient régner conjointement. Leur bonne intelligence dura peu ; le perfide Néoptolème corrompit quelques officiers de Pyrrhus, et les décida à l'empoisonner. Antigone découvrit le complot et en avertit son époux. Pyrrhus, dissimulant son ressentiment pour assurer sa vengeance, invita Néoptolème à un festin, le fit assassiner, et resta seul maître de l'Épire.

Quelque temps après il porta ses armes en Macédoine, comme nous l'avons dit précédemment [1]. Alexandre et Antipater étant morts, il déclara la guerre à ce même Démétrius, époux de sa sœur Déidamie, et dont il avait sauvé la vie au péril de ses jours.

Tandis qu'il entrait dans la Macédoine, Démétrius, par une autre route, pénétra dans l'Épire et la livra au pillage. Pyrrhus cependant rencontra

[1] An du monde 3711. — Avant Jésus-Christ 293.

une seconde armée macédonienne, commandée par Pantauchus, qui passait pour un des plus braves et des plus habiles généraux de la Grèce. La bataille fut sanglante et long-temps douteuse : au milieu de la mêlée Pantauchus, défiant le roi d'Épire, le cherchait et l'appelait partout à grands cris. Pyrrhus, volant à sa rencontre, le combattit avec intrépidité, reçut une légère blessure, et renversa son ennemi. Sa défaite entraîna la déroute des Macédoniens. Cette victoire accrut beaucoup la renommée de Pyrrhus; on disait qu'il ressemblait à Alexandre par son génie, par sa figure et par son audace, tandis que les autres rois n'imitaient ce héros que par leur luxe, leur garde et leur orgueil.

Ce jeune guerrier se faisait adorer des soldats en leur attribuant modestement sa gloire. Ayant su qu'ils le surnommaient *l'aigle de l'Épire*, il leur dit : « Si je suis un aigle, vous êtes mes ailes; car ce » sont vos armes qui m'ont élevé si haut. »

Sa douceur égalait son courage. On lui amena un jour quelques jeunes officiers qui, dans un festin, s'étaient permis des propos outrageants contre lui : leur ayant demandé s'ils avaient réellement proféré ces paroles indiscrètes : « Oui, seigneur, ré» pondit l'un d'eux, et nous en aurions bien dit » davantage si le vin ne nous eût manqué. » Il rit de cette saillie, et leur pardonna.

Satisfait de son triomphe et des avantages que lui offrait Démétrius, Pyrrhus conclut une trêve avec lui. La paix en aurait été la suite; mais Démétrius lui fit une nouvelle injure. Le roi d'Épire venait d'épouser Lanassa, fille d'Agathocle, tyran de Syracuse; elle lui avait apporté en dot l'île de Corfou. Cette princesse, mécontente des procédés de Pyrrhus qui lui préférait d'autres femmes, se retira à Corfou, et entretint des intelligences secrètes avec Démétrius: celui-ci l'enleva et la prit pour femme. Pyrrhus, irrité, entra de nouveau dans la Macédoine, que Lysimaque attaquait d'un autre côté. Démétrius s'avança pour le combattre; mais toute son armée se révolta et passa dans le parti de Pyrrhus. Abandonné par ses troupes, entouré d'ennemis, Démétrius, pour la seconde fois dépouillé de ses états, se sauva sous l'habit d'un pâtre, et chercha une nouvelle fortune en Asie. Séleucus et Ptolémée lui cédèrent la Phénicie et la Cilicie: mais l'inconstant Démétrius, s'éloignant encore de ces riches provinces pour tenter d'inutiles conquêtes, succomba enfin sous les armes de Séleucus: ses troupes furent mises en déroute; après avoir erré quelque temps au milieu des montagnes, il se vit obligé de se rendre à discrétion, et Séleucus le retint dans un château, où la débauche termina ses jours.

Pyrrhus, vainqueur, n'avait pas voulu laisser au

parti de Démétrius le temps de se relever; après avoir partagé la Macédoine entre lui et Lysimaque, il se rendit à Athènes, qui lui ouvrit ses portes.

Les Athéniens lui décernèrent de grands honneurs; et, en reconnaissance de leur bon accueil, il leur donna le sage conseil de ne jamais laisser entrer dans leur ville aucun roi, pas même lui.

De retour en Macédoine, il trouva ce pays en fermentation. Les Macédoniens se trouvaient humiliés d'obéir à un roi d'Épire, autrefois vassal de leurs souverains. Lysimaque, profitant de ces dispositions, souleva toute la nation, et força Pyrrhus de rentrer dans son royaume. Quelques villes qui lui furent cédées le décidèrent à conclure la paix.

Le génie de ce prince était trop ardent pour se tenir long-temps renfermé dans les étroites limites d'un si petit royaume. Le sort lui offrit bientôt une occasion de porter ses armes en Italie : plus frappé de la gloire que des dangers de l'entreprise, il s'y précipita sans hésiter. Les habitants de Tarente, alors en guerre avec les Romains, ainsi que les Lucaniens et les Samnites, appelèrent le roi d'Épire à leur secours; et il résolut de remplir leur vœu.

Un de ses favoris, Cynéas, ministre habile et sage, s'opposant vainement à ce projet, en montrait toutes les difficultés, et demandait quel avantage on pourrait retirer d'une guerre si dangereuse

dans un pays si éloigné. « Comment! lui dit Pyr-
» rhus, vous ne voyez pas que, les Romains étant
» une fois vaincus, rien ne pourra nous résister, et
» que nous serons maîtres de l'Italie? — Eh bien!
» répondit Cynéas, après avoir conquis l'Italie, que
» ferez-vous? — La Sicile est divisée, reprit le roi,
» il sera facile de s'en emparer. — Sera-ce le terme
» de la guerre? — Non, nous passerons en Afrique:
» Carthage résistait à peine à Agathocle; elle nous
» offrira une victoire facile. — Je vois, seigneur,
» qu'avec tant de puissance vous pourrez revenir
» vous emparer de la Macédoine et de toute la
» Grèce. Mais que ferons-nous ensuite? — Alors,
» mon cher Cynéas, nous nous reposerons, et nous
» passerons nos jours en festins et en plaisirs. —
» Eh! que ne commencez-vous donc par là? dit
» Cynéas: pourquoi marcher à travers tant de pé-
» rils, faire tant de malheureux, répandre tant de
» sang pour courir, par de si longs et de si incer-
» tains détours, au but que vous pouvez toucher
» sans peine aujourd'hui? »

L'ambition ne peut comprendre le langage de la sagesse. Pyrrhus partit et débarqua en Italie. Le bruit de ses exploits l'avait précédé et grossit ses forces. Avant de combattre, il fit proposer aux Romains sa médiation pour conclure la paix: le consul Lévinus répondit que les Romains ne le voulaient point pour arbitre, et ne le craignaient

pas comme ennemi. Les armées s'avancèrent et furent bientôt en présence. Pour la première fois, les Grecs combattirent les Romains. Pyrrhus, s'étant approché de leur camp pour le reconnaître, admira leur ordonnance, et dit : « Ces dispositions » ne sont pas trop barbares pour avoir été faites » par des Barbares; il faut voir à l'épreuve ce qu'ils » savent faire. »

Jamais son courage n'avait encore rencontré d'adversaires si redoutables : leur opiniâtreté égalait son audace. Il revint sept fois à la charge contre eux; enfin ses éléphants, jusque-là inconnus en Italie, rompirent les rangs des Romains et les mirent en déroute.

Après cette victoire, il envoya Cynéas à Rome pour proposer la paix. Appius Claudius décida le sénat à la refuser. Cynéas, frappé de la majesté de ce sénat, dit à son maître qu'il avait cru en y entrant se trouver dans une assemblée de rois. Les Romains envoyèrent Fabricius au roi d'Épire pour l'engager à se retirer. Pyrrhus voulut le gagner par de riches présents. Le fier Romain lui dit : « Conservez votre or; moi, je garde ma pauvreté et ma » vertu. »

La campagne suivante commença par un combat de générosité. Le médecin de Pyrrhus, ayant formé le projet de l'empoisonner, en informa les Romains. Fabricius, qui les commandait, écrivit

au roi pour l'avertir de ce complot. Pyrrhus, touché de cette générosité, renvoya les prisonniers sans rançon, et offrit de nouveau la paix, qui fut encore refusée.

Il livra bientôt une grande bataille aux Romains près d'Asculum : la nuit sépara les deux armées sans avantage décisif. Pyrrhus, occupant le lendemain le champ de bataille, parut vainqueur; mais il dit lui-même à ceux qui le félicitaient : « Encore » une victoire semblable, et nous sommes perdus. »

La difficulté de cette guerre, et les avantages plus faciles que lui faisait espérer une expédition en Sicile, le décidèrent à la tenter. Il laissa une garnison dans Tarente, et débarqua dans l'île avec trente mille hommes. Ayant vaincu en plusieurs rencontres les Carthaginois et les Mamertins, il se rendit le maître du pays, et s'y crut d'abord assez solidement établi pour donner le trône de Sicile à son fils Hélénus. Ses conquêtes et l'ivresse de la fortune avaient changé son caractère : ce prince, si doux en Épire, ne montra qu'un tyran à la Sicile. Ses injustices produisirent leur effet ordinaire, des révoltes. Bientôt les Samnites et les Tarentins, vivement pressés par Rome, le conjurèrent de revenir en Italie. Lorsqu'il sortit de la Sicile, les Carthaginois et les Mamertins lui enlevèrent beaucoup de monde dans sa retraite. Sans cesse harcelé par eux, il dut un jour sa vie à sa force seule, car d'un coup

de sabre il fendit en deux un Carthaginois dont le fer était levé sur lui.

Arrivé en Italie, il marcha contre les Romains, et les rencontra près de Bénévent, dans une forte position [1]: Manius Curius les commandait. Les deux armées s'attaquèrent avec furie. Cette journée fut fatale à Pyrrhus : ses éléphants, blessés par les traits des ennemis, se retournèrent et portèrent le désordre dans ses rangs. Le carnage fut grand, la victoire des Romains complète, et Pyrrhus, trompé dans ses projets, déchu de toutes ses espérances, retourna en Épire, où il ne ramena que huit mille hommes.

On rapporte qu'en quittant le Sicile il dit : « Je » laisse un beau champ de bataille aux Romains et » aux Carthaginois. » Son expédition dans cette île et en Italie avait duré six ans.

Pendant cet espace de temps un nouveau maître s'était emparé de la Macédoine. Lysimaque, vaincu et tué dans une bataille contre Séleucus, laissait la Thrace et la Macédoine à la merci du vainqueur. Séleucus, arrivé dans la capitale de ses nouveaux états, s'y croyait en pleine sécurité ; Ptolémée Céraunus, banni d'Égypte, et comblé de ses bienfaits, l'assassina lâchement, et termina par cette perfidie les jours du plus grand et du dernier des capitaines d'Alexandre.

[1] An du monde 3730. — Avant Jésus-Christ 275.

L'ambition de régner, qui avait porté Céraunus à ce crime, rencontrait encore d'autres obstacles, dont un nouveau forfait l'affranchit. Arsinoé, sa sœur, veuve de Lysimaque, venait d'être proclamée reine : le perfide Céraunus, la trompant par une feinte tendresse, l'épousa, et, dès qu'il se vit maître de sa personne, le barbare la poignarda ainsi que ses enfants. Alors, délivré de tous concurrents, il se fit proclamer roi de Thrace et de Macédoine. Le ciel ne lui permit pas de jouir long-temps du fruit de ses cruautés. Une armée innombrable de Gaulois, sortie des bords de l'Océan, après avoir traversé la Germanie et la Pannonie, entra en Macédoine sous les ordres de Belgius. Céraunus, aveuglé comme le sont les princes la veille de leur ruine, refusa le secours des Dardaniens, rejeta les propositions de paix des Gaulois qui ne voulaient qu'un tribut; et, à la tête d'une faible armée, attaqua les Barbares qui l'enveloppèrent, le firent périr sous leurs coups, mirent ses troupes en désordre, et pillèrent à leur gré ses états.

Dans cette crise un général macédonien, Sosthène, s'empara des débris du trône, et par son audace parut digne d'y monter. Il surprit les Barbares dans le désordre de la victoire, en fit un grand carnage, et les chassa de la Macédoine.

Peu de temps après, une autre colonne de Gaulois, sous les ordres de Brennus, se répandit encore

dans cette contrée, et triompha de la valeur de Sosthène, qui périt dans un combat. Brennus s'avança en Thessalie : les Thermopyles l'arrêtèrent peu ; il tourna le défilé, et marcha vers Delphes dans l'intention de piller le temple d'Apollon, disant arrogamment que les dieux des Grecs lui devaient aussi un tribut.

Comme il s'approchait de ces lieux, un affreux tremblement de terre, renversant les arbres, fendant les rochers, ouvrant des abîmes sur la route, répandit la crainte et la consternation parmi les Barbares. Ce phénomène, que la crédulité prit pour un prodige, ranima le courage des Grecs, qui, se voyant secourus par les dieux, accoururent de toutes parts, se précipitèrent sur les Gaulois, et en détruisirent la plus grande partie. Le reste quitta la Grèce, et, cherchant une autre fortune en Asie, s'y établit dans une province appelée depuis Galatie. Brennus, après avoir assuré leur retraite, ne pouvant survivre à sa défaite, se donna la mort.

La Macédoine, délivrée de ce fléau, devint le sujet d'une nouvelle guerre entre Antiochus, successeur de Séleucus, et Antigone, fils de Démétrius Poliorcète. Celui-ci, se trouvant alors en Grèce, prévint son rival, et s'empara du royaume. Le roi de Bithynie se déclarait pour lui. Antiochus l'attaqua : Antigone vint le secourir; cette lutte finit par un traité qui donnait à Antiochus toute l'Asie, et laissait à Antigone toute la Macédoine.

Telle était la position de cette contrée lorsque Pyrrhus revint en Grèce. Les fatigues ni les revers ne pouvant calmer son ambition, il entreprit de détrôner Antigone, entra dans ses états, et remporta sur lui une grande victoire. Antigone, avant de fuir, lui résista long-temps. Un corps de Gaulois, qui servait dans son armée, balança la fortune, et opposa aux efforts de Pyrrhus la plus opiniâtre intrépidité. Ce prince, fier d'avoir vaincu des hommes dont le nom répandait alors l'effroi en Grèce et en Asie, éleva un trophée dans le temple de Minerve, et y plaça cette inscription : « Pyrrhus, ayant dé» fait en bataille rangée les indomptables Gaulois, » a dédié à Minerve ces boucliers qu'il leur a pris. Il » n'est point étonnant qu'il les ait vaincus; car la » vaillance est héréditaire dans la race des Éacides.»

Le roi d'Épire, habile dans l'art de vaincre, savait peu profiter de la victoire, et cherchait plus avidement une nouvelle gloire qu'un nouveau royaume : au lieu de poursuivre Antigone, de compléter sa défaite, et de réunir la Macédoine à ses états, il se laissa entraîner dans une guerre contre Lacédémone. Cette guerre, qui ne lui offrait d'autre avantage que l'espoir de triompher du peuple le plus célèbre par sa vaillance, exposait son royaume aux invasions des Macédoniens; mais un nouvel ennemi était un attrait auquel Pyrrhus ne pouvait résister.

Cléonime, roi de Sparte, haï de ses concitoyens

qu'il révoltait par sa violence, se vit forcé par eux de descendre du trône. Son collègue Aréus, doux, sage et vaillant, se faisait généralement aimer. Cléonime éprouva dans le même temps un affront qui acheva d'aigrir son humeur impétueuse. Chélidonide, sa femme, rompit les liens qui l'unissaient à lui pour s'abandonner sans contrainte à la passion que lui inspirait Acrotatus, fils du roi Aréus. Cette double injure étouffa dans le cœur de Cléonime tout noble sentiment; et, décidé à trahir son pays pour assurer sa vengeance, il courut au camp de Pyrrhus, et détermina ce prince à défendre sa cause et à lui rendre son autorité.

Le roi d'Épire, toujours digne du surnom que lui donnaient ses soldats, entra dans le Péloponèse avec la rapidité d'un aigle. Rien n'était prêt pour repousser une attaque si imprévue; la terreur précédait Pyrrhus : on lui envoya des ambassadeurs pour négocier; il les amusa par des réponses vagues, continua sa marche, et arriva aux portes de Sparte sans qu'aucun obstacle pût l'arrêter. Les Spartiates effrayés, croyant leur ruine certaine et n'espérant que la mort, voulaient envoyer leurs femmes et leurs enfants dans l'île de Crète; déja le sénat rédigeait l'ordre de leur départ. Tout à coup une dame lacédémonienne, nommé Archidamie, paraît dans l'assemblée, l'épée à la main, et, portant la parole au nom des femmes, elle dit : « Déchirez ce décret

» injurieux; nous n'obéirons point : vous nous dés-
» honorez en nous croyant assez lâches pour vouloir
» survivre à notre patrie. Nous sommes toutes déci-
» dées à vaincre ou à périr avec vous. »

Leur courage obtint sa récompense; elles restèrent, et combattirent comme les hommes.

On arma les esclaves; tous les habitants, sans distinction de sexe ni d'âge, portant à la fois le glaive, la bêche et le pieu, creusaient des fossés, plantaient des palissades et combattaient. La reine Chélidonide, à la tête de ses compagnes, les conduisait, les encourageait par son exemple : elle portait un nœud coulant autour de son cou, prête à s'étrangler si Cléonime et Pyrrhus prenaient la ville.

Le roi d'Épire, accoutumé à tout vaincre, irrité d'une résistance qu'il croyait impossible, pressait et renouvelait sans cesse ses attaques. Acrotatus, fils du roi, le repoussait partout, et se distinguait par des prodiges de valeur : enfin Pyrrhus, réunissant toutes ses forces, donna un assaut général; la mêlée fut terrible, le carnage affreux. Au milieu de ce péril, les femmes intrépides ne quittaient pas leurs époux; la victoire flottait indécise. Dans ce moment le roi Aréus, arrivant de Crète, parut avec un renfort de deux mille Crétois. Ces troupes fraîches ranimèrent le courage des assiégés, refroidirent l'ardeur des assaillants, et les forcèrent à plier. Pyrrhus

cherchait à rallier ses soldats; mais son cheval, blessé par un javelot, l'emporta malgré tous ses efforts, et son armée, le suivant en désordre, s'éloigna des murs de Lacédémone.

Le roi de Sparte poursuivit chaudement l'ennemi, tailla en pièces son arrière-garde, et tua le jeune Ptolémée, fils du roi d'Épire. Pyrrhus, au désespoir et terrible dans les combats comme Achille son aïeul, s'élance, renverse tout ce qui se trouve sur son passage, perce de son glaive le général de la cavalerie lacédémonienne, fait un grand carnage des Spartiates, et les force à se retirer.

La résistance de Sparte avait ranimé le courage des villes du Péloponèse. Argos, révoltée et reprenant son indépendance, venait de secouer le joug du roi d'Épire. Pyrrhus y courut : Aristias, chef d'une faction qui lui était dévouée, lui ouvrit la nuit une porte de la ville et l'y fit entrer. Les Argiens, retirés dans la forteresse, appelèrent à leur secours Aréus et Antigone, qui arrivèrent rapidement. Pyrrhus, entouré d'ennemis et presque bloqué dans une ville dont tous les habitants s'armaient contre lui, voulut en sortir au moment où Aréus y pénétrait. Poursuivi par un foule de combattants dans une rue étroite, il reçoit un coup de javeline d'un jeune soldat : furieux, il se retourne et lève le bras pour se venger. La mère du jeune Argien voyait le combat du haut de sa maison; à

l'aspect du danger de son fils, elle saisit à deux mains une tuile, et la jette avec fureur sur le casque du roi. Pyrrhus, grièvement blessé, tombe de cheval; les ennemis se précipitent sur lui et lui tranchent la tête.

Son armée, sans chef, mit bas les armes, et se rendit à Antigone, roi de Macédoine. Alcyonéus, fils de ce monarque, lui porta la tête de Pyrrhus : le roi, indigné, le frappa, lui reprocha son inhumanité, honora par ses larmes le héros vaincu, et le fit inhumer avec pompe.

Quelque temps après, Alcyonéus rencontra Hélénus, fils de Pyrrhus, errant, sans asile, ne portant d'autre vêtement qu'un manteau déchiré. Il le rassura, le consola et le mena à son père. Antigone lui dit alors : « Cette bonne action, mon fils, efface » un peu la première, mais elle n'est pas complète; » tu devais vêtir Hélénus, et lui ôter ce manteau » déchiré qui fait plus de honte au vainqueur qu'au » vaincu. » Après ces mots il embrassa Hélénus, et lui rendit le royaume d'Épire. Le cœur, fatigué de tant de traits de barbarie, a besoin pour se reposer de rencontrer ainsi quelque action généreuse.

Pyrrhus emporta au tombeau la réputation d'un guerrier intrépide, d'un chef habile, mais d'un homme d'état sans plan, d'un ambitieux sans frein : nul ne sut mieux que lui commander une armée, et ne fut moins propre à gouverner un royaume.

Son génie n'existait que pour la guerre, et personne ne le surpassa pour la science des manœuvres, le choix des positions, et le talent de s'attacher les soldats.

Scipion demandant un jour à Annibal quel était selon lui le plus habile des généraux, le Carthaginois donna le premier rang à Alexandre, le second à Pyrrhus, et se plaça lui-même au troisième.

GUERRE CONTRE ATHÈNES ET SPARTE.

(An du monde 3736. — Avant Jésus-Christ 268.)

Entreprise d'Antigone. — Dévouement d'Aratus, banni de Sicyone. — Mort d'Aristippe, tyran d'Argos. — Révolution à Sparte causée par Agis et Léonidas. — Bannissement de Léonidas. — Son rappel. — Proscription et mort d'Agis. — Mort de Léonidas. — Règne de son fils Cléomène. — Ses exploits. — Proposition d'Aratus à Antigone. — Nouveaux exploits de Cléomène. — Bataille de Sélasie. — Défaite de Cléomène. — Mort d'Antigone. — Fuite de Cléomène en Égypte. — Entrée d'Antigone dans Sparte. — Mort de Cléomène à Alexandrie. — Règne de Philippe, fils d'Antigone. — Mort d'Aratus. — Expédition de Machanidas, tyran de Sparte. — Commandement de Philopœmen. — Mort de Machanidas. — Gouvernement tyrannique de Nabis. — Supplice de la statue. — Nouveaux exploits de Philippe. — Sa guerre contre les Romains — Sa défaite. — Traité de paix. — Siége et reddition d'Argos.

Antigone, débarrassé d'un si redoutable adversaire, crut que l'instant était venu où il pouvait marcher sans obstacle sur les traces de Philippe et d'Alexandre, et rendre à la Macédoine l'empire de la Grèce : après avoir rangé sous son pouvoir les villes du Péloponèse, que l'exemple de Sparte venait d'encourager à reprendre leur indépendance, il entra dans l'Attique. Athènes, accoutumée depuis long-temps à changer de maître, lui opposa

une faible résistance; il s'en empara, et y reçut les hommages que ce peuple léger prodiguait tour à tour à ses défenseurs et à ses ennemis.

Le roi de Macédoine croyait pouvoir ensuite triompher facilement de Sparte, affaiblie par la guerre qu'elle avait soutenue contre Pyrrhus et par les divisions qui l'agitaient nouvellement; mais un peuple, jusque-là peu connu, l'arrêta dans ses projets : ce peuple acquit bientôt une grande célébrité par son courage et par son amour pour la liberté.

Les Achéens formaient autrefois une petite république composée de douze villes : elle était faible, mais sage; obscure, mais heureuse. Une liberté réglée par les lois garantissait le repos public. Les Achéens n'aspiraient point à la célébrité; cependant la réputation de leur union et de leur probité s'étendit tellement, que plusieurs grandes cités, comme Tarente, Sybaris, Crotone, empruntèrent leurs lois pour terminer les troubles qui les tourmentaient. Dyme, Patra, Élis, Léontium, furent les principales villes de cette union. Le gouvernement était démocratique et confié à un conseil composé des députés de chaque ville. Philippe et Alexandre détruisirent la liberté de cette confédération. Après leur mort, les Achéens restèrent sous la domination des Macédoniens : mais lorsque Pyrrhus parut dans le Péloponèse, les villes achéennes

chassèrent les tyrans que leur avait donnés Antigone, reprirent leur liberté, et se formèrent de nouveau en corps de république.

A la même époque, Sicyone brisa les chaînes de Nicoclès, qui s'en était rendu maître. Un jeune citoyen, nommé Aratus, échappé dans son enfance au massacre de sa famille, conçut avec quelques bannis le généreux projet de rendre la liberté à sa patrie : escaladant la nuit les murs de la ville, il surprit la garde, la mit en fuite, appela les citoyens à la défense de leur indépendance. Le peuple, ranimé par le cri de liberté, se souleva, mit le feu au palais du tyran, rappela les bannis, et se réunit à la ligue des Achéens.

Aratus servit dans l'armée achéenne, et prouva, par son obéissance à ses chefs, qu'il respectait autant la discipline qu'il aimait la liberté : sa valeur et surtout sa sagesse lui méritèrent la confiance publique; la ligue le nomma général des troupes qu'elle levait pour se défendre contre le roi de Macédoine et contre le tyran d'Argos. Aratus, loin de se borner à attendre et à repousser des ennemis si puissants, les attaqua. Corinthe était la barrière du Péloponèse; avec quatre cents hommes seulement il entreprit de s'en emparer, et y réussit. La citadelle de Corinthe passait pour imprenable; Aratus vendit ses champs et les bijoux de sa femme pour payer un Corinthien qui lui indiqua un sen-

tier taillé dans le roc, par lequel il parvint dans la forteresse, dont il se rendit maître. Il en chassa les Macédoniens, et y plaça une garnison achéenne.

La prise de cette ville donna tant de réputation à la ligue, que Mégare et plusieurs autres villes vinrent grossir sa force par leur alliance. Le roi d'Égypte, Ptolémée, voulut lui-même entrer dans la confédération; il y fut admis : ce sage monarque n'effrayait point les républiques, car on le savait ennemi de toute tyrannie.

Ce fut dans ce temps que les Romains envoyèrent des ambassadeurs aux Achéens et aux Étoliens[1] pour les inviter à s'allier avec eux contre Teuta, veuve d'un roi d'Illyrie. Les Illyriens alors exerçaient la piraterie sur toutes les côtes de la Grèce et de l'Italie. Les Corinthiens, flattés de la démarche de Rome, admirent leurs députés aux jeux isthmiques. Les Athéniens, toujours extrêmes dans leur amitié comme dans leur haine, accordèrent chez eux le droit de cité aux Romains, et ne se doutèrent pas qu'ils ouvraient leurs portes à des maîtres.

Tous les tyrans de la Grèce, voyant dans Aratus le héros de la liberté, le craignaient et le détestaient. Aristippe, qui régnait dans Argos, tenta plusieurs fois de faire assassiner le général achéen. Aratus, sans gardes, n'avait pour défense que l'amour de ses concitoyens, tandis qu'Aristippe, rempli de

[1] An du monde 3778. — Avant Jésus-Christ 226.

terreur, se faisait entourer de soldats qui portaient toujours l'épée nue, regardant tout homme comme un ennemi, se méfiant de ses courtisans, et craignant même sa famille : on ne voyait pas d'escalier dans sa maison ; sa chambre, très-élevée, se fermait avec une trappe, par laquelle on passait une échelle pour y monter ou pour en descendre. Aratus, voulant se venger de ses lâches complots, marcha contre lui et le défit complétement : Aristippe perdit la vie dans cette bataille.

Peu de temps après, Aratus obtint un triomphe plus doux sur Lysiade, tyran de Mégalopolis ; il parvint, par la force et la douceur de son éloquence, à lui persuader de déposer son pouvoir. Ainsi la ligue achéenne, fortifiée par tant de conquêtes et d'alliances, devint en peu de temps la puissance prépondérante en Grèce, et parut hériter de la gloire que Sparte, Athènes et Thèbes avaient perdue.

Dans le même temps, un roi vertueux, et digne des beaux jours de Lacédémone, faisait de vains efforts pour rétablir dans sa patrie les lois de Lycurgue et les mœurs antiques. Les Lacédémoniens montraient encore du courage dans les grands dangers ; mais cette république avait perdu ce qui faisait sa véritable force, son mépris des richesses et son amour pour l'égalité. Un éphore, Épitadéus, par haine pour son fils, fit passer une loi qui per-

mettait de donner ou de léguer son bien à qui l'on voudrait ; cette loi et l'introduction de l'or étranger, fruit empoisonné des conquêtes, corrompirent la république, et firent naître l'inégalité des fortunes ; les vices du luxe et de la misère divisèrent les esprits, amollirent les caractères, et hâtèrent la décadence. Peu à peu les richesses se concentrèrent au point qu'on ne comptait guère plus de mille Spartiates propriétaires ; le reste de la population se composait d'artisans et d'étrangers. Les riches opprimaient les pauvres, et les incarcéraient pour se faire rendre l'argent qu'ils leur avaient prêté. Telle était la situation de Sparte lorsque Agis et Léonidas montèrent sur le trône.

Léonidas, avare, fier et voluptueux, suivait le torrent du siècle. Agis, à vingt ans, offrait aux regards étonnés l'image d'un ancien Spartiate. Animé du double amour de la gloire et de la patrie, soumis aux lois, ami de la liberté, partisan des anciennes mœurs, profondément affligé de la corruption de ses concitoyens et de l'abaissement de son pays, il conçut la noble idée de réformer la république, de ressusciter les anciens règlements, et de rendre à Lacédémone son lustre et sa force : communiquant ses projets à ceux qu'il croyait propres à le servir, il trouva Lysandre, Agésilas et un grand nombre de jeunes citoyens disposés à embrasser sa cause. Il était sûr des pauvres, c'est-à-

dire de la plus grande partie du peuple, dont il soutenait les intérêts; mais les vieillards défendaient obstinément leur fortune et leurs préjugés, et les femmes repoussaient avec effroi tout changement qui aurait détruit le luxe et troublé leurs plaisirs.

L'aïeule seule d'Agis, la vertueuse Archidamie, ainsi qu'Agésistrate, sa mère, approuvaient ses nobles desseins, et l'encourageaient à les exécuter.

Agis, fortifié par leurs conseils, convoqua le peuple : il proposa sans détour le rétablissement des règlements, l'abolition des dettes et le partage des terres : Léonidas s'y opposa vivement. L'un invoquait les droits de propriété, le maintien de l'ordre public; l'autre les antiques lois, les intérêts du peuple, et la gloire inséparable de la liberté. La lutte fut longue et violente : les riches avaient acheté les suffrages d'un grand nombre d'artisans; la cupidité se défendit avec acharnement contre la justice : enfin la proposition d'Agis passa; mais elle ne fut adoptée qu'à la majorité d'une seule voix; et, soit qu'on crût impossible de maintenir la tranquillité publique avec un roi si opposé aux lois qu'il devait faire exécuter, soit qu'on se laissât entraîner par cette violence qui porte toujours le parti du vainqueur à mal user de la victoire, on chassa du trône Léonidas, sous prétexte qu'il avait enfreint les lois en épousant une femme étrangère,

et l'on mit à sa place Cléombrote son gendre, ami d'Agis, et zélé partisan de la discipline antique.

Tous les titres des dettes furent apportés sur la place publique, et brûlés, à la grande douleur des créanciers et à la grande joie du peuple et de la jeunesse, qui disaient n'avoir jamais vu un feu si beau et si clair.

Le succès de la révolution semblait certain; mais l'avarice de l'éphore Agésilas fit tout échouer. Cet homme artificieux persuada au roi Agis qu'il se ferait trop d'ennemis en exécutant à la fois les deux lois nouvellement adoptées : selon lui, un changement aussi brusque devait produire un trop grand bouleversement; c'était assez pour le moment d'avoir aboli les dettes, et la prudence voulait qu'on différât le partage des terres, et qu'on l'opérât graduellement.

Agis le crut et se perdit. Ce délai mécontenta le peuple, dont l'inconstance naturelle se tourna du côté des riches qui s'appliquaient alors à le séduire. Sur ces entrefaites, Agésilas et Lysandre étant sortis de place, d'autres éphores furent nommés : ces nouveaux magistrats, choisis dans le parti contraire, accusèrent Agis et Cléombrote d'avoir porté atteinte par leurs innovations à la tranquillité publique. Agis, soutenu de ses partisans, se défendit avec vigueur; et, à la faveur d'une loi qui

ôtait toute autorité aux éphores quand les deux rois étaient d'accord, non-seulement il triompha de l'accusation, mais il parvint même à faire déposer les éphores pour avoir violé cette loi en l'accusant.

Ce succès devait rétablir solidement son pouvoir; mais, par malheur, la république s'étant alors alliée avec les Achéens contre les Étoliens, Agis se vit forcé de sortir de la ville, de prendre le commandement de l'armée, et de marcher au secours d'Aratus.

Pendant son absence, Agésilas, redevenu éphore, mécontenta tellement les citoyens par ses violences, par son mépris pour les ordres de Cléombrote, et par les gardes dont il se faisait insolemment entourer, qu'on ne douta plus de son projet de parvenir à la tyrannie. Le peuple, aigri par les riches qui prodiguaient leurs trésors pour le soulever, rappela Léonidas, et cassa tous les décrets précédemment rendus.

Agis, n'ayant point trouvé l'occasion de combattre, revint à Sparte : il y vit la révolution faite et ses jours proscrits; il se réfugia dans un temple pour mettre sa vie à l'abri de la fureur de ses ennemis. Cléombrote chercha aussi un asile près des autels des dieux; mais il trouva un appui plus certain dans la tendresse courageuse de sa femme Chélonide, fille de Léonidas. Cette princesse vertueuse, toujours fidèle au malheur, avait suivi son

père dans l'exil malgré les ordres de son mari; mais, dès qu'elle vit Léonidas sur le trône et son époux près de l'échafaud, elle prit le deuil, et se déclara hautement pour Cléombrote : ses larmes, ses prières lui sauvèrent la vie; il fut banni, et Chélonide, toujours ferme dans ses devoirs de fille et d'épouse, le suivit dans l'exil malgré toutes les instances de son père.

On n'osait employer la force pour arracher Agis de son asile. Léonidas, afin de le tromper, lui proposa de remonter sur le trône avec lui; il ne fut point dupe de cet artifice; mais il n'échappa ainsi à la puissance et à la ruse de ses ennemis que pour périr par la trahison des hommes dont l'amitié lui inspirait le plus de confiance. Ampharès et deux autres traîtres l'engagèrent à sortir quelquefois la nuit, sous leur escorte, pour se rendre au bain; et, comme il en revenait, ils se saisirent de lui, et l'entraînèrent devant les éphores.

Dans ce péril imminent, sa fermeté ne se démentit pas; il soutint avec éloquence la justice de sa cause; mais sa perte était résolue; on le condamna à mort; et, voyant dans cet instant un soldat qui répandait des larmes, il lui dit : « Ne » pleure pas la mort d'un citoyen vertueux; pleure » plutôt les méchants qui le condamnent. »

On le conduisit au cachot. Le peuple, informé de l'arrêt, se souleva, voulut forcer la prison et

délivrer Agis. Les soldats, bravant un ordre injuste, refusèrent de porter la main sur leur roi. Ampharès, alors magistrat, craignant ce tumulte, le fit étrangler par le bourreau.

Archidamie et Agésistrate, perçant la foule, se présentèrent dans cet instant à la porte de la prison. Le cruel Ampharès leur permit d'entrer; et, après avoir joui des larmes qu'elles répandaient sur le corps de leur fils, il les fit tuer. Elles moururent en Lacédémoniennes. Agésistrate, présentant son cou au bourreau, dit : « Puisse au moins mon » malheur être utile à Sparte ! »

Léonidas ne put saisir Archidamus, frère d'Agis, qui se déroba par la fuite à ses coups.

Il arrêta sa femme, et la força d'épouser son fils Cléomène. Cette princesse infortunée conserva toujours un haine profonde pour Léonidas; mais elle se laissa toucher par les soins et par l'amour de son jeune époux, qui, dans la suite, fit briller sur le trône les vertus d'Agis.

Léonidas termina bientôt une vie souillée de crimes. Cléomène, son fils et son successeur, décidé à exécuter les grands desseins qu'Agis n'avait pu remplir, crut avec raison que la guerre pouvait seule lui donner les moyens d'acquérir assez de gloire et d'autorité pour faire la révolution qu'il méditait : profitant du premier prétexte, il engagea la république à rompre avec les Achéens, se mit

à la tête des troupes, montra son génie dès son début, prit Mantinée, et força Aratus à se retirer. Quelque temps après, il remporta une grande victoire sur les Achéens, près de Mégalopolis. Certain alors de l'attachement des troupes et de l'affection du peuple lacédémonien, dont ses succès flattaient l'orgueil, il revint inopinément à Sparte, surprit à table les éphores qui conspiraient sa perte, et les fit tuer par ses soldats. Agésilas seul se sauva dans une chapelle dédiée à la Peur, et qu'on avait placée à la porte du tribunal pour rendre plus sacrée la crainte salutaire des lois.

Cléomène bannit de la ville quatre-vingts citoyens du parti le plus contraire à l'ancienne discipline; il rassembla le peuple, déplora le sort d'Agis, vanta ses vertus, réhabilita sa mémoire, remit en vigueur ses décrets, fit adopter la loi du partage des terres, donna le premier l'exemple en se dépouillant de ses biens, et, après avoir rétabli les repas publics et tous les règlements de Lycurgue, il revola à son armée pour consolider cette révolution par de nouveaux succès.

La fortune couronna encore quelque temps ses armes; il s'empara de plusieurs places du Péloponèse, remporta une nouvelle victoire sur les Achéens, et les força de lui demander la paix. Ils furent obligés de se soumettre aux conditions qu'il proposait, dont la première était qu'on le nommât général de la ligue achéenne.

Aratus, irrité, ne put se résoudre à perdre le commandement dont il jouissait depuis trente-trois ans : son ressentiment l'aveugla sur les vrais intérêts de sa patrie; il envoya des émissaires à Antigone pour lui faire entendre que Cléomène méditait la conquête du Péloponèse, dans l'intention de rendre les Lacédémoniens maîtres de la Grèce : on lui assurait que, s'il voulait s'opposer à l'ambition de Sparte, Aratus entrerait dans ses vues, et lui livrerait Corinthe comme place de sûreté. Bientôt Aratus, qui avait encore un grand crédit dans la ligue, décida les Mégalopolitains à solliciter ouvertement les secours du roi de Macédoine. C'est ainsi que les passions des Grecs les conduisaient à leur ruine.

La jalousie qui les divisait mit un terme à leur gloire, en leur inspirant le fatal désir d'appeler d'abord dans leurs querelles les rois de Perse. L'or étranger perpétua ensuite la guerre et la discorde : toujours désunis, ils ne purent opposer que de faibles obstacles à l'ambition de Philippe et d'Alexandre. Les mêmes rivalités les soumirent au joug du conquérant de l'Asie; et, au moment où la mort de Pyrrhus, l'heureuse révolution de Sparte et les succès de la ligue achéenne donnaient un juste espoir de faire revivre l'ancienne liberté, ces mêmes Grecs, loin d'être éclairés par tant de malheurs, commettent encore les mêmes fautes qui les avaient perdus. Les Achéens, les Étoliens, les Spartiates,

les Thébains et les Athéniens, au lieu de s'unir indissolublement pour résister aux rois qui voulaient les asservir, se divisent de nouveau. Aratus même, qui avait mérité par son courage le glorieux titre de restaurateur de la liberté, sacrifie l'intérêt public à sa jalousie contre Cléomène, et court en aveugle au-devant du joug macédonien. Enfin nous verrons bientôt ces peuples, incorrigibles dans leur égarement, implorer tour à tour la protection des Romains, et forger de leurs propres mains les liens qui les enchaînèrent.

L'habile Antigone saisit promptement cette occasion de se mêler des affaires du Péloponèse : il accéda à toutes les propositions d'Aratus. Les Achéens, aigris contre Sparte par leur défaite, entrèrent dans l'alliance du roi de Macédoine, rompirent toute négociation avec les Lacédémoniens, et continuèrent la guerre.

Cléomène, sans s'effrayer de ces nouveaux obstacles, redoubla d'activité, et remporta de nouveaux avantages : mais Antigone, s'étant avancé avec vingt mille hommes, s'empara, malgré ses efforts, d'Orchomène, de Mantinée, et le réduisit à défendre la Laconie [1]. Le courage du roi de Sparte s'accrut avec ses dangers : il affranchit, il arma les Ilotes, et avec ce surcroît de forces, trompant les

[1] An du monde 3779. — Avant Jésus-Christ 225.

ennemis par sa célérité, il parut tout à coup devant Mégalopolis, et la prit d'assaut. Les habitants de cette ville aimèrent mieux s'exiler et abandonner leurs biens et leurs foyers que de reconnaître les lois de Sparte et de se séparer des Achéens. Cependant ceux-ci ne tardèrent pas à se repentir d'avoir appelé Antigone : il les traita non comme des alliés, mais comme des sujets; il les força de soudoyer ses troupes, releva les statues de leurs tyrans, et fit gémir Aratus du coup funeste qu'il avait porté à sa patrie.

Cléomène, profitant du moment où les Macédoniens étaient en quartier d'hiver, tomba sur eux, les battit, et ravagea l'Argolide. L'été suivant, Antigone s'avança en Laconie avec trente mille hommes. Cléomène lui en opposait vingt mille. Les deux armées se rencontrèrent à Sélasie, près du mont Olympe [1]. Le combat fut opiniâtre et la victoire long-temps indécise. Euclidas, frère de Cléomène, posté sur une hauteur, commandait l'aile gauche de l'armée lacédémonienne. Les Achéens et les troupes d'Antigone, qui lui étaient opposés, devaient, suivant les ordres du roi, le contenir et non l'attaquer dans une position si forte. Le jeune Philopœmen, alors simple capitaine dans les troupes achéennes, apercevant dans l'armée ennemie

[1] An du monde 3784. — Avant Jésus-Christ 223.

un mouvement dont on pouvait tirer avantage, n'attendit aucun ordre, entraîna par son exemple ceux qui l'entouraient, et marcha sur les Spartiates. Les Achéens et les Macédoniens le soutinrent, s'emparèrent des hauteurs, enveloppèrent Euclidas, et détruisirent toute sa troupe; cet événement décida la victoire. Malgré tous les efforts du roi de Sparte, la phalange macédonienne, piques baissées, enfonça les Lacédémoniens. Il fallait les tuer pour les vaincre : six mille restèrent sur la place; leurs auxiliaires périrent presque tous. Cléomène ne ramena à Sparte que deux cents hommes. Au moment où il vit son aile gauche enveloppée et son frère massacré, il s'écria : « Mon » cher Euclidas, tu es perdu! mais au moins tu » meurs en Spartiate; ta mort sera donnée pour » exemple à nos enfants, et chantée par les dames » de Lacédémone. »

Antigone ressentit une joie si vive d'avoir vaincu Cléomène et Sparte que, dans son transport, en s'écriant: « O l'heureuse journée! » il vomit le sang, et fut attaqué d'une fièvre lente qui le conduisit au tombeau. Ainsi les faveurs de la fortune sont souvent aussi funestes que ses rigueurs.

Dans ce grand désastre, Sparte montra son antique fermeté, et, au moment de sa ruine, parut digne de son ancienne gloire. On y déplora le malheur public, non les malheurs privés; les vieillards

enviaient le sort des jeunes guerriers morts pour la patrie.

Cléomène ne put soutenir la vue de Lacédémone près de subir le joug du vainqueur; ayant perdu l'espoir de la secourir, il résolut de la venger, et s'embarqua avec sa famille pour l'Égypte, dont il espérait tirer de puissants secours.

Un vieillard lui reprocha sa fuite et lui dit qu'un descendant d'Hercule devait plutôt mourir sous le glaive d'Antigone que d'aller ramper dans la cour d'un successeur d'Alexandre. Cléomène répondit : « Quand on cherche la mort, il faut qu'elle soit » utile et louable ; mais mourir pour fuir l'adver- » sité, c'est manquer de courage et abandonner sa » patrie. »

Antigone entra dans la ville de Sparte : satisfait de sa victoire et du départ de Cléomène, il ne commit aucun excès; mais, s'il ne répandit point de sang, il porta un coup mortel à la république en abolissant les lois de Lycurgue. Il retourna ensuite en Macédoine, où il ne vécut que trois ans [1]. Cependant Cléomène, arrivé à Alexandrie, fut reçu par Ptolémée avec les égards que méritaient son rang, sa gloire et son malheur. Le roi d'Égypte arma des vaisseaux et leva des soldats qui devaient rendre à Sparte son héros et sa liberté; malheureusement la mort empêcha Ptolémée d'effectuer ses promesses.

[1] An du monde 3782. — Avant Jésus-Christ 222.

Le nouveau roi n'hérita point de ses grandes qualités : injuste, cruel, livré aux débauches, la vertu de Cléomène l'importunait ; de vils flatteurs rendirent suspect à ses yeux ce grand homme qui s'était attiré l'affection du peuple d'Alexandrie. Les tyrans croient coupables tous ceux qu'ils soupçonnent ; la crainte est inséparable de la cruauté. Cléomène est jeté en prison ; ses amis lui en ouvrent les portes. Le roi de Sparte, outré de cette injure, parcourt, les armes à la main, les rues d'Alexandrie en appelant le peuple à la liberté. Quelques braves Lacédémoniens l'entourent ; la multitude les suit, les plaint, mais ne les défend point. Les satellites du roi s'avancent, et les intrépides Spartiates, se voyant abandonnés, s'entre-tuent tous pour éviter la honte du supplice. Le roi d'Égypte ordonna sans pitié la mort de la mère, de la femme, des enfants de Cléomène, et fit attacher le corps de cet illustre prince à une croix.

A peu près dans ce temps, l'île de Rhodes, que n'avaient pu conquérir les rois de Perse, d'Égypte, ni même ce fameux Démétrius, vainqueur de tant de villes, fut presque détruite par un affreux tremblement de terre : il déracina les arbres, dévasta les champs, fendit les rochers, fit écrouler les édifices, et renversa ce fameux colosse placé à l'entrée du port, et qu'on admirait comme une des sept merveilles du monde.

Le courage des Rhodiens les avait défendus de leurs ennemis; leur sagesse leur donna partout des amis. Les rois de Sicile, d'Égypte, de Syrie et de Macédoine prodiguèrent leurs trésors pour relever cette république, et Rhodes, en peu de temps, par leur secours reprit son ancien éclat.

Un peuple bien différent, les Étoliens, aussi brave, mais plus remuant, plus ambitieux, surtout plus avide, et qui ne vivait que de brigandages, agitait alors la Grèce[1]. Profitant de la ruine de Sparte, de la retraite et de la maladie d'Antigone, ils ravagèrent le Péloponèse. Aratus, sur le bruit de leurs excès, rassembla les forces des Achéens, et marcha contre eux : le sort trompa son courage; il fut battu à Caphies. Les Achéens, trop faibles pour résister à des ennemis dont les hommes sans aveu de tous les pays grossissaient journellement l'armée, implorèrent de nouveau le secours du roi de Macédoine.

Antigone venait de mourir; Philippe, son fils, lui succédait. La jeunesse de ce prince, les succès des Étoliens, et l'espérance qu'on avait encore à Sparte de voir revenir Cléomène avec des secours d'Égypte, ranimèrent l'amour de la liberté. La jeunesse lacédémonienne courait aux armes; les vieillards la rappelaient à la gloire; les femmes l'exci-

[1] An du monde 3783. — Avant Jésus-Christ 221.

taient à la vengeance : tout était en mouvement. Déja un éphore du parti macédonien avait péri dans une émeute; tout à coup on apprend la trahison du roi d'Égypte, la mort de Cléomène, la destruction de sa famille et de ses amis. On reçoit en même temps la nouvelle de l'arrivée de Philippe à Corinthe, de son alliance avec les Achéens et de la marche de ses troupes contre les Étoliens. Sparte alors passa subitement de la joie à la douleur, de l'espoir à la consternation; le poids de ses chaînes lui parut d'autant plus insupportable, qu'elle s'était crue plus près de les rompre.

Depuis ce moment, elle gémit sous le gouvernement de plusieurs tyrans que la peur du réveil de la liberté rendait sanguinaires et féroces. L'un d'eux, Chylon, fit égorger les éphores, et bannit ou tua tous les citoyens dont les vertus lui causaient quelque ombrage.

Philippe, en montant sur le trône, prouva promptement qu'il voulait imiter l'illustre père d'Alexandre, dont il portait le nom. Ambitieux, actif et brave, il aurait peut-être acquis la même renommée si la fortune de Rome n'eût dominé la sienne.

Avant d'entrer dans le Péloponèse, il fit alliance avec plusieurs princes d'Illyrie, entre autres Démétrius de Phare, que les Romains venaient de chasser de ses états. Les Acarnaniens et l'Épire

embrassèrent le parti des Achéens et du roi de Macédoine.

Dorimaque, général des Étoliens, entra dans l'Épire, qu'il dévasta. Philippe, sans être arrêté par cette diversion, pénétra en Étolie, s'empara des principales villes, et pilla l'Élide. Le favori de ce prince, nommé Apelles, abusant de son crédit, commit d'affreux excès dans les villes alliées, et se conduisit avec les Achéens comme le tyran le plus absolu. Tout tremblait devant sa puissance, et personne n'osait l'accuser : Aratus seul dit la vérité au roi, et lui fit entendre les justes plaintes des Achéens. Philippe, éclairé, répara ses injustices. Apelles s'en vengea en courtisan; et, après avoir cherché vainement à se défaire d'Aratus, il intrigua avec les ennemis du roi, et fit échouer plusieurs de ses opérations. Aratus, toujours les yeux ouverts sur lui, le démasqua enfin complétement, et Philippe, convaincu de ses crimes, ordonna sa mort.

Le roi de Macédoine, ayant battu ses ennemis et affermi son autorité en Laconie, conclut la paix avec les Étoliens par la médiation des républiques de Rhodes et de Byzance. Un plus vaste projet occupait alors son esprit: les Carthaginois, commandés par Annibal, étaient entrés en Italie, et venaient de gagner la bataille de Trasimène. Philippe crut la circonstance favorable pour attaquer les Ro-

mains, et pour fonder sa grandeur sur leur ruine. Un premier revers, qu'il essuya près d'Apollonie, aigrit son caractère qu'altéraient déjà l'orgueil de la puissance et le penchant à la débauche. Il se vengea sur ses alliés de l'échec que ses ennemis lui avaient fait éprouver, chargea les Achéens de contributions, et ravagea la Messénie. Aratus, que l'éclat du trône ne pouvait intimider, lui reprocha hautement ses injustices. Le roi, importuné par ce rigide censeur, le fit empoisonner; mais, dans l'espoir de cacher un crime qui pouvait révolter toute la Grèce, le perfide, chargé de cet ordre funeste, lui administra un de ces poisons qui minent lentement le principe de la vie.

Aratus, mortellement atteint, n'ignorait point la cause du mal qui le consumait; il attendit une mort certaine avec fermeté, sans proférer de plaintes inutiles; et comme un de ses amis lui montrait de vives alarmes en le voyant cracher le sang avec abondance : « Tu vois, mon cher Céphalion, lui » dit-il, le fruit de l'amitié des rois. »

Tant que Philippe écouta les conseils de ce grand homme, il combattit avec succès et régna avec gloire : mais, dès qu'il se fut privé par un crime de cet appui salutaire, la victoire déserta ses drapeaux, la sagesse s'exila de ses conseils, son despotisme sans frein fit détester son autorité; et la plupart des Grecs, las de sa domination, volèrent

au-devant du joug de la république romaine, qui consolait de leur défaite les nations conquises en les associant à sa grandeur et à sa liberté.

Aratus avait commandé dix-sept fois les Achéens; peu d'hommes célèbres l'égalèrent en vertus. Son seul défaut était un peu d'incertitude dans les affaires épineuses : son hésitation donna quelques avantages à ses ennemis; mais, dès que le moment du danger arrivait, son talent se développait dans toute sa force. Sa mort causa un deuil général[1]. Les Achéens voulurent lui élever un monument; Sicyone, sa patrie, leur disputa cet honneur. Ses funérailles furent magnifiques, on lui dressa des autels, et il emporta au tombeau le glorieux titre de libérateur des Achéens et de fondateur de leur république.

Le roi de Macédoine, favorisé par ses alliés, venait de faire quelques progrès en Illyrie, et de prendre la ville d'Issus. Les Romains, dont la fortune s'était relevée depuis la reprise de Syracuse et de Capoue, se décidèrent à tourner toutes leurs forces contre le roi de Macédoine. Cette lutte sanglante partagea la Grèce : les Lacédémoniens et les Étoliens se déclarèrent pour Rome; les Acarnaniens et les Achéens suivirent le parti de Philippe.

Machanidas, alors tyran de Sparte, de concert

[1] An du monde 3793. — Avant Jésus-Christ 211.

avec les Étoliens, pénétra dans le territoire des Achéens [1]. Philippe repoussa leurs efforts; et, malgré les secours qu'ils reçurent d'Attale, roi de Pergame, Philippe les battit encore. Sa puissance donnait de l'ombrage aux Rhodiens, aux Athéniens et au roi d'Égypte; ils craignaient de le voir conquérir toute la Grèce. Par condescendance pour eux, il proposa la paix aux Étoliens : ses offres furent rejetées. L'armée macédonienne, suivie de celle des Achéens, s'avança vers la ville d'Élis, dans l'intention de s'en emparer. Mais le proconsul Sulpicius y était arrivé avec quatre mille hommes : ce renfort animant le courage des habitants, ils se précipitèrent sur les ennemis, forcèrent les Achéens à se retirer malgré la valeur de Philopœmen, qui avait tué de sa main le général de la cavalerie des Éléens. La retraite de l'armée achéenne entraînait les Macédoniens : Philippe, furieux, se jeta au milieu de l'infanterie romaine. Le carnage fut grand des deux côtés : le roi, enveloppé, se tira avec peine de la mêlée par le secours de ses plus braves guerriers. Sauvé de ce péril, il se retira, et courut défendre la Macédoine, attaquée par quelques princes illyriens, alliés de Rome.

L'année suivante, Sulpicius et Attale s'avancèrent avec leurs flottes vers l'Eubée, s'emparèrent

[1] An du monde 3796. — Avant Jésus-Christ 208.

d'Orée, échouèrent devant Chalcis, et se rendirent maîtres d'Opunte dans l'Achaïe, que Philippe ne put secourir à temps.

A la même époque, Machanidas menaçait tout le Péloponèse, et faisait craindre aux Achéens la ruine de leur république. Dans ce grand danger, ils nommèrent Philopœmen général de la confédération : plusieurs exploits le désignaient déjà comme un digne successeur d'Aratus.

Philopœmen, né à Mégalopolis, fit ses études dans l'école d'Acésilas, dont la philosophie avait pour but d'inspirer aux citoyens l'amour de la patrie, et de leur enseigner la science du gouvernement. Dès son enfance, il prit Épaminondas pour modèle, et préféra à toute autre lecture les livres militaires d'Angélus et l'histoire d'Alexandre-le-Grand. Lorsque les soins de l'administration ou de la guerre lui laissaient quelque repos, il conduisait lui-même la charrue, et endurcissait son corps à la fatigue par le travail et par l'exercice de la chasse.

Nous avons vu à quel point son courage contribua à la victoire de Sélasie : dans cette grande bataille, s'élançant avec ardeur sur les ennemis, il eut les deux cuisses traversées par un javelot. On craignait en l'arrachant que le cuir attaché au dard n'empêchât l'extraction ou ne rendît la plaie incurable : il le rompit lui-même, en retira les tron-

çons, continua de se battre, et décida la défaite des Spartiates.

Après la bataille, Antigone, surpris de ce mouvement de son aile droite, auquel il devait la victoire, et qu'il n'avait point commandé, demanda à son général Alexandre comment il s'était ainsi décidé à marcher sans en recevoir le signal. Le général répondit qu'un jeune capitaine achéen, nommé Philopœmen, chargeant sans ordre avec sa troupe, avait entraîné par son ardeur toute l'armée. Alors le roi lui dit : « Ce jeune Achéen s'est » conduit comme un grand général; et vous, gé» néral Alexandre, vous avez agi en jeune capi» taine. »

Dans la suite, ce monarque voulut attacher Philopœmen à son service; mais ce généreux citoyen aimait trop son pays et la liberté pour accepter les offres d'un prince étranger. Sa renommée s'accrut encore par la mort de Démophantus, chef des Étoliens, qu'il tua de sa propre main dans une charge.

Quand le vœu de ses concitoyens l'eut placé à la tête des armées et de l'état, il changea la tactique des troupes, donna plus de profondeur à leurs bataillons, les accoutuma à marcher et à combattre sans rompre leurs rangs, et fit porter aux soldats des piques plus longues et des boucliers plus larges. Bannissant le luxe de la république, il rétablit

l'ordre dans les finances, et ne permit de magnificence que celle des armes.

Toujours simplement vêtu et paré de sa gloire, on l'aurait plutôt pris pour un soldat que pour un général. Étant invité à dîner chez un de ses concitoyens, il ne trouva dans la maison que la maîtresse du logis qui ne le connaissait pas : elle le prit pour un domestique précédant son maître, et le pria de fendre du bois. Il quitta son manteau, et exécuta cet ordre sans rien dire. Le maître de la maison, arrivant alors, exprima sa surprise de le voir livré à une semblable occupation. Philopœmen lui dit : « Que voulez-vous ? je paie l'intérêt de ma mauvaise » mine. »

Après avoir fait toutes les sages dispositions qui devaient assurer le succès de ses armes, il marcha contre Machanidas et lui livra bataille. Les Spartiates combattirent avec intrépidité; ils enfoncèrent même l'aile droite des Achéens; mais, tandis que Machanidas les poursuivait, Philopœmen prit son corps d'armée en flanc, le mit en désordre, et coupa la retraite au tyran. Celui-ci, se rençontrant sur son passage, voulait éviter son approche; mais Philopœmen lui lança sa javeline avec tant de force qu'elle traversa sa cuirasse et son corps, et le renversa mort sur la place. Sparte perdit dans ce combat quatre mille de ses plus braves guerriers. La prise de Tégée fut la suite de cette victoire, et les

Achéens, pour en conserver le souvenir, élevèrent une statue de bronze à leur général.

Peu de temps après on célébra les jeux néméens : Philopœmen, entouré de la brillante escorte de ses compagnons de gloire, y parut au moment où le musicien Pylade chantait ces paroles d'un ancien poète : « C'est moi qui couronne vos têtes des fleurs » de la liberté. » A ces mots tout le peuple, se tournant vers Philopœmen, lui rendit hommage par de vifs applaudissements.

Nabis prit les rênes du gouvernement de Sparte : ce tyran surpassa son prédécesseur en cruauté; il composa sa garde de troupes étrangères, envoya au supplice les hommes qu'il redoutait, bannit les citoyens les plus distingués, et s'empara de leurs richesses. Philippe mit en dépôt dans ses mains la ville d'Argos; il y commit les plus grands excès; ingénieux dans sa férocité, il inventa une machine en forme de statue, qui ressemblait à la reine Apaga, sa femme. On la voyait revêtue d'habits magnifiques, qui cachaient les pointes de fer dont son corps et ses bras étaient hérissés. Si quelque riche citoyen lui refusait l'argent qu'il exigeait, il lui disait : « Je n'obtiens rien de vous, mais j'espère » que ma femme Apaga aura plus que moi le talent » de vous persuader. » Nabis approchait alors le malheureux de la statue; elle ouvrait ses bras redoutables, l'embrassait fortement, et l'infortuné,

percé de toutes parts, se hâtait de sacrifier sa fortune pour se soustraire au supplice.

Après la défaite de Sparte, les Étoliens et les Épirotes, faiblement secourus par les Romains, firent la paix avec Philippe. Chaque succès, loin de satisfaire l'ambition de ce prince, l'augmentait et la rendait plus insatiable : grossissant son armée et équipant une grande flotte[1], il déclara la guerre aux Rhodiens, et passa en Asie pour combattre Attale; il pénétra jusqu'à Pergame, et, repoussé près de ses murs, il ravagea le pays. Les Rhodiens battirent sa flotte.

Philippe prit Scios en Bithynie : il massacra une partie des habitants, vendit le reste, et rasa la ville. Au siége d'Abydos, il refusa toute capitulation, et voulut qu'on se rendît à discrétion. Les habitants, désespérés, résolurent de périr sur leurs remparts : ils chargèrent cinquante citoyens, dès qu'ils verraient les Macédoniens approcher, d'égorger les femmes et les enfants renfermés dans le temple de Diane, de jeter dans la mer l'or et l'argent, et de mettre le feu à la ville. Ces horribles dispositions étant faites, ils se battirent avec fureur sur la brèche : la nuit suspendit le combat et le carnage. Les citoyens chargés du massacre des victimes et de l'incendie de la ville n'eurent pas la force d'exécuter

[1] An du monde 3802. — Avant Jésus-Christ 202.

ces ordres inhumains. Philippe franchit les remparts; mais, malgré ses efforts pour arrêter la furie des habitants, ils immolèrent leurs familles infortunées et s'entre-tuèrent tous.

Peu satisfait de ce lugubre triomphe, Philippe, qui ne pouvait supporter le repos, repassa en Grèce, et entra dans l'Attique. Les Romains lui déclarèrent la guerre, et envoyèrent une flotte au secours d'Athènes. Les Athéniens combattirent le roi de Macédoine : il les défit et les contraignit de rentrer dans la ville; mais il ne put y pénétrer, et ses succès se bornèrent au ravage des champs.

Le roi, obligé de marcher contre les Romains, éprouva un échec, et ouvrit des conférences avec Quintius Flaminius pour traiter de la paix : l'orgueil de Philippe et la fierté romaine rendaient toute conciliation impossible; on ne conclut rien.

Sur ces entrefaites, une flotte romaine arriva dans le port d'Athènes : à sa vue, les Athéniens firent éclater leur joie, et renversèrent les statues de Philippe. La tyrannie des rois de Grèce et d'Asie était si détestée qu'on croyait devenir libre en changeant de maîtres.

Pendant ce temps, Nabis, tyran de la plupart des villes du Péloponèse, continuait à s'agrandir par la terreur et à s'enrichir par le pillage. Les Achéens avaient changé de général et de fortune; leurs troupes, privées du génie de Philopœmen,

résistaient faiblement aux Spartiates. Plusieurs historiens reprochent à Philopœmen de s'être éloigné pendant la guerre, et de n'avoir pas voulu servir dans une armée qu'il ne commandait plus : il est plus probable qu'un homme aussi vertueux s'absenta, non par orgueil, mais par prudence, et dans la crainte que son crédit sur l'armée et sur le peuple n'inspirât de l'ombrage au nouveau chef de la république. Il voyagea en Crète, et prit part aux guerres civiles qui divisaient alors cette contrée.

L'île de Crète, gouvernée en république depuis Idoménée, se rendit célèbre et florissante par la sagesse de ses lois, par la modération de sa politique et par le courage de ses habitants : jamais attaqués, parce qu'ils étaient toujours prêts à se défendre, personne ne les haïssait, parce qu'ils étaient sans ambition. On ne les vit jamais armés en corps de nation ; mais ils fournissaient de braves soldats et d'excellents archers indistinctement à tous les princes, ce qui exerçait leurs guerriers sans compromettre leur gouvernement.

De toutes parts on venait étudier leurs lois, leur discipline et leur tactique. Aratus dut une grande partie de son habileté militaire à leurs instructions, et sans doute Philopœmen vint aussi dans cette île pour y puiser de nouvelles lumières.

Pendant son absence, l'orage qui se formait contre Philippe grossit chaque jour. Le roi de

Pergame, les Étoliens, Nabis et les Thébains entrèrent dans l'alliance de Rome. Après plusieurs mouvements sans résultat, et quelques combats sans importance, l'armée romaine et celle du roi de Macédoine se rencontrèrent en Thessalie, sur des hauteurs appelées Cynocéphales[1]; les forces de chaque côté montaient à vingt-cinq mille hommes. Quintius Flaminius choisit avec art ce champ de bataille, où l'inégalité du terrain empêchait la phalange de mouvoir sa masse et de faire usage de ses forces. Les Romains l'enfoncèrent, tuèrent huit mille Macédoniens, et en firent cinq mille prisonniers. La cavalerie étolienne contribua beaucoup à la victoire.

Philippe, complétement vaincu, demanda la paix, et se soumit aux conditions qu'il plairait au sénat de lui imposer. En attendant la conclusion du traité, on fit une trêve de quatre mois. Philippe paya provisoirement quatre cents talents, et donna en otage son fils Démétrius.

Le sénat nomma des commissaires pour régler toutes les affaires de la Grèce : ils conclurent un traité dont les dispositions étaient que les villes grecques en Asie et en Europe seraient libres, que Philippe en retirerait ses garnisons, qu'il rendrait les prisonniers et les transfuges, paierait mille talents, et laisserait Démétrius en otage à Rome.

[1] An du monde 3807. — Avant Jésus-Christ 197.

On ignorait dans la Grèce les articles de la paix. Les jeux isthmiques se célébraient à Corinthe. Au moment où le peuple était assemblé dans le stade, un héraut paraît, demande le silence, et prononce à haute voix ces paroles [1] : « Le sénat, le peuple » romain, et Titus Quintius Flaminius, général, » ayant vaincu Philippe et les Macédoniens, dé- » livrent de toutes garnisons et de tous impôts les » Corinthiens, les Locriens, les Phocéens, les Eu- » béens, les Achéens, les Magnésiens, les Thessa- » liens, les Perrhèbes, les déclarent libres, et veu- » lent qu'ils se gouvernent par leurs lois et par » leurs usages. »

Le profond silence qui régnait dans l'assemblée fut prolongé quelques instants par la surprise. Les Grecs ne pouvaient croire ce qu'ils entendaient; ils demandèrent une seconde lecture de la proclamation. Alors les transports de joie éclatèrent de toutes parts : tous les Grecs, entourant Quintius, baisaient ses mains, ses vêtements, et le couronnaient de fleurs. On s'écriait : « Il existe donc une » nation qui combat pour la liberté des autres peu- » ples! Elle n'est arrêtée ni par la mer, ni par au- » cun obstacle, et cette puissance généreuse, par » la voix d'un héraut, abat la tyrannie, et délivre » la Grèce et l'Asie! »

[1] An du monde 3808. — Avant Jésus-Christ 196.

La même proclamation fut publiée aux jeux néméens : partout elle excita des transports d'admiration, de joie et de reconnaissance; jamais Rome dans ses conquêtes n'acquit une gloire plus pure.

Philopœmen, de retour dans sa patrie, voyait avec satisfaction l'abaissement de Philippe, qui opprimait la Grèce, et dont les émissaires avaient voulu plusieurs fois l'assassiner : mais cet homme d'état, clairvoyant ami de la liberté, démêlait l'ambition de Rome à travers sa feinte modération; il regardait comme peu solide une liberté qui n'était due qu'à la protection d'une puissance étrangère; et comme, dans le conseil des Achéens, Aristenète exhortait ses concitoyens à complaire en tout aux Romains, Philopœmen, ne pouvant se contenir, l'interrompit et s'écria : « Aristenète, tu es donc » bien pressé de consommer la ruine de la Grèce! »

On obéit partout aux ordres du consul; Nabis seul refusa de rendre Argos. Le sénat ordonna à Quintius de l'y forcer, et les Romains marchèrent contre Sparte. Nabis, repoussé dans une sortie, offrit de rendre Argos. Quintius exigeait l'affranchissement des villes maritimes, cent talents et des otages.

La négociation fut rompue : Quintius, à la tête de cinquante mille hommes, pressa vivement le siége. Les Spartiates se défendirent avec intrépidité :

malgré leur courage, les Romains franchissent enfin les remparts, pénètrent dans les rues. Les Lacédémoniens, furieux, mettent le feu aux édifices qui se trouvaient le plus près des murs : les flammes arrêtent l'ennemi, et les Romains, effrayés, se retirent.

Nabis rendit Argos, et la paix fut conclue. Quintius, satisfait d'avoir délivré l'Argolide, parcourut les villes de la Grèce, rétablit partout l'ordre et la justice, rassembla les députés de tous les peuples grecs à Corinthe, rendit compte de ses opérations, déclara qu'il n'avait accordé la paix à Nabis que pour empêcher la ruine de Sparte; enfin il exhorta les Grecs à l'union, et s'embarqua pour Rome, où il jouit des honneurs du triomphe le plus glorieux et le mieux mérité [1].

[1] An du monde 3809. — Avant Jésus-Christ 195.

GUERRE CONTRE LES ROMAINS.

(An du monde 3813. — Avant Jésus-Christ 191.)

Haine des Étoliens contre les Romains. — Mort de Nabis par trahison. — Magnanimité de Philopœmen. — Défaite d'Antiochus. — Sa retraite En Asie. — Siége d'Héraclée. — Conquête de Sparte par Philopœmen. Mort de Philopœmen à Messène. — Vengeance des Achéens. — Haine de Persée contre son frère Démétrius. — Défaite et mort de Persée. — Résistance des Achéens. — Dernier effort de la Grèce pour la liberté. — Commandement de Critolaüs. — Sa mort. — Prise de Corinthe. — — Réduction de la Grèce en province romaine, sous le nom d'Achaïe.— Siége, blocus et prise d'Athènes par Sylla.

Les Étoliens, ennemis de toute puissance qui s'opposait à leurs brigandages, haïssaient les Romains depuis qu'ils dominaient dans la Grèce, et, restant en apparence alliés de Rome, ils animaient secrètement Nabis contre elle, l'exhortaient à se venger, entretenaient des intelligences avec Antiochus, roi de Syrie, et l'invitaient à porter ses armes dans la Grèce.

Nabis suivit leurs conseils, souleva les villes maritimes et assiégea Githium. Rome envoya sur les côtes de la Laconie le préteur Acilius avec une flotte; et les Achéens, ayant donné le commandement de leurs armées à Philopœmen, déclarèrent la guerre aux Lacédémoniens.

Philopœmen arma quelques vaisseaux qui furent battus par ceux de Nabis : il répara bientôt cet échec défit le tyran en bataille rangée près de Sparte, et le força à se renfermer dans la ville.

La paix étant ainsi rompue, les Étoliens suivirent leurs projets plus ouvertement, contractèrent une alliance avec Antiochus, et formèrent le dessein de s'emparer à la fois de Démétriade, de Chalcis et de Lacédémone. Trois généraux furent chargés de cette expédition : Dioclès surprit Démétriade; Thos fut repoussé par les habitants de Chalcis; Alexamène crut réussir par une trahison : feignant de vouloir secourir Sparte, il y introduisit mille hommes, que Nabis reçut avec joie comme un utile secours contre les Achéens. Alexamène, sous prétexte de conférer avec lui, l'éloigna de sa troupe, le saisit brusquement, le renversa de cheval, et le fit tuer par ses soldats. Ce triomphe, dû à la perfidie, fut de courte durée : tandis que les Étoliens couraient au palais pour le piller, les Spartiates se précipitèrent sur eux, les taillèrent en pièces, et vengèrent la mort de Nabis par celle d'Alexamène.

Philopœmen, profitant de cette confusion, entra avec ses troupes dans la ville, rassembla le peuple, l'engagea à reprendre ses lois, sa liberté, et à se joindre à la confédération des Achéens. Il empêcha ses troupes de commettre les excès qui suivent presque toujours la victoire, refusa un présent de

cent vingt talents que lui offraient les Lacédémoniens, et se couvrit d'une gloire brillante, qu'il dut plutôt à ses vertus qu'à ses armes.

Le roi de Syrie, attiré par les promesses des Étoliens, entra en Grèce, et s'empara de quelques villes. Il pouvait, en poursuivant ses succès avec rapidité, acquérir assez d'alliés et de forces pour se mettre en état de fermer ces belles contrées aux Romains; mais il ne profita de ses premiers avantages que pour étaler aux yeux des Grecs son luxe asiatique : perdant un temps précieux, il passa ses jours en festins et en débauches. Le consul Manius Acilius, rassemblant ses forces, l'attaqua près des Thermopyles, tourna sa position, et le battit complétement. Antiochus, vaincu, se retira en Asie, laissant ses alliés exposés aux vengeances de Rome.

Le consul conseillait aux Étoliens de se livrer à la clémence du sénat; ceux-ci refusèrent de se soumettre. On leur demandait de livrer aux vainqueurs les portes d'Héraclée, leur capitale. Cette humiliation leur parut insupportable; d'ailleurs, ils avaient trop offensé les Romains pour croire à leur indulgence. Toute négociation étant rompue, le consul forma le siége d'Héraclée. Les Étoliens combattirent avec le courage du désespoir : malgré leurs efforts, Acilius prit la ville d'assaut, la livra au pillage, et força la citadelle à capituler. Le reste de la nation se renferma dans Naupacte : le consul

les y bloqua, et les réduisit bientôt à la dernière extrémité. Apprenant enfin qu'Antiochus, leur dernier espoir, plus malheureux encore en Asie qu'en Europe, venait d'être totalement vaincu à Magnésie par Scipion, ils se soumirent au peuple romain, qui les contraignit à payer mille talents et à livrer leurs chevaux et leurs armes.

Ce fut à peu près à cette époque que, le consul voulant s'emparer de Sparte, Philopœmen, ennemi de toute domination étrangère, et haïssant autant l'ambition de Rome que celle de Philippe, se jeta audacieusement dans cette ville, ranima le courage des citoyens, et força le consul à s'en éloigner. Mais, quelque temps après, Lacédémone mit ce même Philopœmen dans la nécessité de marcher contre elle.

Les Achéens protégeaient l'indépendance des bourgs maritimes, que Sparte voulait toujours asservir. Les Spartiates, croyant que les bannis, rentrés dans la ville depuis la paix, entretenaient des intelligences avec les Achéens, et favorisaient la cause des villes maritimes, proscrivirent ces émigrés, en firent mourir trente, rompirent toute alliance avec les Achéens; et, aveuglés par leur ressentiment contre cette confédération, ils écrivirent au consul Fulvius, et lui offrirent de mettre la république dans la dépendance et sous la protection de Rome.

Les Achéens déclarèrent la guerre à Sparte, et les deux partis envoyèrent des députés à Rome pour rendre le sénat juge de ce différend. Sa décision fut ambiguë comme celle des oracles : les Achéens l'interprétèrent en leur faveur. Philopœmen s'approcha de Sparte à la tête de son armée, et demanda le châtiment de ceux qui, au mépris du traité, venaient récemment de s'emparer du bourg maritime de Los. Les citoyens les plus distingués sortirent de la ville pour négocier; mais, au milieu de la conférence, les bannis de Sparte, qui se trouvaient dans le camp des Achéens, se précipitèrent sur leurs concitoyens, et en massacrèrent quatre-vingts. Ce funeste événement répandit le trouble dans la ville : Philopœmen y entra presque sans résistance; et, ne regardant plus Sparte comme l'ornement de la Grèce, mais comme un trophée de Rome, il fit démolir ses murs, licencia ses soldats mercenaires, et porta le dernier coup à cette fameuse cité en abolissant les lois de Lycurgue, qui firent si long-temps sa force.

Le sénat romain, jaloux des progrès de la confédération achéenne, prit parti pour Lacédémone, cassa le jugement des Achéens, et ordonna que Sparte entrerait dans la ligue achéenne sans payer de tribut, sans recevoir de garnison, et en conservant son indépendance.

Depuis ce moment, les Romains favorisèrent con-

stamment tous les peuples ennemis des Achéens. A leur instigation, les Messéniens se séparèrent de la ligue, lui firent même la guerre, et s'emparèrent de Coron. Philopœmen, quoique malade, et âgé de soixante-dix-huit ans, commandait encore l'armée; il marcha vers Messène, et battit d'abord les ennemis : mais ceux-ci, ayant reçu un grand renfort, l'enveloppèrent. Les Achéens, accablés par le nombre, prirent la fuite. Philopœmen, combattant à l'arrière-garde, faisait oublier sa vieillesse par des prodiges de valeur : mais son cheval tomba; il fut blessé et pris[1]. Dinocrate, général des Messéniens, l'exposa, chargé de chaînes, sur le théâtre aux yeux du peuple de Messène; ensuite il le jeta dans une prison, et le fit mourir. Lorsqu'on présenta au héros le poison qui devait terminer ses jours, il demanda au bourreau ce qu'étaient devenus les Achéens, et particulièrement un officier nommé Lycortas, qu'il chérissait. On lui répondit que ses troupes, se faisant courageusement jour au travers des Messéniens, s'étaient retirées, et se trouvaient en sûreté : « Eh bien! dit-il, je meurs » content, puisque l'armée achéenne est sauvée. »

La mort de ce grand homme rendit les Achéens furieux; tous prirent les armes : le désir de la vengeance doublait leurs forces, ils ravagèrent la

[1] An du monde 3821. — Avant Jésus-Christ 183.

Messénie, s'emparèrent de la capitale, et la contraignirent à livrer les meurtriers de Philopœmen. Ils furent lapidés auprès de son tombeau. Dinocrate prévint son supplice en se tuant.

On porta les cendres du héros à Mégalopolis. Les peuples venaient au-devant du convoi, l'armée le suivait, et toute la Grèce en larmes semblait porter le deuil de sa gloire et de sa liberté. Cette année vit mourir trois grands hommes : Annibal, Scipion et Philopœmen.

Les Romains, profitant de la division des peuples et du despotisme insensé des rois, suivaient avec leur habileté ordinaire le projet de subjuguer entièrement les Grecs.

Philippe ne régnait plus en Macédoine ; avant la fin de ses jours, la discorde qu'il avait répandue dans la Grèce divisa sa maison. Persée, l'aîné de ses enfants, conçut une haine violente contre Démétrius son frère. Celui-ci, élevé par les Romains, pouvait un jour se rendre redoutable avec leur appui : Persée le crut et résolut de le perdre. Il l'accusa d'abord faussement d'avoir voulu attenter à ses jours dans une joute, et d'être venu la nuit avec des gens armés pour l'assassiner. L'innocence de Démétrius triompha de la calomnie. Persée ne se découragea point, et persécuta tellement son frère que ce jeune prince, voulant mettre sa vie en sûreté, profita d'une absence du roi pour ten-

ter de s'échapper. Persée accompagnait alors Philippe; il avait placé auprès de son frère un traître qui, sous l'apparence de l'amitié, épiait ses démarches, et méditait sa perte. Par ses perfides conseils Démétrius, dans l'intention de rendre sa fuite plus facile, écrivit au gouverneur d'une province des lettres qu'on livra au roi. Cette correspondance fut regardée comme un crime. Philippe, accablé de chagrins, affaibli par l'âge et par les revers, et continuellement aigri par Persée, condamna Démétrius. Il périt, et son frère monta sans rivaux sur un trône ensanglanté, qu'il déshonora par sa lâcheté, comme il l'avait souillé par ses crimes.

Le nouveau roi de Macédoine, que ses flatteurs enivraient d'orgueil, se crut capable de renverser la puissance du peuple romain : il grossit son armée, envoya des émissaires dans la Grèce pour la soulever, et chercha partout des alliés. Eumène, roi de Pergame, trahit sa confiance, et découvrit ses projets à Rome. Persée, pour se venger, fit attaquer ce prince par des pirates à son retour en Asie : Eumène, blessé par eux, fut laissé sur la place comme mort. Secouru par des pêcheurs, il revint à la vie, et reprit son trône, dont Attale, son frère, s'était déjà emparé sur le bruit de son trépas.

Paul-Émile, à la tête d'une armée romaine, at-

taqua Persée ; cet habile général enfonça la phalange macédonienne ; il la détruist totalement, remporta une victoire complète, et conquit toute la Macédoine. Persée, qui ne savait ni vaincre ni mourir, fut chargé de chaînes, orna le triomphe de Paul-Émile, et termina ses jours dans la captivité.

Athènes soumise aux Romains, Sparte vaincue, les Étoliens détruits, l'Asie subjuguée, la Macédoine réduite en province romaine, n'offraient plus d'obstacles à l'ambition d'un sénat maître de tant de rois et de tant de peuples. Les Achéens seuls rappelaient encore par leurs exploits et par leur indépendance la puissance et la liberté de la Grèce ; Rome résolut leur ruine : elle sema d'abord la division parmi les villes de la confédération, et y acheta des partisans. Lorsqu'elle les vit désunies, et sans espoir de secours de la Macédoine ni de l'Asie, elle envoya des commissaires qui parlèrent en maîtres, traitèrent les Achéens comme des sujets révoltés, et firent des informations juridiques contre ceux d'entre eux qui avaient favorisé Persée par leurs conseils ou par leurs secours. Callicrate, indigne par sa bassesse du nom d'Achéen, vendit sa patrie, et dénonça tous ceux de ses concitoyens qui s'étaient le plus distingués par leur amour pour l'indépendance. On en arrêta mille, et on les envoya à Rome : le célèbre historien Polybe était de

ce nombre. Le sénat, sans les entendre, sans les juger, les exila dans plusieurs villes d'Italie. Leurs compatriotes demandèrent long-temps leur liberté : enfin, au bout de dix-sept ans, le sénat permit leur retour. La plupart étaient morts de chagrin et de misère, et trois cents seulement revirent leur patrie.

Quelques années après, la Grèce tenta un dernier effort pour recouvrer son indépendance : la liberté, semblable à une lampe qui s'éteint, y jeta une dernière lueur avant d'expirer.

Démocrite, premier magistrat des Achéens, attaqua Sparte que protégeaient les Romains, et pilla la Laconie. Rome envoya des commissaires à Corinthe pour se plaindre de cette infraction des traités. Les Grecs irrités reçurent avec mépris leurs remontrances. Critolaüs, général des Corinthiens, parcourait toutes les villes de la Grèce, et les excitait à combattre pour la liberté.

Le consul Métellus se trouvait alors en Macédoine. Il fit partir quatre députés pour Corinthe, et les chargea d'exhorter la ligue achéenne à ne pas s'exposer aux vengeances des Romains. Ces députés furent insultés et chassés.

Critolaüs disait hautement que, pour résister à Rome, il suffisait de le vouloir ; que tous les peuples, indignés contre sa tyrannie, n'attendaient qu'un signal, et qu'en montrant une noble audace,

on serait soutenu par les rois d'Orient. Les passions croient facilement ce qu'elles désirent, et le vif regret de la liberté perdue faisait saisir avidement le plus léger espoir de délivrance.

Thèbes, l'Arcadie, l'Eubée et la plupart des Achéens embrassèrent le parti de Corinthe. Métellus proposa de nouveau la paix, avec le sacrifice de quelques villes; on refusa de l'écouter. A la tête de son armée, il marcha contre les Grecs, les mit en déroute, et fit plus de mille prisonniers.

Critolaüs, désespéré du mauvais succès d'une guerre dont il était l'auteur, prit la fuite et se noya. Diœus le remplaça et rassembla une armée de quatorze mille hommes. Métellus, poursuivant rapidement ses avantages, passa au fil de l'épée un corps de mille Arcadiens, entra dans la ville de Thèbes, qu'il trouva abandonnée par ses habitants, et s'avança sur Corinthe, où Diœus était renfermé.

Sur ces entrefaites, Mummius arriva avec de nouveaux renforts, et prit le commandement de l'armée romaine. Trois magistrats de la ligue achéenne, et dévoués à Rome, se trouvaient dans son camp. Il les fit entrer dans la ville pour engager les Achéens à se soumettre; mais la faction de Diœus les jeta dans un cachot. Les assiégés firent ensuite une sortie vigoureuse, et forcèrent les Romains de s'éloigner.

Enflé de ce succès, Diœus offrit la bataille au

consul : celui-ci, retenant l'ardeur de ses troupes, affecta une contenance timide pour enhardir l'aveugle présomption des Achéens. Ils s'avancèrent avec une confiance téméraire; le combat eut lieu dans la partie la plus étroite de l'isthme. Le consul avait placé en embuscade sa cavalerie; elle prit les Grecs en flanc, les mit en pleine déroute et leur coupa la retraite.

Diœus, perdant tout espoir de liberté, courut à Mégalopolis, sa patrie, tua sa femme, mit le feu dans sa maison, et s'empoisonna.

Les Achéens, sans chef, se dispersèrent. Une grande partie des habitants de Corinthe s'échappèrent pendant la nuit. Mummius entra dans la ville et la livra au pillage. On vendit les femmes et les enfants, on mit à part les statues et les tableaux; toutes les maisons furent brûlées, et les murailles détruites jusqu'aux fondements. Ainsi périt Corinthe, dans la même année qui vit détruire Carthage. (An du monde 3857.)

On démolit les fortifications de toutes les villes qui avaient pris part à l'insurrection. La violation du droit des gens dans la personne des ambassadeurs fut le prétexte, et la position importante de Corinthe, le motif réel de cette vengeance atroce.

Le sénat envoya des commissaires dans la Grèce. Ils la déclarèrent réduite en province romaine, abolirent dans toutes les cités le gouvernement

populaire, et y placèrent des magistrats chargés de les gouverner par leurs anciennes lois. Cette nouvelle province reçut le nom d'*Achaïe*, titre de gloire pour les Achéens, puisqu'il rappelait que ce peuple courageux avait défendu le dernier la liberté de la Grèce.

Sous la domination romaine, les villes grecques jouirent long-temps d'un profond repos. Gouvernées par leurs magistrats, elles n'eurent plus de héros, mais elles brillèrent de l'éclat plus doux des sciences, des lettres et des arts.

Lorsque, dans la suite, Mithridate souleva l'Asie et une partie de l'Europe contre Rome, Archélaüs, par ses ordres, s'empara d'Athènes, et la mit sous le gouvernement d'un Athénien nommé Aristion. Sylla, chargé par le sénat de combattre Mithridate, entra dans la Grèce à la tête de cinq légions. Toutes les villes lui ouvrirent leurs portes : Athènes seule, fidèle au parti de Mithridate, résista aux Romains. Sylla en forma siége; la hauteur des murailles et le courage des habitants arrêtèrent long-temps ses guerriers. Sylla, pour construire ses machines, coupa les arbres du Lycée; et, comme il manqua d'argent, il pilla les temples de Delphes et d'Épidaure. De part et d'autre on combattit avec acharnement. Les sorties étaient aussi fréquentes que les assauts; les tours et les machines de Sylla furent souvent renversées; on employait avec succès, des

deux côtés, les mines. L'une d'elles ayant fait écrouler un grand pan de muraille, Sylla ordonna un assaut général. Les Romains firent vainement des prodiges de valeur; ils furent repoussés; et, pendant la nuit, les Athéniens fermèrent la brèche par un nouveau mur.

Sylla convertit le siége en blocus. Une horrible famine, plus meurtrière que les armes romaines, découragea les habitants, qui forcèrent Aristion à capituler.

Les députés d'Athènes, arrivés dans le camp romain, adressèrent au général un discours éloquent, dans lequel ils rappelaient avec fierté la gloire de leur patrie et les exploits de leurs ancêtres. Le farouche Sylla, les interrompant, leur dit : « Je ne » suis pas venu avec une armée pour écouter des » harangueurs et pour entendre les Athéniens van- » ter leurs anciennes prouesses, mais pour châtier » des rebelles. Soumettez-vous donc ou périssez. »

La conférence étant rompue, la nuit suivante, il donna un nouvel assaut, prit la ville par escalade, l'abandonna au pillage, égorgea la plupart des habitants, fit vendre les esclaves à l'encan, et assiégea la citadelle qui se rendit faute de vivres.

Aristion et ses partisans furent mis à mort; Sylla s'empara du Pirée, le démolit et brûla l'arsenal. Après avoir vaincu Mithridate près de Chéronée et d'Orchomène, il rangea de nouveau toute la Grèce

et la Macédoine, ainsi que les villes grecques de l'Asie, sous la domination romaine.

Les Grecs, subjugués, firent encore éclater à différentes époques leur ardent amour pour la liberté. Dans le temps des guerres civiles, ils prirent le parti de Pompée contre César. Après la mort de ce dernier, bravant le courroux d'Octave, les Athéniens élevèrent des statues à Cassius.

Rome était devenue la maîtresse du monde; Athènes fut la capitale des lettres, des talents et des arts. On y venait de toutes parts étudier les sciences et prendre des leçons de goût et d'éloquence. Cicéron et son fils se formèrent dans ses écoles. Titus et Marc-Aurèle confièrent à des maîtres grecs l'éducation de leurs enfants. On méprisait à Rome celui qui ne savait pas la langue grecque. Dans la décadence de l'empire, Basile, Grégoire, Chrysostôme, puisèrent dans Athènes les lumières qu'ils répandirent sur l'Église chrétienne, et le despotisme seul des musulmans parvint à détruire cette domination de l'esprit qui avait remplacé celle des armes.

TABLEAU LITTÉRAIRE DE LA GRÈCE

PENDANT LE QUATRIÈME AGE.

Hommes célèbres dans les sciences, philosophes et historiens. — Panætius. — Démétrius de Phalère. — Denys d'Halicarnasse. — Diodore de Sicile. — Plutarque. — Coutumes. — Mariages. — Mœurs. — Funérailles. — Jeux. — Théâtres. — Commerce.

Panætius, philosophe stoïcien, était né à Rhodes, et vint faire ses études à Athènes. La sévérité de sa morale, la force de ses raisonnements et son érudition lui acquirent une grande réputation; elle s'étendit au-delà de sa patrie, et il fut appelé à Rome. Le peuple romain, que les Grecs nommaient encore barbare dans le temps de l'expédition de Pyrrhus en Italie, n'aimait que la gloire des armes, et n'admirait que les vertus fortes qui maintenaient la liberté dans l'état, et conservaient le respect des lois et des mœurs. On méprisait alors à Rome la philosophie épicurienne qui corrompt l'esprit public; et on vivait dans un telle ignorance des arts que, lorsque Mummius envoya en Italie les chefs-d'œuvre des plus grands peintres et des plus habiles

sculpteurs de la Grèce, il ordonna que, dans le cas où le voyage détériorerait quelques tableaux ou quelques statues, l'homme chargé de les transporter en ferait faire d'autres à ses frais.

Les ouvrages des stoïciens furent les premiers que Rome accueillit : leur doctrine austère y obtint un plein succès, parce qu'elle était conforme aux mâles vertus de ces fiers républicains.

Le philosophe Panætius introduisit un des premiers les lettres grecques dans la capitale du monde. Il devint l'ami de Lélius et de Scipion, et accompagna ce dernier dans tous ses voyages. Il avait composé un *Traité des Devoirs*, dont Cicéron vantait le mérite, et dont il tira parti dans ses *Offices*.

Long-temps après, un autre stoïcien, Épictète, illustra sa secte en Italie. Grec de naissance, esclave à la cour de Néron, et ensuite affranchi, il partagea l'honorable exil des philosophes lorsque ce farouche tyran les chassa de Rome. Il résida à Nicopolis. Adrien le rappela en Italie. L'esclavage lui avait appris à aimer la liberté, la tyrannie à chérir la vertu, et le malheur à souffrir avec patience. Il pratiquait avec exactitude ce que les autres se contentaient souvent d'enseigner. Ses principes sublimes paraissent au-dessus de la faiblesse humaine, mais cette faiblesse même trouve un remède salutaire dans les maximes d'Épictète. C'est dans les temps d'abattement et d'adversité qu'on les lit avec

plus de plaisir et de fruit. Elles aident à supporter les coups du sort; on se sent plus ferme après les avoir lues.

La soumission à la Providence, la nécessité de se conformer, pour être heureux, à l'ordre qu'elle a établi, la résignation dans l'adversité, la modération dans le bonheur, tel est le but et l'esprit de sa philosophie.

DÉMÉTRIUS DE PHALÈRE. Les événements que nous avons racontés ont fait connaître la sagesse de son administration et l'ingratitude des Athéniens. Comme orateur, il acquit une réputation brillante; mais son éloquence se ressentait de l'état de décadence de la Grèce. On y voyait plus d'adresse que de force, plus d'ornements que de vérités, et il s'occupait plus de plaire à ses auditeurs que de les convaincre.

Il fut disciple de Téophraste, dont le style passait déjà pour être trop orné, mais qui se distinguait par un rare talent pour peindre les vices et les passions.

Postérieurement, d'autres orateurs, tels que Basile, Grégoire, Chrysostôme, jouirent d'une grande célébrité par leur imagination brillante, et par le mérite plus solide que donnait à leurs écrits la pureté de la morale chrétienne.

DENYS D'HALICARNASSE. Né en Carie [1], il vint en Italie dans le temps de la bataille d'Actium. Il fit de savantes recherches sur l'origine du peuple romain. Son livre des *Antiquités romaines* est fort estimé. Nous lui devons une connaissance exacte des premiers temps de Rome. Il cherchait la vérité, mais il négligeait de l'orner, et il est plus cité pour son érudition que pour son éloquence. On croyait avoir perdu une partie de ses ouvrages; elle vient de se retrouver dans la bibliothèque ambrosienne.

DIODORE DE SICILE. Il vivait du temps de César et d'Auguste : sa *Bibliothèque historique* formait quarante volumes; il ne nous en est resté que quinze. Cet ouvrage comprenait l'histoire des temps fabuleux de la Grèce, celle des Perses et des Grecs, depuis l'expédition de Xercès jusqu'à la mort d'Alexandre, ainsi que le récit des événements qui s'étaient passés sous les successeurs du conquérant macédonien. Son style est clair, ses réflexions sont judicieuses; mais on lui reproche d'avoir adopté légèrement les erreurs de Ctésias et les traditions des prêtres.

PLUTARQUE naquit à Chéronée en Béotie; son esprit brillant et fécond a suffisamment vengé ses concitoyens du reproche qu'on leur faisait de man-

[1] An du monde 3809. — Avant Jésus-Christ 195.

quer d'imagination. C'est peut-être de tous les auteurs grecs celui qu'on relit à présent avec le plus de plaisir et d'utilité. Il vivait du temps de Néron, et fit plusieurs voyages en Italie sous le règne de Vespasien. Pour mieux peindre les hommes illustres, il parcourait les différentes contrées qui les avaient vus naître.

Plutarque jouit d'une double célébrité comme philosophe et comme historien. Le temps nous a conservé une grande partie des *Vies des Hommes illustres* et ses *OEuvres morales*. Son chef-d'œuvre fut le premier de ces deux ouvrages. Admirable par la simplicité du récit et par l'originalité des portraits, à la fois peintre et historien, il ne se borne pas à raconter les actions des hommes fameux; il dessine leur physionomie, peint leur caractère, fait entendre leurs paroles, donne une exacte connaissance de leurs habitudes et de leurs mœurs. Guide utile pour les jeunes amants de la gloire, il les fait vivre familièrement avec les modèles qu'ils doivent imiter. Peut-être se plaît-il à faire de trop grands détours et à raconter longuement; mais il raconte si bien qu'il attache toujours. On trouve de la bonté dans sa force, et de la grace dans sa négligence; ce qui lui donne un caractère dont la piquante originalité est inimitable.

Ses *OEuvres morales* offrent un mélange confus de beautés et de défauts, d'erreurs et de vérités,

de pensées profondes et de préjugés populaires. C'est une mine féconde où l'on rencontre les métaux les plus précieux mêlés avec les pierres les plus communes.

Il est difficile de lire cet ouvrage de-suite, mais il est impossible de n'y pas revenir souvent. Digne des beaux jours de la Grèce, il en est pour ainsi dire le tableau. On y voit de la liberté, de l'anarchie, du génie, de la superstition, beaucoup d'érudition, d'inconséquences, et le mélange d'une morale sévère avec une tolérance pour quelques vices, qui serait inexplicable dans tout autre pays et dans tout autre temps que ceux où les vices déifiés trouvaient tant d'appui sur la terre et tant d'exemples dans les cieux.

Plutarque se distingua de beaucoup de philosophes de son temps en se faisant estimer par sa conduite comme par ses ouvrages; et si les étrangers admiraient le savant célèbre, l'écrivain éloquent, les habitants de Chéronée chérissaient et respectaient en lui un bon fils, un bon père, un sage magistrat et un excellent citoyen.

Arrien, Appien, Élien, Hérodien, sous le règne des empereurs, méritèrent quelque réputation comme historiens, mais dans un rang bien inférieur à celui des écrivains dont nous venons de parler.

Les Grecs vivaient dans un pays enchanté, véritable image de la jeunesse de la terre. Ne respirant que pour la gloire et les plaisirs, bercés par des fables, entourés de prestiges, se nourrissant d'illusions, leur imagination active les rapprochait des dieux, en donnant à ceux-ci toutes les passions humaines; d'un autre côté, elle animait toute la matière en divinisant la nature.

S'ils avaient une décision importante à prendre, Jupiter les éclairait par un oracle; le vol des oiseaux leur annonçait les revers ou les succès. Marchaient-ils aux combats, Mars conduisait leurs guerriers. Couraient-ils après les voluptés, Vénus et l'Amour les attendaient sous des bosquets de myrtes. Apollon et les Muses, variant leurs plaisirs, faisaient retentir les théâtres d'accents harmonieux. Cherchaient-ils le repos et l'ombrage, les dryades épaississaient pour eux l'obscurité des forêts; les naïades rafraîchissaient dans une onde limpide leurs membres fatigués; Pan veillait avec les bergers à la garde de leurs troupeaux; Diane guidait à la chasse leurs meutes ardentes et rapides; l'Hyménée recevait les serments des époux; Lucine consolait les femmes dans les douleurs de l'enfantement; d'autres divinités présidaient aux funérailles.

Les affections tendres, les passions haineuses s'entretenaient aux autels de l'Amour, de l'Hymen, de la Discorde et de la Vengeance. Rien ne se fai-

sait dans la vie sans l'intervention de quelque divinité : aussi tout dans la Grèce était poétique, allégorique; et tout, dans les coutumes, dans les fêtes, dans les cérémonies, rappelait à l'esprit comme au cœur, par des images riantes, par des emblêmes ingénieux, l'alliance éternelle du ciel et de la terre.

Les époux, en se rendant au temple, marchaient couronnés de fleurs; un prêtre leur présentait une branche de lierre, symbole de leur union; ils offraient des sacrifices à Diane et à Minerve pour apaiser ces divinités chastes qui ne s'étaient point soumises aux lois de l'hymen; à Jupiter et à Junon, comme modèles des éternelles amours; au Ciel et à la Terre, pour demander la fécondité; aux Parques, qui décident de la durée de la vie; aux Graces, qui embellissent les époux; à Vénus et à l'Amour, parce qu'ils leur devaient le bonheur.

Ils déposaient des tresses de leurs cheveux sur le tombeau des cultivateurs, afin d'honorer l'agriculture et d'encourager les travaux domestiques. Les parents des jeunes époux les unissaient; ils se juraient fidélité, et retournaient dans leurs foyers accompagnés de chœurs de musiciens et de danseurs. La maison était illuminée et ornée de guirlandes. En allant au temple, ils avaient placé des fleurs sur leurs têtes; au retour on y posait une corbeille de fruits, douce image d'abondance et de prospérité.

On chantait des vers à l'honneur d'Hyménéus, jeune citoyen d'Argos, qui rendit autrefois la liberté à de jeunes Athéniennes enlevées par des corsaires, et qui reçut la main d'une de ces vierges pour prix de son courage.

On passait ensuite dans la salle du festin; les poètes chantaient des épithalames sur la lyre. Un jeune enfant, couronné d'aubépine et de feuilles de chêne, portait une corbeille de pain, et entonnait un hymne qui finissait par ce refrain : « J'ai » changé mon ancien état contre un état plus heu- » reux. »

Un chœur de jeunes danseuses, parées de myrtes, et formant des pas voluptueux, représentait les jeux, les caprices et l'ivresse de l'amour. Le père allumait un flambeau nuptial, et conduisait sa fille chez son époux. En s'y rendant, elle portait un vase de terre destiné à cuire l'orge; une de ses femmes tenait un crible, et sur la porte on suspendait un instrument propre à piler des grains.

Tandis que ces emblêmes rappelaient les devoirs d'une vie laborieuse, toutes les personnes invitées à la fête chantaient et dansaient autour de la maison. Les amis de l'époux en défendaient l'entrée. Le jour suivant, on venait les féliciter par de nouveaux chants consacrés à l'Hymen.

Les mœurs de la Grèce offraient aux regards de l'étranger deux tableaux bien opposés. En arrivant

à Corinthe ou dans Athènes, il ne voyait partout que le plaisir et la volupté; ses yeux étaient éblouis par l'éclat trompeur d'une foule d'élégantes courtisanes qui répandaient sur leurs cheveux de la poudre jaune, se noircissaient les sourcils, et se fardaient les joues, avec du blanc et du rouge. L'or et les pierreries éclataient sur leurs vêtements; les guerriers célèbres, les poètes, les orateurs couronnés déposaient à leurs pieds les palmes qu'ils avaient conquises. Les magistrats les consultaient; elles semblaient présider aux assemblées publiques. Tout présentait l'image de la licence et de la corruption.

Mais si, fuyant les plaisirs, cet étranger cherchait le véritable bonheur, il devait pénétrer dans l'intérieur des maisons et des familles. Là, il trouvait d'autres mœurs, un autre culte; l'image de la Vénus pudique excitait son respect; une tortue, placée par Phidias aux pieds de cette déesse, rappelait sans cesse à la beauté le devoir de se défendre, de rester dans ses foyers, et de ne pas prodiguer ses charmes aux regards indiscrets.

Ce n'étaient plus les conversations brillantes, les indécentes agaceries, les caresses perfides de Bacchis, de Lamia, de Phryné, de Laïs; mais la pudeur mystérieuse, le vertueux amour, la douce confiance, l'activité adroite et laborieuse : là, enfin la volupté était sage, le désir modeste, le plaisir

constant, et tout était ensemble devoir et bonheur.

Les Grecs, aussi sévères pour la vertu de leurs épouses qu'indulgents pour les vices de leurs courtisanes, exigeaient que les premières vécussent renfermées; elles ne paraissaient qu'aux fêtes religieuses et dans les cérémonies publiques, et toujours accompagnées de femmes et d'esclaves. Le magistrat veillait à la décence de leur maintien, à la simplicité de leur parure. Si une femme commettait quelque infidélité, elle se voyait exclue, par un arrêt sévère, des fêtes publiques; on lui fermait la porte des temples.

Si ce respect pour les vertus domestiques entretint long-temps dans la Grèce la force salutaire des mœurs républicaines, la passion des Grecs pour le théâtre et pour les courtisanes devint la principale cause de leur décadence.

Les femmes grecques semblaient étrangères à ces jeux, à ces plaisirs qu'idolâtrait le peuple; mais elles prenaient une part active aux travaux de leurs époux, à la gloire de leur patrie. Sparte surtout vit leur courage exciter celui des hommes, leur estime récompenser la vaillance, leur mépris punir la lâcheté.

Argos dut son salut à l'héroïsme d'une femme: cette ville allait tomber sous le joug des Lacédémoniens; elle venait de perdre dans une bataille six mille hommes, l'élite de sa jeunesse; le reste

des habitants, consterné, renonçait à tout espoir de défense, et tendait les mains aux fers du vainqueur : dans ce moment, une dame argienne, Télésilla, qui avait déjà illustré sa patrie par ses écrits, rassemble les femmes qu'elle croit capables de seconder ses projets ; elle leur retrace vivement les malheurs et les outrages qui les menacent, la ruine de leur cité, la honte de l'esclavage ; elle leur distribue les armes dont elle a dépouillé les temples et les maisons des particuliers ; elle court avec ses généreuses compagnes, les range sur les remparts, et repousse l'ennemi consterné de cette résistance imprévue.

Le général lacédémonien, craignant qu'on ne lui reprochât la mort de tant de femmes s'il était vainqueur, ou la honte de sa défaite s'il était vaincu, se retire, conclut un traité, et laisse aux Argiens leur territoire et leur indépendance.

On rendit les plus grands honneurs à ces vaillantes femmes ; celles qui périrent furent inhumées le long du chemin d'Argos ; on permit aux autres d'ériger une statue au dieu Mars. On plaça sur une colonne, en face du temple de Vénus, le portrait de Télésilla : on la voyait dédaignant de porter ses regards sur des livres placés à ses pieds, et fixant avec ardeur ses yeux sur un casque qu'elle semblait prête à poser sur sa tête. Enfin, pour perpétuer le souvenir de cet événement mémorable, on insti-

tua, une fête annuelle, dans laquelle les femmes paraissaient habillées en hommes et les hommes en femmes.

Les législateurs de la Grèce, attentifs à fortifier tous les liens de l'état social, en prolongeaient les devoirs au-delà du tombeau; des lois sévères commandaient impérieusement d'honorer la mémoire des morts. Dans les premiers temps on les inhumait; l'usage de les brûler prévalut ensuite : on recueillait leurs cendres dans une urne qui était déposée dans un tombeau; sur ce tombeau la douleur venait répandre des larmes, semer des fleurs et offrir des libations.

Dès qu'un citoyen mourait, on parfumait son corps, sa tête était couronnée de fleurs et couverte d'un voile; on plaçait dans ses mains un gâteau de miel pour apaiser Cerbère, et dans sa bouche une pièce d'argent pour fléchir Caron. Il restait exposé vingt-quatre heures aux regards de ceux qui venaient lui rendre les derniers devoirs : ses amis trouvaient à la porte un vase d'eau lustrale pour se purifier. Les hommes, vêtus de noir, précédaient le convoi en exprimant leur affliction par des chants lugubres; les femmes, éplorées, le suivaient, faisaient retentir l'air de leurs gémissements, et coupaient des boucles de leurs cheveux pour les déposer en offrande sur la tombe. A la fin de la cérémonie, on disait un adieu éternel à

l'être chéri qu'on quittait pour toujours, et souvent ces hommages funèbres se renouvelaient au jour de la naissance de celui qu'on avait perdu.

Dans ces tristes journées les femmes oubliaient tellement le soin de leur beauté pour se livrer à leur douleur, qu'on fut obligé de faire une loi qui leur défendait de se frapper et de déchirer leurs traits. Une autre loi déclarait incapable d'occuper les emplois publics le fils qui négligeait de rendre les derniers devoirs à son père. Plusieurs généraux furent envoyés au supplice pour avoir omis, après leur victoire, d'enterrer les morts. Les guerriers qui périssaient en défendant leur patrie recevaient de magnifiques honneurs; une honorable inscription gravée sur leur tombe perpétuait le souvenir de leur nom et de leur courage; les orateurs les plus célèbres prononçaient leur oraison funèbre.

Les Grecs s'enflammaient pour tous les genres de gloire : les troubles civils, les factions populaires, les guerres sanglantes, les invasions ennemies ne pouvaient refroidir leur passion pour les jeux publics; ils y couraient en foule et suspendaient leurs divisions pour s'applaudir réciproquement. Ils déposaient à la porte du stade leur vengeance et leur haine, afin de se réunir, de se confondre et de se disputer paisiblement la palme tragique, celle de la lyre ou de l'histoire, et le prix de la course, de la lutte, du ceste ou du pugilat.

Les lieux où se célébraient ces jeux, semblables à un temple de la Paix qui s'élèverait au milieu d'un champ de bataille, étaient pleins de monuments dédiés à la mémoire des vainqueurs, ou consacrés par la reconnaissance : chaque ville y envoyait ses chefs-d'œuvre, et y possédait un trésor; ils s'enrichissaient encore par les magnifiques présents des rois étrangers.

Les oracles qu'on y consultait grossissaient la foule de ceux qu'attirait l'éclat de ces fêtes. Malgré l'obscurité des oracles, malgré la vénalité bien connue des prêtres, la superstition du peuple et la politique des gouvernements entretenaient la crédulité. Les convulsions de la pythie, ses regards égarés, ses cris plaintifs, la bouche écumante du prêtre et ses cheveux hérissés persuadaient au vulgaire qu'un dieu les agitait et dictait leurs réponses : ainsi l'on vit souvent des villes détruites et des états renversés pour un mot prononcé par un pontife corrompu ou par une vierge en délire.

En sortant de ces réunions générales de tous les peuples, les Grecs, retournant dans leurs cités, couraient aux théâtres, objet de leur passion favorite. Celui d'Athènes était immense; il contenait trente mille personnes. On divisait l'avant-scène en deux parties; les acteurs occupaient la plus élevée, et les chœurs la plus basse. L'orchestre restait vide; on le destinait aux combats de poésie, de musique et de danse.

Les femmes, assises dans l'amphithéâtre, se tenaient éloignées des hommes et des courtisanes; on réservait aux magistrats, aux généraux, aux corps, des places distinguées; le reste se plaçait en tumulte, se promenait, disputait, faisait venir du vin, des fruits, des gâteaux, et y passait les jours et les nuits.

On représentait dans la même journée des pantomimes, des farces, des tragédies, des comédies: les acteurs portaient des masques; d'ingénieuses machines, tournant sur des roulettes, présentaient tour à tour l'extérieur ou l'intérieur d'un édifice; d'autres servaient à opérer la descente des dieux, l'apparition des ombres, à imiter la flamme et le bruit du tonnerre.

Les places coûtaient d'abord un drachme par tête. Périclès, qui voulait occuper les Athéniens de leurs plaisirs pour les distraire de leurs affaires, réduisit ce prix à une obole; il finit même par distribuer de l'argent aux pauvres pour leur en faciliter l'entrée. On se livrait avec fureur à ces amusements: les Grecs y assistaient aux aventures de leurs dieux, aux exploits de leurs héros; ils ne pouvaient quitter ces lieux où le génie des auteurs les plus célèbres leur retraçait sans cesse la gloire de leur patrie; et cette passion pour le théâtre devint telle, qu'on prodigua pour la satisfaire les trésors qu'une sage prévoyance avait destinés à l'armement des flottes et à la solde des troupes.

Un peuple si léger ne pouvait chercher que des succès brillants; aussi les Grecs ne firent que peu de progrès dans la science du commerce, et leur marine fut toujours plus militaire que marchande: ils recevaient les denrées de tous les pays du nord, de l'est et du sud, et n'exportaient que de l'huile de leur territoire et de l'argent de leurs mines. Corinthe seule par sa position devint l'entrepôt nécessaire du commerce de l'Archipel, de la Syrie, de la Phénicie, de l'Égypte et de l'Italie. Les droits de transit qu'elle percevait fondèrent sa richesse. Rhodes, plus sage et plus industrieuse, s'appliqua au commerce, et porta dans toutes les contrées ses vins, ses bois, son miel et ses marbres précieux: aussi les poètes grecs disaient qu'une pluie d'or y descendait du ciel, et sa pacifique industrie la rendit plus long-temps heureuse que n'aurait pu faire l'esprit de conquête. Les Grecs éprouvèrent un destin tout opposé. Ce peuple, jouet d'une imagination vive, fut constamment éloigné de la raison par ses passions: paraissant doué d'une jeunesse éternelle, il ne la perdit que pour tomber dans la vieillesse sans avoir parcouru l'âge viril; aussi Diogène, en parlant de la Grèce, disait, tenant sa lanterne à la main: « Je n'ai rencontré des hommes nulle part; » mais j'ai vu des enfants à Lacédémone. »

FIN DE L'HISTOIRE DE LA GRÈCE.

HISTOIRE DE LA SICILE.

CHAPITRE PREMIER.

Description de la Sicile. — Ses premiers habitants. — Ses temps fabuleux. — Établissement des colonies grecques.

Écrire l'histoire de la Sicile, ce n'est pas encore quitter la Grèce, c'est parcourir ses plus brillantes colonies : nous y retrouverons le même ciel, les mêmes dieux, des lois pareilles, un égal amour pour la gloire et pour la liberté, des tyrans cruels, des héros magnanimes, un peuple vaillant et mobile, enthousiaste et ingrat.

Les Grecs, sans cesse attaqués par les Macédoniens et par les Romains, subirent d'abord le joug des premiers, et succombèrent ensuite totalement sous la puissance des seconds. Nous verrons de même la Sicile, désunie comme la Grèce, divisée en plusieurs républiques et en tyrannies, lutter quelque temps contre Carthage et Rome, et se fondre enfin pour toujours dans ce vaste empire

romain, destiné à conquérir le monde et à devenir à son tour la proie des barbares du Nord.

La Sicile s'appelait autrefois Trinacrie, parce qu'elle a la forme d'un triangle. La fable dit qu'elle était habitée primitivement par des Lestrigons et des Cyclopes. Les Troyens, en fuyant leur patrie, y bâtirent les villes d'Éryx et d'Égeste. Ses premiers habitants connus furent les Sicaniens, dont on ignore l'origine. Enfin un peuple nommé Sicule, venant d'Italie, donna à cette île le nom qui lui reste.

Son circuit est de cent quatre-vingt-deux lieues ou quatre mille trois cents stades; elle est très-fertile en blés et en vins; on croit même que le blé y est venu naturellement et s'est répandu de là dans toute l'Europe; aussi on consacra cette contrée à Cérès et à sa fille. Les poètes disent que ce fut dans les charmantes prairies d'Enna que Pluton vit Proserpine, s'enflamma pour elle et l'enleva. Ces prairies sont tellement parsemées de violettes et d'autres fleurs, que les chiens, dans cette terre embaumée, perdent la trace des animaux qu'ils poursuivent : elles sont situées au centre de l'île; non loin de là on trouve une caverne souterraine, par laquelle Pluton retourna, dit-on, aux enfers, en enlevant la déesse. On raconte que Minerve, Diane et Proserpine, voulant garder leur virginité, vivaient retirées dans ces prairies et travaillaient à

un voile de fleurs dont elles firent présent à Jupiter. On prétend qu'en consacrant l'hymen de Pluton, Cérès donna pour dot la Sicile à Proserpine. Cependant la ville d'Hymère fut particulièrement consacrée à Minerve, et Syracuse à Diane. On l'appelait Ortygie, nom qu'on attribuait aussi quelquefois à toute la contrée.

La fable rapporte que les nymphes, pour lui plaire, firent jaillir de la terre la fontaine Aréthuse; et les poètes disent que ce fut par l'ouverture d'une autre fontaine, appelée Cyanée, que Pluton redescendit aux enfers.

Cérès apprit aux Siciliens l'art de l'agriculture; ils lui durent leurs premières lois. L'historien Philiste, parent du roi Denys, écrit que les Sicaniens venaient d'Espagne; mais, comme dans ces premiers temps la navigation était peu connue, l'opinion de ceux qui font venir d'Italie les premiers habitants de la Sicile paraît la plus probable.

Les Sicaniens habitaient d'abord sur les montagnes, dans de petites bourgades gouvernées par différents princes; ils possédaient toute l'île : l'embrasement de l'Etna et ses éruptions les chassèrent vers l'occident. Long-temps après, une colonie italienne, formée, comme nous l'avons déjà dit, des Sicules, vint occuper la partie de l'île abandonnée : les deux peuples se firent de longues guerres, dont les événements ne nous sont pas connus. Les Grecs

profitant de leurs divisions, s'emparèrent des côtes, et y établirent des colonies. Les Chalcidiens bâtirent Léonte et Catane; les Mégariens Mégare; les Messéniens Messène; Archias de Corinthe fonda Syracuse l'an 3295 du monde; d'autres colonies s'établirent en Calabre, ce qui fit donner à la Sicile et à la partie de l'Italie qu'elles habitaient, le nom de Grande-Grèce. Les habitants de Mégare fondèrent Hybla; les Messéniens Hymère; les Syracusains Acre, Casmène, Camarine et Géla; ceux de Géla Agrigente et Sélinonte.

Cette contrée, riche, étendue et fertile, défendue par la mer des attaques du dehors, et propre, par la quantité de ses ports, à devenir maritime et conquérante, aurait pu balancer la puissance des plus grands états de l'Europe si ses habitants s'étaient réunis sous un seul gouvernement; mais la Sicile resta toujours divisée en différentes nations, gouvernées tantôt en républiques, tantôt en monarchies, cherchant toutes à s'étendre et se combattant sans cesse. Elles préparèrent ainsi une riche proie à l'ambition de Rome et de Carthage, et la Sicile devint la principale cause de leurs guerres et le théâtre de leurs luttes sanglantes.

CHAPITRE II.

Gélon. — Ses exploits. — Son élévation au trône. — Sa victoire sur les Carthaginois. — Son sage gouvernement. — Sa mort. — Hiéron et Thrasybule. — Règne de Hiéron. — Sa mort. — Règne tyrannique de Thrasybule. — Loi du pétalisme. — Victoire de Deucétius. — Son désespoir. — Son exil à Corinthe. — Denys-le-tyran. — Exploits d'Hermocrate. — Sa mort. — Description de la ville d'Agrigente. — Harangue de Denys. — Son pouvoir absolu. — Sa ruse pour accroître son pouvoir. — Sédition dans le camp de Denys. — Traité de paix entre Carthage et Syracuse. — Nouvelle révolte dans l'armée de Denys. — Préparatifs hostiles de Denys. — Guerre avec Carthage. — Harangue de Théodore. — Déclaration de Sparte. — Fermeté de Testa, sœur de Denys. — Victoires de Denys. — Son amour pour les lettres. — Sa mort. — Amitié de Damon et de Pithias. — Épée de Damoclès. — Denys-le-jeune. — Son règne paisible. — Arrivée de Platon à Syracuse. — Exil de Dion. — Retour de Platon à Athènes. — Son rappel à Syracuse. — Son retour en Grèce. — Haine de Dion contre Denys. — Sa descente en Sicile. — Prise de Syracuse. — Disgrace de Dion. — Son rappel. — Son autorité. — Conspiration contre lui. — Sa mort. — Descente de Denys en Sicile. — Guerre entre Corinthe et Denys. — Caractère de Timoléon. — Son fratricide. — Ses exploits. — Exil de Denys. — Prise de Syracuse par Timoléon. — Ses nouvelles victoires. — Son jugement. — Sa retraite. — Sa cécité. — Fin de sa vie.

GÉLON.

(An du monde 3519. — Avant Jésus-Christ 485.)

Avant le règne de Xercès en Asie et de Gélon à Syracuse, les anciens auteurs ne nous ont rien

transmis de certain sur l'histoire de Sicile; nous savons seulement par eux que Cléandre, tyran de Géla, ayant péri sous le poignard d'un assassin, laissa la couronne à son frère Hippocrate, qui confia le commandement de ses armées à un citoyen nommé Gélon, d'une famille sacerdotale, et plus considérable encore par son mérite personnel que par sa naissance.

Gélon se concilia, par sa vaillance et par son habileté, la faveur du peuple et de l'armée. Il enleva Camarine aux Syracusains, et se distingua par beaucoup d'autres exploits. Hippocrate mourut et laissa deux fils. Un parti républicain, assez puissant dans Géla, refusait à ces princes le trône de leur père. Gélon parut s'armer pour eux; mais, s'étant emparé de vive force de la ville, il se fit déclarer roi par le peuple. Dans ce temps Syracuse était gouvernée républicainement et déchirée par des factions: l'une d'elles, s'emparant de l'autorité, bannit un grand nombre de citoyens. Ceux-ci implorèrent la protection de Gélon; il les ramena à Syracuse, et défit leurs ennemis. Tous les citoyens, fatigués de l'anarchie et prévenus en faveur de Gélon par sa haute renommée, se soumirent à lui et lui donnèrent le trône avec un pouvoir absolu.

Les Carthaginois l'attaquèrent: repoussé d'abord par eux, il envoya demander des secours à Athé-

nes et à Sparte; mais sans leur aide il parvint à triompher de ses ennemis, et augmenta tellement ses forces et sa puissance, que dix ans après, lorsque Xercès attaqua la Grèce, Gélon offrit aux Athéniens et aux Spartiates deux cents galères, vingt mille hommes de pied, deux mille chevaux, deux mille archers et deux mille frondeurs : il proposait même de payer les frais de la guerre; mais il voulait le titre de généralissime de la Grèce. Les Grecs, désirant un allié et craignant un maître, répondirent qu'ils avaient besoin de soldats et non de généraux. Leur méfiance n'était pas mal fondée; car, tandis que Gélon leur offrait des secours, il envoyait dans la Grèce Cadmus, chargé de riches présents, avec ordre de les offrir à Xercès dans le cas où il serait vainqueur.

Dans le même temps le roi de Perse, aussi peu sincère, sollicitait l'amitié de Gélon, et, d'un autre côté, engageait les Carthaginois à l'attaquer. De nouveaux troubles survenus les y décidèrent.

Terrillus, tyran d'Hymère, venait d'être renversé de son trône par Théron, roi d'Agrigente. Celui-ci descendait de Cadmus, fondateur de Thèbes, et avait donné sa fille en mariage à Gélon. Les Carthaginois armèrent dans le dessein apparent de faire rentrer Terrillus dans Hymère, mais avec l'intention réelle de s'emparer de la Sicile.

Gélon leva une armée de cinquante-cinq mille

hommes pour soutenir son beau-père. Le plus habile général de Carthage, Amilcar, à la tête de trois cent mille guerriers, forma le siége d'Hymère. Il y établit deux camps : l'un renfermait ses vaisseaux tirés sur le rivage et gardés par des troupes de mer; il avait placé dans l'autre son armée de terre. Ces deux camps étaient fortifiés.

Gélon, informé que l'ennemi attendait de Sélinonte un corps de cavalerie auxiliaire, donna ordre à un détachement de troupes à cheval de se présenter à l'heure désignée à la porte du camp ennemi : cette ruse réussit; les Carthaginois accueillirent cette troupe, croyant que c'était le corps allié qu'ils attendaient. Les Syracusains, entrés dans le camp, surprirent Amilcar faisant un sacrifice, le poignardèrent et mirent le feu à sa flotte. Au même instant Gélon, à la tête de son armée, attaqua et prit de vive force l'autre camp.

Jamais victoire ne fut plus complète et ne fit autant de victimes : des trois cent mille Carthaginois la moitié périt; l'autre moitié tomba dans les fers. Vingt vaisseaux seuls retournèrent en Afrique. Tous les tyrans de Sicile recherchèrent l'amitié du vainqueur. Carthage, craignant de le voir arriver à ses portes, demanda la paix. Gélon l'accorda, et la principale condition du traité fut que les Carthaginois ne sacrifieraient plus à Saturne de victimes humaines; trophée d'autant plus glorieux pour

le roi de Syracuse, qu'il signalait, non le triomphe de l'ambition, mais celui de l'humanité.

Après avoir terminé cette guerre avec tant d'éclat, Gélon voulait secourir les Grecs contre les Perses; mais il apprit dans ce moment la victoire de Salamine. Donnant alors un rare exemple de modération dans la prospérité, il cessa d'ambitionner la gloire des armes, et ne rechercha que la gloire plus douce et plus solide que donne une administration juste, sage et pacifique. Il ne pressait plus l'activité des arsenaux, mais il encourageait celle des ateliers; il cessa de se montrer à la tête des armées, mais on le vit à la tête des laboureurs.

De retour à Syracuse, il convoque le peuple, l'invite à se rassembler avec ses armes; il arrive sur la place seul, sans gardes, désarmé, rend compte aux citoyens de ses dépenses, de son administration civile et militaire, de la situation de l'état, rend la liberté à la nation, et lui propose de délibérer sur la forme de gouvernement qu'elle veut choisir.

L'admiration et la reconnaissance dictent des suffrages unanimes. L'amour d'un peuple libre lui rend la couronne, l'affermit, et ordonne qu'on lui érige une statue qui le représente en habit de citoyen.

Long-temps après, Timoléon, voulant détruire tous les emblêmes de la tyrannie, renouvela l'usage

antique de l'Égypte, et fit faire le procès aux rois dont les statues devaient être brisées. Le peuple les renversa toutes, mais il défendit et conserva celle de Gélon.

Ce prince ne survécut que deux ans à cette action, plus célèbre que tous ses triomphes. Son convoi fut sans pompe comme il l'avait ordonné; mais la reconnaissance publique lui bâtit un tombeau magnifique, environné de neuf tours, dans le lieu où sa femme Démarète fut inhumée. Depuis, les Carthaginois, par une basse vengeance, détruisirent ce monument; mais, tant qu'on honorera la vertu, la mémoire de Gélon sera respectée.

Le père de Gélon était grand-sacrificateur; il avait quatre fils. Un oracle ayant prédit que trois d'entre eux parviendraient à la tyrannie, le pontife désolé s'écria : « Puissent plutôt mes fils être accablés des plus grands malheurs que d'acquérir une » telle fortune aux dépens de la liberté! »

L'oracle, de nouveau consulté par lui, répondit qu'il ne devait pas désirer d'autres châtiments pour ses enfants que le trône, et qu'ils seraient assez punis par les traverses et les inquiétudes inséparables de la royauté. La vertu de Gélon démentit cette prédiction, mais le sort de ses deux frères la vérifia. Ce prince fut peut-être le seul que la fortune rendit meilleur au lieu de le corrompre. Il s'empara d'abord injustement du trône de Géla; mais il expia

cette violence par sa sagesse, et rendit la liberté à Syracuse. Administrateur habile, il augmenta la population de cette ville en y transportant les habitants de Mégare et de Camarine. Par ses ordres et par son exemple, les Syracusains sortirent de l'oisiveté; et leur territoire devint si fertile qu'ils furent en état d'envoyer une immense quantité de blé aux Romains que désolait une affreuse disette. Les Carthaginois captifs augmentèrent l'activité des travaux publics. Gélon, pour faire la guerre à Carthage, avait levé sur ses peuples un impôt considérable. On murmurait : le roi, toujours accessible aux plaintes, convertit l'impôt en emprunt, et le rendit fidèlement.

On lui reprochait de ne point aimer les arts. Peut-être négligea-t-il la musique et la poésie dans un temps où il trouvait Syracuse trop disposée à la mollesse; mais il encouragea l'architecture, et employa les dépouilles des Carthaginois à bâtir deux temples en l'honneur de Proserpine et de Cérès.

Avide de tous les genres de gloire, il remporta le prix de la course des chars aux jeux olympiques. Son règne fut doux et juste, et les républicains ne purent lui reprocher que d'avoir fait trop longtemps aimer la monarchie.

HIÉRON ET THRASYBULE.

(An du monde 3526. — Avant Jésus-Christ 478.)

Hiéron, qui occupait le trône de Géla, succéda à son frère Gélon. Son amour pour les lettres faisait espérer un règne sage et doux; mais les courtisans, qui opposent presque toujours leurs intérêts privés à l'intérêt public, et qui corrompent les rois afin de les dominer, l'enivrèrent du poison de la flatterie, le rendirent avide pour enrichir sa cour, injuste en lui faisant préférer la faveur au mérite, et violent parce qu'ils lui firent envisager comme factieux ceux qui se plaignaient avec justice, ou qui disaient courageusement la vérité.

Les voluptés dérangèrent la santé de Hiéron: forcé d'écarter les plaisirs, ils laissèrent place à la réflexion. Ses entretiens avec Simonide, Pindare, Bacchylide et Épicharme éclairèrent son esprit et adoucirent ses mœurs. Simonide eut principalement la gloire de le ramener à la vertu, fait honorable qui nous est rappelé par un traité de Xénophon sur la manière de gouverner. Cet ouvrage portait le titre de *Hiéron;* c'est un dialogue entre ce prince et Simonide. Le roi déplore le malheur pour un monarque d'être privé d'amis; le poète trace tous les devoirs des rois. On y trouve cette belle maxime : « La gloire d'un souverain est non

» qu'on le craigne, mais qu'on craigne pour lui.
» Il doit disputer avec les autres rois non à qui
» courra le plus vite aux jeux Olympiques, mais à
» qui rendra ses peuples plus heureux. »

Hiéron fit la guerre avec succès; il prit Catane et Naxe, et mourut après avoir régné onze ans. Thrasybule, son frère, le remplaça, et parut n'hériter que de ses défauts : ses vices firent regretter plus vivement les vertus qu'avaient fait éclater ses deux frères. Esclave de ses favoris et de ses passions, il fut le bourreau de ses sujets, bannit les uns, dépouilla les autres, punit la vérité par l'exil, et la plainte par des supplices. Les Syracusains, excédés, appelèrent à leur secours les habitants des villes voisines. Thrasybule se vit assiégé dans Syracuse : presque tous les princes cruels sont lâches; il résista faiblement, capitula, quitta la ville, où il n'avait régné qu'un an, et se retira à Locres. On ne dit rien de la durée ni de la fin de sa vie; Syracuse l'oublia, reprit sa liberté, et prospéra sous le gouvernement populaire jusqu'au temps où Denys y rétablit la tyrannie. Cet intervalle dura soixante ans.

Pour consacrer le souvenir de la délivrance des Syracusains, le peuple érigea une statue colossale à Jupiter-Libérateur, et ordonna de célébrer tous les ans une fête solennelle, dans laquelle on devait immoler aux dieux quatre cent cinquante taureaux

qui servaient ensuite à nourrir les pauvres dans un festin public.

Quelques partisans de la tyrannie excitèrent depuis des troubles ; ils furent vaincus; et, pour réprimer l'ambition des ennemis de la démocratie, on fit une loi semblable à l'ostracisme d'Athènes. On la nommait *pétalisme*, parce que les citoyens donnaient leurs suffrages sur une feuille d'olivier.

Deucétius, chef des peuples qu'on appelait proprement Siciliens, les rassembla en corps de nation, et bâtit la ville de Polissa près du temple des dieux nommés *Palici*. Il servait d'asile aux esclaves maltraités par leurs maîtres. Ce temple jouissait d'une grande renommée; on croyait que les serments qu'on y prêtait étaient plus sacrés qu'ailleurs, et que leur violation attirait un châtiment certain. Deucétius soumit quelques villes voisines, et étendit sa puissance par plusieurs victoires; mais enfin, dans une bataille contre les Syracusains, il se vit abandonné par toute son armée qui prit la fuite. Ne consultant alors que son désespoir, il entra seul de nuit à Syracuse. Le lendemain matin, les habitants furent surpris, en arrivant sur la place, de voir prosterné au pied des autels ce prince, leur ennemi, jusque-là si redoutable et si souvent vainqueur, et de l'entendre déclarer qu'il leur abandonnait sa vie et ses états.

Les magistrats convoquent l'assemblée; les ci-

toyens accourent en foule. Quelques orateurs véhéments excitent les passions du peuple, retracent les maux passés, et demandent, pour expier tant de sang répandu, la mort d'un ennemi public, que le ciel lui-même semblait livrer à leur vengeance. Cette proposition glaça d'horreur les anciens sénateurs : l'un de ces sages vieillards dit qu'il ne voyait plus dans Deucétius un ennemi, mais un suppliant dont la personne devenait inviolable; qu'écraser ainsi le malheur, ce serait à la fois une bassesse et une impiété. Il ajouta qu'en croyant plaire à Némésis, on s'attirerait son juste courroux, et qu'il fallait au contraire profiter de cet événement pour prouver la clémence et la générosité des Syracusains.

Tout le peuple se rangea à cet avis : on désigna à Deucétius, pour lieu de son exil, Corinthe, métropole de Syracuse, et on lui assura dans cette ville une subsistance honorable.

Depuis que Syracuse eut recouvré sa liberté, jusqu'au moment où Denys la lui enleva, l'histoire ne nous a conservé le souvenir que d'un grand événement, celui de l'invasion des Athéniens sous la conduite de Nicias : avec une armée nombreuse, ils formèrent le siége de Syracuse. Les habitants, secourus par plusieurs villes alliées, et commandés par le brave Hermocrate, résistèrent vaillamment; mais, malgré leur courage, ils se voyaient enfin

réduits à capituler, lorsqu'une armée lacédémonienne, sous les ordres de Gylippe, défit la flotte des Athéniens, tua ou prit tous leurs soldats, et fit périr leur chef. Cette guerre désastreuse, conseillée par Alcibiade, justifia son exil, et fut la cause de la ruine de sa patrie. (An du monde 3591.)

DENYS LE TYRAN.

(An du monde 3598. — Avant Jésus-Christ 406.)

Les revers ralentissent, mais n'éteignent point l'ambition : Carthage avait réparé ses pertes et accru sa puissance; pour les états comme pour les hommes, la soif des richesses s'irrite en se satisfaisant, et la fertilité de la Sicile tentait sans cesse l'avidité des opulents Carthaginois : il envoyèrent de nouveau dans cette île une forte armée. Le vaillant Hermocrate déploya contre eux le même courage qui l'avait fait triompher des Athéniens; il combattit souvent avec succès, et défit en plusieurs rencontres ses nouveaux ennemis.

Un jeune homme, destiné à opprimer sa patrie, Denys de Syracuse, la servait alors avec zèle; il se faisait distinguer dans l'armée par son intelligence et son intrépidité : les uns lui attribuaient une noble origine, les autres un basse extraction.

La gloire des exploits d'Hermocrate excita la jalousie de ses compatriotes : l'ombre n'est pas plus

inséparable du corps que l'envie ne l'est du mérite; une faction le fit condamner à l'exil. Indigné de cette injustice, il voulut rentrer à Syracuse à main armée, et punir ses ennemis; mais il périt dans le combat. Denys, qui l'accompagnait, fut blessé dans cette action; et, pour apaiser la colère du peuple ses parents répandirent le bruit de sa mort. Il ne reparut dans Syracuse que lorsque le temps, qui calme tout, eut assoupi les passions.

Les Carthaginois, profitant des dissensions de cette république, attaquèrent Agrigente, une des plus opulentes et des plus belles villes de Sicile. On y admirait un temple dédié à Jupiter, qui avait trois cent quarante pieds de longueur, soixante de largeur et cent vingt de hauteur. Pour juger de la richesse de ses habitants, il suffit de savoir qu'ils avaient creusé hors de la ville un lac d'un quart de lieue de tour, et profond de trente pieds. L'un de ses citoyens, Exenète, vainqueur aux jeux Olympiques, rentra dans Agrigente avec trois cents chars attelés de chevaux blancs. Un autre, nommé Gillias, possédait un vaste palais ouvert en tout temps aux voyageurs. Cinq cents cavaliers, maltraités par un orage, se réfugièrent un jour chez lui; il les défraya tous, et leur distribua des armes et des habits.

Les Carthaginois s'emparèrent de cette grande cité, et la chute d'Agrigente répandit la terreur

dans toute la Sicile. Le peuple de Syracuse murmurait contre les magistrats qui ne l'avaient pas secourue ; mais, comme on les craignait, personne n'osait prendre la parole pour les accuser. Denys, sortant alors de sa retraite, s'élance à la tribune, et reproche aux chefs de la république leur coupable inertie. On le condamna d'abord à une amende comme séditieux ; ne pouvant alors continuer à parler qu'après l'avoir payée, un riche citoyen, l'historien Philiste, vint à son secours, et lui prêta sur-le-champ l'argent nécessaire.

Denys, après avoir satisfait à la loi, reprit la parole. Nourri dans l'étude des lettres, exercé à l'éloquence, il retraça pathétiquement la gloire et les malheurs d'Agrigente ; il imputa tous les maux de la Sicile à la trahison des chefs de l'armée, à l'orgueil et à l'avidité des grands, enfin à la vénalité des magistrats, corrompus par l'or des Carthaginois. Il indiqua pour unique remède la déposition des coupables et la nomination d'autres chefs, choisis dans le sein du peuple et dans les rangs des amis de la liberté.

Ce discours, qui plaisait aux passions, exprimait des désirs formés depuis long-temps par la multitude, mais comprimés par la crainte. Un applaudissement unanime y répondit : on déposa les chefs de la république ; on en nomma de nouveaux, et Denys fut placé à leur tête.

Les généraux étaient plus difficiles à renverser. Il travailla par de sourdes et longues menées à les rendre suspects; mais, fatigué de la lenteur de cette mesure, il prit un moyen plus prompt et plus efficace. Les troubles de Syracuse avaient fait exiler une foule de citoyens qui regrettaient amèrement leurs biens et leur patrie; et, comme on devait alors lever de nouvelles troupes contre les Carthaginois, Denys représenta que ce serait une folie que de payer des soldats étrangers, quand il existait tant de Syracusains brûlant du désir de mériter leur réhabilitation par leurs services. Il obtint ainsi le rappel des bannis qui grossirent et fortifièrent son parti.

Dans le même temps, la ville de Géla demandait qu'on augmentât sa garnison. Deux factions la divisaient alors : celle du peuple et celle des riches. Denys s'y rendit avec trois mille hommes. Le premier masque des tyrans est presque toujours populaire; il se déclara contre les riches, les fit condamner à mort, confisqua leurs biens, doubla la solde de ses troupes, et paya la garnison commandée par le Lacédémonien Dexippe.

Tout lui réussit dans cette entreprise; mais il échoua contre l'incorruptibilité de Dexippe, qui refusa de s'associer à ses projets.

Denys, revenu à Syracuse, fut reçu en triomphe par le peuple; mais, opposant alors à la joie publi-

que un maintien triste et sévère, il dit à ses concitoyens : « Tandis qu'on vous amuse par de vains » spectacles pour vous cacher les dangers qui vous » menacent, Carthage se prépare à vous attaquer. » L'ennemi sera bientôt à vos portes, et la trahison » est dans vos murs. Vos généraux vous donnent » des fêtes, et laissent vos troupes manquer de » pain. L'ennemi ne déguise plus ses perfides espé» rances; le général carthaginois vient de m'envoyer » un officier pour m'engager à suivre l'exemple de » mes collègues, et pour m'inviter, sous l'appât » des plus fortes récompenses, à trahir ma patrie » en faveur de Carthage. Incapable de cette lâcheté, » je prévois que les fautes de ceux qui partagent » avec moi le commandement me rendront en ap» parence complice de cette infamie : je renonce » aux dignités que vous m'avez conférées; j'aime » mieux abdiquer le commandement que de me » voir soupçonner d'intelligence avec des traîtres. »

A ces mots, le peuple, toujours enclin à la méfiance, devint furieux, et s'écria qu'il fallait agir comme du temps de Gélon, pour sauver la patrie; et, sans prendre le temps de réfléchir, il proclame Denys généralissime, et lui donne un pouvoir absolu.

Denys sentit qu'il fallait se hâter d'achever son entreprise, de peur que le peuple, surpris de ce qu'il avait fait, ne s'aperçût qu'il s'était donné un

maître. Il invita tous les citoyens au-dessous de quarante ans à se rendre, avec des vivres pour trente jours, à Léontium, ville remplie de déserteurs et d'étrangers, se doutant bien que la plupart des Syracusains, et surtout les plus riches, ne le suivraient pas. Il partit en effet avec peu de monde, et campa près de Léontium. Tout à coup, pendant la nuit, on entend au milieu du camp un grand tumulte excité par des émissaires de Denys. Il feint d'être effrayé, se lève à la hâte, sort du camp, et court se réfugier dans la citadelle de Léontium avec les soldats qui lui étaient le plus dévoués.

Au point du jour, il rassemble le peuple, se plaint de la haine que lui attire sa fidélité, assure qu'on a tenté de l'assassiner, et demande qu'on lui permette, pour sa sûreté, de prendre six cents gardes près de sa personne. La multitude fait rarement des conjurations, mais y croit facilement : elle lui accorde les six cents hommes qu'il désire ; il en prend mille, les arme, les paie magnifiquement, fait de grandes promesses aux soldats étrangers, renvoie à Sparte Dexippe dont il se méfiait, rappelle près de lui la garnison de Géla dont il était sûr, attire sous ses drapeaux tous les déserteurs, les gens sans aveu, les exilés, les criminels : avec ce cortége, digne d'un tyran, il rentre dans Syracuse. Le peuple, consterné, craignant à la fois Denys, son escorte et les Carthaginois, baisse en silence la tête sous le joug.

Denys, pour affirmer son autorité, épouse la fille d'Hermocrate, dont on chérissait la mémoire, donne sa sœur à Polyxène, beau-frère de ce général, fait sanctionner dans une assemblée publique toutes ses opérations, et envoie au supplice Daphné et Démarque, citoyens courageux qui seuls s'étaient opposés à son usurpation. Ce fut ainsi que de simple greffier il devint tyran de Syracuse.

Bientôt on apprit que les Carthaginois assiégeaient Géla : Denys la secourut faiblement, et se borna, sans combattre, à favoriser la fuite d'une partie des habitants qui en sortaient; l'ennemi égorgea le reste. Cet événement fit soupçonner Denys d'intelligence avec Imilcon. Peu de temps après, les citoyens de Camarine abandonnèrent leur ville, pour éviter le sort des habitants de Géla.

La vue de ces victimes, ruinées par l'ennemi, et si mal protégées par le tyran, excita une sédition dans son camp. Une partie de ses troupes l'abandonna et revint à Syracuse. Ces soldats furieux pillèrent le palais de Denys, outragèrent sa femme et la firent mourir par leurs violences.

Les riches et les grands de Syracuse, saisissant cette occasion, se révoltent et envoient des cavaliers pour tuer le tyran. Ses soldats étrangers le défendent; il arrive avec cinq cents hommes, met le feu aux portes de la ville, y pénètre et fait massacrer tout le parti aristocratique qui lui en défendait l'entrée.

Sur ces entrefaites, Imilcon envoya un héraut à Syracuse pour négocier : on signa un traité par lequel Carthage accorda la paix à condition qu'elle garderait une partie de la Sicile et que Syracuse resterait sous le pouvoir de Denys. Cette convention confirma les anciens soupçons, et fit croire généralement que, pour régner, Denys avait vendu sa patrie. Cette paix fut conclue l'an du monde 3600, quatre cent quatre ans avant Jésus-Christ, à l'époque de la mort de Darius-Nothus.

Certain d'être haï, Denys ne crut pouvoir régner que par la crainte sur la majorité de ses sujets, qu'il regardait comme ses ennemis. Il immola les uns pour effrayer les autres, fortifia un quartier de la ville qu'on appelait l'Isle, le flanqua de tours, bâtit une citadelle, y logea de préférence les étrangers, fit construire dans cette enceinte beaucoup de boutiques, mit en place toutes ses créatures, donna les meilleures terres des proscrits à ses favoris, et partagea le reste entre les citoyens et les mercenaires.

Ayant assuré de cette sorte sa domination, il s'occupa à consoler les Syracusains, par un peu de gloire, de la perte de leur liberté. Il se mit à la tête de son armée, et subjugua plusieurs peuples qui dans la dernière guerre avaient donné des secours aux Carthaginois. Tandis qu'il assiégeait Herbérine, les troupes syracusaines qui étaient avec

lui se révoltèrent, armèrent les bannis, et le forcèrent de se retirer à Syracuse avec ses soldats restés fidèles.

Les révoltés le suivirent, s'emparèrent de l'Épipole, lui fermèrent toute communication avec la campagne, mirent sa tête à prix, et promirent le droit de cité aux étrangers qui l'abandonneraient. Ils en gagnèrent beaucoup par ce moyen. Avec leur secours et quelques alliés ils formèrent le siége de la citadelle. Denys, réduit à l'extrémité, avait tellement perdu l'espoir de se sauver, qu'il délibérait avec ses amis sur le genre de mort qui devait terminer ses jours. Dans cet instant Philiste lui reproche son désespoir, relève son courage, et le détermine à tenter encore la ruse et la force. Denys négocie; il demande aux rebelles la permission de sortir de la ville avec les siens : on le lui permet, et on lui accorde cinq vaisseaux. La nécessité de les équiper lui fait gagner du temps : les Syracusains, dans une fausse sécurité, désarment une partie de leurs troupes. Denys avait fait appeler secrètement des Campaniens en garnison dans les places appartenant aux Carthaginois. Ils arrivent au nombre de quinze cents, forcent les portes, et s'ouvrent un passage jusqu'à la citadelle. Le découragement s'empara des Syracusains; Denys, saisissant le moment favorable, fait une sortie impétueuse, renverse ce qui se trouve sur son passage, disperse ses enne-

mis, et s'empare de la ville. Instruit par l'expérience du danger des excès, il arrête le carnage, promet l'oubli du passé, et congédie les Campaniens.

Dans ce même temps, les Lacédémoniens, qui venaient de ruiner la liberté d'Athènes, envoyèrent des ambassadeurs à Syracuse pour y fortifier la tyrannie.

Denys, craignant une nouvelle révolte, profita du moment où les citoyens étaient à la moisson pour fouiller toutes les maisons et pour enlever les armes. Revenant ensuite au projet d'illustrer sa patrie qu'il asservissait, il s'empara de Naxe, de Catane, de Léontium, enrichit Syracuse par ses trophées, et forma le dessein de se rendre maître de Rhège. Une sédition qui éclata parmi ses troupes le força d'y renoncer.

Apprenant alors que les garnisons carthaginoises étaient très-affaiblies par une maladie contagieuse, il crut le moment favorable pour chasser ces dangereux ennemis de la Sicile, et s'y prépara. On vit tout à coup Syracuse changer de face. Ce n'était plus cette ville occupée de fêtes, de cérémonies, de spectacles; elle ne paraissait plus qu'un vaste arsenal. Partout on fabriquait des armes, on construisait des machines, on équipait des galères, on exerçait des soldats. En peu de temps, cent cinquante mille hommes furent levés et armés. Denys, métamorphosé lui-même, se montrait sage, doux

et clément : on croyait voir un autre homme.

Voulant se faire des alliés, il demanda en mariage la fille d'un riche citoyen de Rhège, qui lui répondit qu'on n'avait que la fille du bourreau à lui accorder. Cette raillerie coûta cher par la suite aux habitants de Rhège. Mieux accueilli à Locres, il épousa Dorisque, fille d'un homme puissant de cette ville. Il se maria aussi avec une Syracusaine nommée Aristomaque, fille d'Hyparinus et sœur de Dion, citoyen généralement considéré par ses talents et par ses vertus.

Ce double mariage était contraire aux mœurs d'Occident; mais Denys se plaçait au-dessus des lois. Il traita ses deux femmes avec douceur, parut les aimer également, et commanda à ses trésoriers de leur donner, ainsi qu'à Dion, tout l'argent qu'ils demanderaient.

Dion s'était formé à l'école de Platon. Espérant éclairer Denys par les lumières de la philosophie, et lui faire sentir l'évidente nécessité d'unir la morale à la puissance, pour son bonheur propre comme pour la félicité publique, il engagea Platon à venir à Syracuse, et fit entrer la sagesse dans le palais de la tyrannie.

Denys accueillit favorablement le philosophe, mais n'adopta pas ses principes. Un jour il se permit, en présence de Dion, des railleries sur le règne de Gélon. Dion lui dit : « Respectez la mémoire de

» ce grand prince. On vous a permis de régner,
» parce que Gélon a fait aimer la monarchie; et
» vous, qui la faites haïr, peut-être priverez-vous
» d'autres princes du trône. »

Denys, ayant achevé ses préparatifs, rassembla le peuple, et lui proposa de déclarer la guerre à Carthage, assurant que c'était plutôt la prévenir que la commencer.

Le peuple approuva unanimement son dessein. Syracuse haïssait d'autant plus Carthage qu'elle croyait lui devoir son tyran. Aussi la guerre commença avec la fureur de la haine : à son signal, la populace, dans toutes les villes, pilla et massacra les marchands carthaginois.

Denys se voyait à la tête de quatre-vingt mille hommes; sa flotte montait à deux cents galères et cinq cents barques. Ses succès furent rapides; il prit la plupart des villes soumises aux Carthaginois ou à leurs alliés.

L'année suivante, Carthage envoya en Sicile une armée de trois cent mille hommes sous les ordres d'Imilcon; Magon commandait une flotte de quatre cents galères. Ils se rendirent maîtres d'Éryx et de Messène; presque toute la Sicile abandonna Denys. Ce prince, ayant résolu d'attaquer l'ennemi, ordonna à son amiral Leptine de l'attendre à Catane. Cet officier n'obéit pas, fut battu et mis en fuite. Denys se trouva forcé de retourner à Syracuse, que

Magon bloquait par mer. Imilcon l'y suivit, et plaça sa tente dans un temple de Jupiter près de la ville.

Magon s'empara des deux petits ports; Imilcon se rendit maître du faubourg d'Achradine, pilla les temples de Cérès, de Proserpine, ravagea les champs et détruisit tous les tombeaux, sans épargner celui de Gélon et de Démarète. Mais bientôt Polyxène, beau-frère du tyran, lui amena des secours de Grèce et d'Italie. La flotte syracusaine défit la flotte ennemie.

Denys se trouvait alors absent pour rassembler des vivres. Les Syracusains, fiers de leur victoire, s'ameutèrent pour reprendre leur liberté. Comme ils étaient réunis, le tyran arrive, et veut d'abord féliciter le peuple sur sa victoire.

Un citoyen nommé Théodore l'interrompt : « On » nous fait, dit-il, de vains compliments pour flatter » notre orgueil; on nous berce de l'espoir d'obtenir » la paix et de nous délivrer de nos ennemis; mais » la servitude est-elle une paix? et connaissons-nous » de plus cruels ennemis que notre tyran? Imilcon » vainqueur ne nous imposerait qu'un tribut; De- » nys s'enrichit de nos biens et se nourrit de notre » sang. Ses tours nous emprisonnent; ses satellites » étrangers nous outragent; ils irritent contre nous » les dieux en pillant leurs temples. Prouvons à » Sparte et à nos alliés que nous ne sommes pas » indignes du nom de Grecs, et que nous aimons

» la liberté comme eux. Si Denys veut s'exiler, ou-
» vrons-lui nos portes; s'il veut régner, montrons-
» lui notre indépendance et notre courage. »

Le peuple, ému, mais incertain, fixait en silence ses regards sur les envoyés de Sparte. Phérécide, Lacédémonien, chef de la flotte, monte précipitamment à la tribune. Le nom de Sparte annonçait un discours énergique pour la liberté; mais quelles furent la surprise et la consternation publiques, lorsque Phérécide déclara que sa république l'avait envoyé pour secourir Syracuse contre Carthage, et non pour faire la guerre à Denys et détruire son autorité!

Ce discours imprévu répandit le découragement; et, la garde du tyran arrivant sur ces entrefaites, l'assemblée se sépara. Cette tentative infructueuse eut cependant un grand résultat. Denys, effrayé de la haine qu'il inspirait, s'efforça de se rendre populaire, de gagner par des largesses ceux qu'il ne pouvait vaincre par ses rigueurs, et de se concilier les esprits par une bienveillance plus adroite que sincère.

On peut rarement vaincre son caractère. Denys, même lorsqu'il voulait gouverner en bon roi, laissait souvent apercevoir le tyran. Sur un simple soupçon, il menaça les jours de son beau-frère Polyxène; celui-ci prit la fuite. Denys, furieux de voir échapper sa victime, fit de violents reproches.

à sa sœur Testa de ne l'avoir pas averti du départ de Polyxène : « Croyez-vous, lui répondit-elle, que » je sois assez lâche pour n'avoir pas accompagné » mon époux, si j'avais connu ses dangers et appris » son départ? Je l'ignorais. Soyez certain que j'ai» merais bien mieux être nommée dans tout autre » pays la femme du banni Polyxène, que d'être » appelée ici la sœur du tyran. »

Une si noble fierté força Denys à l'admiration; et la vertu de cette princesse lui attira tant d'estime, que les Syracusains, après la destruction de la tyrannie, lui conservèrent les honneurs, le rang et le traitement de reine. Lorsqu'elle mourut, le deuil fut général, et tous les citoyens assistèrent à ses funérailles.

Tandis que la tyrannie opprimait Syracuse, un fléau qu'on peut lui comparer, mais plus rapide encore, la peste, fit de grands ravages dans l'armée carthaginoise. Denys en profita : il attaqua les ennemis par terre et par mer, en fit un grand carnage, et détruisit presque toute leur flotte. Imilcon lui offrit cinq cents talents pour obtenir la liberté de se retirer. Denys accorda cette liberté aux Carthaginois et non à leurs alliés. Imilcon se retira précipitamment; les Barbares qu'il abandonnait furent tous tués ou pris. Les Ibériens seuls capitulèrent; on les incorpora à la garde royale. Ainsi Carthage vit son orgueil humilié au moment où elle se croyait maîtresse de la Sicile.

Denys étendit ses conquêtes dans toute la contrée. Il menaça ensuite Rhège, et tous les Grecs d'Italie formèrent une ligue contre lui. Les Gaulois, dont l'ambition convoitait l'Italie, offrirent leur appui au tyran de Syracuse. Magon revint en Sicile, fut de nouveau battu, et signa la paix. Cette guerre terminée, Denys porta ses armes en Italie, y gagna une grande victoire, et fit dix mille prisonniers. Il les renvoya sans rançon, et conclut un traité avec ses ennemis. Rhège fut seule exceptée; il attaqua vivement cette ville, et reçut une blessure pendant le siége. Les habitants, privés de vivres et réduits à la dernière extrémité, se rendirent. Il donna la liberté à ceux qui se rachetaient, et vendit les autres. Phytta, qui avait engagé la ville à se défendre, éprouva toute la rigueur du tyran; il le fit attacher à un poteau et battre de verges. Pour aggraver son supplice, il lui apprit qu'on venait de jeter son fils dans la mer. « Mon fils, répondit ce père infortuné, est plus heureux que moi d'un jour. »

La vanité de Denys ambitionnait tous les genres de gloire; il voulait conquérir la palme des lettres comme celle des armes. Ce noble sentiment tempéra quelquefois ses vices, et lui arracha souvent des marques d'estime pour les généreux courages qui lui résistaient.

Il n'aimait pas la vertu; mais il admira et respecta

celle de ses deux femmes. L'industrie et les talents recevaient de lui des encouragements et des récompenses; et, s'il commit autant de cruautés que la plupart des tyrans, il développa aussi de grandes qualités dont ils étaient privés.

Sa rigueur comme roi le fit haïr; sa vanité comme poète le rendit ridicule. Il envoya à Olympie son frère Théaride, pour disputer en son nom le prix de la course et de la poésie. La magnificence de ses équipages, la voix sonore des lecteurs qu'il avait choisis, attirèrent d'abord un applaudissement général. Mais lorsqu'on entendit ses vers, ils excitèrent un rire universel. Ses chars, mal conduits, se brisèrent contre une borne, et la galère qui ramenait ses envoyés fut battue par une tempête et désemparée.

La flatterie de sa cour le consola des rigueurs de l'opinion publique. Cependant, ayant lu un jour au poète Phyloxène une pièce de vers, celui-ci la critiqua librement. Le prince, irrité, l'envoya dans une prison qu'on nommait *les Carrières*. Quelques grands ayant intercédé pour lui, Denys le remit en liberté, et l'invita même à dîner. Pendant le repas, le roi lut encore des vers, et demanda à Phyloxène son avis. Celui-ci répondit en souriant : « Qu'on » me remène aux Carrières. » Cette plaisanterie demeura impunie.

Il fut plus sévère pour Antiphon. Le prince de-

mandait quelle était la meilleure espèce d'airain; Antiphon dit que c'était celui dont on avait fait les statues d'Harmodius et d'Aristogiton : ce trait lui coûta la vie.

Un second échec littéraire à Olympie irrita tellement Denys, que plusieurs de ses amis périrent victimes de sa fureur. Pour se distraire de ses chagrins, il fit une expédition en Épire, et rétablit sur le trône Alceste, roi des Molosses. Une irruption en Toscane, et le pillage d'une ville et d'un temple, lui valurent quatre cents talents. Ayant entrepris une autre guerre contre les Carthaginois, il perdit une bataille, où son frère Leptine fut tué, et il se vit obligé de céder plusieurs places en Sicile à ses ennemis.

De tous les triomphes de Denys, celui dont il jouit avec le plus d'ivresse fut le prix qu'il remporta dans Athènes aux fêtes de Bacchus. Il y avait envoyé une tragédie pour le concours; on le proclama vainqueur. Il est impossible de peindre l'excès de ses transports; il ordonna de rendre de publiques actions de graces aux dieux; il ouvrit les prisons, prodigua ses trésors; toutes les maisons étaient en fêtes; tous les temples fumaient d'encens : dans sa joie, il se livra tellement aux excès de la table, qu'une indigestion le mit à l'extrémité.

Il avait eu plusieurs enfants de ses deux femmes. Dion voulait qu'il préférât ceux d'Aristomaque,

et disait que cette princesse, étant Syracusaine, devait l'emporter sur une étrangère. Un autre parti, puissant dans la cour, soutenait le jeune Denys, fils de la Locrienne Dorisque. Le tyran l'avait déjà désigné pour son successeur; mais, comme les conseils de Bion semblaient faire impression sur son esprit, les médecins, craignant qu'il ne revînt sur sa décision, lui donnèrent un narcotique qui le fit passer du sommeil à la mort. Il était âgé de cinquante-huit ans.

Ce prince respectait aussi peu les dieux que les hommes : revenant à Syracuse avec un vent favorable, après avoir pillé le temple de Proserpine à Locres : « Vous voyez, dit-il, comme les dieux fa» vorisent les sacriléges. » Une autre fois, il dépouilla la statue de Jupiter d'un manteau d'or massif, assurant *que ce vêtement était trop lourd en été, et trop froid en hiver.* Il y substitua un manteau de laine, *propre à toutes les saisons.*

Il enleva à l'Esculape d'Épidaure sa barbe d'or, sous prétexte qu'il n'était pas convenable qu'un fils portât de *la barbe quand son père n'en avait pas.* Dans la plupart des temples on avait placé des tables d'argent avec cette inscription : *Aux bons dieux*; il s'en empara, voulant, dit-il, profiter de leur bonté. Ces dieux étaient représentés le bras tendu et portant à la main des coupes et des couronnes d'or : il s'en saisit, disant que c'était folie

de demander sans cesse des biens aux dieux, et de les refuser lorsqu'ils étendaient la main pour les offrir.

La crainte, inséparable de la tyrannie, lui inspirait une méfiance qui le rendait plus malheureux que ses victimes. Son barbier s'étant vanté de porter quand il le voulait le rasoir à la gorge du tyran, il le fit périr. Depuis ce temps, ses filles seules le rasèrent. Quand elles furent vieilles, elles lui brûlaient la barbe avec des coquilles de noix.

Il faisait fouiller les appartements de ses femmes avant d'y entrer. Son lit était environné d'un fossé profond; un pont-levis en ouvrait le passage. Son frère et ses enfants ne pénétraient chez lui que visités et désarmés.

Quoiqu'il ne goûtât point les plaisirs de l'amitié, il en sentait le prix. Ayant condamné à mort un citoyen nommé Damon, celui-ci demanda un sursis et la permission de faire, avant de mourir, un voyage nécessaire. Pythias, son ami intime, offrit de se mettre en prison à sa place, et répondit de l'exactitude de son retour. Le temps prescrit était presque entièrement écoulé; l'instant fatal approchait; Damon ne revenait point. Tout le monde tremblait pour la vie de Pythias; celui-ci, calme et serein, ne témoignait aucune inquiétude et disait que son ami arriverait au moment fixé. L'heure sonna; Damon parut et se jeta dans les bras de Py-

thias. Denys, versant des larmes d'attendrissement, accorda la vie à Damon, et demanda comme faveur aux deux amis d'être reçu en tiers dans leur amitié.

Le roi ne s'aveuglait pas sur sa position. Un de ses courtisans, Damoclès, exaltait sans cesse le bonheur du prince, sa richesse, sa puissance, la magnificence de son palais et la variété des plaisirs dont il jouissait. « Puisque vous enviez mon bonheur, » lui dit Denys, je veux vous mettre à portée de le » goûter. » Il le plaça sur un lit d'or, lui fit servir un festin magnifique, et l'environna d'esclaves de la plus rare beauté prêts à exécuter tous ses ordres. Damoclès, respirant les parfums les plus exquis, voyant à sa disposition les mets les plus délicats, paraissait dans l'ivresse de la joie; tout à coup, en levant les yeux, il aperçoit la pointe d'une lourde épée suspendue sur sa tête, et qui ne tenait au plafond que par un crin de cheval. Le plaisir disparaît; la terreur le remplace; il ne voit plus que la mort, et demande, pour unique grâce, qu'on le délivre promptement d'une volupté si menaçante et d'un bonheur si périlleux. Quelle effrayante image de la tyrannie, surtout quand elle est tracée par le plus habile et le plus fortuné des tyrans!

DENYS LE JEUNE.

(An du monde 3618. — Avant Jésus-Christ 386.)

Les exploits de Denys, sa popularité dans les derniers temps de sa vie, la richesse de l'état et l'habitude de l'obéissance semblaient avoir familiarisé les Syracusains avec la tyrannie. Denys le Jeune monta sans obstacle sur le trône, et succéda paisiblement à son père. Il montra d'abord autant de douceur et de nonchalance que son prédécesseur avait déployé d'activité et de sévérité. Les talents de Dion pouvaient être très-utiles au roi, à qui il proposa d'aller négocier la paix en Afrique, ou, s'il préférait la guerre, de commander les armées et d'équiper à ses frais cinquante galères. Son zèle, bien accueilli par le roi, et mal interprété par les courtisans, devint bientôt suspect. Ces lâches flatteurs, au lieu de louer sa générosité, firent craindre sa puissance. Dion ne partageait pas leurs débauches, et voulait préserver le roi du poison de leurs conseils. Ils le représentèrent à Denys comme un rival dangereux et comme un censeur importun. Il est vrai que la rigidité de ses formes effrayait la jeunesse et rendait sa vertu moins persuasive. Platon, son maître, lui reprochait la rudesse de son caractère, et parvint à l'adoucir.

Le roi aimait les lettres et les arts : bon et familier

avec ceux qui l'approchaient, ses amis prenaient facilement sur lui un grand empire. Dion, qui le savait, lui inspira un vif désir de voir Platon. Ce philosophe résista long-temps à ses instances; mais l'espoir de faire un grand bien aux hommes, en adoucissant la tyrannie, le détermina.

Son arrivée à Syracuse répandit l'effroi parmi les courtisans, qui croyaient déjà voir la renaissance de la liberté et la réforme des abus. Ils lui opposèrent avec adresse Philiste l'historien, homme d'état habile, partisan des priviléges des grands et du pouvoir arbitraire : on le rappela de son exil.

Le roi reçut Platon avec honneur. Son esprit le charma, et en peu de temps son amitié pour lui devint une passion. Il ne pouvait plus vivre sans Platon, et ne voulait rien faire que par ses avis. La cour, changeant de décoration comme un théâtre, semblait transformée en académie.

Au milieu d'un sacrifice, le héraut ayant dit, selon la coutume : « Puissent les dieux maintenir » long-temps la tyrannie et conserver le tyran ! » Denys s'écria : « Ne cesseras-tu jamais de me maudire? » Cette exclamation consterna Philiste et ses amis. Ils s'appliquèrent à décrier Dion et Platon, et à miner leur crédit. « Autrefois les Athéniens, » disaient-ils au prince, n'ont pu prendre Syracuse » avec cinquante mille hommes, et aujourd'hui un « seul de leurs sophistes va vous détrôner, et vous

» donner, en échange d'une autorité réelle, un sou-
» verain bien chimérique, que leur académie ne
» peut pas même définir. »

Le hasard vint au secours de leurs intrigues. On intercepta des lettres que Dion écrivait aux ambassadeurs de Carthage, et dans lesquelles il les invitait, pour parvenir à faire une paix solide, à ne pas négocier avec Denys, sans qu'il fût présent aux conférences : on fit envisager au roi cette correspondance comme une trahison.

Ce prince, ayant caché quelques jours son ressentiment, engagea Dion à se promener avec lui, le conduisit au bord de la mer, lui montra ses lettres, lui adressa de vifs reproches, et, sans vouloir attendre sa justification, le fit embarquer pour le Péloponèse.

Le bruit se répandit aussitôt qu'on devait faire mourir Platon : mais Denys se borna à le loger et à le garder honorablement dans la citadelle, afin de l'empêcher de rejoindre Dion ; car son amitié pour ce philosophe, loin d'être affaiblie, était mêlée de jalousie comme la passion la plus ardente, et il l'accablait tour à tour de caresses et de reproches.

Platon voulait profiter de cette amitié tyrannique pour obtenir la grâce et le retour de Dion. Le roi promettait son rappel, à condition qu'il ne le décrierait pas dans l'esprit des Grecs. Platon, fati-

gué de voir qu'on l'amusait par de vaines paroles, exigea, et obtint enfin la liberté de retourner en Grèce. Arrivé à Athènes, et nommé magistrat, son tour vint de faire les frais des fêtes et des spectacles publics; Dion voulut en payer la dépense. Après avoir rempli ce devoir d'une généreuse amitié, il parcourut toute la Grèce, et conquit par ses vertus l'estime générale. Les Lacédémoniens lui donnèrent à Sparte le droit de cité.

Cependant le roi de Syracuse, toujours épris de la philosophie, malgré ses courtisans, appelait près de lui de toutes parts les sages les plus célèbres : leurs entretiens ne purent lui faire oublier Platon; son absence irritait le désir qu'il avait de le revoir. Il lui écrivit que, s'il ne revenait pas, Dion resterait toujours exilé. L'amitié ramena le sage à Syracuse. Il y jouit, dans les commencements, d'une grande faveur; mais, comme il sollicitait sans relâche le rappel de Dion, et que Denys, au lieu d'y consentir, faisait vendre ses terres, le roi et le philosophe se brouillèrent. Les gardes du tyran voulurent tuer Platon, l'accusant d'avoir conseillé au roi d'abdiquer. Denys lui sauva la vie, et le laissa retourner en Grèce.

La sagesse s'exila avec lui de Syracuse; Denys, privé de ses conseils, se livra sans réserve aux voluptés. L'injustice est compagne des vices; ne gardant aucune mesure, il contraignit sa sœur Arète,

femme de Dion, à épouser un de ses favoris nommé Timocrate. Dès ce moment, Dion, outragé, résolut de se venger et de détrôner le tyran.

S'occupant à lever des troupes, il comptait sur le secours des bannis de Sicile, qui se trouvaient en grand nombre dans la Grèce. La peur de la tyrannie les retint; ving-cinq eurent seuls le courage de s'associer à son entreprise. Étant parvenu à rassembler dans l'île de Zacinthe huit cents guerriers choisis, mûrs et éprouvés, il leur déclara son projet. Le danger d'une attaque avec si peu de monde contre un prince qui pouvait leur opposer cent dix mille hommes de troupes et quatre cents navires, étonnait leur courage; ils hésitaient et trouvaient ce dessein téméraire et insensé. L'éloquente fermeté de Dion dissipa leurs craintes, et les entraîna. Ils s'embarquèrent, et, après de longues traverses et de violents orages qui les poussèrent sur les côtes d'Afrique, il arrivèrent à Minoa, petite ville de Sicile. Denys était alors occupé à faire une expédition dans la Pouille, en Italie; Timocrate commandait en son absence. Il envoya un courrier au roi; mais, ce courrier s'étant endormi dans un bois, un loup emporta le sac qui contenait les dépêches; de sorte que Denys ne fut informé que long-temps après de la descente de Dion.

Cet illustre chef des bannis s'approcha de Syra-

cuse; les mécontents qui se joignirent à lui portèrent sa troupe à cinq mille hommes. Ils marchaient couronnés de fleurs. Le peuple, loin de leur résister, se souleva, et tourna sa fureur contre les favoris du tyran. Timocrate, vivement pressé, n'eut pas le temps de se jeter dans la citadelle, et s'enfuit de la ville. Tous les citoyens volèrent au-devant de Dion, parés comme aux jours de cérémonies. On n'entendait dans les airs que le son des instruments et des cris de joie, et cette prise de Syracuse fut plutôt une fête qu'une victoire. Un héraut publia que Dion et Mégaclès étaient venus pour détruire la tyrannie et pour affranchir la Sicile.

Dion monta à la tribune pour exhorter le peuple à le seconder dans ce généreux dessein. On lui jeta des fleurs; on le couvrit d'applaudissements; des suffrages unanimes lui donnèrent, ainsi qu'à son frère, le titre de capitaines-généraux, en leur adjoignant vingt citoyens.

Cependant Denys, informé de ces événements, arriva et entra dans la citadelle. Les Syracusains l'y assiégèrent. Il fit une sortie : Dion fut blessé; ses troupes plièrent, et, malgré sa blessure, ce chef intrépide parcourut la ville, réveilla les courages, appela le peuple à son secours, rétablit le combat, repoussa l'ennemi, et le força à se renfermer dans la forteresse.

L'artificieux Denys, connaissant la mobilité du

peuple et sa disposition à la méfiance, écrivit à Dion, et lui fit adresser par sa femme des lettres adroitement rédigées, qui rappelaient son ancien zèle pour la conservation de la tyrannie : on fut obligé de lire ces lettres dans l'assemblée générale; car le secret aurait augmenté les soupçons. Cette lecture ébranla la confiance des citoyens, qui donnèrent sur-le-champ le commandement de la flotte à Héraclide.

Dion se plaignit vivement de cette injustice; mais, après avoir reproché à Héraclide ses intrigues, donnant le premier l'exemple de l'obéissance aux lois, il rendit au nouvel amiral les honneurs dus à sa charge.

Peu de temps après, Philiste, arrivant de la Pouille au secours de Denys, fut vaincu, pris, et mis à mort. Denys offrit alors de rendre la citadelle pourvu qu'on lui permît de se retirer en Italie. Le peuple n'y voulait pas consentir; le prince, profitant d'un vent favorable, s'enfuit sur un vaisseau chargé de ses trésors.

On blâmait généralement Héraclide de l'avoir laissé passer; mais le peuple oublie ses intérêts les plus réels quand on flatte ses passions. Héraclide, pour se populariser, proposa le partage des terres et la suppression de la solde des étrangers; Dion s'y opposa fortement : les Syracusains, irrités, le destituèrent, et nommèrent vingt-cinq nouveaux

généraux, à la tête desquels ils placèrent Héraclide.

Ceux-ci cherchèrent à séduire les soldats étrangers pour les engager à abandonner Dion; ils demeurèrent fidèles, et le défendirent. On voulut les attaquer; mais Dion s'avança intrépidement contre ses ennemis, les effraya, les dispersa, et se retira dans les terres de Léontium.

Les Syracusains attaquèrent la flotte royale, et la défirent; mais, comme dans la joie de ce succès ils se livraient la nuit à la débauche, Nyptius, qui commandait dans la citadelle, fit une sortie, surprit les guerriers dispersés, les massacra, livra la ville au pillage, enleva les femmes et les enfants, et les enferma dans la forteresse.

Le malheur des Syracusains mit fin à leur ingratitude; on résolut unanimement de rappeler Dion. Les députés du peuple vinrent le trouver, se jetèrent à ses pieds, en le suppliant d'oublier l'injustice de ses concitoyens.

Dion rassembla ses soldats; il leur dit, en versant des larmes: « Péloponésiens, vous pouvez délibérer sur la demande qui vous est faite; quant » à moi, puisque ma patrie est en danger, l'hésitation ne m'est plus permise; je la sauverai avec » vous, ou je périrai avec elle. Souvenez-vous seulement que je n'ai pas abandonné mes alliés dans » le péril, et que je ne les quitte que pour secourir » mes compatriotes dans l'infortune. »

Tous les étrangers demandèrent à grands cris qu'on les menât à Syracuse. Lorsqu'il fut près de la ville, la partie des habitants qui lui était contraire barrait les portes et lui en défendait l'entrée; d'autres les combattaient pour les forcer à les ouvrir. Pendant ce temps, Nyptius fit une sortie, tuant tout ce qu'il rencontrait, et mettant le feu à la ville. L'incendie termina la discorde; tous les citoyens réunis ouvrent les portes. Dion marche contre les ennemis; des cris de joie et de fureur l'accompagnent; tout ce qui peut porter les armes se joint à lui; les soldats de Nyptius sont taillés en pièces; la ville est délivrée; Héraclide et Théodote, chefs des factieux, se livrent eux-mêmes à la discrétion du vainqueur. On lui conseillait de les abandonner à la vengeance des soldats : « J'ai » appris à l'académie, dit-il, l'art de dompter ma » colère. Il ne suffit pas d'être humain pour les » gens de bien; il faut être clément à l'égard de ses » ennemis. La plus belle victoire est celle qu'on » remporte sur ses propres passions. Si Héraclide » a été méchant et envieux, ce n'est pas une raison » pour que Dion souille sa vertu par une lâche » vengeance. »

On le nomma généralissime. Le premier usage qu'il fit de son pouvoir fut de rendre le commandement de la flotte à Héraclide. Il pressa ensuite le siége de la citadelle, et ordonna prudemment qu'on

laissât la mer libre. La garnison, comme il l'avait prévu, profitant de cette liberté, s'embarqua et s'éloigna de Syracuse. Les princesses, devenues libres, sortent de la citadelle ; Arète, femme de Dion, que le tyran avoit forcée de passer dans les bras de Timocrate, s'avançait triste, tremblante, les yeux baissés, attendant en silence un arrêt sévère. Elle se prosterne ; Dion la relève, l'embrasse, remet son fils dans ses bras, et lui ordonne de venir comme autrefois habiter sa maison. Ce fut alors que Platon lui écrivit : « La Grèce entière a » les yeux fixés sur vous, et vous regarde comme » l'homme le plus sage et le plus fortuné de la terre.»

Dion voulait établir à Syracuse le gouvernement aristocratique de Lacédémone; mais l'ambitieux Héraclide, tant de fois coupable et tant de fois absous par la clémence, se rangea dans le parti populaire. Dion l'appela au conseil; il répondit audacieusement qu'il ne se rendrait qu'aux assemblées du peuple. Souvent les soldats avaient voulu le tuer. Dion s'était toujours opposé à leurs fureurs : mais cette fois, las de tant d'insultes, il leur permit la vengeance. Héraclide périt; le peuple le pleura, et Dion subit ce supplice intérieur qu'inflige à l'ame un premier crime. Plus il était vertueux, plus il fut tourmenté. Toutes les nuits un fantôme effrayait son imagination. Une femme colossale, aux yeux hagards, le poursuivait par-

tout, et balayait violemment sa maison. La mort de son fils, qui se tua lui-même, mit le comble à ses chagrins.

Un de ses amis intimes, Callippe l'Athénien, formant le projet de se rendre maître de Syracuse, conspira contre lui. Dion fut informé de ce complot par sa femme et sa sœur qui l'avaient découvert. Callippe accusé vint trouver Dion, protesta de son innocence, versa des larmes, et appuya sa justification par le plus redoutable des serments. Celui qui le prêtait portait une torche à la main; on le couvrait du manteau de pourpre de Proserpine, et il se vouait aux plus horribles supplices dans le cas où il deviendrait parjure.

Cependant les princesses reçurent peu de temps après de nouveaux avertissements. Tous les amis de Dion lui conseillaient de prévenir Callippe; mais, trop repentant d'un premier meurtre, il ne put se résoudre à en permettre un second, et il préféra le péril aux remords. Callippe le fit assassiner par des soldats, et jeta les princesses au fond d'une prison. La veuve de Dion y accoucha d'un fils qui y mourut.

Le lâche meurtrier du héros gouverna ou plutôt opprima Syracuse. Le peuple, consterné, se plaignait de la patience des dieux; mais, quelque temps après, le nouveau tyran étant parti pour s'emparer de Catane, son absence rendit le cou-

rage et l'espérance aux Syracusains, et ils reprirent leur liberté. Callippe vint assiéger Messine; il échoua et perdit la plupart de ses soldats. Toutes les villes de Sicile lui fermèrent leurs portes. Repoussé partout, il se cacha quelque temps dans la ville de Rhège; mais enfin Leptine l'y découvrit, et l'immola avec le même poignard qui avait tranché les jours de Dion.

Dans ce même temps Icétas, prince de Léontium, tira de prison les princesses Aristomaque et Arète; mais ensuite, gagné par la faction populaire, il les embarqua pour le Péloponèse, et les fit noyer en route. Timoléon dans la suite les vengea.

Après la mort de Callippe, les amis de Dion écrivirent à Platon, pour le consulter sur la forme de gouvernement qu'ils devaient choisir. Il leur conseilla de nommer deux rois comme à Sparte, un sénat pour faire des lois, et trente-cinq magistrats pour en assurer le maintien. Tandis qu'on délibérait sur sa proposition, Hyparinus, frère de Denys, aborda à Syracuse avec une flotte chargée de troupes, et s'empara de l'autorité; il l'exerça deux ans. Un Syracusain, nommé Nypséa, lui succèda; mais Denys le Jeune, à la tête d'une armée étrangère, débarqua en Sicile, le chassa, et s'empara de nouveau du trône.

Le tyran, pour remercier les dieux de sa restauration, envoya à Olympie et à Delphes des statues

d'or. Les Athéniens les interceptèrent, et, malgré ses reproches, s'en servirent pour payer la solde de leurs troupes.

Les malheurs aigrissent quand ils n'éclairent pas : ceux de Denys l'avaient rendu féroce; il remplissait la ville de sang, dépouillait, tuait et bannissait les meilleurs citoyens. Ces bannis s'étaient réfugiés en grand nombre chez Icétas. Profitant de ces troubles, les Carthaginois firent de grands progrès en Sicile.

Accablés de tant de maux, les exilés de Syracuse envoyèrent une ambassade à Corinthe pour demander des secours contre leurs ennemis et contre leur tyran. Icétas, paraissant favoriser leurs projets, les trompait et traitait sous main avec les Carthaginois, dans l'espoir de se rendre, par leur appui, maître de Syracuse.

Corinthe, touchée du sort de son antique colonie, accueillit favorablement l'ambassade des exilés, résolut de leur rendre la liberté, déclara la guerre à Denys, et donna le commandement de ses troupes à Timoléon. Cet homme, devenu depuis si célèbre, était le chef d'une des plus grandes familles de Corinthe. Soldat intrépide, capitaine expérimenté, homme d'état habile, constant ami de la liberté, ses mœurs étaient douces, ses vertus bienveillantes; jamais il ne montra de passion que contre la tyrannie.

Dans sa jeunesse, il avait eu un frère aîné, nommé Timophane, qu'il chérissait tendrement, mais moins que la liberté. Il lui sauva la vie dans un combat en le couvrant de son corps. Ce frère, aussi ambitieux que Timoléon était philosophe, se forma un parti dans Corinthe, et s'empara de l'autorité. Timoléon fit de vains efforts pour l'engager à abdiquer; après avoir employé tour à tour les arguments les plus forts, les caresses les plus tendres, les prières les plus ardentes, et les plus effrayantes menaces, il entra dans une conspiration contre lui, et le fit assassiner en sa présence par deux de ses amis.

Il est affligeant pour l'humanité de penser que les principaux citoyens de Corinthe, les philosophes les plus célèbres, et le sage Plutarque luimême, ont donné des éloges à ce crime; mais un grand nombre d'hommes vertueux couvrirent de blâme ce fratricide; sa mère le maudit, lui interdit sa maison, et son propre cœur, plus implacable que les juges les plus sévères, fut blessé profondément par le poignard du remords. Détestant son forfait et la vie, il refusait tous les aliments, et voulait se laisser mourir. Les efforts de ses amis le firent renoncer à ce nouveau crime. Il se voua à la solitude, traîna sa mélancolie dans des lieux déserts, et y vécut ou plutôt y languit vingt années. Enfin les vœux de sa patrie le rappelèrent sur la scène du

monde, et le forcèrent d'accepter le commandement de l'armée.

Icétas, tyran de Léontium, voulant empêcher cette expédition, écrivit à Corinthe que les Carthaginois, qui se trouvaient en force en Sicile, n'y laisseraient pas débarquer de troupes grecques, et qu'il serait lui-même forcé d'agir avec eux. Ce nouvel obstacle, loin de refroidir les Corinthiens, redoubla leur ardeur.

Timoléon s'embarqua avec dix galères, et arriva sur la côte d'Italie. Là, il apprit qu'Icétas, ayant battu Denys, occupait une partie de Syracuse, et tenait le tyran assiégé dans la citadelle; il sut de plus que les Carthaginois occupaient la mer pour empêcher les Corinthiens d'approcher. Lorsque sa flotte arriva à Rhège, elle y trouva vingt galères carthaginoises qui l'y bloquèrent. Les ambassadeurs d'Icétas déclarèrent formellement à Timoléon qu'il pouvait venir à Syracuse s'il le voulait, mais sans troupes.

Timoléon, s'étant décidé alors à opposer la ruse à la force, demanda une conférence aux habitants de la ville, aux ambassadeurs et aux officiers de l'escadre ennemie. Les magistrats de Rhège s'entendaient avec lui. Dès que l'assemblée fut complète, ils fermèrent les portes de la ville, afin de dérober aux officiers africains la connaissance de ce qui devait se passer dans le port.

Timoléon prolongea la conférence pour gagner du temps. Pendant cette discussion, neuf galères corinthiennes mirent à la voile et s'échappèrent. On vint secrètement en informer Timoléon; et, tandis que l'assemblée s'occupait vivement de l'objet de ses délibérations, il sortit sans bruit de la salle, s'élança sur la dixième galère qui l'attendait, et rejoignit les autres.

Les Carthaginois furent étrangement surpris de se voir vaincus en artifice. Icétas, averti de l'approche de Timoléon, avait à lui opposer cent cinquante vaisseaux, cinquante mille hommes et trois cents chariots. Timoléon, qui ne commandait que mille soldats, évita son escadre et débarqua dans la petite ville de Tauroménium. Le faible nombre de ses troupes inspirait peu de confiance aux Siciliens; et les Syracusains, sans espoir, se voyaient pressés entre Carthage, Icétas et Denys.

Timoléon, qu'aucun obstacle ne décourageait, marcha vers Adrane. Icétas s'avança au-devant de lui avec un corps de cinq mille hommes. Timoléon le défit, prit son camp, son bagage, et s'empara d'Adrane, située au pied de l'Etna.

Cependant Denys le Jeune négociait secrètement avec le héros corinthien, qu'il craignait moins qu'Icétas. Privé de vivres, n'ayant plus que le choix du vainqueur, il se rendit à Timoléon, qui fit passer quatre cents soldats par petits pelotons dans la

citadelle. Denys leur donna ses armes, ses meubles, le peu de provisions qui lui restaient, et deux mille hommes d'une valeur éprouvée. Chargé lui-même de ses trésors, il s'embarqua la nuit, passa au milieu des bâtiments carthaginois sans être aperçu, et se rendit au camp de Timoléon, qui l'envoya à Corinthe, où il consuma honteusement ses jours dans des lieux de débauche avec des musiciens et des comédiennes. Ne pouvant plus tyranniser des hommes, il se fit maître d'école, peut-être, dit Cicéron, pour tyranniser encore des enfants.

Icétas assiégeait toujours la citadelle de Syracuse; mais, s'en étant éloigné avec Magon pour attaquer Timoléon dans Catane, Léon le Corinthien, qui depuis le départ de Denys commandait dans le fort, fit une sortie, trouva les assiégeants en désordre, les tailla en pièces, s'empara du quartier de l'Achradine, le fortifia et le joignit à la citadelle.

Sur ces entrefaites, un renfort de Corinthiens étant arrivé en Sicile, Timoléon, à la tête de quatre mille hommes, se saisit de Messine, et marcha contre Syracuse. Ses émissaires, répandus dans le camp d'Icétas, engagèrent les Grecs à se joindre à lui. Magon, craignant d'être trahi, embarqua ses troupes, et retourna en Afrique. Timoléon, trop habile pour ne pas profiter de cette défection, attaqua brusquement Syracuse, et la prit d'assaut.

Après cette victoire, il exhorta tous les citoyens à raser la citadelle, à démolir les palais des tyrans, et à détruire leurs tombeaux. La tyrannie avait siégé dans la forteresse; Timoléon y établit la justice en y plaçant les tribunaux.

La plupart des habitants étaient morts victimes de Denys ou de Carthage. Timoléon écrivit à Corinthe pour l'engager à fonder une seconde fois Syracuse. Les Corinthiens envoyèrent des hérauts dans toute la Grèce, et promirent de conduire à leurs frais tous ceux qui voudraient se rendre en Sicile. Soixante mille hommes y accoururent de toutes parts. On fit le procès à la mémoire et aux statues des tyrans : elles furent toutes renversées, hors celle de Gélon. Rollin, à ce propos, dit naïvement : « Si on faisait subir une pareille enquête à » toutes les statues, je ne sais s'il y en aurait beau- » coup qui restassent sur pied. »

Timoléon, ayant rétabli la tranquillité et la liberté dans Syracuse, marcha contre les autres villes de Sicile. Il força Icétas à rompre avec Carthage, à raser ses forteresses, et à vivre à Léontium en simple citoyen. Leptine, tyran d'Apollonie, osa le combattre, fut défait, pris et envoyé à Corinthe. Cependant Magon, mal accueilli à Carthage, s'était tué de désespoir. Asdrubal et Amilcar reçurent l'ordre de conduire à Lylibée soixante-dix mille hommes, et de chasser les Grecs de Sicile. Timo-

léon, qui ne put rassembler que sept mille soldats, attaqua les Carthaginois près du fleuve Crimez, et remporta sur eux une victoire complète. Les tyrans de Sicile, ne fondant l'espoir de leur conservation, comme tous les princes ennemis de leurs sujets, que sur le secours des étrangers, se révoltèrent, et se liguèrent contre Timoléon en faveur de Carthage. Il les vainquit tous. On conduisit à Syracuse Icétas, son fils, sa femme et sa fille. Le peuple les massacra pour venger l'assassinat de Dion, d'Arété et d'Aristomaque.

Dans ce même temps, deux citoyens de Syracuse accusèrent Timoléon de malversations; ils le mirent en jugement. Le peuple s'indignait de cette audace; Timoléon voulut être jugé, s'écriant que ses vœux étaient comblés, puisque les Syracusains jouissaient d'une entière liberté. Il fut absous, et ce procès ne fit que répandre plus d'éclat sur sa sagesse et sur sa vertu.

Lorsque Timoléon eut vaincu les tyrans, chassé les ennemis, relevé les villes ruinées, et donné au peuple de bonnes lois, il se démit de son autorité et vécut dans une maison de campagne avec sa famille, jouissant tranquillement dans sa retraite de sa gloire et du bonheur de Syracuse.

Dans sa vieillesse il devint aveugle; on le consultait de temps en temps comme un oracle. Quand le peuple se trouvait dans quelque crise importante,

Timoléon, rappelé de sa retraite, traversait la ville sur un char, au bruit des acclamations publiques. Il donnait son avis, qu'on suivait religieusement, et retournait dans sa solitude, accompagné des bénédictions du peuple. Un deuil général et des larmes sincères honorèrent la tombe de ce grand homme. Il n'avait commis qu'un crime, expié par de longs remords et par une longue vie pleine de gloire et de vertus.

L'anniversaire de son trépas était célébré par des jeux gymniques; enfin, pour honorer complétement sa mémoire, le peuple ordonna que toutes les fois que les Siciliens seraient en guerre avec les étrangers, ils donneraient le commandement de leurs armées à un général corinthien. Plutarque, trop indulgent d'ailleurs pour la seule action coupable de sa vie, le place avec raison au-dessus d'Épaminondas, de Thémistocle, d'Agésilas et des autres héros de la Grèce.

CHAPITRE III.

(An du monde 3666. — Avant Jésus-Christ 338.)

Gouvernement tyrannique de Sosistrate. — Son exil. — Prétentions d'Agathocle au pouvoir. — Sa cruauté. — Son gouvernement. — Sa guerre avec les Carthaginois. — Sa victoire. — Désastre de son armée. — Massacre à Syracuse. — Mort d'Agathocle. — Règne de Hiéron. — Règne de Hiéronyme. — Sa mort. — Siége, blocus et prise de Syracuse par Marcellus. — Réduction de la Sicile en province romaine.

Si les lois de Timoléon semblaient propres à établir une sage liberté, la population qu'il attira dans Syracuse n'était pas faite pour y maintenir longtemps la concorde; car des hommes de tant de nations différentes y portaient chacun l'esprit, les coutumes et les préjugés de leur patrie. Syracuse ne jouit pas vingt ans de la liberté; et encore ce temps fut agité par beaucoup de dissensions qu'excitaient le penchant des militaires pour la tyrannie, la turbulence des amis de la démocratie, et l'orgueil des partisans de l'oligarchie.

Les Carthaginois, ne perdant pas de vue le des-

sein de s'emparer de la Sicile, fomentaient tous ces partis et alimentaient les troubles. Enfin Sosistrate, l'un des généraux syracusains, parvint, avec l'appui de l'armée, à s'emparer d'un pouvoir presque absolu, et, comme tous les tyrans, chassa des emplois, bannit et dépouilla tous les citoyens qui voulaient défendre la liberté. Un d'eux, nommé Démas, puissant par ses richesses, et qui s'était distingué à la guerre, traversa long-temps ses projets. Démas avait pris en amitié un jeune homme nommé Agathocle, remarquable par sa force prodigieuse et par une rare beauté; il était fils d'un potier.

Démas, élu chef par les Agrigentins, donna mille hommes à commander à Agathocle. A la tête de cette troupe, il déploya une intelligence, montra une audace et fit des exploits qui lui acquirent beaucoup de renommée. Démas mourut; sa veuve, éprise d'Agathocle, l'épousa et lui apporta une immense fortune.

La richesse d'Agathocle, son crédit sur le peuple, sa vaillance et son ambition le rendirent suspect à Sosistrate, et le tyran voulut le faire assassiner. Il se déroba à ses coups, et, suivi de quelques partisans, chercha fortune en Italie. Son caractère trop violent le fit chasser de deux villes de cette contrée. Sosistrate l'y poursuivait toujours. Agathocle, ayant rassemblé quelques aventuriers et des bannis,

attaqua et battit les troupes de son persécuteur.

Sosistrate, plus ambitieux qu'habile, se trompa sur ses forces; il tenta de détruire dans Syracuse toute forme de gouvernement démocratique. Le peuple se révolta et le bannit. Chassé de la ville avec sept cents des principaux partisans de l'oligarchie, il demanda des secours aux Carthaginois, et voulut, avec leur appui, rétablir la tyrannie. Les Syracusains lui opposèrent Agathocle, qu'ils chargèrent du commandement de leurs troupes.

Le nouveau général, par sa valeur, justifia leur choix, défit complétement les ennemis, et reçut sept blessures en combattant. De retour dans la ville, son impétuosité trahit sa politique; il laissa percer le désir d'arriver au pouvoir suprême : le peuple s'irrita; les amis de la liberté formèrent le projet de le faire périr. Averti de ce complot, et voulant s'assurer de sa réalité, il revêtit un esclave de ses vêtements et lui ordonna de se rendre le soir dans l'endroit où les conjurés devaient exécuter leur dessein. Cet homme fut massacré. Agathocle, déguisé, se déroba par la fuite aux poignards de ses ennemis. Tandis que les Syracusains croyaient s'être délivrés de cet ambitieux, et se réjouissaient de sa mort, il reparut tout à coup aux portes de la ville, à la tête d'une armée d'étrangers qu'il avait levée en Sicile. La surprise augmenta la crainte; on négocia au lieu de combattre, et le peuple permit à

Agathocle de rentrer dans Syracuse. On exigea de lui le serment de renvoyer ses troupes et de ne rien entrependre contre la démocratie. Il se prêta à tout ce qu'on voulut, et congédia ses soldats, mais en leur indiquant un lieu de réunion et les moyens de se rejoindre au premier signal.

Peu de temps après, sous prétexte d'une expédition projetée par les Syracusains contre la ville d'Erbite, il rassembla son armée, la fortifia d'un grand nombre d'hommes tirés de la lie du peuple, et leur dit: « Avant de combattre les ennemis étran» gers, délivrez-vous d'ennemis plus dangereux. » Syracuse renferme un sénat composé de six cents » tyrans plus oppresseurs que les Carthaginois; » jamais nous ne goûterons de repos tant qu'eux et » leurs partisans resteront en vie. Avant de verser » votre sang pour la patrie, assurez votre existence » et sa liberté; détruisez toutes les sangsues du » peuple; et saisissez-vous de leurs biens. » A ces mots, il donne le signal du carnage; les soldats furieux égorgent tous les citoyens dont la fortune ou le rang excitaient leur haine. Ils n'épargnèrent ni l'âge ni le sexe : le massacre et le pillage durèrent deux jours; plus de quatre mille personnes périrent. Enfin Agathocle fit cesser cette boucherie. Rassemblant ensuite les citoyens consternés qui avaient survécu au massacre, il leur dit: « Vos maux étaient » grands; ils exigeaient un remède violent. Je vous

» ai affranchis de vos tyrans; j'ai consolidé la dé-
» mocratie par leur mort; à présent, je me voue à
» la retraite et au repos. »

Tous les complices de ses crimes avaient besoin de son appui pour que leurs violences restassent impunies. Ils le conjurèrent de garder la puissance souveraine, et parurent le forcer à monter sur le trône, objet constant de son ambition.

Son premier acte fut d'abolir les dettes et de partager également les terres entre tous les citoyens. Le peuple, recevant de sa main les dépouilles des grands, s'unit à lui par l'intérêt, le plus fort des liens.

Agathocle, croyant alors son pouvoir bien affermi, se montra plus humain. Il fit des lois assez sages; pour occuper l'armée, il se mit en campagne et s'empara de toutes les villes de Sicile qui n'appartenaient pas à Carthage. Malgré ce ménagement, les Carthaginois envoyèrent contre lui Amilcar avec une armée. Les mécontents s'y joignirent; Agathocle perdit une grande bataille, et se vit forcé de se renfermer dans Syracuse. Assiégé par les Carthaginois, il se crut perdu sans ressource. Dans cet instant critique, son génie lui suggère le projet le plus audacieux. Il arme les esclaves, prend avec lui la plus grande partie de ses troupes, et ne laisse dans la ville qu'une garnison suffisante pour défendre les remparts. Sous prétexte de faire une expédition sur

les côtes de Sicile, il monte sur sa flotte, met à la voile et débarque en Afrique près de Carthage. Pour comble de témérité, craignant d'affaiblir ses forces s'il en laissait une partie sur ses vaisseaux, il dit à ses soldats : « J'ai juré à Proserpine et à Cérès de » leur offrir notre flotte en sacrifice si elles favori- » saient notre entreprise : accomplissez mes ser- » ments pour que les dieux nous donnent la vic- » toire. » A ces mots il saisit une torche; ses soldats entraînés le suivent, et tous les vaisseaux sont consumés par la flamme. L'armée, forcée par cette résolution extrême de vaincre ou de périr, marcha contre les ennemis, qui étaient sortis de leurs murs sous les ordres de Bomilcar et d'Hannon.

Agathocle, avant de commencer le combat, se servit d'un étrange artifice pour ranimer le courage de ses troupes. Il lâcha tout à coup un grand nombre de hiboux qu'il avait fait ramasser. Ces oiseaux, ne pouvant voler bien loin en plein jour, allèrent se percher sur les boucliers des soldats, qui regardèrent cet événement comme un signe évident de la protection de Minerve. Leur ardeur s'en accrut; ils remportèrent une victoire complète. Hannon périt dans le combat; Bomilcar se retira sans perte, mais non sans être soupçonné de trahison. De retour à Carthage, il tenta une révolution, dans le dessein de s'emparer du pouvoir suprême. Son projet échoua; le peuple s'arma contre lui et le fit mourir.

Agathocle profitant de ses succès, ravagea les campagnes, s'empara de plusieurs forts, et prit une des plus puissantes cités de l'Afrique, qu'on appelait la grande ville. Cependant les Carthaginois, effrayés de ses progrès, avaient envoyé en Sicile à Amilcar l'ordre de quitter cette île pour venir au secours de sa patrie. Ce général, avant d'obéir, essaya d'effrayer et de tromper les Syracusains. Il fit passer dans la ville des débris de vaisseaux siciliens, dans l'intention de faire croire aux habitants que leur roi et son armée avaient péri. Déjà le peuple consterné parlait de capituler et de rendre la ville; mais au même instant on vit arriver dans le port un petit esquif envoyé par Agathocle, qui apprenait sa victoire et qui portait la tête d'Hannon : on la jeta dans le camp des Carthaginois. Cet horrible présent répandit la terreur dans leur armée.

Agathocle, en Afrique, avait engagé dans son alliance Ophellas, roi des Cyrénéens, en lui promettant le trône de Carthage. Ophellas arrive dans son camp; Agathocle, aussi fourbe que cruel, l'assassine et se rend maître de son armée. Pendant ce temps beaucoup de villes de Sicile, profitant de l'absence du tyran, s'étaient liguées pour secouer son joug. Informé de ces nouvelles, il s'embarque et laisse en Afrique Archagatus son fils.

La renommée d'Agathocle, devenue plus éclatante par le succès de son invasion, lui donna beau-

coup de facilités pour lever des troupes, et en peu de temps il rétablit ses affaires en Sicile. Mais à peine il s'en était rendu maître qu'un courrier lui arrive, et lui apprend que trois corps d'armée carthaginois, ayant marché contre son fils, l'ont défait complétement. Il retourne promptement en Afrique; et, quoique ses affaires y fussent presque dans une situation désespérée, son étoile lui donna encore la possibilité d'échapper aux Carthaginois. Six mille Grecs de son armée désertaient une nuit pour passer à l'ennemi : dans cet instant un incendie éclata avec violence dans le camp des Carthaginois. Ceux-ci, effrayés par les flammes, voyant un gros corps d'ennemis arriver, se crurent perdus, prirent la fuite et coururent jusqu'à Carthage, persuadés qu'Agathocle y entrerait pêle-mêle avec eux. Les six mille Grecs, à la vue de ce désordre, s'imaginant qu'un corps de leur armée battait les ennemis, retournèrent sur leurs pas. Leur arrivée répandit dans le camp d'Agathocle la même terreur que leur approche avait excitée dans le camp carthaginois : officiers, soldats, tout prend la fuite. Les esclaves, restés sans maîtres, se livrent au pillage, s'enivrent et mettent le feu au camp, qui en peu d'heures disparut dans les flammes.

Agathocle, sans vivres, sans équipages, sans espoir, avait formé le dessein d'abandonner l'armée. Ses soldats et son fils même, pénétrant son projet,

l'arrêtèrent et l'enchaînèrent. Bientôt le désordre suivit l'indiscipline : la discorde des chefs, la licence du soldat, l'incendie du camp, la crainte des Carthaginois excitèrent une sédition. Dans la nuit, à la faveur du tumulte, Agathocle se sauva, s'embarqua et retourna en Sicile. L'armée, furieuse de son évasion, massacra ses fils, et nomma des généraux qui conclurent avec Carthage un traité par lequel les Carthaginois s'obligèrent à les transporter dans leur île, et à leur céder la ville de Sélinonte.

Agathocle, arrivé en Sicile, leva de nouvelles troupes, prit d'assaut la ville d'Égeste, et en passa les habitants au fil de l'épée. Dès qu'il apprit la mort de ses fils et la capitulation de son armée, son caractère cruel devint féroce. Il ordonna à son frère Antander de faire périr tous les Syracusains qui tenaient par le sang ou par l'amitié aux officiers ou aux soldats de l'armée d'Afrique.

Jamais on ne vit un tel massacre : les rues étaient remplies de cadavres ; les murailles de la ville et les eaux de la mer furent teintes de sang. Cet excès d'atrocité produisit la révolte. Un banni, nommé Dinocrate, se mit à la tête des citoyens armés, et battit si complétement le tyran, que celui-ci demanda la paix, et offrit de lui céder le trône, à condition qu'on lui laisserait deux forteresses. On rejeta ces propositions. Le désespoir lui rendit sa force ; il marcha contre les rebelles, les mit en dé-

route, et les tailla en pièces. Un corps nombreux, retranché sur une montagne, capitula. On avait promis la vie aux soldats qui le composaient; ils rendirent leurs armes, et aussitôt Agathocle les fit tous tuer, et n'accorda de grâce qu'à leur chef Dinocrate. Ses vices le rendaient digne de lui; il le prit pour compagnon et pour ami. Agathocle, détesté universellement, avait atteint ce terme où la cruauté révolte et n'effraie plus. Des complots fréquents lui faisaient craindre le séjour de son palais. De tyran, il se fit corsaire, ravagea les côtes d'Italie, attaqua les îles de Lipari, dont jamais jusque-là on n'avait troublé la paix, leur imposa de lourds tributs, emporta leurs trésors et pilla leurs temples.

Une mort digne de sa vie suivit promptement ces derniers et honteux succès. Un Syracusain, Ménon, qu'il avait outragé, empoisonna la plume dont il se servait pour nettoyer ses dents. Ce venin était si actif qu'après avoir brûlé sa bouche il se répandit rapidement dans tout son corps, qui ne devint bientôt qu'une seule plaie. Respirant encore au milieu des plus affreux tourments, on le porta sur un bûcher, dont la flamme termina ses crimes et son existence.

Un corps de soldats messéniens qui servait dans la garde d'Agathocle, qu'on appelait Mamertins, s'empara de Messine. Ces guerriers féroces tuèrent tous les habitants de la ville, et épousèrent leurs

femmes. Syracuse, presque aussi malheureuse, se vit la proie d'une sanglante anarchie ; Ménon, qui s'empara du pouvoir, fut chassé par Héractus; celui-ci ne prit que le titre de préteur. Timon et Sosistrate, chacun à la tête d'une faction, lui disputèrent l'autorité. Les Carthaginois les attaquèrent; dans ce danger, ils appelèrent à leur secours Pyrrhus, roi d'Épire, qui se trouvait alors en Italie[1]. Ce prince, las de la résistance des Romains, saisit avec empressement cette occasion de quitter un pays où ses armes faisaient peu de progrès. D'ailleurs, ayant épousé une fille d'Agathocle, il se croyait des droits au trône de Sicile.

Timon et Sosistrate lui livrèrent les troupes, le trésor et l'autorité; le peuple le reçut comme un libérateur. Il satisfit la vanité des Syracusains en remettant sous leur joug les villes qui s'y étaient soustraites. Son affabilité lui avait d'abord gagné tous les cœurs, mais, au lieu de chasser les Carthaginois de Lilybée, comme on le désirait, il voulut faire la conquête de l'Afrique. Ses levées d'hommes et d'argent aliénèrent les esprits; toutes les villes partagèrent le mécontentement de Syracuse. Sa rigueur exaspéra les citoyens : on passa de l'amour à la haine, et de la flatterie aux menaces. Rappelé alors en Italie, il abandonna la Sicile, prévoyant qu'elle serait bientôt le champ de bataille où la

[1] An du monde 3720. — Avant Jésus-Christ 281.

fortune de Carthage lutterait contre celle de Rome.

Après son départ, les troupes s'emparèrent de l'autorité, et choisirent pour chef Hiéron. Son père était de bonne famille, et sa mère esclave. Il avait combattu avec éclat sous Pyrrhus : sa bravoure, son esprit, et surtout la modération de son caractère, lui concilièrent tous les suffrages. On le déclara roi. Son règne fut long et marqué par des actes de justice. On ne lui reproche qu'une action que les circonstances pouvaient seules rendre excusable. Il existait dans l'armée un corps de soldats indisciplinés, habitués au crime et à la révolte; intimement unis, ils ne souffraient pas qu'on punît un seul d'entre eux. Hiéron, dans un combat contre les féroces conquérants de Messine, les mit en avant, les abandonna dès qu'ils furent engagés, et les laissa tous massacrer par ces cruels ennemis.

Les Carthaginois et les Romains, ainsi que l'avait prédit Pyrrhus, ne tardèrent pas à se faire la guerre et à se disputer la possession de la Sicile. Hiéron favorisa d'abord Carthage; mais ensuite il se lia avec les Romains, et leur demeura fidèle.

La douceur de son règne ramena la prospérité dans Syracuse : il protégea le labourage, le commerce, les lettres, et composa un livre sur l'agriculture. Par ses soins, l'état devint si riche que, dans une disette qui désolait l'Italie, il put lui fournir gratuitement d'immenses approvisionnements de

grains. Rhodes venait d'être bouleversée par un grand tremblement de terre; Hiéron, pour la rétablir, lui envoya beaucoup d'argent, de meubles et d'étoffes. Les présents qu'il fit au roi d'Égypte, Ptolémée Philadelphe, passaient en magnificence ceux des plus grands souverains de l'Orient. Mais le plus étonnant des prodiges de son règne fut l'alliance de la monarchie et de la liberté, dans un pays où l'on ne connaissait que la licence ou la tyrannie.

Sans répandre le sang, il bannit la discorde de Syracuse; et, sans exercer de rigueurs, il rendit docile le peuple le plus remuant de la terre. Il régna cinquante-quatre ans, et mourut presque centenaire, pleuré par ses sujets et regretté par les étrangers.

Avant de mourir il voulait abolir la royauté, parce que la jeunesse de son petit-fils Hiéronyme lui faisait craindre des troubles pendant sa minorité. L'ambition de sa fille Démarate, femme d'Andronodore, le détourna de ce sage dessein. Une autre de ses filles, Héradée, femme de Zoïppe, moins ambitieuse, s'opposa vainement aux intrigues de sa sœur.

Après la mort du roi, le parti royaliste proclama Hiéronyme; le parti républicain ne remua pas, et se contenta de ne pas donner son consentement. Le roi avait nommé dans son testament quinze

tuteurs, choisis parmi les personnages les plus distingués de Syracuse. Andronodore les expulsa. Le jeune Hiéronyme se livra à la débauche, et se fit mépriser : on conspira contre lui. Un seul conjuré découvert, nommé Théodore, mis à la torture, garda le secret de ses complices; il n'accusa que des amis du roi, et entre autres Thrason, zélé partisan de l'alliance romaine. Le roi fit mourir sans examen tous ceux que Théodore avait accusés faussement. Dans ce même temps, les Romains voulurent renouveler leur alliance avec le roi de Sicile; mais, Thrason étant mort, ils trouvèrent peu de partisans à la cour. Hiéronyme, qui était informé des victoires d'Annibal, refusa de traiter avec Rome, et accompagna son refus de railleries sanglantes sur ses revers. Cependant les conjurés, dont Théodore avait voilé les secrets, exécutèrent leur plan. Le roi passant dans une rue étroite, fut assassiné.

Il inspirait si peu d'intérêt que son corps resta long-temps sur le pavé, sans que personne songeât à l'enlever.

Andronodore, instruit de la mort d'Hiéronyme, rassembla ses amis et s'empara d'un quartier de la ville. Le peuple était incertain; mais, les conjurés ayant tiré Théodore de prison, les troupes et les citoyens se déclarèrent pour lui.

Andronodore capitula, malgré les instances de sa femme, qui lui répétait ce mot de Denys : « Il ne

» faut point descendre du trône, mais s'en laisser » arracher. »

Le peuple, pour récompenser Andronodore de sa soumission, l'élut magistrat avec Thémiste, mari d'Harmonie, sœur du feu roi.

Les agents carthaginois, Hypocrate et Épicyde, vus de mauvais œil par le parti dominant, demandèrent une escorte pour se retirer. On la leur accorda; mais on eut l'imprudence de ne point fixer l'époque de leur départ. Ils restèrent et favorisèrent les intrigues de l'ambitieuse Démarate, qui pressait sans cesse Andronodore de se mettre à la tête des soldats, d'exterminer le parti républicain, et de s'emparer du trône. Le faible Andronodore y consentit, et confia son projet à Thémiste, son collègue. Celui-ci en parla imprudemment à un comédien nommé Ariston, qui découvrit tout au sénat. L'arrêt contre les coupables fut prononcé sur-le-champ, et, dès qu'Andronodore et Thémiste parurent dans l'assemblée, on les mit à mort. Un sénateur alors, s'élançant à la tribune, dit à ses collègues : « Vous avez tué le roi Hiéronyme; ce n'était » pas cet enfant, c'étaient ses tuteurs que vous de» viez punir. Vous leur avez confié les premières » magistratures, et ils vous ont trahis. Ce sont leurs » femmes qui, par leur ambition effrénée, les ont » portés à conspirer; ces furies sont les véritables » causes de tous nos malheurs. Leur mort seule peut » expier leurs forfaits et assurer notre tranquillité. »

Alors un cri général exprime la volonté d'exterminer la race des tyrans. Les préteurs, loin de contenir le peuple, excitent sa furie. Démarate et Harmonie furent massacrées. Héradée, femme de Zoïppe, n'avait point conspiré. Son mari, attaché au parti républicain, s'était fait nommer ambassadeur en Égypte. Héradée vivait dans la retraite avec ses deux filles. Les assassins entrent dans sa maison; la beauté des princesses, leur innocence, leurs prières, leurs larmes, ne peuvent fléchir ces barbares. Ils poignardent la mère, couvrent ses filles de son sang, et les égorgent ensuite. Le crime était consommé lorsque l'ordre d'épargner ces malheureuses victimes arriva.

Malgré ces dissensions sanglantes, Syracuse, en restant neutre entre Rome et Carthage, pouvait conserver son indépendance; mais le peuple, aveuglé par ses passions, se livra aux Carthaginois, et élut même pour magistrats Hypocrate et Épicyde.

Marcellus, consul romain, après avoir tenté vainement de persuader aux Syracusains de chasser ces magistrats étrangers, assiégea Syracuse par terre et par mer. Appius, à la tête de l'armée, dirigeait l'attaque du côté de l'Hexapile; et Marcellus, avec soixante galères, du côté de l'Achradine. La force et la vaillance de l'armée romaine auraient promptement triomphé de Syracuse, si cette ville n'avait pas été défendue par le génie d'Archimède, le plus grand géomètre de l'antiquité. Son habileté en

mécanique fit durer ce siége huit mois. Il inventa des machines qui soulevaient et lançaient des pierres d'un poids énorme; d'autres faisaient tomber sur les galères des poutres qui les perçaient; la plus extraordinaire de toutes faisait partir des remparts une main de fer qui accrochait la proue d'un vaisseau, l'enlevait en l'air, et le fracassait en le laissant tomber de tout son poids. On raconte aussi qu'il avait imaginé un miroir ardent d'une telle force, qu'il embrasait les galères exposées à ses rayons. Au bout de huit mois, Marcellus, rebuté par l'inutilité de ses efforts, changea le siége en blocus; et, laissant Appius devant la place, il parcourut pendant deux années la Sicile, dont il soumit presque toutes les villes. Revenu près de Syracuse, il trouva cette place approvisionnée par différents convois que la flotte de Carthage était parvenue à y faire entrer. Perdant l'espoir de s'en rendre maître, il songeait à se retirer, lorsqu'un soldat romain découvrit près du port de Trogille un endroit de mur plus bas que les autres, et qu'on pouvait escalader avec des échelles ordinaires. Le consul, profitant de cet avis, choisit pour l'attaque une nuit où les Syracusains célébraient une fête en l'honneur de Diane. Ses troupes enfoncèrent les portes, franchirent le mur, et s'emparèrent de l'Épipole. Le bruit de cet assaut fit croire aux habitants que l'ennemi était maître de la ville; mais le quartier de l'Achradine résistait encore. Épi-

cyde, qui s'y était enfermé, le défendit avec opiniâtreté. Marcellus invita les assiégés à capituler et à sauver d'une ruine totale leur illustre cité. Ils refusèrent ses propositions.

Un funeste secours, un horrible fléau, la peste, étendant alors ses ravages dans la ville et dans le camp romain, ralentit les efforts de Marcellus, et prolongea la durée du siége. Son succès semblait encore incertain, lorsqu'une grande flotte carthaginoise, commandée par Bomilcar, s'approcha de Syracuse. Épicyde sortit de la ville, et pressa l'amiral de tenter la fortune d'un combat; mais Marcellus se présenta devant lui en si bon ordre que les Carthaginois, effrayés, se retirèrent.

Cette défection découragea Épicyde. Au lieu de rentrer dans la ville, il fit voile vers Agrigente. Les Syracusains consternés demandent à capituler; au même moment les transfuges et les soldats étrangers, craignant qu'on ne les livrât aux Romains, égorgent les magistrats, et font dans la ville un horrible carnage. Au milieu de ce tumulte, un officier sicilien livre une des portes de l'Achradine à Marcellus. Il y entre; et, quoique les députés eussent obtenu de lui récemment la promesse d'épargner la ville, il l'abandonne au pillage pour la punir d'une résistance de trois ans : étrange injustice qui fait blâmer dans un ennemi la vertu qu'on devait le plus honorer. Marcellus oubliait

que c'est le courage du vaincu qui rehausse la gloire du vainqueur.

Le consul désirait vivement voir Archimède, dont le génie avait si long-temps triomphé des forces romaines. Par ses ordres on le cherche de tous côtés; un soldat le trouve enfin occupé à tracer des lignes et à faire des calculs, sans être distrait de sa profonde méditation par le tumulte d'une ville prise d'assaut. Le soldat lui ordonne de le suivre pour paraître devant le consul. Archimède, sans se déranger et sans tourner même ses regards sur lui, dit froidement : « Attends que j'aie » trouvé la solution de mon problème. » Le soldat prend cette réponse pour une insulte, et lui plonge son épée dans le corps. Marcellus, désolé de ce malheur, rendit de grands honneurs à cet homme célèbre, assista à ses funérailles, et lui fit ériger un monument. Il traita avec distinction sa famille, et lui accorda de grands priviléges. Quarante ans après, Cicéron, nommé gouverneur de Sicile, chercha et retrouva son tombeau. Il le reconnut en voyant une colonne sur laquelle était gravée la figure d'une sphère et d'un cylindre, avec une inscription qui marquait leur rapport découvert par Archimède.

Depuis la prise de Syracuse, la Sicile, d'abord partagée entre les Romains et les Carthaginois, fut, peu de temps après, réduite tout entière en province romaine.

HISTOIRE DE CARTHAGE.

CHAPITRE PREMIER.

Fondation de Carthage. — Histoire de Didon. — Gouvernement républicain de Carthage. — Dévouement des frères Philènes. — Division de l'Espagne. — Conquête de Carthage. — Religion. — Force du gouvernement. — Commerce. — Sciences et arts.

Carthage, colonie de Tyr, surpassa la gloire de sa métropole. Cette république serait devenue la maîtresse du monde par sa richesse; mais le fer et la pauvreté de Rome triomphèrent de son opulence: victoire funeste qui porta la corruption dans Rome et prépara sa décadence.

L'époque de la fondation de Carthage est incertaine; les auteurs varient à cet égard. Mais sa destruction eut lieu cent quarante-cinq ans avant Jésus-Christ; et, comme on s'accorde à lui donner un peu plus de sept cents ans d'existence, il est probable qu'elle fut bâtie vers l'an du monde 3058, neuf cent quarante-six ans avant Jésus-Christ, épo-

que antérieure à la fondation de Rome, et correspondante au temps où Joas régnait sur Juda.

Didon, qu'on appelait aussi Élisa, eut pour bisaïeul Ithobal, roi de Tyr, père de Jézabel. Le mari de Didon se nommait Acerbas, Sicherbas ou Sichée; c'était un prince considéré par ses vertus et par ses richesses. Le frère de Didon, Pygmalion, roi de Tyr, lâche et cruel tyran, assassina Sichée afin de s'emparer de ses biens. Didon trompa son avarice, s'embarqua avec les trésors de son époux et un grand nombre de Tyriens qui lui étaient dévoués. Elle descendit en Afrique, près d'Utique, ancienne colonie des Phéniciens, dans un endroit situé à six lieues de Tunis. Elle y acheta un terrain où les habitants d'Utique l'aidèrent à bâtir une ville qu'elle nomma *Carthada* (ville neuve). Des relations fabuleuses disent qu'on lui céda autant de terres qu'en pourrait renfermer la peau d'un bœuf; et qu'ayant divisé cette peau en lanières extrêmement minces, elle parvint par ce moyen à entourer l'espace de terre très-étendu où elle bâtit la citadelle, qu'on nomma pour cette raison *Byrsa* (cuir de bœuf). On raconte aussi qu'en creusant les fondements de cette forteresse on y trouva une tête de cheval, ce qui fut regardé comme un présage de la gloire militaire réservée à ce nouveau peuple.

Didon avait fait vœu de ne jamais se remarier.

Un prince voisin, Iarbe, roi de Gétulie, la menaça de la guerre si elle ne consentait à l'épouser. La reine, ne voulant ni violer sa foi ni exposer son peuple, demanda du temps pour répondre, offrit un sacrifice aux mânes de Sichée, monta sur un bûcher, se poignarda et périt dans les flammes.

L'histoire d'Énée et de Didon, racontée par Virgile, n'est qu'une fable imaginée par ce poète pour flatter la vanité romaine. Le prince troyen ne pouvait connaître cette reine, puisque Carthage fut bâtie trois cents ans après la prise de Troie.

Il paraît que Carthage, fidèle à la mémoire de Didon, ne voulut point d'autre souverain, comme elle-même n'avait point accepté d'autre époux que Sichée, et qu'on y adopta dès ce moment le gouvernement républicain.

La nouvelle république prit d'abord les armes pour se délivrer du tribut qu'elle payait aux princes ses voisins. Elle attaqua ensuite les Maures et les Numides, et devint maîtresse d'une grande partie de l'Afrique. Il s'éleva une dispute de limites entre elle et Cyrène, colonie lacédémonienne établie sur le bord de la mer près de la grande Syrte. On convint des deux côtés que deux jeunes gens partiraient au même instant de chaque ville, et que le point où ils se rencontreraient fixerait la borne des deux états.

Deux frères carthaginois, nommés Philènes,

très-légers à la course, arrivèrent avant les autres à un lieu beaucoup plus éloigné de Carthage que de Cyrène. Les Cyrénéens, au lieu de se conformer au traité, prétendirent que les Carthaginois étaient partis avant l'heure désignée, et refusèrent de reconnaître la limite fixée, à moins que les deux frères ne s'y fissent enterrer vivants. Ils y consentirent, sacrifièrent leurs jours à leur patrie, et leurs concitoyens élevèrent dans ce lieu deux autels qu'on appela *les autels Philènes*. Ces autels terminaient à l'est les possessions de Carthage : ses bornes à l'occident étaient les colonnes d'Hercule et la Mauritanie ; au sud, la Numidie et les déserts.

La haine des Romains aurait voulu effacer de la terre le nom de Carthage ; et, comme elle détruisit les archives de cette république, nous ne connaissons rien de certain sur l'histoire de ses premiers temps. On ne sait pas comment la royauté fut abolie, quel législateur lui donna sa nouvelle forme de gouvernement ; on ignore même dans quel temps les Carthaginois s'emparèrent de la Sardaigne : on dit que les îles Baléares (Majorque et Minorque), célèbres par leurs frondeurs, furent la conquête d'un général de Carthage nommé Magon. Le port Mahon rappelle encore le nom du vainqueur. Diodore prétend qu'il était frère d'Annibal.

La plus riche des conquêtes de Carthage, l'Es-

pagne, se divisait alors en trois parties : la Bétique qui comprenait Grenade, l'Andalousie, l'Estramadure et Cadix. On y trouvait deux cents villes opulentes. La Lusitanie se formait du Portugal et d'une partie des deux Castilles. La Tarragonaise contenait tout le reste du pays jusqu'aux Pyrénées.

Le commerce des Phéniciens avait fait connaître depuis long-temps la richesse de l'Espagne. Cadix était une colonie de Tyr; les Espagnols l'attaquèrent. Carthage prit sa défense; les Ibères, divisés en petits peuples, furent vaincus. On ignore l'époque de ces guerres; nous savons seulement par Polybe et Tite-Live que, dans le temps où brillaient Amilcar, Annibal, Asdrubal, Carthage avait fait peu de progrès dans la Péninsule. Mais vingt ans après, lorsque Annibal envahit l'Italie, les arthaginois s'étaient rendus maîtres de toute la côte occidentale et d'une grande partie de la méridionale, sur laquelle ils bâtirent Carthagène; dans l'intérieur, l'Èbre leur servait de limites. Voilà tout ce qu'une obscure tradition nous a fait connaître de relatif à Carthage avant son invasion en Sicile et ses guerres aveo les Romains.

Les Carthaginois avaient conservé la langue phénicienne ou chananéenne. Presque tous leurs noms étaient significatifs. Hannon veut dire *bienfaisant;* Didon, *aimable;* Sophonisbe, *discrète;* Annibal, *protégé par le Seigneur*. Le mot *Pœni*, d'où on a

tiré le nom de *punique*, vient évidemment des Phéniciens.

Carthage conserva toujours des liaisons intimes avec sa métropole. Elle lui payait une redevance annuelle. Tyr, veillant à sa conservation, empêcha Cambyse de l'attaquer. Lorsque Alexandre-le-Grand renversa la capitale de la Phénicie, les femmes et les enfants des Tyriens, échappés aux massacres, trouvèrent à Carthage une seconde patrie.

Les deux pays avaient les mêmes dieux. Carthage adorait principalement Saturne, Hercule, Junon, un démon qu'elle appelait son génie, et une divinité nommée Céleste. Polybe nous a conservé un traité conclu entre Philippe, roi de Macédoine, et les Carthaginois. Il commence ainsi : « Ce traité a » été conclu en présence de Jupiter, d'Hercule, de » Junon, d'Apollon, du démon de Carthage, de » Mars, d'Iolaüs, de Triton, de Neptune, etc. »

Céleste, ou Uranie, était la lune. Dans les plus grandes calamités, on sacrifiait des victimes humaines à Saturne. Plutarque, en parlant avec horreur de cette affreuse coutume, trouve l'athéisme moins odieux que cette infâme superstition. « Il » est moins injurieux, dit-il, pour la Divinité de la » méconnaître que de l'outrager et de lui offrir en » sacrifice le sang des hommes. » Cette coutume barbare fut adoptée par presque tous les peuples jusqu'à l'établissement du christianisme. Son abo-

lition est un des bienfaits de cette religion morale. Heureuse révolution, si elle avait pu empêcher beaucoup de tyrans et de fanatiques d'imiter Saturne et d'exiger les mêmes sacrifices.

Il fallait que le gouvernement de Carthage fût bien constitué, puisque, pendant cinq cents ans, il préserva cette république des chaînes de la tyrannie et des désordres de l'anarchie. Partout ailleurs on vit toujours en guerre les grands et le peuple; mais à Carthage, comme à Sparte et dans l'île de Crète, le pouvoir des riches et celui du peuple étaient balancés par un troisième pouvoir. Il résidait dans les mains de deux magistrats suprêmes, appelés *suffètes*, et auxquels plusieurs auteurs donnent le titre de roi. Le nom *suffète* vient du mot hébreu *shophétim* (juge). Les suffètes faisaient exécuter les lois, et commandaient presque toujours les armées.

Le pouvoir législatif était confié à un sénat composé de cinq cents membres, choisis parmi les plus riches citoyens. Il établissait les impôts, rédigeait les lois, décidait de la paix et de la guerre, recevait les ambassadeurs. La correspondance des généraux, les plaintes des provinces lui étaient adressées; il prononçait souverainement sur tout, lorsque les voix ne se divisaient pas; mais quand il y avait partage d'opinions, celle de la majorité se portait devant le peuple, qui décidait définitivement.

On tirait du sénat un conseil de cent personnes, appelé le *conseil des anciens*. Leurs charges étaient perpétuelles; ils faisaient l'office des éphores à Sparte, des censeurs à Rome. Les juges, les généraux leur rendaient compte de leur conduite.

On choisissait dans le conseil des anciens cinq personnes revêtues d'un grand pouvoir, et qui faisaient leur rapport au sénat sur les lois proposées et sur les affaires les plus importantes.

Les suffètes n'exerçaient leur pouvoir que pendant une année. Lorsqu'ils sortaient de place, on les nommait préteurs; ce qui leur conférait le droit de présider les tribunaux, de surveiller le recouvrement des impôts, et de proposer de nouvelles lois.

Aristote, en donnant des éloges à ce gouvernement, lui fait des reproches qui paraissent mal fondés. Le premier porte sur la cumulation des emplois. Il est certain que cette coutume forma de grands hommes dans la Grèce, à Carthage et à Rome en obligeant les citoyens à étudier également l'art de la guerre, la science de l'administration et celle des lois; parties différentes, mais qui se touchent plus qu'on ne pense. Leur séparation dans les temps modernes a fait naître de dangereux esprits de corps et de funestes rivalités. Elle s'oppose à l'union des citoyens; par elle, on trouve beaucoup de guerriers, de financiers, de magistrats, de jurisconsultes, mais peu d'hommes d'état.

L'autre défaut qu'Aristote blâmait dans la constitution de Carthage, porte sur la loi qui exigeait des citoyens un certain revenu pour être aptes aux emplois : il regarde cette règle comme une source de corruption et d'avarice. Il est cependant certain que sans une loi pareille la tranquillité ne peut subsister. La propriété seule donne un intérêt direct au maintien de l'ordre. Le mérite et le talent ne peuvent se plaindre de cette règle; car, si la condition de la propriété exigée n'est pas trop forte, ils acquièrent presque toujours assez d'aisance pour parvenir aux places.

La position de Carthage la rendit commerçante; sa marine fit sa force et fonda sa fortune. Elle tirait d'Égypte le lin, le papyrus, le blé, les voiles et les cordages. Elle se fournissait sur la mer Rouge d'épiceries, d'aromates, de parfums, d'or et de perles. La Phénicie lui envoyait sa pourpre et ses riches étoffes. Les Carthaginois y portaient en échange le fer, l'étain, le plomb, le cuivre de l'Occident : ils étaient les facteurs de tous les peuples. Carthage devint par sa navigation le lien de tous les états et le centre de leur commerce.

On l'accuse d'avidité pour les richesses; ce reproche est plus applicable à sa situation qu'à sa constitution. Elle jouit des avantages, et souffrit des inconvénients attachés à tout état commerçant, qui doit nécessairement, après avoir acquis une grande

puissance et une grande fortune, voir ses mœurs se corrompre, et sa force se détruire par les progrès du luxe et par l'excès même de sa prospérité.

Puissante par son commerce, Carthage trouva une seconde source d'opulence, d'accroissement et de décadence dans les mines d'or et d'argent qu'elle exploita en Espagne.

La population de cette république fut d'abord aussi guerrière qu'industrieuse; mais, en s'enrichissant, les Carthaginois s'amollirent, et s'accoutumèrent, au lieu de combattre eux-mêmes, à payer des troupes mercenaires.

Carthage tirait de ses alliés et des peuples tributaires une grande quantité de soldats. Les Numides formèrent sa cavalerie; les Espagnols, son infanterie; les Baléares lui donnèrent des frondeurs; les Crétois, des archers; les Gaulois, des troupes légères: de sorte qu'avec ses trésors elle levait d'immenses armées sans fatiguer sa population, faisait des conquêtes sans répandre son sang, et transformait les autres peuples en instruments de son ambition.

Elle sentit trop tard, mais cruellement, le danger de ce système. Ses armées mercenaires, n'étant unies par aucun lien, ne pouvant être animées d'aucun amour pour la patrie, ne se montrèrent redoutables que dans les temps de prospérité. Au moment des revers, cette force peu solide ne put résister à l'attaque d'un peuple dont les légions,

composées de citoyens, ne connaissaient ni découragement ni désertion, et combattaient avec la constance et l'ardeur que donne seul l'amour de la gloire nationale.

Dès que les soldats mercenaires voyaient l'événement incertain ou la solde retardée, ils passaient souvent du côté de l'ennemi. Aussi Carthage, après ses défaites, demanda toujours humblement la paix, tandis que Rome, au milieu des revers, redoublait de fierté, de courage et d'audace. La fausseté est inséparable de la faiblesse. Carthage, vaincue, eut souvent recours à l'artifice, et on douta tellement de sa fidélité, que l'expression de *foi punique* devint une injure.

On reproche aux Carthaginois d'avoir négligé les sciences et les arts; cependant Massinissa, élevé à Carthage, se distingua par son instruction; Annibal prouva souvent son amour pour les belles-lettres; Magon écrivit vingt-huit volumes sur l'agriculture. On a conservé un ouvrage fait par Hannon, et relatif à l'établissement des colonies en Afrique. Clitomaque illustra la secte académique, et brilla dans Athènes. Cicéron vantait ses *Consolations*, adressées aux Carthaginois sur la ruine de leur ville. Enfin Térence naquit dans Carthage, et ce fut à sa rivale que Rome dut son plus grand poète comique.

Malgré ces exceptions, il paraît cependant que l'esprit mercantile éloignait les Carthaginois de la

philosophie et des lettres. On cite même une de leurs lois qui défendait aux citoyens d'apprendre la langue grecque.

Au reste, tout ce que nous savons des Carthaginois nous vient des Romains, source bien suspecte de partialité. La haine implacable des vainqueurs survécut à la ruine des vaincus; elle effaça leurs lois, comme elle fit oublier leur langage; elle raya leur nom de la liste des peuples, comme elle rasa leurs murs; elle brûla leurs archives, leurs titres, et n'aurait peut-être jamais parlé de Carthage, si elle n'eût été pressée de raconter sa ruine et la gloire de Rome.

On ne doit pas juger un peuple sur le témoignage de ses ennemis, et il est impossible de refuser son estime et même son admiration à une république qui, pendant sept cents ans, jouissant par la sagesse de ses lois du calme intérieur, sut acquérir par ses armes et par son industrie tant de renommée, de ortune et de puissance.

CHAPITRE II.

GUERRE CONTRE LA SICILE.

Descente des Carthaginois en Sicile, sous les ordres d'Amilcar. — Leur défaite. — Mort d'Amilcar. — Sacrifice des victimes humaines aboli. — Exploits d'Annibal. — Peste dans son armée. — Prise d'Agrigente. — Guerre entre Denys et Carthage. — Révolte et armement en Afrique. — — Victoire de Timoléon sur les Carthaginois. — Complot d'Hannon. — Son supplice. — Règne d'Agathocle. — Ses exploits. — Sa mort.

Lorsque Xercès forma le projet de subjuguer la Grèce, il engagea les Carthaginois à porter la guerre en Sicile. Ils y possédaient déjà quelques villes, où ils avaient établi des colonies. Vingt-huit ans avant cette époque, et dans l'année où Tarquin fut chassé de Rome, la république romaine et celle de Carthage conclurent un traité dans lequel on parla de l'Afrique et de la Sardaigne comme appartenant aux Carthaginois. Il y est aussi fait mention de quelques parties de la Sicile occupées par eux. Ce même traité défendait aux Romains de naviguer au-delà du *beau promontoire*, situé près de Car-

thage; ce qui prouve la faiblesse de Rome et la puissance de sa rivale dans ces premiers temps.

Carthage, conformément aux conventions faites avec Xercès, envoya, sous les ordres d'Amilcar, en Sicile, trois cent mille hommes et cinq mille bâtiments. L'armée débarqua dans le port de Palerme, et forma le siége d'Hymère. Gélon, alors tyran de Syracuse, marcha contre les Carthaginois, s'empara par ruse d'un de leurs camps, força l'autre, et mit le feu aux vaisseaux. Amilcar périt; cent cinquante mille hommes furent tués; le reste tomba dans l'esclavage..

Carthage, qu'on a toujours accusée de manquer de fermeté dans les revers, crut voir l'ennemi à ses portes, et demanda la paix. Gélon l'accorda, à condition que les Carthaginois ne sacrifieraient plus de victimes humaines à Saturne, qu'ils paieraient les frais de la guerre, et qu'ils bâtiraient deux temples pour y déposer le traité.

Un armée athénienne, ayant voulu s'emparer de Syracuse, échoua et périt[1]. Les Ségestains, qui avaient pris le parti d'Athènes, craignaient la vengeance de Syracusains. Ils implorèrent la protection de Carthage, qui la leur accorda. Annibal, petit-fils de cet Amilcar vaincu par Gélon, conduisit une armée en Sicile, et débarqua dans le lieu

[1] An du monde 3592. — Avant Jésus-Christ 412. — An de Rome 336. — An de Carthage 434.



où l'on bâtit depuis Lylibée. Il s'empara de Sélinonte, se rendit maître d'Hymère, et ternit ses succès par de grandes cruautés. Cependant, à son retour dans sa patrie, tout le peuple vint au-devant de lui, et son entrée fut un triomphe.

Trois ans après, il retourna en Sicile, ayant pour lieutenant Imilcon, fils de Hannon. L'historien Timée portait le nombre de ses troupes à cent vingt mille hommes.

Tandis qu'il assiégeait Agrigente, la peste fit d'affreux ravages dans son armée, et il en devint lui-même la victime. Les Carthaginois, pour apaiser les dieux, se rendirent parjures; et, violant le traité qu'ils avaient fait avec Gélon, ils immolèrent un enfant à Saturne, et jetèrent à la mer des holocaustes en l'honneur de ce dieu.

Cependant Imilcon pressait toujours le siége d'Agrigente. Une partie des habitants évacua la ville; le reste fut massacré par les assiégeants qui détruisirent cette opulente cité, et y firent un butin immense. Imilcon s'empara ensuite de Géla, et conclut enfin un traité avec Denys le Tyran. Ce traité ajoutait aux anciennes possessions de Carthage, Sélinonte, Hymère, Agrigente, Géla et Camarine. Il garantissait aux Léontins et aux Messéniens leur indépendance, et à Denys le trône de Syracuse.

Ce prince ne signa cette paix que pour consoli-

der son usurpation; mais l'an du monde 3600 [1], ayant fait d'immenses préparatifs pour réparer ses pertes, il déclara la guerre à Carthage, et prit la ville de Moria. Imilcon, nommé suffète, rentra l'année suivante dans cette ville, appuya les mécontents contre le tyran, et poursuivit rapidement ses succès avec le secours de Magon qui commandait sa flotte.

Ils vinrent tous deux assiéger Syracuse. Une maladie contagieuse détruisit une grande partie de leurs troupes; et, lorsqu'ils se voyaient déjà vaincus par ce fléau, Denys les attaqua et les battit. Imilcon, forcé d'abandonner ses alliés, obtint avec peine la permission de ramener en Afrique le peu de soldats qui lui restaient. Arrivé à Carthage, il ne put supporter les reproches et surtout les larmes de ses concitoyens, et se donna la mort.

La nouvelle de son désastre consterna l'Afrique. Les peuples tributaires et alliés, apprenant qu'on avait abandonné leurs soldats aux vengeances et aux chaînes de Denys, s'indignent de cette trahison, courent aux armes, se rassemblent au nombre de deux cent mille, s'emparent de Tunis, et marchent contre Carthage, qui se croit perdue.

Dans ce péril cette nation superstitieuse compte plus sur ses sacrifices que sur son courage; elle at-

[1] Avant Jésus-Christ 404. — De Rome 344. — De Carthage 442.

tribue ses revers à la colère de Proserpine et de Cérès, qui, jusque-là, n'avaient point d'autel à Carthage. On leur éleva deux temples; mais leur secours était peu nécessaire. Cette multitude d'Africains, inondant les campagnes voisines, sans discipline, sans machines de guerre, sans chefs et sans magasins, se débanda dès qu'elle eut épuisé les campagnes par ses ravages, et une prompte dispersion délivra Carthage de ses terreurs.

L'année suivante Magon, suffète et général, perdit une grande bataille en Sicile et périt. On exigeait l'évacuation totale de l'île; mais, tandis qu'on négociait, le fils de Magon, arrivant avec de nombreuses troupes, défit les Syracusains, et dicta une paix honorable, qui assurait à Carthage ses possessions, et obligeait Syracuse à payer les frais de la guerre.

Quelque temps après Carthage se vit de nouveau attaquée par la peste et menacée par une rébellion des Africains. Le temps mit fin à la maladie, et les armes à la révolte.

Lorsque les Siciliens chassèrent Denys le Jeune du trône de Syracuse, ces troubles rendirent aux Carthaginois l'espérance de s'emparer de toute la contrée[1]; mais, malgré leurs efforts et ceux d'Icétas, tyran des Léontins, le célèbre Timoléon de Co-

[1] An du monde 3656. — Avant Jésus-Christ 348. — De Rome 400. — De Carthage 498.

rinthe parvint à rétablir l'ordre et la liberté dans Syracuse. La désertion se mit dans les troupes étrangères commandées par Magon, et ce général effrayé s'embarqua pour l'Afrique. Le sénat de Carthage le mit en jugement; pour échapper à son arrêt, il se poignarda. Son corps, privé de vie, n'évita pas le supplice; il fut attaché à une potence.

La richesse inépuisable de Carthage recréait sans cesse de nouvelles armées. Soixante-dix mille hommes, sous la conduite d'Amilcar et d'Asdrubal, débarquèrent à Lilybée. Timoléon marcha à leur rencontre, les défit complétement, s'empara de leurs camps, prit leurs trésors et leur tua dix mille hommes.

La mort de trois mille Carthaginois, dans cette affaire, consterna Carthage, accoutumée à ne verser que du sang étranger. Elle demanda la paix, et conclut un traité qui lui donna pour limites en Sicile le fleuve Halycus.

Dans ce même temps un des principaux citoyens, Hannon, considérable par ses richesses, par ses talents, par son audace, forma le projet de se rendre maître de la république. Le jour des noces de sa fille était fixé pour l'exécution de ce dessein. Il devait inviter à un grand festin les sénateurs, et les empoisonner. On découvrit le complot; mais la crainte força la colère à la dissimulation. Les complices étaient nombreux, le coupable puissant : au lieu de

le mettre en jugement, le sénat timide se contenta de faire une loi pour supprimer le luxe des noces.

Hannon, n'espérant plus triompher par des embûches secrètes, voulut tenter la force. Prodiguant ses trésors, il soudoie des hommes sans aveu, arme les esclaves, cherche à soulever le peuple et les troupes; mais, voyant contre lui la masse imposante des citoyens décidée à défendre la liberté, il se retire dans un château avec vingt mille esclaves armés, et sollicite vainement l'appui du roi des Maures. Attaqué dans sa forteresse, et bientôt abandonné par ses lâches satellites, son désespoir ne put trouver la mort; on le prit vivant et on le conduisit à Carthage. La vengeance fut aussi atroce que le crime. On le battit de verges, on lui arracha les yeux; ses membres furent brûlés, son corps attaché à une potence; et le sénat fit périr tous ses parents pour qu'aucun n'imitât ses forfaits et ne vengeât sa mort.

L'opulence et la fertilité de la Sicile excitaient constamment l'ambition des Carthaginois. Croyant trouver un associé utile à leurs desseins, ils favorisèrent les complots d'un jeune et vaillant aventurier, nommé Agathocle. Fort de leur appui, il parvint à usurper le trône et à détruire la liberté dans Syracuse [1].

[1] An du monde 3685. — Avant Jésus-Christ 319. — De Rome 429. — De Carthage 527.

Cet homme, fameux par son génie et par sa férocité, fit bientôt repentir ses alliés de leur aveugle confiance. Devenu roi, il voulut étendre sa puissance et chasser les étrangers de Sicile. Amilcar, qui commandait l'armée de Carthage, le battit d'abord complétement et l'enferma dans Syracuse; mais, tandis qu'on le croyait perdu, cet homme extraordinaire, armant les esclaves, qu'il joignit à seize cents soldats, s'embarqua de nuit avec ses deux fils et arriva audacieusement en Afrique. Là, après avoir brûlé sa flotte pour ne pas diviser ses forces, et pour ôter à son armée tout espoir de fuite, il prit une place qu'on appelait la grande ville, s'empara de Tunis et s'approcha de Carthage.

Malgré la surprise et l'effroi que causait une invasion si imprévue, Hannon et Bomilcar, à la tête de quarante mille hommes, sortirent des murs et lui livrèrent bataille. Ils furent battus et mis en déroute; Hannon périt dans le combat. Bomilcar voulut profiter du désordre qui régnait dans la ville, pour s'emparer à son tour du pouvoir suprême; mais il fut vaincu et tué par ses concitoyens.

Agathocle, qui s'était emparé du camp des Carthaginois, y trouva vingt mille chaînes qu'on avait destinées pour lui et ses soldats. Il se vengea de cette vaine injure par d'affreux ravages. Son invasion causa la ruine de Tyr, qui ne put recevoir les secours qu'elle attendait de Carthage contre Alexan-

dré-le-Grand. Les Carthaginois, menacés eux-mêmes des plus grands périls, ne purent donner à leur métropole que de stériles consolations, et que recueillir les victimes échappées au vainqueur.

Jamais Carthage ne s'était vue si près de sa ruine. Au lieu d'attribuer ses malheurs aux fautes de ses généraux et à l'habileté de l'ennemi, elle crut s'être attiré le courroux des dieux. Depuis long-temps on avait cessé d'immoler à Saturne, suivant l'antique usage, les enfants des meilleures maisons; on achetait pour ces sacrifices des pauvres ou des esclaves : le peuple vit dans cette impiété la cause de tous ses revers. Pour l'expier, on immola deux cents enfants des plus nobles maisons; et le fanatisme fut tel, que plus de trois cents personnes qui se croyaient coupables d'avoir précédemment soustrait à Saturne leurs enfants, s'offrirent elles-mêmes en sacrifice, et furent immolées.

Cependant, le sénat pensant que pour se défendre il fallait d'autres moyens que ces cruels holocaustes, rappela Amilcar en Afrique. Celui-ci, après avoir envoyé cinq mille hommes à Carthage, tenta de s'emparer par artifice de Syracuse. Mais les Syracusains, jetant alors dans le camp ennemi la tête du Carthaginois Hannon qu'Agathocle leur avait envoyée, y répandirent la crainte. Cependant Amilcar donna l'assaut, et périt dans le combat.

Le roi de Syracuse avait épuisé les faveurs de la

fortune. Inconstante pour le crime comme pour la vertu, elle aveugla son génie et abandonna ses drapeaux. Après s'être attiré la haine des princes africains en assassinant le roi de Cyrène, Ophellas, son allié, il courut apaiser des troubles en Sicile, et laissa son armée à son fils Archagatus, jeune homme sans expérience. Les Cyrénéens l'abandonnèrent; les Carthaginois reprirent courage, firent sortir de leurs murs trois fortes armées; défirent le prince de Syracuse, et reprirent toutes les places qu'ils avaient perdues.

Agathocle, rappelé en Afrique par les événements, ne put y ramener la victoire. Son armée fut mise en déroute; il l'abandonna, se fit corsaire, et périt misérablement. Ses soldats, trahis, égorgèrent ses enfants, et se rendirent aux Carthaginois, qui se virent ainsi délivrés du plus grand péril qu'ils eussent encore couru. Mais un des funestes résultats de cette invasion se fit sentir dans la suite; car l'entreprise d'Agathocle inspira depuis à Scipion, comme il le dit lui-même, l'idée de descendre en Afrique pour forcer Annibal à quitter l'Italie.

Dans ce temps, le bruit des conquêtes d'Alexandre faisait craindre à Carthage qu'après avoir pris possession de l'Égypte, il ne voulût s'emparer de toute l'Afrique. Elle chargea un homme adroit, nommé Amilcar, de pénétrer ses desseins secrets,

Cet émissaire partit, se fit passer pour exilé, obtint la confiance du roi, et instruisit ses compatriotes de tout ce qu'il avait cru découvrir.

Son succès et son crédit auprès d'Alexandre le rendirent suspect à ses concitoyens. Ils le regardèrent comme un espion du roi; et, après la mort de ce monarque, son ingrate patrie le condamna à perdre la vie.

Un autre conquérant réveilla de nouveau les alarmes des Carthaginois. Pyrrhus envahit l'Italie[1]. Son ambition, pareille à celle d'Alexandre, menaçait le monde entier. Gendre d'Agathocle, ce titre le rendait un ennemi dangereux pour Carthage. La crainte de ses armes décida les Carthaginois à s'unir aux Romains. Magon leur offrit cent vingt vaisseaux; mais le sénat de Rome refusa fièrement ce secours.

Pyrrhus, après des succès balancés en Italie, descendit en Sicile, et la conquit si rapidement qu'en peu de temps Carthage n'y posséda que la ville de Lilybée. Ce prince inconstant, qui avait plus de génie pour combattre que pour gouverner, voyant que les Syracusains lui refusaient les moyens de passer en Afrique, quitta la Sicile. Hiéron, devenu roi de Syracuse, empêcha par sa sagesse les Carthaginois de renverser son trône, et de s'emparer

[1] An du monde 3727. — Avant Jésus-Christ 277. — De Rome 471. — De Carthage 569.

de cette île. Sous son règne, la lutte de Rome et de Carthage commença, et Hiéron embrassa le parti des Romains. Après sa mort, le parti carthaginois l'emporta dans Syracuse, et attira contre cette ville les armes romaines, qui lui ravirent pour toujours son indépendance.

CHAPITRE III.

PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE.

(An du monde 3741. — Avant Jésus-Christ 263. — De Carthage 583. — De Rome 485.)

Cause de cette guerre. — Déclaration du sénat romain. — Victoire des Romains. — Construction d'une flotte romaine. — Invention du *corbeau*. — Combat naval à Mycale. — Victoire des Romains — Exploits de Régulus et de Manlius. — Commandement de Xantippe. — Bataille entre Régulus et Xantippe. — Fuite de Régulus, pris et conduit à Carthage. — Son ambassade à Rome. — Son supplice à Carthage. — Défaite d'Asdrubal. — Victoire d'Adherbal. — Victoire de Lutatius sur les Carthaginois. — Traité de paix.

La désertion d'une seule légion romaine fut la première cause de cette guerre sanglante, qui changea la face du monde, fit tomber Carthage, et donna l'empire de la terre aux Romains. Ces déserteurs, s'étant emparés de Rhège, contractèrent une alliance avec les soldats étrangers nommés Mamertins, devenus maîtres et oppresseurs de Messine. Ces deux villes, peuplées de brigands, exer-

çaient d'affreux ravages dans tous les pays voisins. Leurs pirates parcouraient les mers, et pillaient de préférence les possessions de Rome et de Carthage.

Lorsque les Romains se virent débarrassés de Pyrrhus et de ses alliés en Italie, ils portèrent leurs armes contre Rhège, l'assiégèrent, la prirent, passèrent les habitants au fil de l'épée, et n'en gardèrent que trois cents qui furent conduits à Rome et condamnés au dernier supplice. La destruction de Rhège porta l'épouvante à Messine. Les Mamertins, affaiblis par la perte de leurs alliés et craignant d'éprouver le même sort, ne purent s'entendre, ni pour se soumettre, ni pour résister. Ils se divisèrent : les uns livrèrent leur citadelle aux Carthaginois; les autres appelèrent Rome à leur secours.

Cet événement devint le sujet d'une assez grande incertitude et d'une discussion très-vive dans le sénat romain. D'un côté, la jalousie qu'inspirait Carthage, déjà maîtresse de la Corse, de la Sardaigne, et de presque toutes les îles de la Méditerranée, la crainte de la voir dominer en Sicile, et d'acquérir par ce moyen tant de facilité pour descendre en Italie, inspiraient à une partie des sénateurs un vif désir d'accueillir les Messiniens et de les défendre; mais, d'un autre côté, on ne pouvait se dissimuler combien il était honteux d'entre-

prendre une guerre si injuste, de soutenir des brigands semblables à ceux de Rhège, et de se rendre en quelque sorte complice de tous leurs crimes. Arrêté par ces dernières considérations, le sénat n'eut pas l'audace de se déclarer pour les Mamertins; mais le peuple, plus violent dans sa haine contre Carthage, se prononça ouvertement pour la guerre, et força les sénateurs à la déclarer.

Le consul Appius Claudius, chargé du commandement de l'armée, trompa la vigilance carthaginoise, débarqua en Sicile, entra dans Messine, et s'en empara. Carthage, qui se vengeait toujours de ses revers par des cruautés, fit pendre son général, et envoya de nouvelles troupes qui assiégèrent les Romains dans Messine. Claudius les battit et les contraignit de lever le siége.

L'année suivante, la Sicile fut le théâtre de divers combats entre les deux peuples. La principale place d'armes des Carthaginois était Agrigente. Les Romains portèrent leurs efforts sur ce point, gagnèrent une bataille contre leurs ennemis, et, après six mois de siége, s'emparèrent de la ville. Tous ces succès, honorables pour Rome, ne pouvaient avoir de résultat décisif tant que Carthage restait maîtresse de la mer, et réparait ses pertes par de nouvelles armées que son trésor créait facilement, et que ses vaisseaux portaient avec rapidité.

Les Romains, alors sans marine, ne possédaient

pas une galère, et se voyaient forcés d'emprunter des vaisseaux pour transporter leurs troupes en Sicile. Mais l'amour de la patrie connaît-il des obstacles? partout où il existe, il opère des prodiges. Le peuple romain voulut avoir une flotte; tous les bras obéirent à l'esprit public; en deux mois, cent vingt galères furent construites, et les soldats exercés à la rame. Duillius commandait cette première armée navale. Les galères étaient lourdes et grossières; mais, pour remédier à ce défaut de construction, les Romains inventèrent une machine qu'ils nommèrent *corbeau*, sorte de pont en bois, armé de crochets en fer, qu'on abaissait sur le vaisseau ennemi pour l'attacher et pour faciliter l'abordage. La flotte de Carthage se composait de cent trente vaisseaux. L'amiral qui la dirigeait, nommé Annibal, montait une galère à cinq rangs de rames, conquise sur Pyrrhus. Les deux armées se rencontrèrent sur la côte de Myoale. Annibal, méprisant l'ignorance des marins de Rome et la pesanteur de leurs bâtiments, s'avançait avec confiance, et croyait s'emparer sans peine de ces vaisseaux qui ne pouvaient point manœuvrer; mais l'étonnement des Carthaginois fut extrême lorsque les corbeaux des Romains, s'abaissant tous à la fois, accrochèrent leurs bâtiments, lièrent les deux flottes par des ponts, et changèrent, pour ainsi dire, ce combat naval en combat de terre, où l'on

pouvait se joindre, se mêler et se battre de pied ferme. Les voiles, les manœuvres devenaient inutiles; le courage seul fixait la fortune. Les Romains furent vainqueurs; ils prirent quatre-vingts vaisseaux, et même celui de l'amiral, qui se sauva dans une chaloupe.

Ce premier triomphe naval remplit les Romains de joie et les Carthaginois de douleur. On érigea à Duillius une colonne nommée *rostrale*, parce que les proues des vaisseaux détruits lui servaient d'ornement. Cette colonne a vaincu le temps, et subsiste encore.

Animée par ce succès, Rome, pendant deux ans, livra plusieurs combats qui exercèrent sa marine et lui valurent de nouveaux avantages. Mais comme l'opulence de Carthage lui fournissait sans cesse des forces nouvelles, les Romains, dans le dessein de terminer la guerre, se décidèrent à passer en Afrique. Le consul Régulus et Manlius y conduisirent une flotte de trois cent trente vaisseaux qui portaient cent trente mille hommes. L'armée navale de Carthage comptait vingt vaisseaux de plus. Hannon et Amilcar la commandaient. Une bataille eut lieu sur la côte de Sicile, près d'Ecnome; la victoire, long-temps douteuse, se décida enfin pour les Romains. Ils s'emparèrent de soixante vaisseaux et en détruisirent trente; vingt-quatre des leurs périrent dans le combat. Maîtres alors

de la mer, ils abordèrent en Afrique, dans le port de Clypéa, dont ils se rendirent possesseurs; de là ils se répandirent dans le pays, le ravagèrent, et firent vingt mille prisonniers.

L'histoire nous donne souvent lieu de remarquer qu'on fait plus de fautes après le succès qu'après les revers[1]. Le malheur éclaire, et la fortune aveugle. Les Romains, au lieu de redoubler d'efforts pour empêcher leurs ennemis de se relever, rappelèrent Manlius avec une grande partie de leur armée, et ne laissèrent à Régulus, en Afrique, que quarante vaisseaux, vingt-cinq mille hommes et cinq cents chevaux.

Régulus, loin d'être découragé par cette diminution de forces, continua ses progrès : les Carthaginois marchèrent contre lui. Leurs généraux, malhabiles, se postèrent dans un pays coupé qui rendait inutiles leurs éléphants et leur nombreuse cavalerie. Régulus, profitant de cette faute, les défit complétement, pilla leur camp, prit Tunis, et s'approcha de Carthage.

Les Numides, toujours alliés des vainqueurs, ravageaient la campagne. Les Romains s'emparèrent de deux cents villes; Carthage, effrayée, demanda la paix. Régulus pouvait alors terminer la guerre avec gloire : sa hauteur fit rompre la négo-

[1] An du monde 3749. — Avant Jésus-Christ 255. — De Carthage 594. — De Rome 493.

ciation. Il refusa les propositions qui lui étaient faites, dicta de dures conditions, et dit avec rudesse aux députés de Carthage « qu'il fallait savoir » vaincre ou se soumettre aux vainqueurs. »

Les Carthaginois, indignés, répondirent qu'ils aimaient mieux périr que de signer une paix honteuse. Dans cet instant critique, et au moment où ils croyaient leur ruine inévitable, Xantippe, habile général lacédémonien, leur amène un corps de troupes grecques, relève leur courage abattu, et leur démontre qu'ils n'ont été vaincus que par l'ignorance de leurs généraux. Exerçant ses troupes devant eux, il leur prouve que jusque-là ils n'avaient pas su les éléments de l'art de la guerre : sa renommée, ses discours, son audace, lui attirent la confiance publique; Carthage remet son sort entre ses mains, et lui donne le commandement d'une armée de douze mille hommes, de quatre mille chevaux et de cent éléphants. Celle des Romains ne comptait que quinze mille hommes et cinq cents chevaux.

Xantippe sort des murs, place ses éléphants en première ligne, range derrière eux sa phalange et l'infanterie de Carthage, la cavalerie aux ailes, les étrangers et les troupes légères dans les intervalles de cette cavalerie. Régulus opposait aux éléphants ses troupes légères, et, derrière elles, ses cohortes en colonnes; sa cavalerie était placée sur les

ailes. Polybe remarque avec raison que, par ses dispositions, il pouvait repousser l'attaque des éléphants, mais qu'il s'exposait à être débordé et pris en flanc par la cavalerie nombreuse de l'ennemi. Le signal donné, les deux armées se précipitèrent avec fureur l'une sur l'autre. L'infanterie de la gauche de Régulus renversa d'abord tout ce qui lui était opposé; ses archers et ses cohortes repoussèrent les éléphants : mais la cavalerie carthaginoise, attaquant en flanc celle des Romains, la renversa, tomba ensuite sur les cohortes, et les mit en désordre. En même temps la phalange grecque les enfonça; la déroute devint complète. Presque toute l'armée romaine périt ou tomba dans les fers. Il ne s'en sauva que deux mille hommes qui se retirèrent à Clypéa.

Régulus, fuyant avec cinq cents hommes, fut pris et conduit à Carthage; et Xantippe, redoutant l'envie, le seul ennemi qu'il pût craindre après une si grande victoire, laissa modestement les Carthaginois s'enorgueillir d'un triomphe qu'ils lui devaient, et retourna dans sa patrie. Quelques historiens prétendent que les généraux de Carthage, jaloux de sa gloire, le précipitèrent dans la mer.

Carthage se croyait délivrée d'un danger extrême; mais elle avait beaucoup de pertes à réparer avant de pouvoir méditer d'importantes entreprises. Rome, réveillée de ses illusions par la destruction

de son armée, sentait qu'il fallait plus de temps et d'efforts pour terrasser sa rivale; et la guerre continua des deux côtés sans résultat bien marquant.

Après l'avoir tenu dans une longue captivité, Carthage envoya Régulus à Rome [1]. Il devait proposer l'échange des prisonniers, et s'engageait à revenir dans sa prison si l'échange était refusé. Ce fier Romain, plus grand dans le malheur que dans la fortune, loin de vouloir faire réussir une négociation dont le succès lui aurait donné la liberté, déclara au sénat qu'il regarderait comme un funeste exemple la faiblesse qu'on montrerait, si l'on tirait de captivité des citoyens assez lâches pour s'être rendus à l'ennemi. Le sénat partagea son avis, et refusa l'échange.

La famille de Régulus, désolée, le peuple, attendri sur son sort, le conjuraient en vain de rester, et de se dérober aux chaînes et aux supplices qui l'attendaient chez un ennemi barbare. Vainqueur de lui-même, inflexible dans ses principes, et fidèle à sa parole, il se rendit à Carthage. On le jeta dans un cachot; on l'exposa ensuite au soleil, après lui avoir coupé les paupières; enfin, on l'enferma dans un coffre hérissé intérieurement de pointes de fer. Il y périt dans des tourments affreux. Son courage indomptable et cette atroce barba-

[1] An du monde 3755. — Avant Jésus-Christ 249. — De Carthage 597. — De Rome 499.

rie éternisèrent sa gloire et la honte de Carthage.

La guerre s'anima de plus en plus : les Romains, avec trois cent soixante vaisseaux, livrèrent bataille à une flotte ennemie de deux cents voiles à la vue de la Sicile. L'armée romaine, victorieuse, prit cent quatorze bâtiments, et courut ensuite délivrer à Clypéa les deux mille soldats de Régulus qui s'y étaient retirés. Mais cette armée triomphante, retournant en Italie, fut presque entièrement détruite par une tempête.

Asdrubal attaqua peu de temps après, en Sicile, l'armée de terre des Romains ; sa défaite fut complète, et on lui tua cent quarante éléphants. Cette perte affaiblit Carthage, et fortifia les espérances de Rome. Ses légions attaquèrent en Sicile Lilybée, la plus forte possession de ses ennemis. Imilcon y commandait avec dix mille hommes. Annibal, fils d'Amilcar, lui amena des secours d'Afrique. Après plusieurs tentatives inutiles, les machines des Romains furent brûlées, et le siége se changea en blocus.

Le peuple de Rome, opiniâtre dans sa haine, s'enrôlait avec ardeur pour l'armée de Sicile. Le consul Claudius Pulcher voulut attaquer pendant la nuit la flotte ennemie, près de Drépane [1]. Adherbal le prévint, ne lui laissa pas le temps de se

[1] An du monde 3758. — Avant Jésus-Christ 246. — De Rome 502.

ranger en bataille, le défit, et lui prit quatre-vingt-treize vaisseaux. Le consul n'en sauva que trente de ce désastre. Son collègue Junius, encore plus malheureux, vit détruire toute sa flotte; débarqué ensuite en Sicile avec quelques troupes, il prit la ville d'Éryx, et y resta deux ans bloqué par l'ennemi.

Pendant l'espace de cinq années, les succès furent balancés de part et d'autre; enfin Rome tenta un effort extraordinaire, et mit en mer deux cents vaisseaux sous les ordres du consul Lutatius. La flotte carthaginoise se tenait sur la côte d'Afrique; Lutatius fit des progrès en Sicile, et resserra Lilybée. Hannon conduisit la flotte africaine près de Drépane. Les deux armées navales se rencontrèrent sur les côtes d'une petite île nommée Éguse. Les Romains s'étaient fort exercés dans l'espoir de se venger de leurs défaites; Carthage, maîtresse des mers depuis cinq ans, s'étant endormie dans une fausse sécurité, avait négligé sa marine. Des hommes de nouvelle levée, étrangers mercenaires, sans courage et sans instruction, composaient ses équipages. Ils ne résistèrent pas au premier choc des Romains; cinquante de leurs vaisseaux périrent; cinquante furent pris; Lutatius fit dix mille prisonniers, et joignit ses troupes à celles qui assiégeaient Lilybée. Carthage, épuisée par cette défaite, ordonna à Barca, qui commandait en Sicile,

de faire des propositions pour terminer la guerre.

Lutatius n'imita pas l'imprudente fierté de Régulus : il accueillit favorablement les propositions de l'ennemi. On approuva sa conduite à Rome, dont les citoyens étaient presque aussi fatigués que leurs rivaux, et ils firent la paix aux conditions suivantes, dictées par le consul : « Il y aura, si le » peuple romain l'approuve, amitié entre Rome et » Carthage, aux conditions qui suivent : Les Carthaginois évacueront la Sicile; ils ne feront point » la guerre à Hiéron, et ne porteront point les » armes contre les Syracusains ni contre leurs alliés. Ils rendront aux Romains, sans rançon, tous » les prisonniers qu'ils ont faits sur eux; ils leur » paieront, dans l'espace de vingt ans, deux mille » deux cents talents euboïques d'argent. »

Rome, en approuvant le fond du traité, réduisit les termes du paiement à dix années, ajouta mille talents au tribut, et exigea que les Carthaginois évacuassent toutes les îles situées entre la Sicile et l'Italie[1].

[1] An du monde 3763. — Avant Jésus-Christ 241. — De Carthage 695. — De Rome 507.

CHAPITRE IV.

SECONDE GUERRE PUNIQUE.

(An du monde 3763. — Avant Jésus-Christ 241.)

Cause de cette guerre. — Expédition d'Amilcar-Barca en Espagne. — Carthagène bâtie par Asdrubal. — Traité entre Asdrubal et Rome. — Mort d'Asdrubal. — État oligarchique de Carthage. — Premiers exploits d'Annibal. — Siége et prise de Sagonte. — Ambassade de Fabius à Carthage. — Grande expédition d'Annibal. — Son arrivée en Italie. — Bataille entre Annibal et Scipion. — Victoire d'Annibal. — Ses déguisements. — Bataille entre Annibal et Flaminius. — Défaite et mort de Flaminius. — Tactique de Fabius. — Rappel de Fabius à Rome. — Son retour à l'armée. — Victoire de Cnéius Scipion. — Bataille de Cannes. — Victoire d'Annibal. — Anneaux romains envoyés en Afrique. — Séjour d'Annibal à Capoue. — Défaite d'Asdrubal. — Siége et reddition de Capoue. — Guèrre en Espagne. — Mort des deux Scipions. — Marche d'Asdrubal pour rejoindre Annibal. — Mort d'Asdrubal. — Exploits de Scipion l'Africain. — Traité de paix entre Scipion et Carthage. — Rupture de ce traité. — Entrevue de Scipion et d'Annibal. — Bataille entre ces deux généraux. — Défaite d'Annibal. — Ambassade de Carthage. — La paix est conclue.

Dans la première guerre punique, Rome et Carthage s'étaient étudiées réciproquement; elles

avaient essayé leurs forces. Dans la seconde, elles se connaissaient parfaitement, et se détestaient davantage. La jalousie causa la première, et la haine la seconde. On avait d'abord pris les armes pour se disputer la palme de la gloire, la liberté des mers, et quelques possessions ; on se battit ensuite pour se détruire. Les vainqueurs ignorent toujours la nécessité de la modération ; ils oublient que toute paix humiliante est un affront dont on veut se venger, une trêve trompeuse qu'on cherche à rompre, et que le désespoir d'un ennemi opprimé prépare souvent les plus grands périls à celui qui l'a injustement abaissé.

Carthage regrettait la Sicile ; ses soldats mercenaires, désertant ses drapeaux, passèrent en Italie, engagèrent les Romains à s'emparer de la Sardaigne, et leur en facilitèrent les moyens. Les Carthaginois, épuisés, ne purent se venger de ce nouvel affront. Ils se virent contraints de consentir à cette dernière spoliation. Pour compenser tant de pertes, en attendant le moment de la vengeance, ils portèrent leurs armes, et dirigèrent leur ambition vers l'Ibérie.

Amilcar-Barca, après avoir apaisé les troubles d'Afrique et soumis les Numides révoltés, conduisit une armée en Espagne, et combattit avec succès. Cet homme, fameux en Afrique par ses exploits, ferme dans le commandement, doué d'un grand

courage et d'une prudence consommée, terrible dans les combats, doux après la victoire, conciliant dans les conseils, adroit en politique, réunissait toutes les qualités d'un grand général et d'un habile homme d'état. Implacable ennemi des Romains, il obligea son fils Annibal, âgé de neuf ans, de jurer au pied des autels une haine éternelle à Rome; et jamais homme ne tint mieux son serment. . . . .

Ce grand capitaine, formant son fils par ses leçons et par ses exemples, conquit en peu de temps par la force des armes toute la partie de l'Espagne située entre la mer et l'Èbre, et la soumit totalement à son pays par la douceur de son administration. Après de longs succès il trouva une mort digne de sa vie, et périt glorieusement dans une bataille qui le couronna pour la dernière fois des palmes de la victoire. . . . .

Asdrubal, son gendre, lui succéda; et, pour assurer ses conquêtes, il bâtit sur la côte méridionale la nouvelle Carthage, appelée aujourd'hui Carthagène, qui devint, par sa position et par son commerce, une des plus importantes villes de l'Europe. . . . .

Rome voyait ses progrès d'un œil jaloux : elle aurait pris les armes pour enlever la péninsule à sa rivale; mais la crainte des Gaulois qui la menaçaient l'arrêta. Elle négocia au lieu de combattre,

se contenta de limiter des conquêtes qu'elle n'osait ravir, et conclut avec Asdrubal un traité qui défendait aux Carthaginois de s'avancer au-delà de l'Èbre.

Asdrubal, poursuivant ses succès, subjugua tous les peuples qui se trouvaient entre la mer et le fleuve. Après huit ans de victoires, il périt assassiné par un Gaulois[1]. Trois ans avant sa mort, il avait demandé qu'on lui envoyât son beau-frère Annibal, alors âgé de vingt-deux ans.

Dans ce temps l'oligarchie dominait à Carthage; les familles d'Hannon, d'Imilcon, de Magon, de Bomilcar, d'Adherbal, d'Amilcar, d'Asdrubal, y jouissaient du plus grand crédit. Cette oligarchie se divisait en deux factions : celle d'Amilcar et d'Annibal se nommait la faction Barcine; l'autre avait pour chef Hannon. La première était ambitieuse, la seconde pacifique. Les exploits d'Amilcar et d'Asdrubal donnaient beaucoup d'éclat à leur parti, qui projetait sans cesse de nouvelles conquêtes. Celui d'Hannon voulait consolider la puissance de Carthage par la paix et l'étendre par le commerce, et il s'opposa au départ d'Annibal pour l'Espagne. Hannon représenta vivement au sénat le danger de confier l'armée à un jeune homme impétueux comme Pyrrhus, impérieux comme son père, et

[1] An du monde 3784. — Avant Jésus-Christ 220. — De Rome 532.

qui avait juré, au sein de la paix, une guerre éternelle à Rome. Il regardait ce génie bouillant comme une étincelle ardente, qui devait bientôt causer un vaste incendie.

Malgré ces remontrances, la faction Barcine l'emporta; Annibal partit pour l'Espagne. Les soldats charmés crurent revoir le grand Amilcar; ils retrouvèrent en lui les mêmes traits, la même vigueur, la même intrépidité, la même présence d'esprit, un génie plus vaste, un talent fécond et souple, énergique et artificieux, propre à triompher également par l'audace et par la ruse.

Il fit avec distinction trois campagnes sous Asdrubal; après la mort de ce général, le peuple et l'armée, malgré l'opposition de ses rivaux, lui déférèrent le commandement[1]. Cornélius Népos assure même que, sans considérer sa jeunesse, on le nomma suffète ou roi.

Parvenu à ce poste, l'Italie fut constamment le but de ses pensées secrètes. Il conquit plusieurs villes en Espagne; son ambition excita la crainte de tous les peuples de cette contrée. Ils se liguèrent contre lui, et opposèrent à sa valeur une armée de cent mille hommes. Malgré l'infériorité du nombre de ses troupes, il défit les ennemis en bataille rangée, et mit tous ses soins, après la victoire, à se

[1] An de Carthage 626. — De Rome 528.

concilier par des faveurs et de grandes largesses les citoyens, les alliés et les peuples conquis, voulant assurer par cette sage politique l'exécution tranquille de ses grands desseins.

Le traité conclu avec Rome ne pouvait arrêter ce génie ambitieux, qui ne cherchait que l'occasion de le rompre. Il forma audacieusement le siége de Sagonte, place située au-delà de l'Èbre. Les Sagontins invoquèrent la protection de Rome. Elle envoya sur-le-champ des députés pour s'opposer à cette infraction de la paix. Annibal refusa de les entendre; ils ne furent pas mieux accueillis à Carthage, malgré les remontrances d'Hannon, qui s'efforça vainement de faire sentir l'injustice et le danger d'une pareille agression. Sagonte, réduite à l'extrémité, capitula; mais Annibal proposa des conditions si humiliantes, que les sénateurs préférèrent la mort à la honte de les accepter. Ne consultant que leur désespoir, ils dressèrent un bûcher sur la place publique, y jetèrent leurs richesses, le trésor de l'état, et se précipitèrent dans les flammes, qui se communiquèrent rapidement à toute la ville. Au même instant une tour, battue par les béliers d'Annibal, s'écroule; les Carthaginois entrent par la brèche, s'emparent de la ville, égorgent tous ceux qui portaient les armes, et dérobent à l'incendie un immense butin.

Annibal ne s'en réserva rien, mais il s'en servit

habilement pour animer l'ardeur du soldat, et pour augmenter la force de sa faction dans Carthage.

La nouvelle de ce désastre répandit la consternation à Rome. L'indignation d'une attaque si audacieuse, au mépris des traités, la honte d'avoir laissé périr sans secours des alliés fidèles, la crainte du génie et des projets d'Annibal, réveillent avec fureur l'antique haine. Le peuple s'émeut, accourt sur la place; le sénat s'assemble; les harangues les plus violentes se font entendre, et l'on décide unanimement le prompt départ d'ambassadeurs chargés de demander formellement à Carthage si la ruine de Sagonte a été ordonnée par elle, et d'exiger pour réparation qu'on livrât Annibal aux Romains.

Le sénat de Carthage voulait, suivant sa coutume, prendre des délais, répondre vaguement à des plaintes positives, et opposer la ruse punique à la fierté romaine. Fabius, ambassadeur de Rome, montrant alors un pan de sa robe, qu'il tenait plié dans ses mains : « *Je porte ici*, dit-il, la paix ou la » guerre, choisissez. — Choisissez vous-même, lui » répondit-on. — Je vous déclare donc la guerre, » reprit-il en secouant sa toge, et elle sera terrible. » — Nous l'acceptons de bon cœur, et la ferons de » même! » s'écrièrent tous les sénateurs.

C'est ainsi que fut rompue la paix, l'an du monde 3785, avant Jésus-Christ 129, l'an du monde 529,

et de Carthage 627. Elle avait duré vingt-quatre ans. Annibal avait alors vingt-six ans.

Avant de suivre le vaste projet dont ce grand capitaine méditait le plan depuis sa plus tendre jeunesse, il fit passer en Afrique les soldats espagnols qui se trouvaient dans son armée, et appela en Espagne ceux d'Afrique, espérant que, loin de leur patrie, ils seraient plus soumis. Par ses ordres, quarante mille hommes gardèrent l'Afrique; quinze mille, les provinces d'Espagne; soixante vaisseaux protégèrent les côtes. Il offrit à Cadix un sacrifice à Hercule, et ensuite marcha pour mettre fin à l'entreprise la plus audacieuse qu'un mortel eût jamais conçue, celle de traverser l'Espagne, les Gaules, et de franchir les Alpes pour envahir l'Italie.

Il partit de Carthagène, éloignée de l'Èbre de cent dix lieues. Son armée se composait de cent mille hommes d'infanterie, de douze mille de cavalerie et de quarante éléphants. Il battit tous les peuples et conquit tous les pays au-delà de l'Èbre jusqu'à Emporium, petite ville maritime près des Pyrénées, qui séparent l'Espagne des Gaules, et se trouvent distantes de l'Èbre de quatre-vingts lieues. Il laissa Hannon avec onze mille hommes dans cette partie de l'Espagne qu'il venait de soumettre; franchissant ensuite les Pyrénées, il s'avança sur le Rhône avec cinquante mille hommes de pied, neuf mille chevaux et seize éléphants.

Les Gaulois, postés sur l'autre rive du fleuve, lui en disputaient le passage. Annibal, informé de leurs desseins, avait envoyé, deux jours avant, Hannon, fils de Bomilcar, avec un corps de troupes chargé de traverser le Rhône un peu plus haut et dans un endroit moins gardé. Son ordre fut exécuté. Alors il se présenta sur la rive du fleuve. Les uns le passaient sur des barques, les autres à la nage, l'infanterie sur des radeaux ou dans quelques troncs d'arbres creusés; plusieurs grands bateaux, rangés et liés, rompaient le courant. Les Gaulois, placés sur l'autre rive, poussaient de grands cris, frappaient leurs boucliers, lançaient des traits et s'animaient mutuellement au combat. Mais tout à coup ils aperçoivent sur le haut des montagnes un corps ennemi, celui d'Hannon, qui brûle leur camp et marche sur eux. Attaqués en tête et en queue, ils se troublent, se découragent et prennent la fuite. Délivrée de tout obstacle, l'armée d'Annibal passe tranquillement le fleuve; les éléphants le traversent ensuite sur de grands radeaux qu'on avait couverts de terre, pour que ces animaux ne s'aperçussent pas qu'ils quittaient le rivage.

Pendant ce temps, les deux consuls Scipion et Sempronius étaient partis avec deux armées destinées l'une pour l'Espagne et l'autre pour la Sicile. Sempronius devait s'embarquer à Lilybée et atta-

quer l'Afrique; Scipion comptait prendre des vaisseaux à Marseille pour conduire ses troupes en Espagne, où il espérait trouver encore Annibal. Il apprit avec surprise que l'ennemi, prévenant ses desseins par une marche rapide, s'approchait du Rhône, et il envoya trois cents cavaliers pour le reconnaître.

Annibal détacha cinq cents Numides au-devant d'eux : ces deux troupes se livrèrent un combat opiniâtre et sanglant. Les Romains perdirent la moitié des leurs, mais forcèrent les Numides à fuir. Cette action, regardée comme un présage de l'issue de la guerre, annonçait, suivant les augures, qu'elle serait favorable aux Romains après avoir coûté beaucoup de sang.

Sur ces entrefaites, Annibal reçut une ambassade des Gaulois établis sur la rive du Pô. Ils lui promettaient des vivres et des secours contre les Romains. Ce grand capitaine, voulant suivre sans obstacle ses desseins, s'éleva un peu vers le nord, et, s'éloignant de la mer afin d'éviter la rencontre de Scipion, traversa la Gaule jusqu'aux Alpes.

Scipion n'arriva sur le Rhône que trois jours après le passage des Carthaginois. Désespérant alors d'atteindre l'ennemi, il retourna à Marseille, envoya son frère avec la plus grande partie de ses troupes en Espagne, et partit lui-même pour Gênes, dans le dessein d'opposer l'armée romaine qui se

trouvait sur les rives du Pô, à celle d'Annibal lorsqu'elle descendrait les Alpes. Celui-ci traversa le pays des Allobroges, où l'on voit aujourd'hui Genève, Vienne et Grenoble ; il y trouva les peuples divisés les pacifia, leur donna des vivres pour s'assurer leur amitié, et s'avança au pied des Alpes. Là son génie eut à triompher de nouveaux obstacles.

Ces monts escarpés ne lui offraient aucune route. Forcé de suivre des sentiers étroits et glissants, bordés de précipices, il voyait sans cesse des abîmes sous ses pieds, et sur les hauteurs, de belliqueux montagnards qui s'opposaient à son passage. L'intrépide Annibal dompte à la fois la nature et l'ennemi ; et, après avoir perdu un grand nombre d'hommes et de chevaux, écrasés par les rochers qu'on roulait sur eux, ou tombés dans les précipices, il s'empare d'une forteresse, et y trouve des provisions qui rendent le courage et l'espoir à ses troupes exténuées de fatigue.

Continuant sa marche, et trompé par la perfidie de ses guides, il se voit attaqué dans un défilé étroit, et se tire de ce nouveau péril par des prodiges de valeur. Enfin, après neuf jours d'efforts surnaturels et de combats sans cesse renouvelés, il atteint le sommet des Alpes, et s'y repose deux jours. Une neige abondante, tombant alors sur les montagnes, porte dans l'esprit des soldats le découragement et l'effroi : Annibal les ranime en

montrant à leurs yeux les plaines de la riche Italie, et en flattant leur avidité par l'espoir du pillage de Rome.

Le soldat rassuré reprend ses armes; la soif de l'or lui fait oublier tous les périls. Mais la glace rendait les sentiers presque impraticables; la neige, couvrant les précipices, engloutissait sous sa surface trompeuse les hommes et les animaux : d'immenses éboulements de terre écrasaient des cohortes entières. Annibal, que rien ne pouvait décourager, creuse avec le fer et le feu des chemins dans le rocher. Quelques historiens ajoutent fabuleusement qu'après avoir fait rougir le roc, il y jetait du vinaigre pour le fondre. Les actions de ce grand homme n'avaient pas besoin d'exagération pour être regardées comme des prodiges.

L'armée descendit enfin dans une plaine fertile, qui consola bientôt le soldat de ses travaux et de ses dangers.

Malgré ses premiers succès, Annibal dut prévoir alors toutes les difficultés que présentait une invasion dont son ambition ne lui avait montré d'abord que la gloire. Sorti de l'Espagne avec près de soixante mille combattants, il ne lui restait plus que douze mille Africains, huit mille Espagnols, et six mille chevaux (ainsi qu'il l'inscrivit lui-même sur une colonne), et cependant il n'avait pas encore combattu les Romains. Tel est le danger de toute

guerre portée dans des pays lointains; plus on avance, plus on s'affaiblit, et chaque succès n'est souvent qu'un pas de plus vers une ruine totale.

La marche des Carthaginois durait depuis six mois; ils avaient employé quinze jours à franchir les Alpes; le mois de septembre était arrivé. Annibal croyait trouver des alliés à Turin; ces peuples refusèrent de s'associer à ses projets. Pour les punir de ce refus, il s'empara de leur ville, passa les habitants au fil de l'épée, et s'avança sur le Tésin. La rapidité de sa marche étonna Rome, vaincue pour la première fois en audace et en ambition. Sempronius reçut l'ordre de quitter la Sicile; Scipion, après avoir passé le Pô, vint camper près du Tésin. Le général carthaginois, voulant raffermir le courage de ses soldats, fit combattre en leur présence les Gaulois qu'il paya pour donner ce spectacle sanglant, et dit à ses troupes « qu'elles » seraient bien lâches, si elles ne combattaient pas » vaillamment dans le dessein d'assurer la gloire de » leur patrie, lorsqu'elles voyaient des paysans » obscurs s'entre-tuer pour un mince salaire. » Employant ensuite une éloquence qui lui fut souvent aussi utile que sa valeur, il rappela aux soldats leurs exploits, et rabaissa avec adresse à leurs yeux la puissance romaine.

Cependant Scipion passe le Tésin; Annibal, à la tête de son armée, offre un sacrifice à Jupiter, fend

la tête d'un agneau avec une pierre tranchante, et se voue au même sort s'il ne parvient pas à faire jouir ses soldats des biens qu'il leur a promis. Le signal est donné; les deux armées, animées par une vieille haine, fondent avec furie l'une sur l'autre. L'infanterie romaine résiste d'abord avec succès aux archers et à la cavalerie pesante de Carthage; mais les Numides, ayant enfoncé la cavalerie ennemie, tombent sur les légions, qui, se trouvant attaquées de tous côtés, se retirent au-delà du Tésin, passent le Pô et rompent les ponts.

Le consul Scipion, blessé dans le combat et entouré, fut délivré par la vaillance de son fils, âgé alors de dix-sept ans, et qui mérita dans la suite, en terminant glorieusement cette guerre, le surnom d'Africain.

La victoire donne toujours des alliés. Tous les Gaulois établis en Italie embrassèrent la cause d'Annibal. Sempronius, revenu de Sicile avec ses troupes, marcha vers la Trébie, petite rivière qui se jette dans le Pô, près de Plaisance, et s'y joignit à l'armée de Scipion. Celle d'Annibal ne tarda pas à s'approcher.

Scipion voulait qu'on évitât le combat, afin d'exercer les nouvelles levées et de fatiguer l'inconstance des Gaulois; mais Sempronius, plus présomptueux qu'habile, accusa cette prudence de timidité, et voulut en venir aux mains : c'était ce

que désirait Annibal; il disait souvent que, dans les entreprises extraordinaires et les guerres d'invasion, il faut toujours soutenir le courage des troupes et l'espoir des alliés par de nouveaux exploits.

Après avoir placé Magon et deux mille hommes en embuscade dans une prairie couverte d'arbres, sur les bords d'un petit ruisseau, il fit passer la Trébie à un corps de Numides, afin d'attirer l'ennemi. Sempronius envoya sa cavalerie contre eux. Les Numides se retirent précipitamment; le téméraire consul les suit avec toute l'armée, qui n'avait encore pris aucune nourriture. Le combat s'engage; la cavalerie carthaginoise enfonce les Romains; les troupes embusquées de Magon paraissent derrière eux, les attaquent, les mettent en déroute complète.

Dix mille hommes seuls se font jour à travers l'ennemi; tout le reste périt[1]. Annibal regretta dans cette victoire tous ses éléphants, que le froid fit mourir. La saison étant avancée, il prit des quartiers d'hiver, fit reposer ses troupes, et s'assura des alliés en Italie, en rendant sans rançon la liberté aux soldats italiens qu'il avait pris.

L'année suivante, la fortune devint plus favorable aux Romains. Leurs armes furent victo-

[1] An du monde 3786. — Avant Jésus-Christ 218.

rieuses en Espagne; Scipion y battit Hannon, le fit prisonnier, et conquit tout le pays jusqu'à l'Èbre.

Annibal prit la route de la Toscane; mais, arrivé sur les Apennins, une tempête affreuse l'empêcha de continuer sa marche, et lui enleva une grande partie de ses soldats. De retour à Plaisance, il livra à Sempronius un combat dont le succès douteux ne produisit aucun résultat.

L'année d'après, Flaminius et Servilius, nouveaux consuls, rassemblèrent leurs armées à Arétium en Toscane. Annibal marcha contre eux, et, pour les joindre plus promptement, il traversa un pays marécageux, dont l'air infect fit périr beaucoup de soldats; il y perdit lui-même un œil.

Rome, dans sa haine, peu scrupuleuse sur les moyens de vengeance, envoya plus d'une fois dans le camp carthaginois des émissaires chargés de trancher les jours de ce redoutable adversaire. Loin de sa patrie, entouré d'ennemis et d'assassins, il s'était fait faire de faux cheveux, des costumes de tout âge et de toute profession, et changeait si fréquemment de déguisement, que ses amis mêmes pouvaient à peine le reconnaître. Ainsi ce capitaine ambitieux, qui voulait remplir l'univers de son nom, se voyait forcé, par la crainte de la mort, à se cacher dans son propre camp : tant les hommes se trompent sur le bonheur qu'il croient attaché à la puissance et à la gloire!

Arrivé près d'Arétium, il étudia le caractère de Flaminius avant de se mesurer avec lui. Ayant bientôt reconnu qu'il était téméraire et avide de succès, il pilla le plat pays, afin de lui faire quitter une forte position qu'il occupait.

Ses premières tentatives ne réussissant point, il feignit de s'avancer vers Rome, ayant Crotone à sa gauche et le lac Trasimène à sa droite. Bientôt on lui apprit que le consul le suivait[1] : alors, après avoir traversé un vallon étroit, et posté des embuscades à l'entrée et sur les côtés de ce défilé, il se campa lui-même à l'autre extrémité sur une haute colline.

L'ardent Flaminius entra témérairement dans ce vallon, sans envoyer d'éclaireurs pour le fouiller. Les Africains fondent de tous côtés sur les Romains; Flaminius s'efforce en vain de rétablir l'ordre. Son intrépidité se communique à ses soldats; ils combattent avec courage, mais en confusion. Malgré leur désavantage, ils résistèrent long-temps; enfin, Flaminius tombant sous les coups d'un Gaulois, les Romains prennent la fuite, et trouvent la sortie du défilé gardée par l'ennemi. Dix mille hommes, renversant cet obstacle, se sauvèrent à Rome; six mille furent pris et quinze mille tués. Dans cette victoire qu'Annibal dut à son habileté, il ne perdit

[1] An du monde 3787. — De Rome 531.

que quinze cents soldats. Carthage triompha dans cette journée, et Rome tomba dans la consternation, lorsque le préteur, du haut de la tribune, prononça tristement ces mots : « Citoyens, nous » venons de perdre une grande bataille. » Le sénat eut alors recours au moyen extrême que la république prenait dans les grandes calamités : il nomma Fabius dictateur, et Minutius général de la cavalerie.

Annibal ne crut pas qu'il fût encore temps de s'approcher de Rome. Il ravagea les campagnes de l'Ombrie, et jusqu'à la Pouille, tuant tout ce qui portait les armes, et répandant partout l'épouvante, afin d'empêcher les Romains de conserver des amis et de trouver des auxiliaires.

Fabius, éclairé par les fautes de ses prédécesseurs, et plus habile qu'eux, suivait les mouvements de l'ennemi sans se compromettre, et le harcelait continuellement sans risquer de combat décisif. Lorsque Annibal, tourmenté par ses manœuvres, voulait l'attaquer, il trouvait toujours Fabius retranché dans une forte position, et le provoquait en vain. Ce sage Romain savait que, dans les guerres d'invasion, le pays attaqué gagne tout quand il peut gagner du temps.

Annibal se moquait hautement de sa pusillanimité ; mais il admirait en secret cette habile temporisation, et sentait qu'il avait trouvé un rival digne de lui.

Fabius, prévoyant qu'Annibal, à son retour de Campanie, passerait par le vallon de Casilin, qui séparait le territoire de Falerne de celui de Capoue, y embusqua quatre mille hommes qui gardaient le seul défilé par où l'ennemi pouvait sortir. Il se porta ensuite avec l'armée, suivant son usage, sur les hauteurs. Annibal tomba dans le piége, et se trouva enveloppé de toutes parts.

Privé de vivres, environné d'ennemis inattaquables, n'apercevant aucun moyen de retraite, sa ruine semblait inévitable; un artifice le sauva. Il rassembla deux mille bœufs, attacha à leurs cornes des faisceaux de sarment, y mit le feu, et les poussa à grands coups, pendant la nuit, vers le sommet des montagnes. Ces animaux furieux, se dispersant de tous côtés, et répandant partout la flamme, firent croire aux quatre mille hommes qui gardaient le défilé que l'armée romaine était attaquée sur les hauteurs. Ils quittèrent leur poste, et volèrent au secours des légions. Annibal alors, trouvant le passage libre, hâta sa marche, et sortit sans perte de cette position qui devait être son tombeau. Il reprit ensuite le chemin de la Pouille, toujours harcelé et poursuivi par les Romains.

Peu de temps après Fabius, rappelé à Rome par le sénat, recommanda à Minutius de ne point hasarder de combat pendant son absence. Celui-ci n'obéit pas : ayant appris que la cavalerie carthaginoise

se trouvait dispersée pour rassembler des vivres et des fourrages, il l'attaqua vivement, la battit et fit beaucoup de prisonniers. Cet avantage enfla son orgueil et lui valut la faveur du peuple romain, avide d'événements, affamé de combats, et fatigué des lenteurs de Fabius.

Quand le dictateur revint à l'armée, Minutius, fort du vœu du peuple, exigea avec hauteur que le commandement fût partagé entre eux et par jour. Fabius aima mieux partager les troupes et lui en confia la moitié.

Annibal, informé du peu de concorde qui existait entre les généraux et du partage de leurs forces, tendit un piége à la témérité de Minutius; il l'attira par ses manœuvres près d'une colline, derrière laquelle il avait placé une forte infanterie. Lorsqu'il le vit assez engagé, il l'attaqua en tête et en flanc, et se vit au moment de l'exterminer; mais Fabius, apercevant les premiers fuyards, dit à sa légion : « Sauvons l'imprudent Minutius; arrachons » à l'ennemi la victoire et à Rome l'aveu de sa » faute. » Il fondit sur Annibal, et le força de se retirer. Celui-ci dit alors : « Je savais bien que cette » sombre nuée, qui se tenait depuis si long-temps » sur les montagnes, crèverait enfin et nous amè» nerait un grand orage. »

Cette même année Cnéius Scipion défit la flotte d'Amilcar et lui prit vingt-cinq vaisseaux. Il se joi-

gnit ensuite à son frère en Espagne, passa l'Èbre, se rendit maître de Sagonte par trahison, et en tira les enfants des familles les plus distinguées d'Espagne, qu'Annibal y faisait garder en otage pour s'assurer la soumission des peuples de cette contrée.

L'année suivante, Rome élut pour consuls Térentius Varron et Paul Émile. Jamais on n'avait levé que quatre légions; dans ce danger extrême les Romains en formèrent huit, de cinq mille hommes chacune; ce qui, joint avec les alliés, composa la plus forte armée qu'eût encore mise sur pied la république.

Varron, fier de ses forces et rempli de présomption, avait déclaré hautement que la guerre ne finirait pas tant qu'on placerait des hommes timides comme Fabius à la tête des armées, mais que pour lui il combattrait sans hésiter l'ennemi dès qu'il le verrait. Cette ardeur plaisait au peuple et lui attira sa faveur. Son début sembla réaliser ses promesses; dans un premier combat, il tua quinze cents Carthaginois.

Annibal, qui manquait alors de vivres, avait besoin d'une victoire : les Espagnols parlaient déjà de l'abandonner; tout délai lui aurait été funeste. Il regarda comme un gain la perte qu'il venait d'éprouver, prévoyant qu'elle redoublerait l'aveugle confiance du consul, et le déciderait à lui livrer promptement bataille. Les deux armées se trouvè-

rent bientôt en présence près de Cannes, sur les bords du fleuve Aufide[1]. Annibal occupait une plaine vaste et propre au déploiement de sa nombreuse cavalerie. Émilius voulait attirer l'ennemi dans un terrain plus favorable à l'infanterie : Varron, présomptueux comme tous les malhabiles, n'adopta point son avis, et, dès que le jour où il devait commander fut arrivé, il donna le signal du combat.

Annibal harangua ses troupes : « Enfin, dit-il, » j'ai réduit les Romains à combattre; compagnons, » souvenez-vous de vos exploits. Trois victoires vous » ont soumis les plaines d'Italie : celle-ci va vous » rendre maîtres de ses villes, de ses trésors, des ri- » chesses et de la puissance de Rome. C'est assez » parlé, il faut agir. Les dieux m'annoncent que » toutes mes promesses vont être accomplies. »

L'armée romaine comptait quatre-vingt-six mille combattants, et les Carthaginois cinquante mille. Émilius commandait la droite, Varron la gauche, Servilius le centre. Annibal s'était placé de manière que le vent soufflait contre les Romains et les aveuglait de poussière. La rivière appuyait son aile gauche, l'infanterie espagnole et gauloise formait son centre; les cohortes africaines se partageaient sur les ailes, et soutenaient la cavalerie qui s'y trouvait.

[1] An du monde 3788. — Avant Jésus-Christ 216. — An de Rome 532.

Annibal commença l'attaque avec les Espagnols et les Gaulois, étendant en avant ses ailes et tenant en arrière ses Africains, de sorte que son armée formait un demi-cercle. Les légions romaines, voyant leur centre attaqué, se resserrèrent pour opposer une masse à l'ennemi. Annibal, cédant peu à peu, se retira et fut vivement poursuivi par les légions. Lorsqu'il vit l'armée romaine suffisamment engagée, il la fit attaquer en flanc par ses deux ailes et par ses Africains. Les Romains, obligés de faire face de tous côtés, ne purent reprendre leur ordre de bataille. Chargés de toutes parts et enfoncés, ils furent taillés en pièces.

Émilius, couvert de blessures, périt dans la mêlée; deux questeurs, vingt-un tribuns militaires, Servilius, Minutius et quatre-vingts sénateurs, furent tués; plus de soixante-dix mille hommes restèrent sur le champ de bataille : enfin Annibal, rassasié de carnage, cria d'épargner les vaincus.

Dix mille hommes, qui occupaient le camp romain, se rendirent prisonniers. Le consul Varron se sauva à Vénouze avec soixante-dix cavaliers. Quatre mille Romains échappèrent seuls à la mort par la fuite. La perte d'Annibal ne monta pas à plus de six mille hommes.

Maherbal, l'un de ses généraux, voulait qu'il marchât droit à Rome, et, ne pouvant l'y déterminer, il lui dit : « Annibal, vous savez vaincre,

» mais vous ne savez pas profiter de la vic-
» toire. »

Tous les historiens, excepté Polybe, lui reprochent cette faute. C'est juger légèrement un grand homme, et le silence de l'historien grec à cet égard paraît plus sage. Il ne restait pas à Annibal trente mille combattants; Rome était forte et peuplée de héros; et, pendant un long siége, les légions d'Espagne pouvaient revenir et accabler les assiégeants. Annibal devait attendre et espérer des renforts de Carthage. Cependant, à l'époque de ses revers, il regretta lui-même de n'avoir pas suivi le conseil hasardeux de Maherbal, estimant peut-être alors qu'il eût été plus glorieux pour lui de périr devant les remparts de Rome que d'être vaincu sous les murs de Carthage.

Après sa victoire, il envoya en Afrique son frère Magon, qui répandit au milieu du sénat un boisseau d'anneaux d'or enlevés aux chevaliers romains tués à Cannes. Aucune phrase éloquente n'aurait pu donner une idée aussi grande et aussi complète de son triomphe.

Imilcon, partisan zélé de la faction Barcine, profita de ce grand succès pour se permettre des railleries amères contre Hannon et ses amis qui s'étaient constamment opposés à la guerre. Hannon, sans se déconcerter, répondit : « Je préférerai
» toujours une paix solide à une gloire ruineuse.

» Annibal se vante d'avoir taillé les Romains en » pièces, et pourtant nous devons lever une nou- » velle armée pour les combattre. Il livre au pillage » les villes d'Italie, et nous demande des blés et de » l'argent : que ferait-il donc s'il était vaincu? » Il conclut par refuser tout secours.

Malgré lui, on ordonna la levée de trente mille hommes. Les intrigues de sa faction firent différer l'exécution de ce décret. Dès lors on dut prévoir la ruine de Carthage. Avant de commencer la guerre, les sages peuvent s'y opposer; mais dès qu'elle est déclarée, soit qu'on la trouve juste ou injuste, il ne doit plus exister qu'une volonté. Chaque citoyen se doit tout entier à sa patrie. C'est ainsi qu'on pensait à Rome : elle fut sauvée, et la désunion perdit Carthage.

Les peuples de la grande Grèce, les villes de Tarente, de Capoue, suivirent la fortune, et prirent le parti d'Annibal. Il passa l'hiver dans cette dernière ville, qui, selon Marcellus, « devint aussi » funeste aux Carthaginois par ses délices, que les » plaines de Cannes l'avaient été aux Romains par » ses funérailles. » Ils y perdirent, dit-on, dans la mollesse, leur discipline, leur gloire et leurs vertus. Cependant, ils occupèrent encore quatorze ans l'Italie; et s'il est vrai que leurs mœurs se corrompirent à Capoue, on peut en accuser autant le relâchement qui suit la victoire que les délices du

pays. La fortune est la vraie Capoue qui enivre et qui perd la plupart des conquérants.

Au reste, la cause la plus évidente de la chute d'Annibal fut le manque de tous secours de sa patrie; et le sort, comme il arrive souvent, se joua de sa prévoyance et de son habileté.

Carthage, malgré les progrès des Romains en Espagne, donna l'ordre à Asdrubal de joindre en Italie, avec une armée, son frère Annibal. Mais les deux Scipion le poursuivirent dans sa marche, le forcèrent à combattre, le défirent et le mirent hors d'état d'exécuter son projet.

Les armes africaines n'eurent pas plus de succès en Sicile; et la victoire demeura, dans cette contrée, fidèle aux aigles romaines.

Annibal, dont les forces diminuaient chaque jour, ne pouvait plus faire aucune action d'éclat. En vain son génie actif cherchait une occasion favorable pour ranimer la confiance des siens par de nouveaux exploits. Le consul Marcellus, adoptant le sage système de Fabius, surnommé *le temporiseur*, observait et harcelait constamment l'ennemi sans hasarder de bataille. L'armée romaine, renforcée de nouvelles levées, forma le siége de Capoue, et fortifia si bien son camp, qu'Annibal ne put jamais la contraindre ni à combattre, ni à lever le siége.

Alors, ce grand homme, tentant un dernier

moyen pour tirer l'ennemi de cette position, et pour dégager Capoue, marche brusquement vers Rome. A son approche, tous les citoyens courent aux armes, et sortent des murs. Annibal et les consuls en présence se virent plusieurs fois au moment de décider cette lutte sanglante par un dernier combat : mais, dès qu'on en donnait le signal, une tempête horrible éclatait et empêchait les deux partis d'en venir aux mains.

Annibal crut voir dans ce phénomène répété un arrêt des dieux; et ce qui le déconcerta le plus, ce fut la confiance des Romains. En sa présence, ils firent sortir des recrues pour l'armée d'Espagne, on vendit à l'encan le champ sur lequel il campait, et ce champ ne perdit rien de sa valeur. Annibal, découragé, se retira, et Capoue se rendit aux Romains.

Cependant, la face des affaires changeait en Espagne [1]. Carthage y envoya trois armées sous la conduite de Magon, d'Asdrubal, fils de Giscon, et d'un autre Asdrubal, fils de Giscar. Les deux Scipion commirent alors une grande faute, ils divisèrent leurs forces. Publius Scipion, attaqué le premier, fut battu, et tué. Massinissa, qui venait d'enlever le trône de Numidie à Syphax, eut la plus grande part à cette défaite [2].

[1] An du monde 3790. — De Rome 534.

[2] An du monde 3792. — De Rome 536.

Les trois armées victorieuses tombèrent sur Cnéius Scipion, qui, à leur arrivée, pressentit le malheur et la mort de son frère. Il éprouva le même sort, vit son armée en déroute, et périt dans le combat. Mais, quelque temps après, le jeune Scipion, réservé par le ciel à de plus heureuses destinées, arriva en Espagne avec de nouvelles troupes, vengea son père et son oncle, et rétablit l'autorité romaine dans la Péninsule.

Claudius Néron, étant consul avec Marcus Livius, Carthage se décida tardivement à secourir Annibal[1]. Une armée partit sous le commandement de son frère Asdrubal, avec l'ordre de suivre la même route que ce grand homme avait parcourue. Tout parut d'abord favoriser ce dessein. Il trouva tous les peuples disposés en sa faveur, traversa l'Espagne, les Gaules, et franchit les Alpes sans obstacle. Descendu en Italie, il expédia un courrier à son frère pour le prévenir qu'il le joindrait dans l'Ombrie. Néron intercepta ses lettres; et, quoique la Gaule cisalpine fût le département de son collègue, sentant toute l'importance d'une jonction si fatale, il partit pour la prévenir, quitta le camp de Capoue, n'emmena que sept mille hommes avec lui, et en laissa trente-cinq mille pour contenir Annibal.

[1] An du monde 5796. — Avant Jésus-Christ 208.

Il marcha jour et nuit, et se joignit à Livius, qu'il pressa de ne point différer l'attaque. Asdrubal, craignant de compromettre par une action le sort de cette grande lutte entre les deux peuples, voulut prudemment éviter le combat, et se retira. Ses guides l'abandonnèrent; il s'égara. Les Romains l'atteignirent sur les bords du fleuve Métaure. Asdrubal prit un poste avantageux, disposa bien ses troupes, et soutint sa gloire passée par un courage intrépide : mais, voyant que la victoire se déclarait pour les Romains, il se jeta au milieu d'une cohorte ennemie, et y trouva une mort digne du frère d'Annibal.

C'est ainsi que Livius et Néron décidèrent par leur habileté du sort de cette guerre, et méritèrent une gloire que le hasard et l'histoire attribuèrent depuis au seul Scipion, parce qu'il sut habilement dans la suite profiter de leurs succès. Carthage perdit dans cette affaire cinquante-cinq mille hommes; six mille furent tués. On avertit Livius qu'on découvrait encore une troupe ennemie facile à détruire : « Laissez-en vivre quelques-uns, dit-il, pour » qu'ils portent à Carthage la nouvelle de leur » défaite. »

Néron courut en Ombrie retrouver son armée, et jeta dans le camp carthaginois la tête d'Asdrubal. Annibal, en la voyant, s'écria : « C'en est fait, » Carthage ne recevra plus de moi de glorieux tro-

» phées. En perdant Asdrubal, je perds ma fortune » et mon espoir. »

Il se retira dans le pays des Brutiens, et s'y soutint avec peine, privé de tous secours de sa patrie.

Cependant le jeune Scipion, unissant à l'ardeur de son âge la prudence des plus vieux capitaines, conquit l'Espagne, et la soumit tout entière aux Romains [1]. Pour comble de fortune, Massinissa, puissant en Afrique par l'étendue de ses possessions et par le nombre de ses sujets, embrassa la cause de Rome, tandis que Syphax, à la tête d'une faible faction, passait du côté de Carthage.

Scipion revint à Rome; le peuple, comptant ses exploits et non ses années, le nomma consul [2]. Son habileté dans les conseils, sa valeur dans les combats, la prise brillante de Carthagène, son mérite personnel et les faveurs de la fortune, lui attiraient la confiance générale. On lui assigna la Sicile pour département, avec la permission de passer en Afrique, s'il le jugeait convenable.

Cette grande entreprise était l'objet de tous ses vœux. Carthage ne lui opposa point d'obstacles, aucune armée navale n'arrêta sa marche. Débarqué sur le continent, il défit les armées de Syphax et d'un autre Asdrubal, brûla leur camp, et fit Syphax prisonnier.

[1] An du monde 3799. — De Rome 543.

[2] An du monde 3800. — De Rome 544.

Carthage, consternée de ses revers, demanda la paix. Trente sénateurs, prosternés aux pieds de Scipion, rejetèrent les torts de la guerre et les malheurs de l'Italie sur l'ambition d'Annibal, et promirent, au nom de leur république, une obéissance entière au peuple romain.

Scipion leur répondit : « Je suis venu pour vaincre, et non pour signer la paix : cependant, je » l'accorderai, si vous voulez rendre tous les pri- » sonniers, évacuer l'Italie, les Gaules, l'Espagne, » les îles, livrer tous vos vaisseaux, excepté vingt, » et payer un tribut de quinze millions et huit cent » mille boisseaux de grains. A ces conditions, vous » pourrez envoyer une ambassade à Rome. »

Ils s'y soumirent; les députés partirent; la trêve fut conclue, et Annibal reçut l'ordre de retourner en Afrique [1].

En lisant cet arrêt fatal, il frémit de douleur et d'indignation, accusa les hommes et les dieux, et se reprocha de n'avoir pas cherché la victoire ou la mort sous les murs de Rome, après la bataille de Cannes. Cependant, il céda au destin, et obéit.

Le sénat romain, fier et irrité, ne trouva pas d'abord les conditions de la paix assez dures pour Carthage, assez avantageuses pour Rome, et pourtant il renvoya le tout à la décision de Scipion.

[1] An du monde 3802. — De Rome 546.

Sur ces entrefaites, Octavius, conduisant en Afrique deux cents vaisseaux de charge, vit sa flotte dispersée par une tempête près de Carthage. Le peuple, impétueux et avide, voulut se saisir de cette riche proie. Le sénat, au mépris de la trêve, eut la faiblesse d'y consentir : par ses ordres Asdrubal s'empara de tous ces bâtiments.

Scipion envoya des officiers pour se plaindre vivement de cette agression. Le peuple insulta ses députés; le sénat refusa de les entendre. L'approche d'Annibal et de son armée réveillait la haine, les espérances et la fierté des Carthaginois.

Les ambassadeurs de Carthage revenaient alors de Rome; Scipion, plus généreux que ses ennemis, les reçut avec honneur, et les laissa passer tranquillement; mais il leur déclara que la trêve était rompue.

Annibal, débarqué en Afrique, fit camper son armée près de Zama, à cinq lieues de Carthage. Il envoya des espions pour reconnaître le camp romain; Scipion les découvrit, et, au lieu de les punir, il leur fit voir en détail la force et le bel ordre de son armée.

Tout le peuple à Carthage ne respirait que la guerre; Annibal seul conseillait la paix, dont il sentait la triste nécessité. Il demanda une entrevue à Scipion, qui la lui accorda. Ces deux grands hommes, en s'approchant, saisis d'admiration l'un

pour l'autre; gardèrent quelque temps un profond silence [1].

Annibal le rompit le premier. Après avoir loué adroitement son rival sur ses exploits, il lui représenta tous les malheurs qu'entraîne la guerre, l'incertitude des événements, et se cita lui-même comme un exemple frappant des vicissitudes de la fortune : « Vous êtes à présent, lui dit-il, ce que je » fus à Trasimène et à Cannes. Profitez mieux que » moi de votre prospérité; faites la paix au moment » où vous pouvez en régler les conditions. Nous » consentons à vous céder la Sicile, la Sardaigne, » l'Espagne et toutes les îles, et nous nous renfer- » mons en Afrique, tandis que vous dominerez » dans l'univers. »

Scipion répondit par des reproches sur la perfidie de Carthage et sur l'infraction de la trève. Il témoigna sa haute estime pour Annibal, le remercia de ses conseils, mais l'avertit en même temps de se préparer au combat s'il ne voulait pas consentir au désarmement des vaisseaux, au tribut demandé et à quelques indemnités pour la rupture de la trève.

Annibal ne put se résoudre à signer un traité si honteux pour lui, et si contraire aux vœux de ses concitoyens et à l'intérêt de son pays.

[1] An du monde 3803. — De Rome 547.

De part et d'autre on courut aux armes. Les deux généraux haranguèrent leurs soldats, leur rappelèrent une longue suite de triomphes, et leur présentèrent, pour les animer au combat, les motifs les plus puissants sur le cœur des hommes; car, dans ce jour fatal, la destinée de deux peuples dépendait d'un succès ou d'un revers.

On déploya de chaque côté la même habileté dans la disposition des troupes, la même présence d'esprit dans l'action; mais le courage des Romains triompha de tous les obstacles que leur opposait le génie d'Annibal. Les Carthaginois prirent la fuite, laissant vingt mille des leurs sur le champ de bataille, et vingt mille prisonniers.

Annibal, rentré dans Carthage, déclara qu'il n'existait plus d'espoir, que toute résistance devenait impossible, et qu'on devait se soumettre aux conditions du vainqueur.

Scipion, profitant de sa victoire, s'approcha de Carthage avec sa flotte et son armée. Comme il s'avançait, il vit arriver à sa rencontre un vaisseau couvert de branches d'olivier, et portant des ambassadeurs qui venaient implorer sa clémence. Il leur dit d'aller l'attendre à Tunis. Là, il se vit pressé par tous les officiers qui voulaient prendre et raser Carthage; mais, soit que son caractère humain et généreux lui fît repousser l'idée de détruire une si antique et si florissante cité, soit qu'il

craignît la force que donne souvent le désespoir, soit enfin que son ambition ne voulût pas laisser à un successeur l'honneur de faire ce siége difficile et de terminer la guerre, il accorda la paix, en ajoutant aux conditions déjà proposées, « de ne » garder que dix vaisseaux, de livrer les éléphants, » de restituer à Massinissa ce qu'on lui avait pris, » de ne point entreprendre de guerre, même en » Afrique, sans la permission de Rome, et de sol- » der l'armée romaine jusqu'à la ratification du » traité. »

Lorsque Annibal lut ces articles devant le sénat de Carthage, Giscon déclama violemment contre cette humiliante convention. Annibal, indigné d'une opposition si intempestive, le saisit au corps et le jeta en bas de son siége; comme une telle violence excitait de grands murmures dans le sénat, il dit avec fermeté : « Sorti de vos murs à neuf ans, j'ai » pendant trente-six années appris la guerre et ou- » blié vos coutumes; ce que je connais parfaitement, » c'est votre position. Elle est sans ressource : vos » alliés vous ont trahis; vos provinces sont sous la » puissance de l'ennemi; votre flotte est détruite; » vos armées sont vaincues et exterminées; votre » trésor est vide : il ne vous reste à opposer aux Ro- » mains que des vieillards, des enfants, des femmes » et des blessés. Au lieu de vous plaindre des con- » ditions de la paix, remerciez les dieux qui vous

» l'accordent, et signez votre salut en l'acceptant. »
On le crut et on signa.

Les ambassadeurs envoyés à Rome étaient tous choisis dans le parti d'Hannon. Ils éclatèrent devant le sénat en reproches sur l'ambition d'Annibal, qui, disaient-ils, avait seul conseillé et prolongé la guerre. Ils flattèrent l'orgueil du vainqueur par de basses soumissions, et prodiguèrent les plus grands éloges à la générosité du peuple romain, si accoutumé à vaincre qu'il trouvait plus de gloire à augmenter son empire par la clémence que par la victoire.

Le sénat et le peuple ratifièrent la paix, ordonnèrent à Scipion de ramener l'armée romaine. Avant de partir, à la vue de Carthage, il brûla cinq cents vaisseaux, et fit pendre les transfuges romains qu'on lui avait rendus.

Le sénat de Carthage éprouvait de grandes difficultés pour lever les taxes et payer le tribut convenu. Annibal, les voyant dans cet embarras, sourit amèrement. On lui reprochait d'insulter ainsi à la douleur publique. « Vous lisez mal dans mon » cœur, répondit-il : ce rire qui vous offense est un » rire d'indignation et de pitié. Vous ne sentez le » malheur général que lorsqu'il vos frappe per- » sonnellement : c'était lorsqu'on nous enlevait nos » armes, quand on brûlait nos vaisseaux, et lors- » qu'en nous défendant la guerre, on nous isolait

» sans défense au milieu de l'Afrique, que vous
» deviez pleurer, et non pas au moment où l'on
» vous demande quelques millions. Pleurez votre
» indépendance, pleurez votre patrie, et suppor-
» tez courageusement la perte de votre fortune. Je
» vous le prédis : ce qui cause aujourd'hui vos lar-
» mes vous paraîtra dans peu le plus léger de vos
» malheurs. »

Tandis que Carthage consternée gémissait ainsi d'une ruine et d'une humiliation que rendait plus sensible le souvenir de sa grandeur passée, Rome, dans la joie, recevait avec les plus grands honneurs Scipion chargé des dépouilles de sa rivale. On lui décerna le triomphe, et il reçut du peuple le glorieux surnom d'Africain, pour avoir terminé cette seconde guerre punique qui durait depuis dix-sept ans.

CHAPITRE V.

(An du monde 3804. — Avant Jésus-Christ 200. — De Carthage 646. — De Rome 548.)

État démocratique de Carthage. — Annibal nommé préteur. — Fuite de ce guerrier. — Guerre d'Antiochus. — Mort d'Annibal. — Amour de Massinissa pour Sophonisbe.—Guerre entre Massinissa et Carthage. Victoire de Massinissa.

Carthage, déchue de sa gloire, s'avançait à grands pas vers sa perte par la décadence de ses mœurs. Le peuple, ne respectant plus le sénat, s'était emparé de l'autorité; tout se conduisait par cabale et par intrigue; l'égoïsme, le plus mortel poison des états, éteignait l'amour de la patrie.

Nous venons de voir comment les factions, semant la discorde et corrompant l'esprit public, étaient parvenues à ralentir la marche des secours qu'Annibal demandait, et qui auraient soutenu ses forces en Italie. Ces mêmes factions entraînèrent le sénat à rompre la trêve conclue avec Scipion; elles firent tomber la république dans l'humiliation,

et continuèrent, après la paix, à lui ravir tous les moyens de se relever. Ce qui le prouve, c'est que, pendant l'intervalle de près de cinquante ans, qui sépara la seconde guerre punique de la troisième, Carthage ne put régénérer ses vertus ni renouveler ses forces.

Cependant, dans les premiers temps, Annibal jouit de la considération due à ses anciens exploits. Appelé plusieurs fois au gouvernement de l'état, il commanda avec succès quelques expéditions contre les Numides; mais la haine des Romains poursuivait ce grand homme au sein de sa patrie. Secondés par les factions, ils obligèrent le sénat à lui faire déposer ses armes. On le nomma préteur. Dans ce nouvel emploi, il montra pour la justice la même ardeur et la même sévérité qui avait maintenu si long-temps la discipline dans l'armée et fixé la victoire. Il réforma les abus, dévoila les fraudes, punit les concussionnaires, et fit rendre gorge aux dilapidateurs.

Sa fermeté lui donna le peuple pour ami et les grands pour ennemis. Ceux-ci l'accusèrent à Rome, lui reprochant d'entretenir des intelligences avec Antiochus, roi de Syrie, dans le dessein de renouveler la guerre. Scipion, son rival, plaida vainement sa cause. Cette générosité du héros de Rome accrut sa gloire, mais n'empêcha point les violentes résolutions que dictait la haine. Le souvenir de

Trasimène et de Cannes, toujours présent à l'esprit du sénat romain, lui faisait croire que, tant qu'Annibal vivrait, la puissance de Carthage pouvait renaître. Il chargea trois commissaires d'exiger du gouvernement carthaginois qu'il livrât entre leurs mains ce redoutable ennemi.

Annibal, informé de ce message, et connaissant la haine des riches contre lui, ainsi que la versatilité du peuple, se sauva la nuit sur un vaisseau, déplorant la honte de sa patrie plus que son infortune [1].

Il aborda à Tyr, y reçut tous les honneurs qu'on devait à sa gloire; de là il partit pour Éphèse, et obtint un favorable accueil d'Antiochus, qu'il détermina sans peine à faire la guerre aux Romains.

Il avait conseillé à ce prince d'envoyer une flotte en Afrique pour favoriser l'armement des Carthaginois, et de conduire en Grèce une forte armée, afin d'être prêt à passer en Italie; Antiochus goûta cet avis. Annibal en informa promptement ses amis restés à Carthage; mais la lâcheté des sénateurs les porta à découvrir à Rome le plan de cette entreprise. Les Romains alarmés envoyèrent une ambassade à Antiochus dans le dessein de le détourner de son projet.

Quelques historiens prétendent que Scipion fut

[1] An du monde 3809. — De Rome 553.

au nombre de ces ambassadeurs, et que, dans un entretien qu'il eut avec Annibal, lui ayant demandé « quel était celui qu'il regardait comme le plus » grand des capitaines, » il répondit « que c'était » Alexandre-le-Grand, qui, avec trente mille hom- » mes, avait battu des armées innombrables, et » conquis l'Égypte et l'Asie. — Et quel général pla- » ceriez-vous au second rang? » dit Scipion. « Pyr- » rhus, reprit Annibal; nul ne sut mieux que lui » disposer ses troupes, profiter du terrain, et se » faire des alliés. — Et à qui donneriez-vous le troi- » sième rang? — A moi-même, » répliqua fièrement l'Africain. « Que feriez-vous donc, dit Scipion en » souriant, si vous m'aviez vaincu? — Je me croi- » rais, reprit Annibal, au-dessus d'Alexandre et de » tous les généraux du monde. »

Les ambassadeurs romains trouvèrent ou achetèrent des partisans dans la cour de Syrie. Antiochus, trompé par eux, se refroidit pour Annibal: celui-ci s'en aperçut, et lui dit: « Dès mon enfance, » j'ai juré haine aux Romains. Cette haine m'a con- » duit chez vous; déclarez-moi vos sentiments. Si, » par quelque motif que ce soit, vous penchez pour » la paix, prenez d'autres conseils que les miens; » j'irai par toute la terre chercher et soulever d'au- » tres ennemis de Rome. »

Cette franchise réchauffa quelque temps l'amitié du roi; il lui donna le commandement de sa flotte;

mais, dans les cours, les flatteurs qui caressent les passions du prince l'emportent presque toujours sur l'homme de génie qui les combat. Annibal conseillait à Antiochus de rechercher l'alliance de Philippe, roi de Macédoine. Le roi de Syrie, orgueilleux et jaloux, voulait vaincre seul. Il débarqua en Grèce : après quelques succès, s'étant endormi dans le sein des plaisirs et d'une fausse sécurité, il se fit battre et chasser par les Romains. Annibal lui prédit alors que les légions romaines paraîtraient bientôt en Asie.

Chargé de combattre Eumène, roi de Pergame, Justin rapporte qu'il obtint la victoire par une ruse qui semble fabuleuse [1]. Il remplit de serpents de grands pots de terre, et les lança sur les vaisseaux ennemis, dont les équipages effrayés se laissèrent vaincre facilement. Cette action eut lieu lorsqu'il était déjà arrivé chez Prusias, roi de Bithynie, après avoir quitté Antiochus, qui lui paraissait disposé à le livrer à ses ennemis.

Quintius Flaminius le poursuivait encore dans cette nouvelle retraite. Chargé des pouvoirs de Rome, il effraya le faible Prusias par ses menaces, et obtint qu'il lui livrerait Annibal.

Ce monarque perfide prit les mesures nécessaires pour enlever tout moyen de fuite et de salut à

[1] An du monde 3820. — De Rome 564.

son illustre victime. Dans cette crise fatale, Annibal, tenant dans ses mains un poison qu'il portait toujours sur lui, s'écria : « Délivrons le peuple romain » de ses craintes, puisqu'il ne peut attendre la fin » d'un vieillard. Oh! combien ce peuple est dégé- » néré! Autrefois, il avertissait Pyrrhus d'un com- » plot tramé contre ses jours ; à présent il charge » un général, un consul, de corrompre, de séduire » un roi, de l'engager à assassiner son ami, et à » violer les droits de l'hospitalité. » Après ces mots, il prit le poison, et mourut à l'âge de soixante-dix ans [1].

Ainsi périt un des plus célèbres généraux de l'antiquité : il put se croire vaincu plutôt par les fautes de ses concitoyens que par l'habileté de ses ennemis. Annibal eut, comme presque tous les conquérants, plus de génie que de vertu. Artificieux et cruel, il inspira au peuple, qu'il avait presque entièrement conquis, ces profonds ressentiments qui doublent les forces et créent des prodiges. Sa haine contre Rome fut une passion funeste qui l'empêcha dans ses triomphes d'accueillir aucune idée pacifique. Il causa la ruine de Carthage, en voulant non pas seulement vaincre, mais exterminer sa rivale. L'homme d'état voit clairement ses véritables intérêts lorsqu'il suit des sentiments

[1] An du monde 3822. — De Rome 566.

généreux ; il est aveuglé dès qu'il se laisse entraîner par une passion. Ce grand capitaine égalait et surpassait peut-être Scipion en talents militaires ; mais celui-ci lui fut supérieur en prudence et en humanité. On admire en frémissant le général carthaginois ; l'admiration qu'inspire le héros romain est mêlée d'estime et d'affection : l'un frappe l'imagination comme un torrent furieux qui ne laisse que des ruines sur son passage ; l'autre, semblable à un fleuve majestueux et bienfaisant, embellit et féconde tout dans sa noble course.

L'histoire de Carthage, jusqu'à l'époque de la troisième guerre punique, ne nous a conservé que le souvenir de quelques combats peu marquants entre elle et ses tributaires, Syphax et Massinissa, qui furent alternativement ses alliés et ses ennemis.

Syphax avait épousé Sophonisbe, Carthaginoise, et fille d'Asdrubal. Massinissa, l'ayant défait, s'empara de Cirtha, capitale de la Numidie ; mais, au moment de son triomphe, vaincu lui-même par la beauté de Sophonisbe, ce fier Africain, ardent comme le soleil de sa contrée, brava les lois, rompit les traités, enleva la reine à ses premiers liens, l'épousa, et, pour lui plaire, embrassa le parti de Carthage. Assiégé bientôt par les Romains, qui voulaient punir sa défection et rendre à Syphax sa femme et son trône, il n'écouta plus que sa fureur

jalouse, et força la malheureuse Sophonisbe à s'empoisonner, pour qu'elle ne retombât pas dans les bras de son rival. Se croyant par là dégagé des nœuds qui l'attachaient à Carthage, il se rapprocha des Romains, qui, le trouvant utile à leurs projets, lui rendirent leur confiance. Scipion le mit en possession de tous les états de Syphax, et obligea, comme on l'a vu, Carthage à lui restituer tout ce qu'elle lui avait pris.

Ce prince ambitieux, fort de l'appui de Rome, donna une injuste extension aux clauses du traité, et voulut s'emparer de la ville de Leptine, qui appartenait aux Carthaginois. Sur le refus qu'on fit de la lui céder, il prit les armes et se rendit maître de plusieurs places. Carthage se plaignit à Rome de cette infraction de la paix, et le sénat envoya des commissaires en Afrique pour régler ce différend.

Le célèbre Caton, membre de cette commission, détestait autant les Carthaginois qu'Annibal haïssait les Romains. Saisi de jalousie à la vue des restes de l'opulence que Carthage conservait encore, sa haine s'en accrut; et, dès qu'il fut de retour à Rome, il ne cessa de proposer au sénat la destruction de sa rivale.

Cependant la discorde, qui suit toujours les revers, animait de plus en plus les factions dans Carthage. Le parti populaire, esclave dès qu'il est faible,

tyran dès qu'il domine, exila quarante sénateurs qui se retirèrent chez Massinissa. Celui-ci envoya ses fils à Carthage pour solliciter le rappel des bannis. Ces princes se virent insultés par le peuple; Amilcar les poursuivit assez loin de la ville. Le roi de Numidie, irrité de cet affront, déclara la guerre.

Les deux armées se livrèrent bataille. Le jeune Scipion Émilien, envoyé par Rome à la cour de Numidie, fut témoin de cette action. Il vit avec admiration Massinissa, âgé de quatre-vingts ans, maîtriser un cheval fougueux, faire briller dans l'action l'ardeur d'un jeune soldat, se porter rapidement sur tous les points, rallier ses troupes ébranlées, ranimer les courages abattus, et remporter par sa bouillante valeur une victoire complète. Après ce triomphe, il dicta la paix, et força ses ennemis à lui payer un tribut.

De cinquante-huit mille Carthaginois, très-peu échappèrent au fer des Numides, une peste terrible consuma le reste.

CHAPITRE VI.

TROISIÈME GUERRE PUNIQUE.

(An du monde 3855. — Avant Jésus-Christ 149. — De Carthage 697. — De Rome 605.)

Députation de Carthage à Rome. — Déclaration du sénat. — Départ des otages. — Désarmement de Carthage. — Ses préparatifs de guerre. — Mort de Massinissa. — Victoires de Scipion. — Capitulation de Carthage. — Lâcheté d'Asdrubal. — Mort courageuse de sa femme. — Pillage et destruction de Carthage. — Reconstruction de cette ville après trente ans.

Carthage, inquiète de la partialité de Rome pour Massinissa, et des reproches qu'on lui faisait d'avoir, au mépris du traité, fait la guerre sans permission, envoya des députés pour connaître les intentions de ces maîtres altiers.

Caton, renouvelant alors ses violentes déclamations dans le sénat, répéta qu'il avait trouvé à Carthage non une ville ruinée, mais une forte population, un commerce opulent, une nombreuse et ardente jeunesse, de grands trésors, et une im-

mense quantité d'armes. « Voyez ces fruits, dit-il
» en jetant des figues d'Afrique au milieu de l'as-
» semblée; admirez leur fraîcheur : on les a cueillies
» il y a trois jours. Telle est la courte distance qui
» nous sépare de notre implacable ennemi. Au lieu
» de le détruire, attendrez-vous qu'il vienne de nou-
» veau en Italie ravager vos campagnes, piller vos
» villes, moissonner vos légions et menacer vos
» murs? »

Scipion Nasica combattit en vain avec une sagesse prévoyante cet orateur austère et violent; il sentait la nécessité de l'existence de Carthage pour contenir l'insolence du peuple, et pour retarder la décadence de Rome.

Le sénat, qui partageait la haine de Caton, conclut à la guerre, sous prétexte que Carthage avait rompu la paix en armant plus de vaisseaux que le traité ne le permettait, en insultant les fils de Massinissa, et en faisant la guerre à un prince allié qui avait à sa cour un ambassadeur romain.

Les Carthaginois, dans cette circonstance critique, virent encore leurs forces affaiblies et leurs malheurs aggravés par une défection funeste. Utique, la seconde ville de l'Afrique, les abandonna et se livra aux Romains.

Manilius et Martius Censorinus, nommés consuls, reçurent du sénat l'ordre de partir avec quatre-vingt mille hommes, et l'instruction secrète de ne

terminer la guerre que par la ruine totale de Carthage.

Les députés de cette ville arrivèrent à Rome au moment où la guerre venait d'être déclarée; ils soumirent humblement le sort de leur patrie à la décision du sénat, et demandèrent quelles réparations on voulait, quels sacrifices on exigeait.

Le sénat, sans s'expliquer positivement, répondit qu'ils devaient envoyer en otages trois cents jeunes gens des premières familles, et obéir à tous les ordres que donneraient les consuls.

Malgré la dureté vague de cette réponse, Carthage, sans armée, sans alliés, et qui n'avait pu résister aux seules forces de Massinissa, résolut d'envoyer les otages demandés et de se soumettre.

La ville retentissait de cris et de gémissements; les mères infortunées s'arrachaient les cheveux et fondaient en larmes. Elles accompagnèrent leurs enfants jusqu'au port, et leur dirent un éternel adieu. Ils arrivèrent en Sicile. Les consuls, qui s'y trouvaient, firent partir les otages pour Rome, et commandèrent aux députés d'aller les attendre à Utique. (An du monde 3856.)

L'armée romaine débarqua bientôt près de cette ville. Les consuls ordonnèrent à Carthage de livrer toutes ses armes; elle représenta vainement qu'on l'exposait par là aux vengeances d'Asdrubal, qui campait alors près de la ville, à la tête de vingt

mille bannis. On n'écouta pas ses remontrances ; il fallut obéir.

Une longue file de chariots, chargés de deux cent mille armures et de vingt mille machines de guerre, arriva quelques jours après à Utique. Elle était précédée par les sénateurs et par les pontifes, qui venaient dans l'intention d'exciter la pitié et d'implorer la clémence des Romains.

Censorinus les reçut avec une froide hauteur, et leur dit : « Je vous loue de votre prompte obéis-
» sance; mais le sénat et le peuple romain veulent
» que Carthage soit détruite : abandonnez-la donc,
» et transportez-vous où vous voudrez, pourvu que
» ce soit à quatre-vingts stades de la mer. »

L'indignation enleva aux Carthaginois la force de répondre; mais à la consternation et aux larmes succédèrent bientôt les reproches, la fureur et les imprécations. Les députés retournèrent à Carthage et rendirent compte de l'ordre barbare qu'ils avaient reçu. Le désespoir, se communiquant dans la ville avec la rapidité d'un incendie, fit passer la colère et la rage dans toutes les âmes. Hommes, femmes, vieillards, enfants, tous jurèrent de mourir et de s'ensevelir sous les débris de leur patrie, plutôt que de l'abandonner.

Les consuls, qui croyaient n'avoir rien à craindre d'un peuple désarmé, négligèrent de hâter leur marche. Profitant de ce délai, les Carthaginois ré-

parèrent leurs fortifications, rappelèrent les bannis, nommèrent pour général leur chef Asdrubal, et fabriquèrent jour et nuit des armes.

Dès cet instant, chaque homme devint un ouvrier, chaque maison un atelier. On manquait de cordes : les femmes coupèrent leurs cheveux et en fournirent abondamment. En peu de temps le courage répara toutes les pertes, et Carthage renaissante parut comme Minerve lorsqu'elle sortit tout armée du cerveau de Jupiter.

Les Romains, en arrivant, croyaient ne rencontrer que des esclaves soumis; à leur grande surprise, ils trouvèrent une nation en armes, ils éprouvèrent une résistance qu'ils n'attendaient pas. En vain, pour réparer leur lenteur, ils redoublèrent leurs efforts et multiplièrent leurs attaques; ils se voyaient eux-mêmes assaillis par les assiégés qui faisaient de fréquentes sorties, repoussaient leurs cohortes, comblaient leurs fossés, exterminaient leurs fourrageurs, et brûlaient leurs machines de guerre.

Les consuls, déconcertés par cette opiniâtre défense, ne commirent plus que des fautes. Les opérations mal combinées échouèrent, et leur témérité malhabile les exposa plusieurs fois au danger d'une défaite totale, dont il furent préservés par un jeune guerrier, Scipion Émilien, qui servait alors sous leurs ordres comme tribun. Sa vigilance, sa bra-

voure et sa prudence lui acquirent dès ce moment une gloire éclatante.

Dans ce temps Massinissa mourut[1]. Les Romains perdirent en lui un allié utile et puissant. Enfin le désespoir courageux des Carthaginois l'emporta sur le nombre et sur la force de leurs ennemis, dont tous les efforts furent infructueux.

L'année suivante, les nouveaux consuls n'eurent pas plus de succès. Les Carthaginois les battirent souvent, augmentèrent leurs troupes, et demandèrent des secours au roi de Macédoine.

L'inquiétude se répandait dans Rome; le jeune Scipion y parut alors pour solliciter une place d'édile[2]. Sa renommée le précédait; le peuple, frappé de sa ressemblance avec le premier Scipion, oublia les lois en sa faveur, l'élut consul malgré sa jeunesse, et lui donna l'Afrique pour département.

Son arrivée sauva Mancinus qui s'était laissé envelopper, et qui se voyait au moment d'être taillé en pièces.

Scipion ne trouva dans l'armée ni ordre ni discipline; il s'appliqua d'abord à réformer les abus, à réparer les pertes, à former des magasins, à remettre en vigueur les règlements militaires. Il s'approcha ensuite de Carthage, et, reconnaissant un côté de la ville, nommé Mégare, moins fortifié que les au-

[1] An du monde 3857. — De Rome 601.

[2] An du monde 3858. — De Rome 602.

tres, il l'escalada de nuit et y pénétra. Maître de l'isthme, il brûla le camp des ennemis, qu'il enferma par un retranchement.

La famine désolait Carthage; mais elle attendait des vivres par la mer. Scipion, imitant l'audace et l'activité d'Alexandre, construisit une levée pour fermer le port. Les Carthaginois, aussi infatigables dans leurs travaux, s'ouvrirent une autre issue par laquelle leur flotte sortit.

Une grande bataille navale eut lieu. Les Romains après de longs efforts, remportèrent la victoire, et détruisirent, prirent ou dispersèrent les vaisseaux ennemis.

Pendant l'hiver, Scipion, informé que Carthage rassemblait, sous les murs d'une ville nommée Néphéris, une forte armée sur laquelle se fondaient toutes ses espérances, y marcha, battit complétement les Africains, leur tua soixante-dix mille hommes, et s'empara de la forteresse.

Le printemps suivant, il resserra Carthage, l'attaqua sur tous les points, se rendit maître d'un port nommé Cothon, et, franchissant les murailles, arriva sur la grande place d'où l'on montait à la citadelle par trois grandes rues[1].

L'extrême péril des assiégés redoublait leur fureur, et leur désespoir semblait accroître leur cou-

[1] An du monde 3859. — De Rome 605.

rage : leurs boucliers étaient devenus leurs seuls remparts. A chaque pas les Romains avaient un combat à soutenir ; chaque maison exigeait un siége. Les rues étaient pleines de cadavres et de blessés qu'on jetait avec des crocs dans les fossés. On se battit avec le même acharnement six jours et six nuits, sans accorder à la lassitude et au besoin un instant de repos. Enfin, le septième jour, la garnison de la citadelle capitula, et proposa de l'évacuer à condition d'avoir la vie sauve.

Scipion accepta cette proposition, exceptant seulement de la capitulation les transfuges. Cinquante mille hommes sortirent de la citadelle, et furent conduits désarmés dans la campagne. Neuf cents transfuges, ayant à leur tête Asdrubal, sa femme et ses enfants, se retranchèrent dans le temple d'Esculape, situé sur un rocher où l'on montait par soixante degrés. Ils étaient tous décidés à périr plutôt que de se rendre. Asdrubal seul, perdant tout à coup son ancien courage, et entraîné par le lâche désir de sauver sa vie, descendit précipitamment, tenant à la main une branche d'olivier, et se prosterna aux pieds de Scipion. Les transfuges, furieux, l'accablèrent d'imprécations et mirent le feu au temple.

La femme d'Asdrubal, se plaçant avec ses enfants sur la pointe du rocher, à la vue de Scipion, s'écria : « Je ne te maudis point, Romain ; tu uses

» des droits de la guerre : mais puisses-tu, de concert
» avec les dieux de Carthage, punir, comme il le
» mérite, ce perfide qui trahit sa famille et sa pa-
» trie ! Traître, dit-elle ensuite à Asdrubal, ce feu
» va nous consumer ; pour toi, lâche guerrier, orne
» le triomphe du vainqueur, et subis après la peine
» due à ton infamie. » A ces mots elle poignarde
ses enfants, les jette dans les flammes et s'y pré-
cipite elle-même. Tous les transfuges l'imitèrent.

Le fier Scipion, voyant la ruine d'une si puissante
cité, ne put lui refuser des larmes ; et, prévoyant
peut-être le sort futur de Rome, il prononça triste-
ment ces deux vers d'Homère :

« Il viendra un jour où la ville sacrée de Troie et le vaillant Priam et
» son peuple périront. »

Carthage fut livrée pendant plusieurs jours au
pillage : on mit à part les trésors trouvés dans les
temples[1]. Les habitants de la Sicile reçurent l'ordre
de venir reprendre leurs tableaux et leurs statues.
On rendit à Agrigente le fameux taureau de Pha-
laris ; dix commissaires romains firent démolir et
raser tous les bâtiments de Carthage. On défendit
à tout homme d'y habiter ; on ajouta d'horribles
imprécations contre ceux qui enfreindraient cette

[1] An du monde 3859. — Avant Jésus-Christ 145. — De Carthage 701.
— Dé Rome 605.

défense. Utique obtint la propriété de tout le territoire situé entre Carthage et Hippone ; le reste du pays fut réduit en province romaine sous l'administration d'un préteur.

Cependant, trente ans après, l'un des Gracques, pour plaire au peuple, rebâtit Carthage, et y conduisit six mille Romains. On doit remarquer que ce fut la première colonie romaine envoyée hors de l'Italie.

Marius vint se consoler de ses malheurs sur les débris de cette grande ville. Appien rapporte que César rendit à Carthage et à Corinthe leur ancien éclat. Sous les empereurs, Carthage était regardée comme la capitale de l'Afrique. Au septième siècle elle existait encore ; mais les Sarrasins détruisirent sa population et effacèrent ses vestiges.

FIN DE L'HISTOIRE DE CARTHAGE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

HISTOIRE ANCIENNE.

TOME TROISIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

